De l'Alabama à Los Angeles et à Detroit



Sam Johnson

Toute ma vie j'ai lutté

Collection Témoignages

les bons caractères lbc

Toute ma vie j'ai lutté

Photos : Sam Johnson.

Titre original : *A Fighter all my Life*
© 2015 Les Bons Caractères pour la traduction
ISBN : 978-2-915727-46-3
Dépôt légal : 2e trimestre 2015

Sam Johnson

Toute ma vie j'ai lutté

Traduit de l'américain
par Patricia Barbe-Girault

Les Bons Caractères
6, rue Florian - 93500 Pantin

Table

Note de l'éditrice 7

Introduction de Sam Johnson 9

Première partie
Alabama, 1939-1959 13

1. Ma famille 15
2. La vie quotidienne à Bessemer 25
3. J'apprends à me battre 30
4. Enfance 34
5. À la ferme de Gainesville 47
6. Les Italiens 60
7. Le Dew Drop Inn 65
8. Un adolescent noir dans le Sud ségrégationniste 68
9. Sur le départ 84

Seconde partie
Californie, 1960-1967 97

10. Un aller-retour à Los Angeles 98
11. Les quatre cents coups 105
12. Retour provisoire 112
13. La Nation de l'Islam et la rue 118
14. 1965, les émeutes de Watts 121
15. Un poste chez Northrop, départ de Los Angeles 124

Troisième partie
Detroit 131

16. La révolte de 1967 131
17. Travail dans l'automobile et problèmes de drogue 139
18. L'usine de Dodge Main 154
19. J'ouvre les yeux 160
20. Les élections syndicales 169
21. L'activité syndicale continue, mais sans poste syndical 190
22. Fermetures, licenciements, je me bats pour être repris 207
23. À l'usine McGraw – et « Dehors, dans Wyoming » 218
24. Toujours actif, mais dans la rue 236
25. Retour à l'usine et petite victoire au tribunal 250
26. À la retraite, je continue à militer 271

Quatrième partie
Toute ma vie j'ai lutté 279

27. La vue d'ensemble 281

Note de l'éditrice

CECI EST L'HISTOIRE de Sam Johnson, un homme qui s'est battu toute sa vie mais qui, à un certain âge, a « ouvert les yeux », comme il le dit lui-même, avant de devenir militant révolutionnaire pendant les années 1970, comme tant d'autres à cette période.

Ce que vous allez lire sont des réminiscences orales, que Sam est allé puiser dans sa mémoire et non dans des notes qu'il aurait prises ou un journal qu'il aurait tenu. Beaucoup de détails ne lui sont pas revenus. D'autres lui ont paru être sans intérêt. Les événements rapportés ici constituent donc ce qui a marqué l'esprit d'un homme qui a vécu la ségrégation raciale en Alabama, à l'époque des lois Jim Crow, puis a été témoin des grandes révoltes sociales à Los Angeles et à Detroit pendant les années 1960 et 1970, et qui n'a jamais cessé de militer depuis.

Certaines dates et noms ont pu être vérifiés grâce à Internet et aux avis de décès, auprès d'autres personnes et à partir des dossiers de Sam, du temps où il était syndicaliste, mais d'autres n'ont jamais pu l'être. À l'évidence, les citations ne sont que des approximations de ce qui a été dit il y a plusieurs décennies de cela. L'idée était de donner une impression générale de ce qui se passait à l'époque, mais le texte contient nécessairement des inexactitudes. Au fond, c'est la nature même des souvenirs.

Le projet de ce livre est parti d'une série de conversations qui ont eu lieu il y a plus de dix ans, entre Sam et des jeunes à qui il racontait son enfance dans le Sud des États-Unis. C'en est resté là pendant un long moment, et puis le projet a fini par se concrétiser. Nous nous sommes mis à enregistrer Sam lorsqu'il parlait, et lui avons demandé d'évoquer sa vie depuis son enfance jusqu'à aujourd'hui. Ce qui n'était au départ que quelques soirées passées à dialoguer avec des jeunes s'est transformé en dix cassettes de soixante minutes chacune. Le dernier chapitre a été rédigé

à partir de discours que Sam a eu l'occasion de prononcer lors des réunions publiques ou des fêtes organisées par The Spark, une organisation trotskyste américaine.

Un ami, Larry Christensen, a ensuite entrepris de retranscrire le contenu des cassettes, une tâche immense et souvent ardue, étant donné le matériel qu'il avait à disposition.

Comme c'est le propre d'une conversation, nous nous sommes rendu compte que les transcriptions faisaient quantité de détours, sautant brusquement d'une période à l'autre et revenant au même incident des heures après.

Il y a plusieurs années, j'ai entamé le lourd mais nécessaire travail de révision en compagnie de Sam : il a fallu éliminer les doublons, l'amener à préciser certaines choses (et prendre des notes pendant qu'il m'expliquait), réorganiser le contenu des transcriptions, etc. Mais ceci reste le livre de Sam, le récit extraordinaire d'un militant ayant vécu sa vie durant une période de l'histoire américaine qui ne l'est pas moins.

Judith Carpenter

Introduction de Sam Johnson

TOUTE MA VIE, je me suis battu. Même quand j'étais petit, je n'acceptais pas qu'on vienne m'embêter. J'étais un enfant calme. Je ne cherchais pas les ennuis. Mais je n'allais pas rester non plus sans rien faire et me laisser intimider.

Quand je suis devenu adolescent, dans les années 1950, j'ai vu le racisme. J'ai vu comment les gamins blancs marchaient sur les traces de leurs parents. Ils ne comprenaient pas ce qu'ils disaient mais ils le voyaient tout autour d'eux et, en grandissant, ils ont appris à être racistes comme leurs parents.

À peine je sortais de l'enfance que les flics commençaient déjà à nous harceler, mes cousins, mes frères et moi. Il y en avait un paquet qui étaient dans le Ku Klux Klan et, comme ils étaient flics, ils se croyaient tout permis avec les gosses noirs. Nous, on savait que si on faisait quoi que ce soit, ils nous arrêteraient. J'avais dix-sept ans la première fois qu'ils m'ont mis au trou, et cette fois-là c'est à cause du couvre-feu de 1956. Je revenais d'une soirée au dancing, je n'étais même pas dans la rue. J'étais dans un petit café-restaurant tenu par la famille de ma future belle-sœur. Mon cousin de vingt et un ans nous accompagnait, mon petit frère et moi, et il était censé nous ramener. Sauf que j'avais mis le manteau de mon grand frère, un caban de la marine américaine. Il était en permission pour quelques jours. Les flics ont voulu savoir si le caban était à moi. Il y en a un qui a dit : « Je parie que tu fais partie de ces petits malins qui ont fait l'armée. »

Des fois, j'imaginais que je prenais un fusil de chasse et que je les arrosais avec mais, même à l'époque, je comprenais que ça ne mènerait à rien.

La plupart des Noirs d'un certain âge avaient vraiment peur. Ils avaient vu tous ces lynchages, et aussi le KKK, qui était jusque dans la police. Mais moi, vu comment j'ai été

élevé, je pensais que si quelqu'un me cherchait, il y arriverait peut-être mais il me trouverait aussi. C'est ce que je ressentais. Je n'avais pas cette peur.

Je crois que j'ai pris ça de ma mère, parce que c'était une battante. Les flics ne l'impressionnaient pas pour deux sous. C'était une femme forte, qui n'acceptait pas qu'on lui manque de respect. Plein d'hommes ne respectent pas les femmes, mais ils respectaient ma mère.

Quand j'avais vingt ans, ma mère nous a envoyés, moi, mon frère Ocie et mon cousin Carlos à Los Angeles, pour éviter de nous faire tuer. Elle savait comment les flics sont, et elle savait aussi qu'on n'accepterait pas de se faire traiter comme ils traitaient les Noirs, surtout les jeunes.

Toute ma vie, j'ai travaillé. Même quand j'étais enfant, je donnais un coup de main à ma mère, en transportant dans une brouette ses bidons d'un gallon d'alcool de maïs, pas loin de quatre litres, quand même. Elle allait les chercher chez un voisin quand elle n'en avait plus à la maison. Des fois, j'aidais l'épicier italien à nettoyer et à emmener les ordures au dépotoir. À l'âge de onze ans, je dépannais mes cousins et mon frère aîné qui poussaient des chariots ambulants pour le glacier du coin. À l'âge de douze ans j'avais mon propre chariot, et à quatorze je circulais à vélo, avec le chariot fixé à l'avant. Quand j'ai quitté le lycée, je suis allé travailler dans l'usine où ils fabriquaient ces glaces, à Bessemer, en Alabama. Je venais d'avoir seize ans. Quand je suis parti à Los Angeles, j'ai trouvé un boulot dans une station de lavage, ensuite j'ai travaillé comme agent d'entretien, et encore après comme peintre chez Northrop Aircraft. Quand je me suis installé à Detroit, j'ai commencé comme ouvrier dans une usine de pièces détachées, avant de passer au réglage des moules. Après ça, je suis entré chez Chrysler, où j'ai travaillé pendant trente ans à la chaîne dans différentes usines, jusqu'à ce que je parte à la retraite en 1999.

À Los Angeles, je me suis rapproché des Black Muslims, les Musulmans noirs américains, qui faisaient partie d'un mouvement appelé la Nation de l'Islam. Je me suis intéressé à eux parce qu'ils parlaient de choses dont les autres ne parlaient pas. Dès mon arrivée à Detroit en 1967, j'ai eu envie d'en savoir plus sur le système, et où je me situais par rapport à tout ça. J'ai croisé d'autres militants des Black Muslims et je me suis mis à lire *Muhammad Speaks*, le journal de l'organisation. J'ai fini par comprendre que les Musulmans ne voyaient qu'une partie du tableau. À l'époque, Malcolm X avait commencé à voir qu'il y avait un système au-delà de celui dont la Nation de l'Islam parlait, et j'ai commencé à le voir aussi.

Mais je traînais aussi dans les bars. Je me laissais emporter dans le tourbillon de la rue, par des gens qui se croyaient cool, qui touchaient à la drogue et à diverses choses, et je tâtais un peu de ça aussi, prendre des cachets, fumer de l'herbe. Je sortais, je faisais la fête. Et je me bagarrais, des fois contre des gars que je connaissais.

En 1970, quand je suis entré chez Dodge Main, j'ai discuté avec des communistes et c'est là où j'ai commencé à voir les choses autrement, du point de vue de la classe ouvrière. Avec tous les problèmes que j'avais eus, j'ai voulu faire quelque chose, agir. Les gens disaient toujours : on ne peut rien faire. Mais quand je suis entré en contact avec les communistes, j'ai appris ce que la classe ouvrière avait déjà fait, j'ai su pour les révolutions que les travailleurs avaient menées. J'ai compris que les travailleurs pouvaient faire la révolution ici, aux États-Unis, et que tant qu'on ne la ferait pas, la situation ne ferait qu'empirer.

À partir de là et jusqu'à aujourd'hui, j'ai milité comme syndicaliste et comme révolutionnaire dans la classe ouvrière, et j'ai cherché à faire comprendre aux ouvriers autour de moi ce qu'il y avait à faire, j'ai cherché à les rassembler pour qu'ils se servent de la force qu'ils ont en commun. Et j'ai toujours essayé de leur ouvrir les yeux, de

leur expliquer où on se situait, de leur montrer que tout peut changer si les travailleurs sont soudés, ce que nous pourrions faire pour nous défendre et construire une autre société.

Sam Johnson, juillet 2013

Première partie

Alabama, 1939-1959

1. Ma famille

MA MÈRE, SADIE B. WARE, est née en 1917 à Gainesville, en Alabama, dans une famille de quatorze enfants, neuf filles et cinq garçons. Ses parents étaient paysans dans le comté de Sumpter. Elle a passé vingt ans de sa vie à la ferme, avant de partir s'installer avec mon père et mes deux grands frères à Bessemer, à plus de 150 km au nord-est de Gainesville.

Jusqu'à cinquante-trois ans, ma mère a travaillé. Elle a travaillé à l'usine de poulets, elle découpait les poulets. Elle a travaillé dans une teinturerie-blanchisserie. Elle a travaillé comme femme de ménage, dans des maisons et des écoles. Et quand elle ne travaillait pas, elle faisait des soirées, le vendredi et le samedi. Je me souviens, bien avant qu'elle se mette en invalidité, elle faisait ces soirées le week-end où elle servait de l'alcool de maïs de contrebande, du « moonshine » comme on l'appelait à l'époque. En Alabama, les gens avaient plein de surnoms pour ce genre d'alcool, par exemple « Joe Louis », comme le boxeur noir américain. D'aussi loin que je me rappelle, elle a toujours vendu du moonshine. Elle se faisait deux fois plus d'argent en un week-end que les ouvriers qualifiés de Pullman en une semaine. Quand les clients venaient chez nous, ils dépensaient leurs sous en sandwichs au poisson et autres plats faits maison. Mes cousins leur proposaient un jeu de dés, il fallait parier sur le résultat et jeter les dés, ou alors ils jouaient aux cartes avec eux, et elle avait droit à sa part là-dessus. Elle servait du poisson frit, des hot-dogs, de l'alcool de maïs. Quelqu'un d'autre le fabriquait, mais elle achetait un gallon, deux gallons, et ensuite elle le revendait au verre ou à la demi-pinte. À chaque fois qu'elle servait une demi-pinte, c'était un dollar. La plupart des gars prenaient une demi-pinte. C'est en grande partie ce qui nous faisait vivre.

Toutes ces années elle a vendu du moonshine, et jamais elle ne s'est fait prendre. Quelqu'un a prévenu les flics

qu'elle vendait de l'alcool en douce, mais ils n'ont jamais rien trouvé. Je me souviens qu'elle avait deux cachettes sous le plancher de la maison de la 10e Avenue, une dans la chambre, une dans la salle de bain. Elle le planquait là, sous le plancher, et hop !, un tapis par-dessus. Quand elle avait tout vendu, elle n'avait qu'à écarter le tapis, enlever une ou deux lattes et prendre l'alcool, ensuite elle recouvrait le tout.

Dans la nouvelle maison de Jonesboro, la cachette était dans un petit poêle. Il y avait un espace vide à l'arrière, et ce qu'elle faisait c'est qu'elle mettait tout l'alcool en bouteilles, équivalentes à une demi-pinte le plus souvent, et ensuite elle les fourrait à l'arrière du poêle. Si le poêle ne marchait pas il n'y avait rien dans le poêle, à part peut-être des bûches brûlées. Mais elle, elle avait son alcool, dans cet espace derrière. Ils n'ont jamais eu l'idée de regarder là. Ils ont cherché dans toute la penderie, sous les lits, dans l'armoire, dans le coffre, partout. Toujours pas trouvé d'alcool. C'est là où elle le cachait, dans un poêle, un poêle à bois et à charbon.

Ils ont dit : « Sadie, si t'as vraiment ce tord-boyau, t'es plus forte pour le cacher que nous pour le trouver. »

Ma mère leur a répondu : « Je vous l'ai dit, y'a pas d'alcool ici. Vous feriez mieux d'aller fouiner chez celui qui vous a envoyés ici. Peut-être que vous le trouverez, votre alcool. »

Sadie B. ne savait pas lire, pas même les bases qu'on apprend en primaire, mais elle savait gérer son argent comme personne.

Et elle n'avait pas peur. C'était une vraie dure à cuire, ma mère. Mon papa était baraqué, mais quand ils s'y mettaient, tout ce qu'elle avait sous la main, elle l'attaquait avec. S'il la lâchait ne serait-ce qu'une minute, elle attrapait le premier truc venu et elle lui sautait dessus. La plupart du temps il n'aimait pas se bagarrer avec elle, parce qu'il savait qu'il ne pourrait pas l'arrêter. À chaque fois, elle chopait un truc et elle se jetait sur lui comme si elle voulait lui explo-

ser la cervelle. Alors forcément, il la prenait par les bras et il disait « D'accord, Sadie, d'accord », parce que s'il l'avait lâchée, elle serait allée chercher autre chose et elle aurait aussitôt recommencé. Elle était comme ça, ma mère. Du coup, il n'aimait pas se chamailler avec elle, il savait qu'elle irait toujours plus loin que lui.

Normalement, un homme aurait tabassé sa femme et puis c'est tout. Mais non. Pas avec Sadie B. Si tu ne fais pas gaffe, c'est toi qui vas te faire tabasser. Elle était comme ça. Je l'ai vue faire, quand j'étais gosse.

Une fois, dans les années 50, elle était chez sa sœur Clara Mae, il y avait une petite fête. Le mari de Clara Mae, Strode, il s'est mis à la battre, il l'envoyait valser d'un côté de la pièce à l'autre, il la battait, comme ça. Personne n'avait très envie de se frotter à Strode. C'est qu'il était baraqué, lui aussi.

Ma mère débarque là-dedans. Elle crie deux fois « Jake ! Jake ! » Son prénom c'était Strode, mais tout le monde l'appelait Jake. « Jake ! Jake ! » Il fait comme s'il n'avait pas entendu.

Alors elle chope une bouteille de soda en verre et elle lui flanque un coup sur la caboche, pile sur le front, près de la tempe, bang ! avec la fichue bouteille.

Il avait du sang partout sur la figure. Mais ça l'a calmé. Sur-le-champ.

« OK, Sadie. OK, Sadie. OK, Sadie », il disait.

Tous les autres avaient peur, peur de s'en mêler, mais elle, elle l'a arrêté avec une bouteille.

Elle était connue pour ça. Une cousine avait accusé ma mère de sortir avec son homme, de s'être mise avec lui. C'était un mensonge, et ma mère est allée la voir pour tirer ça au clair. Ma cousine avait de la famille chez elle, ce jour-là. Quand ils ont vu Sadie B. débarquer, ils ont tenté de bloquer la porte. Mais ma mère l'a enfoncée, elle est entrée là-dedans et elle a mis une raclée à la cousine. Jamais elle n'aurait laissé quelqu'un raconter des salades sur elle.

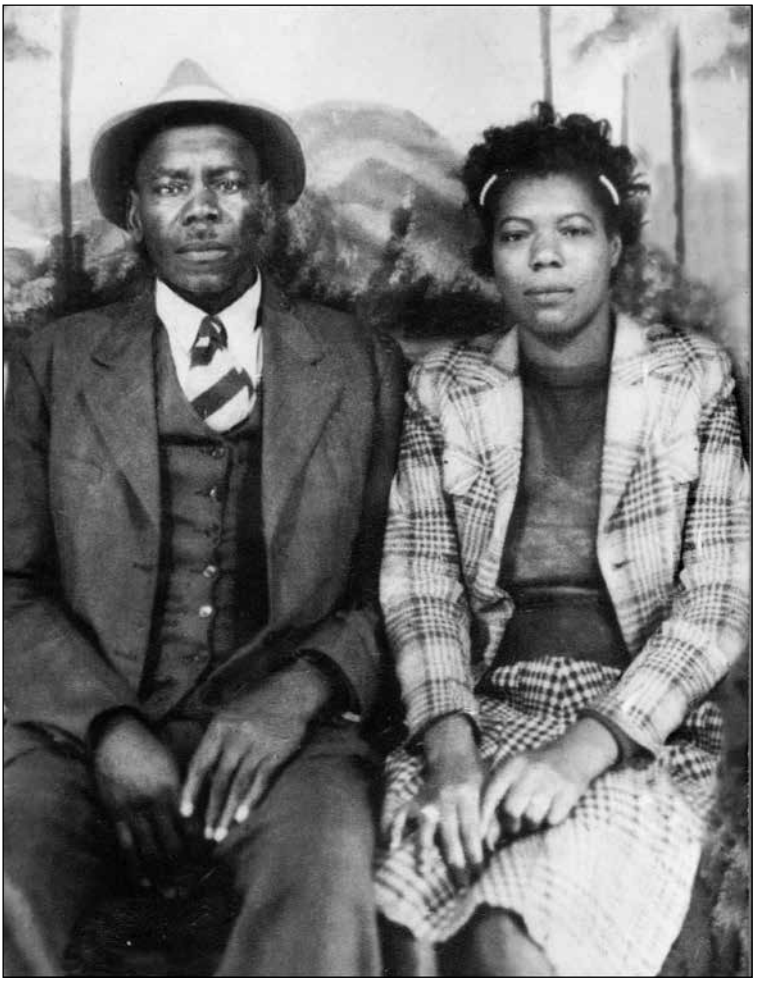
Sadie B. était la plus gentille des femmes, vraiment, mais elle ne se laissait emmerder par personne, ni la police, ni personne. Elle disait toujours ce qu'elle avait à dire. C'est d'elle que je tiens ça surtout, de ma mère.

« Ma'Dear », c'est comme ça qu'on l'appelait quand on était petits, même si en grandissant on s'est mis à l'appeler Sadie B., comme tout le monde.

Elle s'est toujours occupée des autres, d'aussi loin que je me souvienne. Il y avait tout le temps des invités à la maison. La plupart des cousins et des amis de la famille qui arrivaient de Gainesville logeaient chez nous. Quand un tel était sur le départ, un autre rappliquait. Ils se tenaient prêts, et Ma'Dear les prévenait quand ils pouvaient venir. Ils quittaient Gainesville pour de bon, et c'est elle qui leur mettait le pied à l'étrier. C'était tout le temps comme ça, à la maison. Ils arrivaient à Bessemer, ils n'avaient nulle part où aller. La plupart n'avaient pas d'autre famille dans cette ville, pas d'argent. Alors ma mère les laissait rester chez nous jusqu'à ce qu'ils trouvent un petit boulot, et ensuite ils s'en allaient. Il y en avait un qui partait et bam, un autre arrivait

Ça reflète un peu l'histoire de cette époque. Tous ces gens quittaient la ferme pour venir vivre à Bessemer. C'est une grande ville, quand tu as toujours vécu à la ferme. En ce temps-là on l'appelait la Petite Pittsburgh du Sud, à cause de l'industrie lourde. On y fabriquait des tuyaux en acier, on y fabriquait des trains, des ponts. Il y avait toutes ces productions, à Bessemer. L'usine de la Tennessee Coal, Iron and Railroad Company était à une dizaine de kilomètres à peine : c'est là qu'on fabriquait tout l'acier pour construire les ponts et les immeubles.

Du coup, tout le monde venait à Bessemer. Ma'Dear leur offrait un toit jusqu'à ce qu'ils trouvent du travail et qu'ils s'installent. Elle était presque comme cette femme, Harriet Tubman, qui a fait venir les esclaves dans le Nord les uns



Le grand-père de Sam, William Ware, et sa mère, Sadie B. Ware Johnson.

après les autres. J'ai lu un livre sur elle. Elle avait un réseau, elle les faisait venir pour les aider.

C'est tout le temps comme ça à la maison, ça entre et ça sort tout le temps. Je me demande de quoi ça avait l'air, de dehors. Il y avait deux grandes pièces, plus la cuisine. Et quatre lits. Dans la pièce de devant il y avait un lit, plus un canapé-lit, plus un buffet. Dans l'autre pièce il y avait un poêle énorme, plus d'un mètre cinquante, un de ces gros poêles avec une grosse marmite au centre. Il était posé là, contre le mur ; il y avait aussi un lit dans cette pièce, encore un à côté, et un autre petit dans le fond, et puis une étagère où on posait des trucs, à côté du poêle. Je n'arrive pas à piger comment une pièce pouvait contenir autant de choses. Ensuite, il y avait une armoire, un de ces grands meubles où on peut pendre des vêtements d'un côté et qui a des tiroirs de l'autre. Elle était pile au pied du lit, sur la droite. Tout ça dans une seule pièce.

Des fois, il y avait aussi un orgue dans cette pièce, parce que mon papa en jouait.

Dans celle de devant, il y avait une grande télé. Ma mère a été parmi les premières à en avoir une à Bessemer, une télé de 60 cm posée à même le sol. Tous les gosses de la maison l'adoraient, on s'asseyait par terre pour la regarder comme si on était au cinéma.

Un jour, on a déménagé à quelques kilomètres de là, à Jonesboro. Mon papa avait acheté une maison là-bas et ils l'ont retapée, ils l'ont arrangée comme ils voulaient. On s'est installés en 56. La maison était plus grande et il y avait trois chambres. Après la mort de mon papa, Ma'Dear a fait agrandir la terrasse de devant, ajouter un petit salon et aussi une deuxième salle de bain.

MON PÈRE, SAM JOHNSON JR, est né en 1917 à Gainesville, en Alabama, dans une famille de cinq enfants, trois filles et deux garçons. Les parents de mon père étaient aussi des paysans qui vivaient à Gainesville, dans le comté

de Sumpter. Il a passé dix-neuf ou vingt ans de sa vie à la ferme avant de partir s'installer à Bessemer avec ma mère et mes deux grands frères, Willie et Jesse.

Mon papa a travaillé dans des tas d'endroits, au début dans les mines de charbon. Plus tard, il s'est fait embaucher dans une des plus grosses entreprises du Sud, Pullman, qui fabriquait des wagons de marchandises. Son travail c'était de poser les roues sur les wagons. Une fois, je rentrais de l'école et lui aussi, il était sorti plus tôt de l'usine. On s'est retrouvé par hasard, on a fait le reste du chemin ensemble. Il aimait bien jouer de l'orgue, et il savait faire de la guitare.

Il passait aussi le plus clair de son temps avec d'autres femmes que ma mère, et il a eu au moins trois enfants avec elles. On avait deux demi-sœurs et un demi-frère plus jeunes que nous. On les connaissait.

Mon papa faisait partie de ces hommes qui pensent qu'il faut mater leur femme. Mais dans mon souvenir, ça ne marchait pas si bien que ça avec Sadie B. Une fois, ma mère s'est planquée à l'arrière de sa voiture. Ça devait être dans les années 40. J'avais huit ou neuf ans, pas plus. Elle savait que mon père la trompait, elle voulait savoir avec qui. Alors elle s'est planquée à l'arrière avant qu'il monte dans la voiture. Quand il est monté, elle était déjà là. Il est parti chez une de ses maîtresses sans savoir qu'il avait une passagère clandestine.

La femme est sortie de chez elle pour le voir. Elle a dû voir ma mère bouger, elle a dit à mon papa : « C'est qui, à l'arrière ?

– Y'a personne à l'arrière, femme. Monte dans cette voiture. »

À ce moment-là, ma mère m'a raconté, elle se lève, elle sort, elle chope la femme et elle lui flanque une raclée.

LA SŒUR DE MON PÈRE, tante Ella Jane, elle faisait comme ma mère, des soirées le week-end dans sa maison de Pipe Shop, où elle vendait du poisson frit. Ma tata avait

ce juke-box, c'est comme ça que ça s'appelait, on mettait une pièce dedans et on entendait une chanson.

Quand j'avais neuf ou dix ans, un soir le KKK débarque et lui fait : « Tu vas arrêter ces soirées et nous virer ce juke-box. »

Ma tata leur a dit franco qu'il n'était pas question qu'elle enlève son juke-box.

« On va revenir, et y'a pas intérêt qu'il soit encore là.

– Revenez si vous voulez, elle leur a répondu. J'enlèverai pas mon juke-box de chez moi. Ce juke-box va nulle part. »

Le KKK a brûlé une croix devant chez elle. Ils lui ont dit qu'ils allaient revenir, ils lui ont même donné la date. Alors elle en a parlé autour d'elle. Ma famille s'est mobilisée, et les amis de ma famille se sont mobilisés. Ils étaient plus d'une centaine devant chez elle le jour dit, à attendre le KKK. Ça aurait été quelque chose, s'il s'était pointé. Vraiment historique. Ils étaient tous là, à attendre de pied ferme, avec leurs carabines, leurs fusils de chasse, leurs pistolets. Cachés dans les herbes hautes, et ils étaient tellement que ça s'étalait sur deux ou trois pâtés de maisons. Le KKK aurait été cerné en quelques minutes s'il avait vraiment rappliqué. Tous ces gens dans les herbes hautes, où le KKK ne pouvait pas les voir, ne pouvait pas savoir qu'ils étaient là.

Je sais que mon père, il était comme plein de Noirs à l'époque, il avait peur des flics et de ce que les Blancs étaient capables de faire à sa famille. Mais cette fois-là, il était prêt à en découdre. C'est sa sœur qu'on avait menacée. Alors il y est allé avec son flingue. La famille était là aussi, on les guettait, on les attendait. Remontés comme des coucous, tous. Cette histoire date de la fin des années 40.

Le KKK ne s'est pas montré, ce soir-là. Et les types ne sont jamais revenus. Probable qu'ils ont saisi le message. Un Noir avait très bien pu informer les flics, et les flics prévenir le KKK. Si c'est vraiment un Noir qui nous a balancés, il devait connaître ma famille et il savait qu'on ne se laisserait pas faire.

Mon papa est mort jeune, à juste quarante et un ans, un cancer de la gorge. Il ne fumait pas tant que ça, et ne buvait pas tant que ça non plus, mais il y avait plein de pollution là où il travaillait.

Ma mère a vécu quarante et un ans de plus que lui. Elle est morte à quatre-vingt-deux ans.



Sam Johnson Jr, le père de Sam.

2. La vie quotidienne à Bessemer

JE SUIS NÉ en 1939 à Gainesville, en Alabama, le troisième de la fratrie. Ma mère est retournée à la ferme pour m'avoir. La mère de mon père était une de ces accoucheuses, elle mettait les bébés au monde. Il n'y avait quasiment pas de docteurs pour les Noires, à l'époque.

Ma'Dear est aussi retournée là-bas pour mon frère Ocie. Mais je ne m'en souviens pas. J'avais seulement deux ans et trois mois quand il est né.

Mon premier souvenir, c'est moi à l'âge de trois ans : je suis en train de regarder mon grand frère Willie et mes cousins se mettre un sac sur la tête. Ils font des trous dedans pour y voir. Moi non, je prends juste un sac, je le mets sur la tête, je cours sur la route et je m'assois.

À l'époque on appelait ça la « route » parce que la rue devant notre maison n'était même pas pavée. Quand tu étais sur la route, tu étais dans la terre, comme celle de la cour. Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais sur la route. J'avais trois ans et je n'y voyais rien avec ce grand sac qui me recouvrait tout le corps. C'était un sac de blanchisserie, mais en papier. En ce temps-là, on mettait les habits propres dans des sacs en papier marron.

Un type au volant d'un camion se dirigeait droit sur le sac, croyant qu'il était vide. Mais quand il a vu le sac bouger, il a compris qu'il y avait un truc dedans et il a freiné. C'est ce qu'il a raconté à ma mère quand elle est sortie voir ce qui se passait.

C'était à Bessemer, dans la 10e Avenue, entre la 18e et la 19e Rue. On vivait là, dans une maison en brique, une des deux seules de la rue, la nôtre et celle d'à côté. À cette époque-là, même à Bessemer, la plupart des gens n'avaient pas de toilettes chez eux. Ils devaient aller dans une cabane dans le jardin. Nous, on en avait chez nous, mais il fallait passer par la porte de derrière et prendre une autre porte sur la terrasse pour y arriver.

Le plus souvent, c'était des latrines dehors. Dans les quartiers où les Blancs vivaient, c'était le contraire, il devait y avoir des toilettes dans presque toutes les maisons. C'est qu'il y avait un tas de familles de la classe moyenne, là-bas.

Tu avais un quartier, il n'y avait que des Noirs, ça allait jusqu'à cette rue où on habitait, et ensuite ça s'arrêtait. Après, c'était des Blancs. Il y avait des maisons immenses par là-bas, c'est comme ça que je sais que les habitants étaient de la classe moyenne, parce que les ouvriers blancs n'auraient jamais eu les moyens de s'installer là.

On trouvait des petites maisons dans les quartiers de Blancs, mais la plupart des Blancs pauvres vivaient en dehors de la ville, en banlieue. Ils ne vivaient pas dans le centre de Bessemer. Ceux qui étaient là faisaient forcément partie de la classe moyenne. J'ai vérifié plus tard, quand je suis revenu et que je suis allé revoir toutes ces maisons. Impossible que des Blancs pauvres vivent dans ces maisons, elles sont trop grandes.

UN JOUR, j'étais en train de faire des courses en ville avec ma mère, on était à ce magasin, le 5 & 10 Cent Store. Ils avaient mis un panneau près du robinet d'eau potable : « Réservé aux Blancs ». Ma'Dear m'a expliqué que je ne pouvais pas boire là. Mais quand elle est partie chercher un truc à l'autre bout, j'y suis allé et j'ai bu à ce robinet. Il fallait que je boive de cette eau, je voulais savoir quel goût l'eau des Blancs avait. Je ne devais pas avoir plus de cinq ans, à l'époque.

UN JOUR, un homme passe devant la maison. Je devais avoir cinq ou six ans. On était tous dans la cour à jouer et Rob, un cousin, le voit et lui dit un truc pour rigoler. Sauf que le type balance son couteau, un poignard, et il va se planter dans le poteau en bois de la terrasse. Vlan.

Ma mère, qui était à la porte, elle lui crie : « Ça va pas non, t'es dingo ? T'aurais pu blesser un gosse avec ce couteau.

– Oh, c'était pour rire, le type répond, je cherchais pas à faire de mal. »

Mais l'année d'après, le même homme a tué Joseph, un autre cousin. Ils étaient tous les deux à une fête, et il en est venu aux mains avec lui. Le type a poignardé Joseph dans le cou, mon cousin est mort le lendemain. Il l'a poignardé, la lame a transpercé son chapeau et touché une artère.

Le lendemain, je vais à la maison où tout s'est passé. Je n'avais pas plus de six ou sept ans à l'époque. Je reconnais le chapeau de mon cousin, il était toujours par terre, devant. Il a un trou dans le rebord, là où le couteau a traversé, et je le mets pour rentrer chez nous.

Ce n'est pas à cause du trou que j'ai fait ça. Simplement, c'était son chapeau. Je connaissais ces cousins. Ils avaient tous habité chez nous à leur arrivée à Bessemer. Celui qui venait de se faire tuer aussi. Son frère aussi.

C'est tout ce que je savais. J'étais petit, j'ai pris le chapeau et je l'ai mis pour rentrer chez nous. À mon arrivée, ma mère l'a pris. Je crois que c'est tout.

TOUS LES ANS, il y avait une parade de Noël en ville, pour les enfants. Je me souviens d'une fois, j'avais six ou sept ans, le père Noël jetait des bonbons aux gamins depuis son traîneau en passant. Cette Blanche à côté de nous fait à son garçon : « Vite, il ne faut pas qu'il ait des bonbons, lui », en me montrant du doigt. Comme si les petits enfants noirs n'avaient pas droit aux bonbons du père Noël.

UN JOUR, Thomas Dew, le frère de papa, a eu des histoires avec des types. Ils le cherchaient, et il leur a tiré dessus. Sauf que les types ont appelé les flics. Alors il a confié le pistolet à Mamie, sa femme, qui a couru jusque chez nous avec. En arrivant, elle l'a donné à ma mère. Ma mère était au lit. Elle a pris l'arme et l'a glissée sous elle. Elle s'est retrouvée assise sur le lit, et sur le pistolet.

Le temps que tante Mamie arrive chez nous, les flics cognaient déjà à la porte, bam, bam, bam. Soi-disant qu'ils l'ont vue courir. Ils n'arrêtaient pas de beugler : « Où t'as fourré le flingue ?

– J'ai pas de flingue, répond Mamie.

– Ton mari dit que c'est toi qui l'as », dit la police.

Tata avait l'air effrayée. Sûrement qu'elle était sur le point d'avouer qu'elle l'avait donné à ma mère. Mais Ma'Dear lui a fait les gros yeux, du genre « N'y pense même pas. » Sadie B. ne se dégonflait pas devant la police, elle.

Un des flics a attrapé un coin du matelas et a commencé à zieuter dessous. Ma'Dear n'a pas bougé d'un pouce. Ils ne savaient pas que Mamie avait apporté le pistolet à la maison, ils supposaient seulement. Elle aurait pu le jeter n'importe où. Mais la police était venue fouiller chez nous quand même, et jusque sous le lit.

Seulement, mon oncle Carlos a arrêté le flic dans son geste. L'oncle Carlos était marié à une sœur de ma mère, il était à la maison ce jour-là et il avait la langue bien pendue. Il avait vécu à New York, ou peut-être que c'était Akron, dans l'Ohio, un des deux en tout cas, mais il était rentré. Quand les gens vivent quelques années dans le Nord, leur attitude change au retour. Alors quand le flic s'est mis à faire ça, l'oncle Carlos lui a dit sans se démonter : « Ça va pas, non ? Vous ne voyez pas que cette pauvre femme est au lit ? »

Le flic a reposé le matelas. Il était blanc, comme ses collègues et comme tous les flics du Sud à l'époque. Mais ils ont laissé tomber.

Moi, j'avais cinq ou six ans, et je voyais tout ça.

UNE FOIS, un des demi-frères de ma mère était à la maison. Il était soldat dans la Deuxième Guerre mondiale et il nous annonce qu'il n'y retourne pas, qu'il déserte. La police militaire commence à le chercher, ils viennent chez nous. Ils avaient une sorte de mouchard avec eux, un Noir,

qui leur montrait où les familles des soldats vivaient. Il les a amenés chez nous, et chez d'autres aussi. Ils se sont mis à poser des questions : « Où il est ? »

Ma'Dear a regardé le flic droit dans les yeux.

« Il est parti. Je sais pas où. »

Elle n'allait pas leur dire, pas question.

Il a fini par se rendre, et ils l'ont libéré sans les honneurs. Je l'entends encore dire : « Je retournerai pas faire la guerre. »

Mes oncles étaient dans l'armée pendant cette guerre. Je me rappelle, ils venaient chez nous et ils en parlaient. À les entendre, l'armée n'aimait pas trop mettre des armes dans les mains des soldats noirs. Le gouvernement avait peur de ce qui pourrait arriver.

UN AUTRE SOLDAT NOIR est revenu en permission. À deux pâtés de maisons de chez nous, un flic lui cherche des noises. Le flic lui dit un truc moche et il sort son arme. Plein de Noirs partaient faire la guerre, ils risquaient leur vie et quand ils revenaient les flics blancs s'en prenaient à eux. C'est comme s'ils étaient de retour au front.

Le soldat lui sort des mouvements de judo (il appelait ça du jiu-jitsu), il le retourne comme une crêpe, il chope son flingue et pan, le flic meurt sur le coup. Le truc, c'est que le flic était avec son fils, il devait avoir huit ou neuf ans, il était juste là avec lui, dans la voiture. Ce petit garçon a vu son papa mourir.

Ce même garçon est devenu flic dès qu'il a été majeur. Il faisait ses patrouilles pile dans le quartier où on habitait. Le même quartier où son père s'était fait tuer. Eh ben, vous ne pouvez pas imaginer comme il emmerdait les Noirs ! Un vrai monstre. Il n'avait que cette idée en tête : « Un Noir a tué mon papa. » Il se défoulait sur tous les Noirs qui croisaient sa route. Encore plus timbré que son papa.

3. J'apprends à me battre

J'AI PAS MAL CHANGÉ D'ÉCOLE, quand j'étais petit. Les écoles pour Noirs étaient pleines à craquer, et on nous enlevait d'un endroit pour nous mettre dans un autre, comme ça, sans raison. Quand j'ai eu l'âge d'aller au cours élémentaire, on m'a envoyé à Dunbar High, qui était à un kilomètre et demi de chez moi. Le collège et le lycée étaient dans le même bâtiment à l'époque, et l'école primaire dans celui d'à côté. Je suis allé à Dunbar pendant deux ans à peu près. Et puis un beau jour on nous a dit : ce n'est pas votre école de quartier, et je me suis retrouvé à Carver Junior High. Cette école-là était à Jonesboro, encore plus loin. Mais ils étaient en train d'en construire une dans la 22e Rue, à quatre pâtés de maisons de chez moi. À la rentrée je suis allé là, et j'y suis resté jusqu'à la fin de la primaire. Ensuite, je suis retourné à Dunbar, pour le collège.

À CARVER, quand j'avais huit ou neuf ans, je me suis bagarré avec ce gosse. J'ai découvert après qu'il était de ma famille, du côté de mon père, mais je ne le savais pas à l'époque. Il ne savait pas non plus. On était en classe, et je me penchais en arrière sur ma chaise. Tout d'un coup, il l'a poussée et il m'a fait tomber. Je me suis cogné la tête, ça m'a fait une bosse.

À la sortie, je le dis à mon grand frère Willie. Il me répond : « Ben, tape-le, si c'est ça. »

Alors j'ai sauté sur ce gars et j'étais en train de le taper, mais après ça son frère Joseph a voulu s'en mêler ; je l'ai vu courir vers nous, il allait me choper.

Mon cousin James Ware l'a attrapé au vol et il lui a fait : « Attends un peu ton tour. » Il l'a tiré de là par le col et je n'ai plus eu de problème, après.

Je me suis battu une autre fois dans la cour, à Carver. Un petit caïd m'embêtait. Il pensait qu'il allait me faire ma fête, il était bien plus costaud que moi. Quand il m'a attrapé,

j'ai commencé à lui faire les mouvements de lutte que je connaissais. J'ai balancé ses grosses fesses par terre, et je lui ai sauté dessus.

MES FRÈRES AÎNÉS et mes cousins m'avaient appris à plaquer quelqu'un au sol. S'il est par terre, tu t'allonges en travers de lui, comme ça il ne peut pas se relever. S'il se tortille, tu te sers de ton poids pour pousser d'un côté, tirer de l'autre et le maintenir au sol. S'il tente de te faire tomber, tu auras toujours plus de marge que lui. Il n'y arrivera pas comme ça. Mais si tu es juste sur lui, tout raide, quelqu'un de plus gros peut te retourner comme une crêpe. Il a la force nécessaire. Si j'avais juste fait ça, le gars m'aurait renversé aussi sec.

Une fois, j'ai vu mon père et notre voisin s'amuser à lutter. Mon père faisait bien 100 ou 110 kg, mais le voisin l'a plaqué les doigts dans le nez. Sauf que le voisin ne le tenait pas comme il fallait. À la seconde où mon père a touché le sol, il a refait tomber son adversaire et il s'est mis de tout son poids sur lui.

Comme je devais me battre contre des plus grands que moi, j'ai appris ça, à les plaquer. Course, lutte, boxe, très tôt j'ai fait comme les grands, mes frères et mes cousins. J'étais intouchable pour un gamin de mon âge. C'est comme si je m'entraînais pour être boxeur. La plupart des gosses ne faisaient pas ça, mais moi je nageais avec les grands, je courais avec eux, je faisais du vélo avec eux. Je faisais du vélo avec les grands et jamais je ne me laissais distancer. Ils pouvaient aller à la vitesse qu'ils voulaient. C'est facile, il suffit d'apprendre. À pied ou à vélo, j'étais toujours à leurs basques.

Des fois ça leur cassait les pieds de devoir garder un œil sur moi. Willie avait presque quatre ans de plus que moi, et Jesse deux ans. Quand ils partaient en vadrouille avec leurs copains, ils ne voulaient pas de moi dans leurs pattes.

Mais j'étais bien décidé à rester.

« Je retourne pas à la maison, pas question. »

Il y en avait un qui commençait à me taper en disant « Ouste ! du balai ». Ensuite ils prenaient la poudre d'escampette. Alors je me débrouillais pour rester derrière. Et puis ils s'arrêtaient, alors je m'arrêtais aussi. S'ils revenaient sur leurs pas, je courais dans l'autre sens parce qu'ils étaient toujours en rogne contre moi. Je courais, mais s'ils s'arrêtaient, je m'arrêtais. Dès qu'ils se retournaient, qu'ils recommençaient à déguerpir, je leur courais derrière. Quand j'avais envie d'y aller, j'y allais.

« Je retourne pas à la maison. Je veux aller avec vous. »

JE ME SUIS AUSSI BATTU quand on m'a envoyé à Carver Junior High, toujours en primaire. Je rentrais chez moi un jour, et trois gosses m'ont sauté dessus. Quelques semaines après, je vois un des trois remonter la 18e Rue, pile à côté de chez moi. Alors je suis sorti et je l'ai chopé. Je lui ai boxé la cervelle. On le surnommait Joe Louis parce qu'il boxait bien mais cette fois-là, ça a été moi, le Joe Louis. Il était un peu plus âgé que moi, mais il est rentré chez lui en braillant.

Quand j'ai débarqué dans l'école de la 22e Rue, je me suis bagarré un paquet de fois. Il y avait ce gosse qui n'arrêtait pas d'emmerder tout le monde. Il me cherchait toujours des crosses. Sans raison, vraiment. Il était juste comme ça. Tout le temps à me pousser, à me bousculer. Alors on s'est castagné pour de bon, et je lui ai botté le derrière. J'étais surpris, je n'en revenais pas, même, parce que c'était une grosse brute et je lui avais botté le derrière.

Il y en avait un autre dans cette école qui se prenait pour un dur. Il m'embêtait tout le temps. Je lui ai dit : « Attends qu'on sorte d'ici, tu vas voir. » Je m'étais déjà bagarré dans la cour, et je voulais éviter de le refaire. Il devait avoir un an de plus que moi. On est sorti et on s'est bastonné sur le chemin de la maison. Son petit frère, il devait avoir un an de moins, il est arrivé par-derrière et il m'a donné un coup de

poing dans le dos. Je me suis retourné aussi vite que l'éclair, je l'ai tapé un peu et il a arrêté. Ensuite j'ai recommencé à cogner son grand frère. Boum, boum, boum.

Des voisins sont sortis, ils ont crié : « Ça suffit, maintenant. Arrêtez. » Alors on a arrêté.

Pas une fois dans ma vie je n'ai provoqué ou cherché quelqu'un, comme aiment faire les tyrans de cours de récré. Moi, jamais je n'ai fait ça. Mais quand ils en avaient après moi, je mettais le paquet et je leur cassais la figure.

Il y a un gars, un seul, que je n'ai jamais pu battre. Il venait de New York, je crois. Ce mec avait boxé, il s'était entraîné. Je me suis battu avec lui. Il m'a mis K.O. et il rigolait, en plus. J'avais les boules, mais je n'ai pas réussi à prendre le dessus. Ça a été le seul, à l'époque.

4. Enfance

À BESSEMER, il y avait un quartier avec rien d'autre que des entrepôts, entre la 7e et la 8e Avenue. Des rails passaient par là, ils s'en servaient pour les trains remplis de marchandises à stocker. Ça arrivait que l'entrepôt soit déjà plein, alors ils stoppaient les trains sur ces rails et le lendemain ou le surlendemain ils les amenaient le plus près possible pour les décharger. Je me souviens de ces jeunes de la 20e Rue, tout le temps ils rôdaient près des trains, et dès qu'ils pouvaient ils forçaient un wagon et ils se servaient. Les wagons n'étaient pas cadenassés, juste maintenus fermés par un simple crochet en fil de fer. Ces jeunes n'avaient qu'à le faire sauter, un jeu d'enfant. Ensuite ils entraient et ils volaient tout ce qu'ils pouvaient, des boîtes et des cartons, qu'ils sortaient de là vite fait. Certains habitaient juste en face, et à l'avant leur maison était posée sur des pieux à un mètre du sol. Je me souviens qu'on jouait sous ces maisons. Mais les grands s'en servaient comme d'une cachette pour leur butin, jusqu'à ce qu'ils le vendent ou qu'ils s'en débarrassent.

On aimait bien jouer sur les trains. On grimpait dessus quand il y en avait. On traînait autour. On n'aurait pas dû, mais on le faisait quand même.

Il y avait un pont qui passait au-dessus des trains dans la 9e Avenue, entre la 19e et la 22e Rue. On allait se mettre là, au carrefour de la 19e et de la 9e. On se faisait souvent embêter par des Blancs plus âgés. Nous, on était juste assis là, on regardait les voitures passer. Mais eux ils traversaient le pont en voiture et au passage ils nous insultaient, ou ils nous jetaient des canettes ou des bouteilles à la figure. Alors on a décidé de les choper. La fois suivante, quand ils sont passés, on avait des briques pour se défendre et on les a jetées sur eux. Ils n'ont pas fait long feu. Ils se sont carapatés. Après ça, on n'a plus eu de problèmes avec eux.

On était des vauriens, mes frères et moi. C'est sûrement pour ça que les paysans de Gainesville disaient à ma grand-

mère : « Lang, comment t'arrives à supporter ces vauriens chaque année pendant tout un été ? » On était tellement différents des gosses de la ferme. Bien obligé, on était de la ville.

La scierie était là aussi, près de la 20e Rue. Les gosses du quartier, des Italiens, ils aimaient bien y aller et on jouait là-bas tous ensemble. L'après-midi, quand la scierie fermait, on se radinait tous. On grimpait tout en haut, on descendait la pente en courant et, arrivé au bout du toit on sautait sur un gros tas de sciure qui s'accumulait à force de couper le bois. Mais la sciure n'était pas si haute que ça, alors tu faisais juste un plongeon et tu atterrissais sur tes pieds, comme à la piscine. Tout le temps on faisait ça.

ÇA ME FAIT PENSER qu'on allait se baigner à Tuxedo Park, une piscine qui était à Ensley, dans la commune de Birmingham, à une quinzaine de kilomètres de Bessemer. J'étais encore petit, sept ou huit ans je devais avoir, et il fallait prendre le bus pour y aller. Cette piscine était la seule du coin où on avait le droit d'entrer, à l'époque.

Il y en avait une autre bien plus près, à Bessemer : ouverte depuis des années, mais interdite aux Noirs. Elle était à un kilomètre de chez nous, censée être publique, nos impôts servaient à l'entretenir, mais elle était réservée aux Blancs. Jusque dans les années 50 c'est resté comme ça. Et puis, la lutte contre la discrimination a commencé. Rosa Parks à Montgomery, on a entendu dire qu'elle avait refusé de laisser sa place à un Blanc dans le bus. Après la grande marche de 1963, et ensuite quand les émeutes ont éclaté à Birmingham et Harlem, ils ont aboli la ségrégation dans certains lieux. Ça a été le cas de la piscine de Bessemer, peut-être en 64 ou 65. Sauf qu'ils l'ont fermée juste après. D'après eux, les Blancs refusaient de se baigner avec les Noirs, et ils se sont sûrement dit qu'ils n'allaient pas la laisser ouverte juste pour nous. Pendant toutes ces années la piscine était restée ouverte aux Blancs, les Noirs payaient des impôts dessus

mais sans avoir le droit d'y entrer. Et quand les Blancs n'ont pas voulu la partager avec les Noirs, ils se sont contentés de la fermer. Voilà ce qu'ils ont fait.

Alors on allait se baigner dans tous les points d'eau qu'on pouvait trouver. Une fois on était à West Lake, un petit lac à l'ouest de Bessemer. Mon frère Jesse et son copain Sammy Lee étaient là. Sammy Lee ne savait pas nager. La plupart du temps quand tu regardais l'eau, tu pouvais voir le fond et ça n'avait pas l'air si profond que ça. Sammy Lee faisait le fou. Surtout, il ne pensait pas que l'eau lui arriverait au-dessus de la tête. Il a sauté en pensant se mettre simplement debout dans l'eau. Sauf que c'était plus profond que ça, il en avait bien au-dessus de la tête. Il est remonté, les yeux exorbités, et puis il a disparu. C'est là qu'on a compris qu'il ne savait pas nager.

Mon cousin James Ware a beuglé : « Jesse, tu ferais mieux d'aller le chercher illico. Jesse ! »

Jesse était le meilleur nageur de la bande. Il s'est mis en position, et quand Sammy Lee est remonté la deuxième fois il l'a attrapé par-derrière et il l'a poussé là où on avait pied. Sammy Lee n'a plus eu qu'à se relever et à sortir de l'eau.

Un jour où on était à West Lake, un gosse a amené un revolver. Je pensais que c'était un jouet, comme un pistolet à amorces. On faisait l'école buissonnière. Il avait amené ce revolver de chez lui : son grand frère ou quelqu'un d'autre l'avait dégoté je ne sais où. Du coup il l'avait avec lui au lac, un calibre 32 ou quelque chose comme ça. Il me l'a montré, je l'ai pris dans les deux mains et je l'ai pointé vers lui pour rigoler. Quand j'ai vu qu'il s'écartait vite fait, j'ai su qu'il y a un hic. « Fais gaffe, mec, c'est un vrai. »

DEUX BLANCS SONT ARRIVÉS. C'était des grands, le premier approchait de la quarantaine, l'autre de la vingtaine, et ils avaient bu en plus. On était donc au lac, avec un copain qu'on appelait Little Studie. Les Blancs ont chopé le vélo de Little Studie et ils sont partis avec,

comme s'ils avaient vraiment l'intention de le voler. On leur a couru après, en se disant que peut-être ils allaient lâcher le vélo. On est arrivé à l'autre bout du lac, près de la route.

Little Studie pleurait, il disait : « Rendez-moi mon vélo, allez. »

Un Blanc d'un certain âge qui habitait en face est venu voir ce qui se passait.

« Y m'ont pris mon vélo et y veulent pas me le redonner », Little Studie a chougné.

L'homme est allé voir les autres avec nous et il leur a demandé : « C'est quoi cette histoire, les gars ? Vous avez pris le vélo de ce garçon ?

– Ben ouais, pour s'amuser, quoi.

– Rendez-le-lui tout de suite. »

Ils n'ont pas protesté, n'ont pas cherché à rien dire. L'homme était blanc, il habitait dans une grande maison et ils savaient sûrement qui c'était.

« On s'amusait juste un peu, on allait rien faire, juré, on allait pas le prendre. » C'est ce qu'ils ont dit, et ils ont redonné le vélo à Little Studie sur-le-champ.

Nous, on est parti sans demander notre reste.

DES FOIS ON SE BAIGNAIT tout nus dans le ruisseau, on n'avait pas de maillots à l'époque. C'était un petit cours d'eau qui partait du lac et on allait nager là, cul nu. Un jour où on y était, un ado noir se baignait cul nu, lui aussi. C'est là que des jeunes Blancs sont arrivés avec leurs copines, et ils ont commencé à faire la foire dans l'eau. L'ado a crié : « Hé, personne a un maillot à me passer ? J'en ai vraiment besoin, là. » Il avait pris peur, mais vraiment, en voyant qu'il était dans l'eau nu comme un ver avec des Blanches à proximité. Si quelqu'un s'en apercevait, ça pouvait très mal tourner pour lui. Et ces filles qui rigolaient, et elles ne bougeaient pas parce qu'elles savaient pertinemment qu'il avait la frousse de sortir. Finalement, un gars qui était avec lui est sorti, il s'est changé et il lui a lancé

son maillot pour le tirer d'affaire. Tout ça, c'est des histoires qui se sont passées à West Lake.

ON Y PÊCHAIT AUSSI, à ce lac. On n'était pas censés le faire. Mais on le faisait quand même. Je me souviens d'un jour où on y est allé avec mon frère Ocie, un cousin, John Dew, un autre cousin, Carlos, un petit, et moi. Carlos et les autres devaient avoir dix ans environ, moi douze. Les flics ont débarqué et ils ont pincé Ocie et John Dew. Moi, j'ai filé en direction du marais, Carlos et le petit sur mes talons. Les flics étaient à nos trousses mais on les a semés. On a même réussi à y retourner plus tard, pour récupérer les cannes à pêche, les hameçons et tous les poissons qu'on avait pêchés.

MON FRÈRE JESSE a sauvé quelqu'un une autre fois, à Three-Way. C'était un autre cours d'eau où on allait se baigner. Il y en a un qui s'appelait *Two-Way*, Deux-Sens, et un autre *Three-Way*, Trois-Sens. Je ne sais pas vraiment pourquoi on les appelait comme ça. La plupart des gens les connaissaient par ces noms.

Fallait marcher un sacré bout de chemin pour y aller. Ce jour-là on y était avec un gars du nom de Willie Terry, qui habitait dans notre rue. Il s'était mis en tête que c'était pas si profond que ça, là où on se baignait. C'était vrai à certains endroits et dans certains cours d'eau, mais là, il y avait au moins deux mètres cinquante de profondeur. Mais il ne le savait pas, et il m'a vu me baigner avec la tête hors de l'eau, alors il a cru que mes pieds touchaient le fond.

Je m'en vais pour plonger et il me dit : « Je te suis, mec. »

Et voilà que cet idiot déboule, il ne sait pas bien plonger en plus, il arrive sur moi et boum ! Forcément, il y a collision. Le gars coule, il essaye de toucher le fond pour remonter mais il n'y arrive pas. Il finit par trouver la surface, il n'en mène pas large et, rebelote, sous l'eau.

Je crois bien que c'est encore mon cousin James Ware qui a hurlé à Jesse de venir, parce que si quelqu'un pouvait le sauver, c'était Jesse.

Jesse va le chercher. À la seconde où il arrive sur Willie Terry, Willie le chope avec une telle force, bon sang, il se cramponne littéralement à lui. Du coup, ils coulent tous les deux. Et puis ils remontent. Et puis ils coulent encore. Impossible de se dégager, comme Jesse nous a raconté après. Alors Jesse a une idée : « Puisque cette andouille essaye à tout prix de remonter, entraîne-le vers le fond. » Jesse s'est dit que Willie le lâcherait s'il restait au fond. Et c'est ce qu'il a fait. Il est resté au fond, et Willie est remonté. Ensuite, Jesse est arrivé derrière lui et il l'a attrapé par la peau du dos pour l'amener là où on avait pied. Il l'a sauvé. Mais ils se seraient noyés tous les deux si Jesse n'avait pas eu la présence d'esprit de faire ça.

On allait aussi se baigner à Cement Bottom. Encore un cours d'eau mais, allez savoir pourquoi, celui-ci ils l'avaient cimenté, ils avaient mis du béton au fond pour entraîner l'eau ailleurs. C'est pour ça qu'on l'appelait Cement Bottom, Fond en ciment.

Et puis il y avait aussi Blue Lake, juste à côté de la 9e Avenue. Celui-là il n'était pas très loin de chez nous, environ un kilomètre et demi. On y allait tout le temps, du coup. Le lac n'était pas très grand, plus un étang qu'autre chose, mais il était profond. On nous disait souvent qu'il y avait un tourbillon, et que si on nageait trop loin on se ferait aspirer. Mais c'était super sympa comme endroit pour la baignade.

UNE ANNÉE, ils ont construit un skating à côté de Blue Lake, le premier de Bessemer où les Noirs avaient le droit d'aller. Tu louais les patins, des patins à roulettes, et c'était parti. Il y en avait qu'étaient sacrément bons en patins à roulettes. On arrivait le soir ou en fin d'après-midi, et on y restait un bout de temps. Je devais avoir onze ou douze ans à l'époque.

Ça faisait déjà cinq ou six ans qu'on patinait dans la rue et sur les trottoirs. Du coup, j'étais plutôt bon quand ils ont ouvert le skating. On avait l'habitude de patiner jusqu'à Brighton d'un côté, et jusqu'à Jonesboro de l'autre. Mais dans certains quartiers de Bessemer, on évitait. En dehors du centre-ville, il n'y avait pas forcément de trottoirs. Des fois c'était les rues qui étaient dans un sale état. D'autres rues étaient si passantes que les flics nous auraient arrêtés si on avait patiné là. Mais dans la 18e, on le faisait tout le temps. C'était la grande rue juste à côté de chez moi. On adorait ça, patiner dans la 18e Rue, surtout aux alentours de Noël et à d'autres vacances. On allait jusqu'à la 9e Avenue d'un côté, et la 12e de l'autre. Mais on faisait toujours attention en arrivant à la 9e Avenue. Il y avait tout le temps de la circulation, parce que c'était la route principale, qui traversait Bessemer. La Voie express, on l'appelait : pas beaucoup de voies, mais qu'est-ce qu'il y avait comme trafic.

La plupart du temps, on s'arrêtait au niveau de la boutique de Joe Gardenia, dans la 18e Rue. Il restait encore une cinquantaine de mètres avant la 9e Avenue. Si on s'approchait du carrefour, là où les voitures tournaient dans la 18e, ça devenait risqué. C'est qu'elles arrivaient comme des bolides. Alors on coupait par la 9e Ruelle. Et on repartait en sens inverse, par la 12e Avenue. On patinait à toute allure, sur presque trois pâtés de maisons. Ça nous arrivait de traverser la 9e, mais rarement. De l'autre côté c'était les Blancs qui vivaient, les Blancs pauvres, ou alors les Juifs qui avaient des magasins dans le quartier.

On faisait toutes sortes de figures, on patinait en marche arrière, on faisait la course, on faisait des kilomètres et des kilomètres avec. On a grandi sur ces vieux patins aux roues en fer, avec le cadre en acier.

On allait dans plein de quartiers par les trottoirs. On était toute une bande, on se retrouvait et on patinait jusqu'à Brighton, au nord-ouest de Bessemer, ou jusqu'à Jonesboro, au sud de Bessemer, et même jusqu'à Mobile Junction, à

trois kilomètres au sud de Jonesboro. Mais pour atteindre les quartiers comme Brighton, on était obligés de patiner dans la rue, et à certains endroits c'était des routes ultra fréquentées, fallait faire gaffe. Pour arriver à Brighton, on devait traverser des secteurs où il n'y avait ni maisons, ni trottoirs.

La plupart de mes tantes, les sœurs de ma mère, elles vivaient à Brewerfield avec leurs enfants. Ce n'était pas de la tarte d'aller là-bas en patin. Ça ne faisait même pas partie de la commune de Birmingham à l'époque, mais la ville a fini par s'étendre et englober ce quartier et celui de Roosevelt. Les voitures qui passaient fonçaient à plus de 60 km/h. Et on se faisait arrêter si les flics nous voyaient patiner là. Mais sur le bas-côté, on pouvait faire du vélo. Et le meilleur circuit de tous, c'était de partir de la Voie express pour arriver à Brewerfield. Du coup on allait là-bas en vélo, et on passait du temps avec les cousins et les tantes.

J'avais aussi de la famille du côté de mon papa qui habitait à Pipe Shop, le quartier de Pipe Shop. Il y avait une gigantesque usine de tuyaux en acier, là-bas, ça appartenait à l'entreprise US Pipe, et ils avaient simplement nommé le quartier d'après ça. C'était à Bessemer, tu allais à la 16e ou la 17e Avenue et tu étais à Pipe Shop. Ils fabriquaient toutes sortes de tuyaux dans cette usine, toutes les tailles, des tubes en acier, etc. J'avais un oncle qui travaillait là-bas, et mon frère Ocie y a été embauché par la suite.

MON FRÈRE OCIE était le bébé de la famille, il est arrivé juste après moi, deux ans après. C'était un gosse qui faisait vraiment comme les bébés : il lui fallait tout, tout de suite, comme on dit. Et il a commencé à tromper son monde à un très jeune âge. À six ou sept ans, il volait les bouteilles de lait vides sur les paillassons des gens. Les gens les mettaient là pour dire combien ils voulaient de lait, le laitier emportait les bouteilles vides en échange du même nombre de pleines, et ensuite il revenait le week-end se

faire payer. Ocie faisait sa tournée très tôt le matin, bien avant le laitier, et il raflait toutes les bouteilles qu'il pouvait pour les amener chez l'épicier, qui lui donnait deux cents par bouteille. Il piquait aussi les chiens des gens, pour essayer de les revendre. On a une anecdote dans la famille, à propos d'un de ces chiens galeux qu'Ocie nous ramenait régulièrement. Celui-là était en piteux état, à tel point qu'Ocie a été obligé de le caler tout contre lui pour le vendre. La pauvre bête tenait à peine debout !

Cet Ocie, il n'était pas croyable. Une fois je rentre, je laisse mon vélo devant la maison et je lui dis : « Je reviens tout de suite, pigé ? Tu touches pas à mon vélo, je reviens. » Je suis allé à la cuisine me chercher à manger. Quand je ressors, il avait chopé mon vélo et il était parti avec, le filou.

Je l'ai vu redescendre la rue avec. Alors j'ai ramassé une pierre et je l'ai jetée. Je voulais juste lui faire peur. Je l'ai jetée devant lui en pensant que j'allais le rater, mais comme il venait vers moi la pierre l'a touché pile sur la main qui tenait le guidon. Ça lui a coupé la main, bousillé la main.

Il est rentré à la maison en braillant, et il a montré sa blessure à papa pour qu'il voie bien. La crise de larmes, le sang qui lui pissait sur la main. Il savait y faire, il y a pas à dire. Il s'était déjà cassé le bras, et c'était le même. Alors il a hurlé : « C'est le même bras, c'est le même bras ! »

Quand mon père a vu ça, il m'a traîné à l'intérieur et il m'a fichu une raclée. « Pourquoi t'as jeté cette pierre ? Pourquoi t'as jeté cette pierre ? », il répétait. Et vlan, une baffe !

LES FULLERTON HABITAIENT juste en face de chez nous. J'ai grandi avec Little Studie, le fils cadet. Ils venaient du Mississippi au départ, et la mère avait encore des parents là-bas. Un jour, elle nous a raconté une histoire qui était arrivée à sa famille dans le Mississippi.

Un jour, au retour de l'église, deux de ses frères s'arrêtent pour prendre de l'essence. Le gérant de la station-service leur faisait crédit depuis belle lurette, ils s'étaient arrangés

comme ça. Une fois l'essence dans le réservoir, un des frères dit au gérant : « Mets ça sur la note de mon père. »

Mais le type répond : « Je ne fais plus crédit à ton père. » D'un coup. « Vous allez devoir payer l'essence. »

Sauf qu'ils n'avaient rien sur eux.

Le type la ramène en disant : « Si c'est comme ça, je confisque la batterie. » Ni une ni deux, il ouvre le capot et il va pour enlever la batterie. Un des frères sort et il rabat le capot vite fait. Du coup le type va à l'intérieur, il prend un fusil, il ressort et pan, il tire sur leur bagnole !

Les deux frères étaient armés eux aussi, mais celui qui a le pistolet en main a la frousse de tirer. L'autre lui fait : « C'est quoi ton problème ? Il va nous tuer. Tu vas laisser ce mec nous tuer ? » Il lui prend l'arme, et il dégomme le gérant de la station.

Ils décampent aussitôt. Ils rentrent chez eux, ils racontent tout aux cousins, qu'ils vont devoir quitter la ville.

Les cousins disent : « D'accord, mais nous on a rien fait. » Ils restent.

Les fugitifs sont passés voir leur sœur à Bessemer, en face de chez nous, donc. On a entendu dire qu'ils étaient partis dans l'Ouest après ça, mais on n'a jamais vraiment su. Les Fullerton n'en parlaient pas souvent.

C'est le Ku Klux Klan qui avait embobiné le gérant pour qu'il arrête de faire crédit au père. Le père avait un peu d'argent, reçu en héritage. Il était métis. Un de ses ancêtres avait été le fils bâtard noir du maître de la plantation. De cette génération, il était forcément né esclave. Des fois, quand c'est ça, le maître lègue un petit quelque chose à ses enfants mulâtres. Du coup, cet argent avait été transmis dans la famille, plus quelques terres, une grande et belle maison. Peut-être que le KKK avait les boules à cause de ça.

Toujours est-il qu'après le départ des frères, on nous a raconté que le KKK était venu chez eux, ils ont tabassé le père et ils l'ont mis en prison, comme s'il avait fait quelque chose, derrière les barreaux, et ils ont mis le feu à sa mai-

son. Après ça, ils ont embarqué un cousin pour le lyncher devant un arbre, ils l'ont fusillé comme ça, juste parce qu'ils n'arrivaient pas à retrouver les deux frères. Le cousin est mort pour ça.

À ce qu'on m'a dit, cette famille avait déjà eu un problème avec le KKK dans les années 20. Le KKK était passé devant chez eux et leur avait tiré dessus, sauf qu'ils avaient riposté. Et ils avaient tué un Blanc. La famille avait dû se cacher dans les bois, après ça. Une autre voisine (une vieille Noire, plus vieille que ma grand-mère), c'est elle qui nous a raconté tout ça.

Bref, notre voisine d'en face, madame Fullerton, elle s'est débrouillée pour que le FBI mette le nez dans cette affaire, parce que son père était toujours sous les verrous. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, mais ils l'ont fait sortir. Pendant toutes ces années je n'ai plus jamais entendu parler de cette histoire. Peut-être qu'ils n'aimaient pas trop en parler.

Après mon départ de Bessemer, quand je revenais voir ma mère, j'allais souvent dire bonjour aux parents de mon copain. Little Studie était parti depuis longtemps, et son père et sa mère avaient déménagé un peu plus loin dans la rue, mais quand je rentrais j'allais les voir pour discuter un coup, et ils étaient toujours contents de me voir. Ils allaient à la même église que ma famille, l'église de Bethléem. Ils doivent être morts tous les deux, maintenant. Je n'en sais rien en fait, parce qu'il y a quelques années, ils vivaient toujours dans cette maison et je me suis arrêté. Ils devaient avoir plus de quatre-vingt-dix ans. Ils étaient même plus près des cent ans, à mon avis. Bien plus vieux que ma mère.

QUAND J'ÉTAIS GOSSE, il y avait toujours du monde autour de moi, cousins, tantes, frères. Je ne sais même pas combien de cousins j'avais exactement. Mais toujours il y avait quelqu'un dans les parages. Ma mère avait huit sœurs et cinq frères. À part une sœur et un frère,

ils étaient tous plus jeunes qu'elle. Du coup, certains de mes oncles et tantes n'étaient pas beaucoup plus vieux que moi. Mon père n'était pas en reste, question frères et sœurs. Et la plupart avaient des enfants. Ma grand-mère maternelle avait presque une centaine de petits-enfants, sans compter les arrière-petits-enfants.

UN JOUR, ma famille a dû faire venir mon grand-père à Bessemer. Je devais avoir dix ou onze ans. Il s'était fait empoisonner dans sa ferme de Gainesville. Un type du nom de Cable Sanders, qui avait un vieux taureau, il était allé le voir, ils avaient bu ensemble et ce Sanders aurait mis un truc dans le verre de mon papy. Ces deux-là avaient peut-être un compte à régler, une histoire de femme, allez savoir. On n'a jamais su quel poison c'était non plus, mais les gens se sont mis à parler, en disant que c'était une histoire de vaudou.

À l'époque, beaucoup de Noirs croyaient à ce vaudou. On l'a emmené voir un docteur à Bessemer, et le docteur a dit qu'il ne savait pas ce que c'était, qu'il ne pouvait rien faire pour mon papy.

Alors ma mère et ma grand-mère l'ont emmené voir cette femme à Birmingham, elle venait d'une famille de marabouts, qui remontait jusqu'en Afrique. Ces gens-là s'y connaissaient en poisons, en racines et en herbes, parce qu'ils s'en servaient déjà là-bas. À travers les générations, les ancêtres avaient transmis ce savoir à leurs enfants. Ils étaient comme qui dirait des spécialistes du vaudou.

Cette femme de Birmingham lui a lavé la figure avec quelque chose, ensuite elle lui a donné autre chose en disant qu'il devait le prendre pendant tant de jours. Avant de venir, il était plié en deux, incapable de se redresser, à ce qu'elles ont raconté. Elles avaient dû le sortir de la voiture. D'après ma mère, il a commencé à aller mieux le jour même où elles l'ont emmené voir la femme vaudou.

Il y a peut-être une part de vérité là-dedans, que ces marabouts connaissent les poisons et qu'ils savent quoi

donner pour guérir. Les médecins sont mieux informés aujourd'hui, mais ceux qui soignaient les Noirs à l'époque, ils ne savaient pas grand-chose.

Ces racines et ces plantes que les maîtres vaudous utilisaient – leur sagesse venait d'Afrique, à ce qu'on disait. Mais seuls certains membres de certaines tribus (les sorciers ou autres, je ne sais pas comment on les appelle) connaissaient ces choses, transmises par leurs ancêtres.

Ce vaudou venait surtout de Louisiane. Dans ma famille on l'appelait « hoodoo » au lieu de « voodoo », mais tout ça c'est pareil. J'en connais qui y croient encore, pour certains trucs. Les gens ne comprenaient pas comment ça fonctionnait, alors ils lui donnaient plus de pouvoir que ça en avait vraiment, mais c'est évident que ces racines avaient un rapport avec les maladies. Et que, quand les esclaves sont venus d'Afrique, ils ont apporté ce savoir avec eux, et ils ont aussi apporté certaines plantes.

5. À la ferme de Gainesville

TOUS LES ÉTÉS, depuis l'âge de trois ou quatre ans jusqu'à douze ans, je suis allé avec mes frères à la ferme de Gainesville. On y restait trois mois entiers. Et puis un jour, quelqu'un venait nous chercher. C'est comme ça qu'on savait que c'était la rentrée.

Souvent, c'est mon père qui nous amenait. Ou alors, quand Ma'Dear devait y aller, on partait avec elle par le train. Aucune ligne ne passait par Gainesville, alors on était obligés de continuer jusqu'à Epps, au fin fond de l'Alabama, sur la route du Mississippi. Elle trouvait toujours quelqu'un pour nous déposer ensuite à Gainesville.

Elle connaissait un tas de gens, là-bas. Si Untel avait prévu de faire le trajet ce jour-là, il nous emmenait. Dans ces petites villes, les gens sont proches. À l'époque, ce n'était même pas obligé de vraiment connaître la personne. S'il allait à Gainesville, il t'emmenait. Il n'y avait pas plus simple. Tu lui donnais quelques dollars, en échange il te laissait en ville ou directement à la ferme. C'était pas un problème.

Des fois, c'est mon papa qui nous amenait et nous ramenait. S'il n'avait pas pu nous conduire, il se débrouillait pour venir nous chercher.

La ferme était à 150 km au sud-ouest de Bessemer, un peu plus même. Il fallait passer par Tuscaloosa, ensuite Eutaw, et là on bifurquait vers Gainesville. Après ça, encore une quinzaine de kilomètres jusqu'à la ferme. Rien que des terres cultivées et des petites bourgades, c'est tout ce qu'il y avait en ce temps-là. Dans le centre de Gainesville il y avait peut-être quatre ou cinq magasins, comme dans les westerns. Si ça se trouve il y en avait même moins que dans les vieux films. Un petit poste de police, un petit bureau de poste. C'est à peu près tout. Les jeunes venaient là le week-end, ils allaient à l'épicerie se boire un soda et ils traînaient dans la grand-rue. Une petite ville du Sud, quoi.

PENDANT LA GRANDE DÉPRESSION, les gens ont perdu toutes leurs économies à la banque. Forcément, après, ils n'ont jamais voulu les remettre là. À Gainesville, ils mettaient leurs sous de côté et ils planquaient ça dans la maison, sous la maison, au pied d'un arbre. C'est ce que faisait mon arrière-grand-père, il cachait son argent chez lui. Il vivait dans une grande maison qui avait été celle du maître, du propriétaire de la plantation. Donc il en avait planqué là, sauf qu'un jour la maison a pris feu. Ceux qui étaient là, mon grand-père et d'autres membres de la famille, ils l'ont empêché d'y retourner. Ils savaient que s'il entrait là-dedans il n'en sortirait pas, et ils n'avaient pas envie d'aller le chercher parce que ça cramait vraiment. Résultat, il n'a jamais pu récupérer son argent. Réduit en cendres. Je crois que c'est au même endroit qu'ils ont construit l'autre maison par la suite. Je n'étais pas là au moment de l'incendie mais j'ai entendu des histoires, et je me souviens de tout ce bois brûlé à la ferme. Cette nouvelle maison, c'est là où j'allais l'été, chez mon grand-père.

Je me souviens de mon arrière-grand-père, il marchait dans la maison avec sa canne. Je ne sais pas grand-chose de lui, mais quand même, je m'en souviens. Je me rappelle l'avoir vu quelques fois quand j'étais là-bas, mais pas longtemps. Il est mort quand j'étais petit, alors je ne l'ai pas vraiment connu.

LES GENS APPELAIENT MON GRAND-PÈRE Hardware. Son nom c'était William Ware mais tout le monde l'appelait Hardware, c'est-à-dire « Quincaillerie ». Il était comme dans la chanson de Marvin Gaye, *Wherever I Lay My Hat That's My Home*. Il allait tout le temps à droite et à gauche, un jour avec une femme, le lendemain avec une autre. Je pense que c'est à cause de ça qu'il a hérité de ce surnom, parce qu'il draguait « dur ». C'était mon grand-père maternel, mais il a eu un bébé avec ma grand-mère paternelle. Hardware était le père de ma mère et d'une sœur de mon père. Du coup c'était la demi-sœur de ma

mère, mais elles ont toujours dit qu'elles étaient sœurs, tout simplement. Aussi, c'était un homme qui ne se laissait pas faire. D'où le surnom, encore une fois.

Un jour, le shérif l'a embarqué et mis sous les verrous, soi-disant qu'il avait une arme sur lui. Mais son frère a rappliqué, et il l'a fait sortir illico. Il travaillait pour un de ces grands propriétaires terriens qui avaient plein de terres dans le coin, presque comme l'ancien maître de plantation. Depuis l'époque de l'esclavage et à travers les générations, c'était toujours la même famille de Blancs qui possédait ces terres. Quand on bosse pour quelqu'un comme ça, en gros on pouvait faire ce qu'on voulait et la plupart du temps on s'en sortait. C'est pour ça que le frère de mon grand-père a su qu'il pouvait aller voir ce petit shérif d'une petite ville du Sud et lui dire : « Libère mon frangin. T'as pas embarqué le bon. Il a même pas aucune arme sur lui. C'est moi qu'en a une. »

Le shérif savait pour qui il travaillait. Le frère de mon grand-père informait simplement le shérif que c'est le propriétaire terrien qui lui avait donné une arme, à porter toujours sur lui. Comme ça venait de lui, ça allait. Le shérif n'avait pas envie d'avoir des problèmes avec le gars qui possédait tout dans le coin. Ce type possédait même le poste de police, tout. Le shérif se serait retrouvé au chômage s'il cherchait des noises à son ouvrier agricole, s'il le mettait derrière les barreaux. Alors il a relâché mon grand-père.

Mon grand-père était jeune quand ça s'est passé. Je ne pense pas que j'étais déjà né. Mais ma mère et mon père et mes tantes me l'ont raconté.

MON GRAND-PÈRE ET SON FRÈRE se partageaient les terres. Le frère en avait peut-être un peu plus que mon grand-père. Et ils mettaient leurs prés en commun pour le bétail, un d'un côté des deux fermes et un de l'autre. Ils avaient quelques chevaux et un tas de vaches, et ils partageaient tout ça.

Mon papy et son frère étaient les métayers du maître, et ensuite des enfants du maître, à la mort de leur père. Je ne sais pas comment ça marchait exactement, mais c'est souvent que ma grand-mère et mon grand-père se faisaient voler. Pendant l'année, ils allaient à Gainesville et Epps et achetaient ce qui leur fallait. Le propriétaire terrien mettait ça sur leur note. Quand les récoltes étaient terminées, et qu'ils avaient vendu leur coton et peut-être du maïs aussi, ils remboursaient leurs dettes. Plus la part qu'ils devaient au propriétaire. Et le propriétaire les volait. Quand il fallait lui donner l'argent des récoltes à la fin de la saison, ils ne récupéraient rien, zéro bénéfice. Une fois le maître payé, il ne leur restait rien pour recommencer une année. Tous les ans, c'était pareil. Voilà ce que c'était, d'être métayer : au bout du compte, il ne te reste rien.

Après le départ de mon grand-père, son frère a tout repris. Et à ce qu'on m'a dit, il a fini par acheter des terres.

Je suis retourné à Gainesville une fois, quand j'étais ado, un ami de la famille était avec nous. On arrive là-bas, il me fait : « À qui t'as dit qu'elles étaient, ces terres ?

– À mon oncle, mec.

– Et il est où, ton oncle ?

– Dans les champs.

– Quoi ? »

Il avait la langue bien pendue, cet ami-là. Dans sa tête, si toutes ces terres étaient à mon oncle il n'avait plus besoin d'aller aux champs. Mais le frère de mon grand-père y était, en train de cueillir du coton. C'était la saison du coton. Ils étaient tous aux champs, sa femme et leurs gosses, des enfants encore jeunes, en train de cueillir le coton.

CHAQUE ÉTÉ, ma mère nous laissait avec sa mère et ses frères et sœurs qui vivaient toujours à la ferme. Au fil des ans, ils ont tous déménagé à Bessemer. Mais cinq de mes tantes habitaient encore là-bas quand on était gamins. Elles aidaient à s'occuper de nous à la place de ma mère,

ses jeunes sœurs, Lou, Ann, Bea, Clara Mae, Delores. Il a fini par ne plus rester que Delores et Lou, plus deux frères. Et puis le plus grand, Elbert, est parti vivre à Tuscaloosa.

Jamie Ware, le plus jeune frère de ma mère, il n'avait que six ans de plus que moi. C'était le bébé de la famille, qui comptait quatorze enfants, et il avait un peu plus d'un an d'écart avec Delores, l'autre bébé. Quand on était à Gainesville, on restait tout le temps pendus à ses basques. Jamie, lui, il suivait son grand frère Elbert et d'autres gamins. Mais comme on était tous avec Jamie, on avait le droit de venir. Sauf que du coup, le grand frère se retrouvait avec Jamie et tous ces petits qui le suivent à la trace.

Et des fois, il disait à Jamie : « Ramène-moi ces gosses à la maison. Allez. »

Le truc, c'est que Jamie n'avait pas envie de rentrer, alors Elbert lui sautait dessus, il lui marchait sur les pieds, il lui piétinait l'orteil. Une fois, il l'a même fait saigner. Je crois bien qu'Elbert avait mis des chaussures ce jour-là.

Elbert faisait ça, il marchait sur les orteils de Jamie et après il décampait avec ses copains. Il nous plantait là. Ils allaient sûrement juste se baigner, mais ils n'avaient pas envie de nous avoir dans les pattes. On était des petits, vous comprenez.

ON AIMAIT BIEN aller là-bas l'été. On faisait tous les trucs qu'on fait dans une ferme, on binait, on sarclait, on taillait, on coupait l'herbe, on cueillait le coton, on s'occupait du bétail. Mes grands-parents avaient des vaches, des chevaux, des mules, alors on allait les nourrir et ensuite on portait la pâtée aux cochons. J'aimais bien aller avec ma grand-mère leur donner à manger. J'ai appris à baratter la crème du lait comme on dit, à la battre pour en extraire le beurre. Je me souviens quand j'allais dans les prés avec mes plus jeunes tantes pour traire les vaches, très tôt le matin. Des fois elles barattaient le lait et elles nous montraient comment la crème commençait à tourner, à ressembler à du beurre. Pas encore, mais presque. Elles



Lang Ware (Mun), la grand-mère de Sam, vers la fin de sa vie.

soulevaient la crème avec une cuillère et c'est comme ça qu'elles savaient quand s'arrêter, quand il n'y avait plus besoin de baratter.

C'est comme ça qu'on fait le beurre. Il faut battre, battre et battre encore, et tout ce beurre remonte à la surface du lait et y reste. Ensuite il n'y a plus qu'à le prendre à la cuillère et le mettre dans un bol. Alors c'est ce qu'on faisait.

On allait aussi pêcher. Quand on avait terminé avec les travaux de ferme, et que les récoltes étaient finies, on allait pêcher pratiquement tous les jours. Au moins cinq fois par semaine.

Le soir, on faisait frire les poissons tout entiers, on leur coupait juste la tête et on les faisait frire dans une poêle avec un peu de saindoux, direct dans la cheminée. C'était chouette. On s'installait là et on mangeait nos petits poissons, en bavardant et en se racontant des histoires.

On leur parlait de Bessemer, de tout ce qu'il y avait là-bas. On apprenait des tas de choses à mes cousins, on leur parlait de la ville et de ce qui s'y passait. Ils ne savaient pas.

C'est ce qui rendait ces soirées si intéressantes, surtout pour ma grand-mère. Mes tantes l'appelaient toutes Mun. Alors on l'appelait aussi comme ça. Mun s'y croyait vraiment, elle se penchait en avant pour ne pas perdre une miette de ce qu'on disait, ne rien rater.

On mange et Mun qui nous dit : « Mes garçons, va falloir arrêter d'aller pêcher tous les jours. Sinon vous allez finir tout mon saindoux. » Comme si on ramenait trop de poissons, et elle, elle est assise là, à se régaler autant que nous. C'était rigolo.

Un soir, on parlait comme ça, assis autour de la cheminée, et Mun nous raconte qu'un jour, elle est montée à cheval ou sur une mule, sûrement une mule. Les femmes étaient censées monter en amazone à cette époque-là, habillées comme elles étaient, en robe et tout ça. Mais il pleuvait, et il fallait qu'elle rentre, qu'elle retourne à la maison avant que l'orage éclate. Alors vous pensez bien qu'elle

a grimpé cette mule comme un homme, en se mettant à califourchon, et en gardant la tête baissée comme les gars quand ils font la course.

QUAND ON N'ALLAIT PAS PÊCHER, on allait rendre visite à nos cousins du côté de mon père. On allait passer l'après-midi avec eux. Un cousin, Raymond, il n'avait que trois ans de plus que moi. Son petit frère, un an de plus. Avec lui, je pouvais lutter. Mais rien à faire avec Raymond, le grand : il était vraiment costaud. Il m'envoyait au tapis en un rien de temps.

Sauf que dès qu'il m'avait battu je me remettais debout et je lui lançais : « Tu veux le refaire ? Vas-y, on le refait. »

Un jour son papa sort et nous voit et il se dit que c'est un problème. Si un de nous se fait mal, il n'y a pas de docteur dans les parages. Et ils n'ont pas de voiture. Alors si on se blesse, il va devoir faire 15 km dans un chariot tiré par des mules pour nous amener voir le docteur. C'est comme ça qu'ils se déplaçaient, dans un chariot tiré par des mules, parce qu'ils n'avaient pas de voiture. Alors le papa de Raymond lui dit : « Tu ferais mieux d'arrêter de lutter avec ce gosse. Je pourrai rien faire si tu lui fais mal ou tu lui casses un bras. » Je devais avoir dix ou onze ans, à l'époque.

ON APPRENAIT AUSSI à utiliser certains mots, ou plutôt des sons. Mon papy faisait ce son, « ouiii, ouiii », et aussitôt ses chiens venaient. Mon oncle Charlie faisait « wouh, wouh », un truc comme ça, et ses chiens arrivaient en courant.

Un voisin de mon grand-père, celui qui s'appelait Cable, il avait un taureau. Un jour, le taureau se pointe dans le pré où on était. Il avait sauté par-dessus la barrière et il fonce droit vers nous. Vite, on se sauve jusqu'à l'enclos où on trait les vaches. Là, la barrière est plus haute, alors il ne peut pas sauter. Mais il n'arrête pas de tourner autour. Alors on appelle les chiens, « wouh, wouh », et les chiens arrivent comme l'éclair et ils se jettent sur le taureau. Direct sur

les jarrets. Il y en a un qui lui saute à la figure, il le mord et lui arrache quelque chose. Le taureau saigne. Ces chiens se sont cramponnés à lui tant qu'ils ont pu. Quand il a filé, ils l'ont coursé. Le taureau est repassé par-dessus la barrière mais même là, ils ont sauté et ils ont continué à lui courir après. Il avait compris sa leçon mais ils l'ont poursuivi bien après la maison d'oncle Charlie. Jusque chez lui, ils l'ont coursé.

Une autre fois, on allait voir un cousin, j'ai oublié son nom. Il était de la même famille que Grace – plus tard, elle s'est mariée avec mon frère Ocie. Il nous faisait toujours à manger quand on venait. Alors forcément, on allait le voir. Sauf que pour aller chez lui, fallait passer devant ce champ où il y avait le même taureau que tout à l'heure. Cette andouille nous repérait toujours, et voilà qu'il arrivait droit sur nous. Il allait jusqu'à la barrière, il s'arrêtait et il commençait à courir le long. On courait d'un côté, il courait de l'autre. Et puis tout d'un coup, il sautait par-dessus la barrière, là où on était. Mais quand il faisait ça, on avait la solution. Dès qu'il sautait, on se mettait à plat ventre et on roulait sous la barrière, de l'autre côté. On se retrouvait à courir dans son champ.

On était assez malins pour ne pas s'éloigner, parce que c'est là qu'il nous aurait eus, sinon. On s'écartait un tout petit peu, juste pour lui donner envie de ressauter. On essayait d'anticiper ce qu'il allait faire parce que la maison de notre cousin n'était plus très loin et on allait devoir sortir de ce champ bientôt pour traverser la route. C'est là que cette andouille de taureau allait chercher à nous choper. On ne se rallongeait pas en faisant ça, mais fallait quand même bien qu'on sorte de ce champ à un moment donné. Du coup, on le faisait sauter une ou deux fois, histoire de le lasser. Enfin, on arrivait à la route où mon cousin habitait. Entre-temps, le taureau en avait eu marre et il faisait plus que nous regarder. Alors on prenait la poudre d'escampette

et on s'arrêtait de courir seulement quand on était chez le cousin. Un vieux taureau méchant, c'était.

LA DERNIÈRE FOIS où j'ai passé l'été à Gainesville, j'avais douze ans. Cette année-là, j'ai logé chez mon oncle Charlie Ware. Mes grands-parents avaient déménagé à Bessemer l'année d'avant. Ils avaient quitté la ferme pour aller vivre avec une de mes tantes. Mon oncle Charlie aussi avait quitté la ferme pour aller à Bessemer, ensuite il était allé à Detroit, où il avait travaillé un temps pour Ford je crois, mais après il était retourné à Gainesville et avait ouvert une sorte de bar dans sa maison, où il servait de l'alcool. Du moonshine. Il faisait aussi restaurant, et on pouvait y jouer aux dés. Quand les flics ont commencé à faire des descentes, il s'est dit que c'était trop risqué, alors les gars ont dû aller dans les bois ; ils jouaient à la lumière des lanternes mais ils n'y voyaient pas grand-chose, ils lançaient un peu les dés au pif.

Personne cherchait trop d'embrouilles à Charlie. Il ne se laissait pas faire. C'était un de ces gars qui n'hésitent pas à retrousser les manches et se battre.

Le dernier été que j'ai passé à Gainesville, je me suis aperçu que le gars qui habitait juste en face de chez Charlie disait du mal de lui dans son dos. Mon oncle le trouvait sympa, mais l'autre racontait des salades sur lui quand il n'était pas là.

Moi j'étais là et j'entendais, mais ils ont dû penser que je n'allais pas piger parce que j'étais jeune. Sauf que j'ai pigé tout de suite ce que ces types disaient. Ils croyaient que j'étais un garçon de la campagne. Mais j'étais de la ville. J'en savais plus qu'eux, même.

On leur apprenait plein de choses quand on venait. Quand tu vis à la ferme, tu es très isolé. Tu ne sais pas ce qui se passe en ville. Mais moi j'avais entendu parler de New York, de Chicago, de Cleveland, d'Akron. On avait de la famille qui allait là, et quand ils revenaient ils nous racontaient. Je savais tout de ces endroits. Je n'y avais jamais été,

mais je savais parce que ma famille y était allée. Et il y a des choses qu'on faisait à Bessemer et qu'ils faisaient aussi à la grande ville. Mais à la ferme, les cousins ne faisaient rien de tout ça. Il n'y avait nulle part où le faire. C'est pour ça qu'on était drôlement en avance sur eux.

Donc ces types croyaient qu'ils parlaient devant un petit gars de la ferme, alors ils pouvaient dire ce qu'ils voulaient et jamais Charlie n'en entendrait parler. Sauf que Charlie en a entendu parler, parce que dès que c'est entré par mes oreilles, c'est ressorti par ma bouche. Je suis allé tout raconter à mon oncle.

« Ben merde, si je m'attendais à ça… », mon oncle a fait. Il était furax.

J'ai insisté : « Ouais, c'est ce qu'ils ont dit. Faudrait peut-être voir à te méfier, on dirait bien qu'ils en ont après toi. » J'ai mis mon oncle au parfum, comme ça il serait plus vigilant.

Du coup Charlie était prêt. Un jour où on était en ville, il s'est chamaillé avec un des types. Comme il savait à quoi s'en tenir, il est rentré direct chez lui pour prendre son fusil de chasse et son revolver. Il ne savait pas ce qui allait arriver, mais au cas où, il était armé. Quand il est revenu en ville, il ne s'est rien passé. Mais au moins, il était prêt.

Un jour où je me baladais avec Charlie, une des femmes avec qui il sortait lui a demandé : « Il est à qui ce garçon, Charlie ?

– C'est mon fils.

– Arrête de mentir. Ça doit être le fils d'une de tes sœurs. »

C'ÉTAIT VRAIMENT QUELQUE CHOSE, mon oncle Charlie. Un jour il s'est acheté une Chevrolet 1950 toute neuve, et il l'a payée comptant. Il travaillait deux ou trois jours par semaine avec les bûcherons du coin, il coupait du bois pour eux, mais c'est tout. Son patron lui a

demandé : « Mince alors, comment t'as fait pour te payer cette bagnole comptant, Charlie ?

– J'ai économisé », mon oncle a répondu.

S'il avait juste économisé, il n'aurait pas pu se l'acheter neuve, puisqu'il ne travaillait pas à temps plein. Ça l'énervait drôlement, le patron de Charlie, de voir qu'il s'était payé une voiture comme ça.

Une fois, je suis allé avec lui à un de ses alambics qui lui servaient à faire de l'alcool. Un type avec qui il bossait lui avait appris. Il leur fallait juste un énorme bidon de 50 gallons (environ 200 litres), des barriques à côté et le tour était joué. Ils faisaient un feu sous le bidon, après ils mettaient du maïs, du sucre, de l'eau et je ne sais quoi encore dedans. C'était de l'alcool de maïs qu'ils faisaient. Une fois que tout ça était bien chaud et que ça avait atteint une certaine température, c'était tout fumant, le liquide commençait à s'écouler du bidon par un petit tuyau, et direct dans la barrique. Ce jour-là j'ai goûté au moment où ça sortait du bidon, et ce n'était pas du tout fort, on aurait dit un vin léger. Mais ensuite ils le laissaient macérer dans la barrique quelques jours, et alors là leur tord-boyau grimpait à plus de 50 degrés.

Il faisait son alcool dans les bois, pas très loin de sa maison. Les flics ont débarqué, une fois. Charlie et les autres venaient de partir, heureusement, et je crois bien que les flics ont trouvé l'alambic, mais l'oncle n'était plus là. Il a dû s'installer ailleurs, du coup. Une fois que les flics trouvent ta cachette, impossible d'y retourner.

LA FEMME DE CHARLIE allait au travail à côté de chez eux, vraiment en bas de la route. Elle bossait pour un de ces propriétaires terriens blancs, et elle avait le droit de ramener du lait, du beurre et d'autres choses encore à la maison.

Une fois, deux étés plus tôt je pense, on est allé là-bas avec mon plus jeune oncle, Jamie, pour chercher du lait.

On était quatre en voiture, moi, Jamie, Ocie et mon cousin Carlos. L'oncle Jamie était ado à cette époque, mais pas nous. Il conduisait la voiture de son frère Charlie.

Un petit garçon est sorti de la grande maison, il devait avoir six ans peut-être, un petit Blanc. Il est sorti et il a commencé à venir vers nous, en nous regardant fixement. Finalement il est venu du côté conducteur, où mon oncle était. Il a jeté un coup d'œil à l'intérieur et il a demandé à Jamie : « Combien de nègres dans cette voiture ?

– Quatre », mon oncle a fait.

Quand le garçon est parti, j'ai dit : « Pourquoi tu lui as dit ça ?

– Ben, c'est comme ça qu'ils nous appellent. »

On était là, on avait tous neuf ou dix ans, et lui quinze ou seize, au volant de la voiture de Charlie. Mais il avait l'esprit tellement lent. C'est tout ce qu'il avait trouvé à dire : « Ben c'est comme ça qu'ils nous appellent. »

6. Les Italiens

LES ITALIENS ÉTAIENT DIFFÉRENTS des Blancs. On a grandi avec eux, avec Dee et les autres – j'ai oublié leurs noms depuis – mais tout notre temps on le passait ensemble, dans la 18e et la 19e Rue de Bessemer, entre la 10e et la 11e Avenue. On connaissait tous ces gosses. On jouait ensemble, on jouait dans la rue à la balle et j'en passe, avec ces gars. On rigolait. On allait traîner du côté de la scierie. Ils avaient le droit d'aller dans les écoles de Blancs et pas nous, mais quand ils sortaient le soir ils jouaient avec nous, parce que le magasin de leurs parents était pile là où on habitait.

Ils vivaient à côté du magasin, la plupart des Italiens faisaient ça, jusqu'à pouvoir s'installer ailleurs et alors là, ils louaient leur appart à des Noirs du quartier. Mais sinon, ils étaient obligés d'habiter à côté de la boutique. Tous ces petits Italiens, on a passé notre enfance avec eux.

Je me souviens d'un qui était bien plus baraqué que moi. Quand on luttait, jamais il n'arrivait à me battre. Parce qu'il n'avait pas appris comme moi. À chaque fois, je le plaquais au sol. Youpi ! Mais dès qu'on faisait du foot américain, impossible de l'arrêter. Quand il avait la balle en main, il arrivait en courant, il me poussait de son chemin et moi je me retrouvais les quatre fers en l'air. Le temps de me relever, il avait disparu. J'ai oublié son nom à lui aussi. Tout le temps on se voyait, et on jouait sur le pont. C'est aussi avec eux qu'on grimpait sur le toit de la scierie, Noirs et Italiens ensemble.

On jouait aussi avec d'autres Italiens, qui habitaient à un pâté de maisons de chez nous, au coin de la 9e et de la 18e. Là aussi j'ai oublié les noms – DC et tous les autres. Il y avait aussi des gosses italiens dans la 19e Rue, au carrefour de la 9e Ruelle. La famille avait un magasin là. Et puis il y a encore une autre famille qui avait une épicerie, juste au coin de la 19e et de la 10e Avenue. Ils étaient vraiment

tout près les uns des autres, à chaque coin de rue, presque. Toutes ces petites épiceries. Tu vas à l'angle de la 19e et de la 11e, encore un magasin. Tu pousses jusqu'à la 12e Avenue, en restant toujours dans la 19e, encore un autre. Et puis dans la 18e, et la 12e Avenue aussi, encore une épicerie au coin. Il y en avait pratiquement à chaque carrefour. Et c'est les Italiens qui tenaient tout ça.

Dans tout Bessemer, les Italiens tenaient les épiceries. Des petites supérettes de quartier, où on venait faire ses courses. C'était très rare que les Italiens jouent avec les Blancs, même s'ils n'habitaient pas si loin que ça. Ils jouaient avec les Noirs. Il y avait des préjugés contre eux aussi. Je suppose qu'ils se sentaient aussi victimes de discrimination, exactement comme les Noirs. Je vois bien dans leur façon de se comporter, ces gosses étaient différents.

MES FRÈRES WILLIE ET JESSE, et aussi mon cousin James Ware, ils travaillaient à un de ces magasins à côté de chez nous, ils aidaient à nettoyer, pas tout le temps, juste des fois, quand on avait besoin d'eux. Ils avaient peut-être onze ans et neuf ans. Un jour, ils sont tombés sur de l'argent caché dans la poche d'un manteau. Le fils du propriétaire, Sammy, l'avait planqué là : il volait son père. Tout ça pour s'acheter une voiture. Peut-être qu'il aurait pu l'avoir plus tard, mais en piquant de l'argent à son père, sûrement qu'il pensait l'avoir plus vite. Et donc, il planquait les sous dans un vieux manteau accroché dans l'arrière-boutique.

Willie et James voient ce manteau par hasard. Et puis ils trouvent l'argent, alors ils en prennent chacun un peu, peut-être 10 $ en tout. Willie en parle à Jesse, et Jesse s'en va faucher le reste.

Ils ont dû le convaincre de le remettre : « Tu vas quand même pas lui prendre tout son fric ! »

Au final, il y retourne et il rend presque tout.

Sur ce, Sammy arrive et il se rend compte qu'il lui en manque une partie. À ce qu'ils m'ont dit après, il pleurait.

Il savait que c'était eux les coupables, parce qu'il n'y avait qu'eux qui allaient dans l'arrière-boutique. Mais comme il avait volé son père, il n'a pas insisté. Il a laissé tomber.

Ça m'est arrivé quelques fois d'aider à l'épicerie, ranger des marchandises, sortir les poubelles, même quand j'avais cinq ou six ans, surtout quand Sammy et sa sœur Rosalie n'étaient pas là, qu'il n'y avait que le patron. Il nous payait en fruits ou en bonbons.

Le patron avait sa vitrine cassée là où il mettait les pommes, les oranges et d'autres fruits encore. Tout ce qu'il avait fait c'est mettre du carton pour boucher le trou, au lieu de remplacer la vitre. Des fois, on arrivait en douce et on poussait le carton pour passer la main dans le trou et nous prendre une pomme ou une orange. On avait des toutes petites mains, et le bras juste assez long pour attraper un fruit et ensuite déguerpir comme on était venus, par la ruelle. Jamais il nous a vus.

L'épicerie était au coin de la 18e et de la 9e Ruelle. Nous on était dans la 10e Avenue, près de la 18e. Du coup on sortait par l'arrière de la maison pour déboucher dans la ruelle, et l'épicerie était à une centaine de mètres de là. La fille, Rosalie, faisait le tour par-derrière pour venir jouer avec nous, elle a fait ça jusqu'à ce qu'elle se marie. Elle connaissait très bien ma mère. Elle était bien plus grande que nous, mais elle faisait quand même le tour pour venir jouer avec les petits.

Sammy, son frère, jouait aussi avec les Noirs, mais plus grands. Rosalie, elle, elle restait avec nous. Plus tard, elle s'est mariée avec Joe Gardenia. Je crois bien qu'il travaillait à Birmingham, dans la vente ou quelque chose comme ça. Il s'est marié avec elle, et ensuite ils ont repris le magasin. Sammy est parti s'installer ailleurs. Leur père a simplement donné l'épicerie à sa fille et son gendre, et ils l'ont reprise. C'est comme ça que j'ai connu Joe Gardenia, quand il s'est marié avec Rosalie.

JOE GARDENIA ÉTAIT UN PEU BARRÉ, dans son genre. Il fabriquait ce machin en fil métallique, ça avait presque la forme d'une fronde. Il attachait un élastique à un bout, il calait une rondelle en caoutchouc au milieu et il nouait l'autre bout de l'élastique au fil métallique bien détendu. Ensuite il faisait tourner cette rondelle autour, encore et encore, jusqu'à être bien tendu. Il le mettait sous ses fesses, il s'asseyait dessus, et quand il se relevait ça faisait PROUTT ! Comme s'il avait pété. C'est tout. Il trouvait ça super drôle. Et puis il a fini par nous montrer comment faire.

On s'est mis à en fabriquer aussi. Mon papa est dans le salon, il discute avec un cousin et nous on est assis par terre, à côté d'eux. Je fais ce bruit avec le joint, PROUTT, comme si j'avais pété.

Le cousin de papa me regarde, mais il ne dit rien.

Je refais PROUTT.

Le cousin de papa ne peut pas s'empêcher de crier : « Quoi ? Comment ça ? C'est quoi ce bruit ? Pourquoi tu laisses ton gosse faire ça ? »

Papa nous a rien dit cette fois-là. Il avait ce sourire, comme s'il pigeait ce qu'on avait fait.

Nous, on était plié en deux de rire. C'est le genre de chose qu'il nous apprenait, Joe Gardenia. Je saurais encore faire ces petits machins en métal, je suis sûr. Quand tu t'assois dessus, rien ne se passe parce que la rondelle ne peut pas tourner si tu appuies dessus. Mais dès que tu te relèves en douceur, PROUTT ! Et suivant là où tu étais assis, le bruit était encore plus fort, c'était trop rigolo.

AVANT MÊME L'ADOLESCENCE, je travaillais dans un petit boui-boui tenu par des Italiens, où on vendait juste des glaces. Un jour, j'étais là-bas avec un cousin, John Dew. Il était en train de me parler d'une paire de chaussures qu'il avait vue en vitrine, il essayait de m'expliquer dans quel magasin : « Tu sais, chez le Rital, un peu plus loin dans la rue. »

Un de mes patrons a appelé mon cousin : « Hé, viens par ici, j'ai un truc à te demander. T'es un nègre, toi ?

– Non.

– Eh ben tu sais, le type plus loin dans la rue, avec le magasin de chaussures ? Lui, c'est pas un Rital. C'est un Italien. Mais pas un Rital. Comme toi t'es pas un nègre. Les gens disent ça pour nous dénigrer, exactement comme ils vous ont dénigrés. »

On n'avait jamais su la différence, on disait tous ça à l'époque. Mon cousin le sortait même devant nos copains italiens. Il ne savait pas. Quand tu es gamin, tu ne sais pas. On était persuadés que c'est ce qu'ils étaient, des Ritals. Mais cet homme lui a fait la remarque. Et enfin, on a pigé.

7. Le Dew Drop Inn

UN JOUR DES BLANCS ont lancé des pierres à mes copains, assis sur le pont. Les copains ont aussitôt foncé au Dew Drop Inn, parce qu'ils savaient qu'ils allaient trouver les renforts nécessaires là-bas.

Le Dew Drop Inn était un petit café tenu par Otis Brown. Il avait un petit-fils qui était tout le temps là, il y travaillait en journée, et tout jeune encore. On l'appelait Bill. L'après-midi, Bill nous laissait entrer et passer le temps, jouer au billard. On mettait une pièce dans le juke-box, on faisait les pitres, on dansait un coup. Mais le soir, on n'était pas censés être là. Quand on est devenu ados, on a essayé d'entrer quand même, mais Otis Brown nous flanquait tout le temps dehors. Moi j'avais des oncles, des tantes et quelques cousins plus grands qui venaient là boire un verre. Otis Brown connaissait ma famille. C'était un dur à cuire, mais il ne voulait pas d'ennuis avec eux. Il leur avait expliqué : « Ils ne peuvent pas tous entrer, ils sont trop. Je sais bien qu'ils cherchent pas à mal, mais ils sont trop. »

Donc voilà les Blancs qui se pointent en pick-up, ils avaient suivi mes copains jusque-là. Sauf que c'était une erreur, parce que quand ils se sont radinés on était tous plantés devant le café. Ces imbéciles n'ont pas freiné, comme s'ils allaient vraiment nous foncer dessus. Alors on s'est mis à leur lancer des briques et tout ce qui nous tombait sous la main. Bon sang, vous les auriez vus détaler à toute allure !

DEPUIS TOUT PETIT j'assistais à ce genre de conneries, je voyais ce que ça pouvait donner, les préjugés et tout ce racisme. Une fois, Henry Ware, un de mes oncles, il était au Dew Drop Inn et il avait trop bu. Les flics ont débarqué et ils l'ont fait ramper par terre. Je n'y étais pas, mais j'ai des tantes qui l'ont vu faire, elles m'ont raconté. Ce gars avait une telle rage en lui, il aurait été capable de couper

un arbre au cran-d'arrêt. Mais ce soir-là, il a rampé. C'est qu'il avait la trouille des flics, l'oncle.

Depuis que j'étais tout petit, je voyais des gens se bastonner pour un rien. Ils avaient déjà plein de problèmes dans leur vie, c'est clair, et puis d'un coup le type avec qui ils causaient les vexait, il disait ce qu'il ne fallait pas, il faisait ce qu'il ne fallait pas. Et c'était parti.

Le premier balance un truc.

L'autre répond : « Me redis plus jamais ça. »

Et des fois, personne voulait lâcher l'affaire.

La castagne, ça peut tourner mal. Si les deux se tapent un peu, ça va. Mais quand d'autres s'en mêlent, quelqu'un peut se faire blesser, ou même tuer. Et souvent les autres s'en mêlent, surtout quand ils connaissent les bagarreurs.

J'ai même ma tante Bea, une des sœurs de ma mère, qui s'est bagarrée avec une cousine au Dew Drop Inn. À l'époque, j'avais déjà quatorze ou quinze ans. On était tellement, dans ma famille. Cette cousine à moi, Punkie on l'appelait, c'était du côté de mon père : la fille de la sœur de mon père. Le truc, c'est que Joe, le mari de Bea, couchait avec Punkie. Et ma tata a découvert le pot aux roses. Un soir, au Dew Drop Inn, les deux en sont venues aux mains. Elles avaient toutes les deux un couteau. Je crois bien que ma cousine n'a pas réussi à toucher ma tante, mais ma tante l'a tailladée au moins trois fois. Ma cousine pissait le sang, elle était toute balafrée au visage.

Des oncles ont empoigné ma tante, d'autres ma cousine, et ils les ont séparées. « Maintenant, vous arrêtez. »

Bea n'était pas bien grande comme femme. C'était la plus petite des sœurs, même, mais elle ne se laissait pas faire. Elle était pire que ma mère quand il fallait se battre.

Quelque temps avant, il s'était passé autre chose. J'étais en train de jouer aux cartes chez la voisine. Comme toujours, Bea était remontée contre son bon à rien de mari, et en douce elle était passée par la ruelle pour le prendre en flagrant délit avec Punkie.

La voisine – on jouait aux cartes chez elle pour quelques cents – elle regarde par hasard à la fenêtre et elle dit :

« Hé, c'est pas ta tante, dehors ?

– Ouais, on dirait bien.

– Tu ferais mieux d'aller voir, il a pris un gros bâton et il est en train de la frapper avec. »

Effectivement, il avait un gros bâton, comme une branche d'arbre. Il avait déjà tapé Bea deux fois avec. Et elle avait son couteau.

Je suis sorti de chez la voisine en trombe. Bea pleurait tout ce qu'elle savait mais elle avait le couteau à la main, et elle ne tremblait pas en essayant de le planter. Joe avec son bâton, Bea avec son couteau en train de chialer.

Alors j'ai dit : « Allez, tata Bea, viens. »

Elle a fini par se calmer, et Joe m'a dit : « Tu ferais mieux de la ramener à la maison, tu ferais mieux de la ramener à la maison. »

Alors on est rentré chez eux. Quelle histoire, quand même.

8. Un adolescent noir dans le Sud ségrégationniste

TRÈS TÔT, j'ai travaillé chez le petit glacier. Un petit boui-boui que deux frères italiens avaient monté et où ils vendaient des glaces en cornet, à l'eau, en sandwich, des trucs comme ça. On pédalait dans le quartier avec ces chariots, une roue à l'avant et deux derrière, et on proposait nos glaces aux gens. Avant de t'embaucher, un des frères vérifiait si tu savais compter et rendre la monnaie.

Une fois, je me retrouve dans le quartier blanc avec mon chariot.

Un petit Blanc vient s'acheter une glace. Je lui donne, et il me fait : « Dis, Monsieur le Nègre, tu reviens demain ? »

J'ai compris qu'il ne disait pas ça méchamment. Ce gosse ne haïssait pas les Noirs. Il me souriait et il était tout content de me voir, c'est pour ça qu'il m'avait dit « Monsieur le Nègre ». Alors je ne me suis pas énervé.

Mais quelqu'un était déjà en train de lui apprendre à devenir raciste. Il ne le savait pas encore, c'est tout.

MON FRÈRE WILLIE et deux cousins bossaient aussi chez le glacier. Un jour, mon cousin James Ware s'est battu avec le fils cadet du patron. Le fils l'avait cherché, alors mon cousin l'a plaqué au sol et il lui a collé un gnon. Rien de grave, mais il lui a quand même flanqué une sacrée beigne.

Tout ce que le patron a dit à son fils, c'est : « Je t'avais dit de laisser James tranquille. »

Mon cousin est rentré à la maison tout fier, et il nous a raconté comment il avait cassé la figure à un Blanc.

Sauf que son père, Levi Ware, a crié : « Quoi ? Comment ça ? Tu t'es bagarré avec un Blanc ? Tu sais donc pas qu'ils pourraient venir ici et tous nous tuer ? » C'est ce que son papa lui a dit. Et il l'a fouetté.

Mon cousin était si fier d'avoir donné une leçon à un Blanc. Mais son père l'a fait changer d'avis illico, parce qu'il

avait la frousse, et il a fouetté son propre fils pour s'être battu avec le jeune Blanc. Levi était marié à la plus jeune sœur de mon père.

J'ÉTAIS ADO, et j'avais l'impression que les Blancs avaient tellement plus de droits que nous. On était obligés de s'asseoir au fond du bus, du tramway, du train. On n'avait pas le droit de se baigner dans les mêmes piscines qu'eux. De manger dans les mêmes restos qu'eux. D'aller dans les mêmes cinémas qu'eux.

MA PREMIÈRE ANNÉE DE LYCÉE, on a commencé à parler d'abolir la ségrégation dans les écoles. C'était le milieu des années 50.

Et notre prof d'histoire nous a expliqué que c'était nous, les Noirs, qui n'étaient pas prêts pour la déségrégation. Jamais je n'oublierai ça. Il nous a raconté que si l'État faisait ça maintenant, et qu'on allait au lycée des Blancs, on allait arriver avec deux ans de retard, voire plus, parce qu'avec les livres qu'on avait on était à la traîne par rapport aux Blancs. Si on allait dans leur école, jamais on arriverait à rattraper tout ce retard.

Il était en train de nous dire qu'on n'était pas prêts; pas que la déségrégation était mal, juste qu'on n'était pas prêts. « Vous avez deux ans de retard par rapport aux Blancs. Ça veut dire que si vous allez au lycée avec eux, on va vous mettre deux classes en dessous. »

L'ANNÉE D'APRÈS, quand j'ai eu seize ans, j'ai arrêté l'école. Je me suis fait embaucher à l'usine de glaces, la Superior Ice Cream Company. On venait de déménager à Jonesboro, et c'était le premier vrai boulot que je décrochais. J'aimais bien y travailler. Là aussi c'était à une famille d'Italiens. J'ai tout fait dans cette usine : fabriqué les glaces à l'eau, les cornets avec des éclats de noisette dessus, les bâtonnets enrobés de chocolat, les glaces à l'eau avec tout un tas de parfums, à la fraise, et j'en passe, les

sandwichs glacés aussi. Plein de fois, j'ai changé de poste. On mettait les bâtonnets sur la chaîne d'assemblage pour les congeler. Le temps qu'ils arrivent au bout, ils étaient bien froids. Le type qui était à ce poste les sortait de là. Il les donnait au suivant, qui les prenait et les balançait dans un truc qui ressemblait à un plateau. Ensuite les femmes à ce poste-là n'avaient plus qu'à les mettre en sac. Après ça, un autre embarquait les sacs pour les stocker en chambre froide. Moi, j'ai travaillé en début et en bout de chaîne. Il devait y avoir une vingtaine d'employés en tout dans cette usine, en comptant les patrons. Deux chauffeurs, aussi.

UNE FOIS, je passe au restaurant de ma belle-sœur – on l'appelait Le Square. J'avais seize ans. Quelqu'un entre et dit qu'il y a eu un grave accident dans la 19e Rue, alors on va vite voir.

Il y avait plein de monde, Blancs comme Noirs, et ça grouillait de flics. Dès qu'on arrive, un Noir et un Blanc sont à deux doigts de se taper dessus, tout ça à cause d'une perruque de femme tombée par terre dans la rue.

Le Blanc aboie : « Je parie que c'est les cheveux d'Autherine Lucy ! » Autherine Lucy a été la première Noire à intégrer l'université de l'Alabama, à Tuscaloosa.

Le Noir lui répond : « Et moi je te dis que c'est les cheveux de ta mère ! » Tout de suite un flic est intervenu, « Allez, allez, on se calme. »

On entendait tout le temps parler d'émeutes à l'époque, et les flics avaient peur. Moi, j'étais sorti avec le flingue de mon père et une poignée de balles dans la poche de mon pantalon. Et je n'étais pas le seul.

UN JOUR, mon patron à Superior Ice Cream m'a parlé de Nat King Cole et du KKK. En 56, Nat King Cole a fait un concert à Birmingham. Le Ku Klux Klan avait prévu de lui faire sa fête. Sauf que la police a posté des agents en civil dans la salle. Le KKK ne savait pas. Huit types du KKK se pointent. Ils sont censés être une centaine dehors,

prêts à lyncher Nat, une fois que les huit l'auront embarqué et emmené quelque part. C'était le plan, en tout cas. Mais quand les trois KKK montent sur scène pour le choper, les flics en civil grimpent aussi et les capturent. Il y a même une Blanche dans le public, elle se lève et elle fait tourner son sac au-dessus de sa tête en hurlant, « Je ne vous laisserai pas faire de mal à Nat ! » Elle a menacé ces grosses brutes avec un sac à main.

Après cette histoire, des membres du KKK se sont fait arrêter. La police a fouillé le coffre de leur voiture. À ce qu'ils ont raconté, ces couillons avaient des armes, un tas d'armes à feu dans le coffre. Ils ont fouillé d'autres voitures encore, et ils ont découvert des flingues et les cordes qu'ils prenaient pour lyncher les gens.

Ce jour-là, mon patron m'a dit : « Je comprends rien à toutes ces conneries. S'ils voulaient pas le voir, pourquoi y aller ? Pourquoi trois mille personnes se seraient déplacées pour le voir, s'ils voulaient pas de lui ici ? »

Mais le Ku Klux Klan ne supportait pas l'idée qu'un Noir vienne chanter en Alabama. Nat King Cole était populaire, très populaire en 56. Même cette Blanche s'est levée pour crier, « Non, pas question de nous prendre Nat. » Mon boss, lui, il était italien.

RAYMOND, MON COUSIN qui vivait à la ferme, est venu à Bessemer et il s'est fait embaucher à l'usine de glaces. Il avait dix-neuf ans, trois de plus que moi. Maintenant, quand on luttait, j'étais presque au même niveau que lui. Il arrivait encore à me plaquer, mais j'y arrivais aussi. Et il le savait. Quand j'ai eu dix-sept ans, il n'y est plus arrivé du tout. On était aux toilettes du boulot, et on luttait. On n'avait pas beaucoup de place, ni de temps, on était censés retourner bosser. On s'amusait juste un peu. Je n'ai pas réussi à l'envoyer au tapis, mais lui non plus. On a arrêté. C'est là qu'il m'a dit qu'il avait vu la différence. Il avait compris que j'avais vraiment changé, que j'étais plus

rapide que lui et tout aussi costaud. Plus tard, il m'a avoué que c'était fini le temps où il pouvait avoir le dessus.

TOUT LE TEMPS je tombais sur des flics. Ils nous voyaient passer en voiture, ils nous faisaient ranger sur le côté. « Des jeunes », ils se disaient dans leur tête – cette image qu'on a toujours des jeunes. En plus on conduisait la Cadillac de mon papa, et ça, ça les mettait vraiment en pétard. Quand j'étais ado, papa me laissait la conduire des fois, pour aller au Square ou passer voir ma copine. Les flics m'arrêtaient, ils me sortaient : « À qui est ce véhicule, mon garçon ? » Ils savaient très bien à qui il était, mais ils m'arrêtaient quand même. Juste pour m'embêter.

Une fois, à dix-sept ans, j'avais la voiture et j'étais chez ma petite amie. Une voiture de police s'est garée devant et ensuite ils sont restés là, à se tourner les pouces pendant des plombes. Plus de deux heures j'ai poireauté. Je savais que dès que je repartais, ils allaient me demander de me mettre gentiment sur le bas-côté. Ils s'étaient garés dans la ruelle, et l'avant dépassait un peu. Je savais que c'était eux. Ils m'attendaient à cause de la Cadillac. Alors je décide de rester chez ma copine jusqu'à ce qu'ils partent, sauf qu'ils partent jamais. Au bout d'un moment, j'ai bien été obligé d'y aller. Dès que je mets au volant, ça commence à s'agiter dans la voiture de patrouille. Ils attendaient que je roule. Ils m'ont suivi jusqu'à la maison.

Quand j'arrive, ils me demandent : « Il est à qui ce véhicule ?

– À mon père.

– Qu'est-ce que tu fais, t'emmènes ton père picoler au bar, ou quoi ?

– Il boit pas, mon père.

– Et qu'est-ce que t'as dans le coffre ?

– Y'a rien du tout dans le coffre.

– Ben ouvre-le, alors. »

J'ouvre le coffre. Le flic regarde partout. Il n'y avait rien dedans. Alors il sort un truc du genre : « OK, c'est bon. Passe une bonne soirée. Au revoir. » Comme s'il était poli ou je ne sais quoi.

Ils étaient restés assis là plus de deux heures, à tuer le temps, juste pour m'emmerder.

ROY, UN COUSIN à moi de la ferme, avait pour habitude de venir deux fois par an à Bessemer et de dormir chez nous. Un soir, on était sortis (Roy, un ami du nom de Olds et moi), et une bande d'idiots nous a sauté dessus. Un des types a cogné Roy à la bouche, il lui a éclaté la lèvre.

Roy avait tellement les boules qu'il s'est acheté un flingue après ça, un calibre 25. Un soir on va au Square, il l'a sur lui.

On se gare devant chez ma copine, à quelques mètres du resto. Le temps qu'on sorte, un flic débarque en voiture et il nous sort : « Arrête-toi tout de suite, mon garçon. »

Moi je me carapate chez ma copine, parce qu'on n'avait rien fait. Mais Roy a été un peu lent, sur le coup. Il aurait très bien pu faire deux pas de plus et jeter l'arme sous la terrasse en bois. C'est tout ce qu'il avait à faire, quelques pas. Il faisait nuit. Le flic n'y aurait vu que du feu.

Mais Roy était un gars de la campagne. Il a obéi, il est retourné voir le flic. Ça faisait une semaine qu'il avait son flingue, et une semaine après il se fait choper avec. Le flic a embarqué le flingue, ensuite il a embarqué Roy, et ça lui a coûté 200 $ pour sortir.

Les Blancs aussi étaient armés. Ils faisaient des virées en ville dans leurs pick-up, avec leurs carabines et leurs fusils de chasse au-dessus de la tête, et ça ne les dérangeait pas de montrer ça à tout le monde. La plupart des Blancs portaient une arme sur eux. Ce n'était pas un secret. Mais jamais les flics ne leur tombaient sur le râble pour ça.

UN AUTRE SOIR, deux gars, des amis à moi, partent s'acheter des sandwichs au poisson. Moi, j'étais chez ma petite amie, juste à côté. Voilà deux trembleurs de

porte qui se pointent – c'est comme ça qu'on les appelait. Les flics qui faisaient leur ronde à pied, dans la rue, et qui tremblaient la porte d'entrée jusqu'à ce que les gens ouvrent, on les appelait des trembleurs de porte. C'est mon frère Jesse qui a eu l'idée.

Mes copains ont à peine le temps de tourner au coin que les trembleurs de porte braquent la lampe torche sur eux, leur disent de s'arrêter, leur demandent où ils vont.

Les gars essayent de dire qu'ils vont seulement s'acheter un sandwich. Les policiers commencent quand même à les fouiller. Ils n'ont rien sur eux mais les autres les harcèlent, juste parce que ça leur chante.

Moi je pense : « Puisqu'ils emmerdent mes copains, je vais les emmerder aussi. Je vais lui donner de quoi réfléchir, à la police. »

J'étais dehors dans le noir, et ils ne savaient pas qui j'étais. Je me suis mis à beugler : « Hé ! Si vous savez pas qui je suis, vous feriez mieux de foutre le camp, parce que je fais du 44 ! » (Pour mieux leur botter le cul, bien sûr.)

Ils se tournent vers mes amis : « Qui c'est qui parle, là ? »

Un répond : « Ben je sais pas, un type. Peut-être qu'il est bourré. »

Tout le temps mon frère Jesse enquiquinait les flics. C'est de lui que je tiens ça. Il les enquiquinait déjà quand il était jeune, avant d'entrer dans la marine. J'ai simplement pris sa place quand il est parti. Si vous m'empoisonnez la vie, je vais vous l'empoisonner aussi, à tous, c'est lui qui m'a appris ça.

Alors j'ai continué à déblatérer. « Je te cause à toi. Avec le petit flingue sur le côté. En uniforme bleu, avec le petit flingue sur le côté, c'est à toi que je cause. »

Un des deux a commencé à venir dans ma direction, alors je me suis planqué derrière le grand chêne qu'il y avait dans le jardin, sauf que je ne pouvais plus les voir.

J'entends le frère de ma copine chuchoter depuis la maison : « Gaffe, il rapplique. »

Alors j'ai décampé en me faufilant entre les maisons. Elles n'étaient pas mitoyennes, il y avait ce tout petit passage entre chaque. Arrivé au bout, je vois le flic à l'entrée du passage. Il n'est pas allé plus loin. Il n'allait sûrement pas prendre ce passage dans le noir complet. Il est retourné vers son coéquipier.

Les flics ont laissé partir mes copains grâce à moi, parce que je ne les ai pas laissés faire. Ils ne savaient pas qui c'était mais ils n'allaient sûrement pas aller vérifier alors qu'il faisait noir comme dans un four. Une fois partis, je suis revenu et je me suis assis sur les marches de l'entrée, tranquille.

ON AVAIT TOUT LE TEMPS des problèmes avec la police. Je me souviens d'une autre anecdote. On faisait la course en voiture dans la 20e Rue, moi et un autre copain. Arrivés à une centaine de mètres de chez ma petite amie, je vois les trembleurs de porte qui se radinent en courant avec leurs petites lampes torches. Mon copain est trop près d'eux pour décamper. Moi, je les vois débouler avec leurs torches, je freine à bloc, je mets la marche arrière, je crisse des pneus, vvrrrrouum, vvvrrrrouuum, et je fonce jusqu'à la 8e Avenue et direct dans la 9e Ruelle. Je tourne là-dedans illico.

C'est là qu'ils ont tiré. Et ils ont balancé à mon copain : « Tu diras à ton pote, là, que la prochaine fois c'est dans sa foutue Cadillac qu'on tire. » Ils ont vraiment tiré, mais aucune balle n'a atteint la voiture. « La prochaine fois, c'est dans cette foutue Cadillac qu'on tire, s'il se barre encore. »

Ils l'ont chopé pour cette histoire de course, pour excès de vitesse. Il s'est pris une contredanse. Mais moi, ils ne m'ont pas eu. J'ai réussi à filer. Par contre, ils auraient pu blesser quelqu'un dans la rue, à tirer comme ça.

JE CROIS BIEN que j'avais dix-sept ans, la première fois que je suis allé en prison. J'étais avec Ocie, mon plus jeune frère. On revenait du dancing, on avait passé la soirée avec d'autres jeunes. C'était 1956 et il y avait un couvre-feu, à

l'époque, pour les Noirs, pas pour les Blancs. Interdiction de sortir dans la rue après neuf heures du soir, sauf si tu avais dix-neuf ans ou si tu étais avec un adulte. Il devait être 22 h quand on est sorti du dancing. On a marché jusqu'au Square, le resto où on était tout le temps fourrés.

L'endroit était tenu par trois sœurs. Leur père payait le bail, mais il les laissait faire. « Vous avez toutes besoin d'un job, le voilà votre job. Gérez-moi ce resto comme il faut. » Lui il travaillait chez Pullman, la même usine que mon papa. Il passait les voir de temps en temps, histoire de jeter un coup d'œil, mais c'est elles qui se débrouillaient. La plus jeune avait dix-huit ans, celle d'après vingt : c'est cette fille-là que mon frère a épousée. Et la plus âgée des trois avait vingt-quatre ans. C'est ce qu'elles faisaient dans la vie, elles tenaient le restaurant. Elles faisaient tout, du petit-déjeuner au dîner, et elles servaient aussi de la bière le soir. Pour les jeunes, c'était simplement le Square. Notre endroit à nous, quoi.

Bref, on était à l'intérieur, tranquille. Il était plus de dix heures, mais au moins on n'était pas dans la rue. On était avec un cousin, un adulte. Il était d'accord pour nous ramener. Mon grand frère Jesse était en permission pour quelques jours, et je lui avais emprunté son caban, ce manteau bleu foncé qu'ils ont dans la marine. J'avais aussi un pantalon noir et un chapeau. Pas une casquette comme les marins, mais pour le reste, j'aurais pu en être un.

Tout d'un coup, la police débarque et vient vers nous. Il y en a un qui fait à mon frère : « T'as quel âge, mon garçon ? »

Dix-neuf, il répond. Il en avait quinze.

« Montre-nous une pièce d'identité. Un papier avec ton nom dessus. »

Mon frère sort sa carte d'assuré social.

« Mon garçon, il me faut un papier avec ton âge dessus. »

Il y avait des jeunes autour qui regardaient la scène, et ils n'ont pas pu résister. Ils ont éclaté de rire. Les flics, ça leur a pas trop plu, ces clowneries. « Je veux voir un papier

avec ton âge dessus, mon garçon. » Les clients étaient pliés en deux.

Ils hallucinaient de voir ce qu'on faisait, comme on leur parlait, parce que la plupart des Noirs n'avaient jamais fait ça. D'habitude les gens ne la ramenaient pas, ils avaient peur de la police et ça se voyait. Mais nous on leur sortait : « De quoi ? De quoi ? » Les flics n'avaient jamais vu ça.

Comme prévu, l'autre me demande : « T'as quel âge, mon garçon ? » Et après : « T'es dans la Navy ? »

Du coup, je ne lui ai pas dit mon âge – dix-sept ans, à l'époque – jamais je ne lui ai donné. Je lui ai juste répondu que non, j'étais pas dans la marine. Mais la première question, j'ai fait comme s'il ne l'avait pas posée.

« Si t'es pas dans la marine, il est à qui ce caban ? » Il avait bien vu que le manteau était neuf, que c'était un manteau de la Navy. Il est revenu à la charge : « Je t'ai demandé à qui était ce manteau. »

Un cousin des filles qui tenaient le resto a fait : « Vas-y, dis-lui à qui il est, ton manteau. »

J'ai fait : « Il doit être sourd parce que je l'ai déjà dit, c'est celui de mon frère. »

Ni une ni deux, les flics hurlent : « Toi, et toi, vous venez avec nous. Et plus vite que ça. »

Et ils nous ont fait sortir du Square avec Ocie. C'était des trembleurs de porte eux aussi, ils n'avaient pas droit à une voiture de patrouille. Ils faisaient encore leur ronde à pied. Ils nous ont fait sortir et on n'avait pas fait deux pas qu'ils commencent à me pousser dans le dos avec une matraque. « Avance ! »

Quand le flic a fait ça, je me suis mis à marcher plus vite.

Et puis il l'a refait. « Mon garçon, je ne vais pas te le dire deux fois. Avance. » Et il m'a donné un coup de matraque dans le dos.

C'est plus fort que moi, je me suis retourné et je lui ai fait : « Je sais pas à quelle vitesse je suis censé marcher. »

C'est là qu'ils ont sorti leurs flingues. « Tu sauras que tu vas trop vite quand t'entendras cette foutue balle siffler près de tes oreilles. Maintenant, avance, nègre ! » Et ils recommencent à me pousser.

On passe la 20e Rue, mais avant d'arriver à la 19e rebelote, ils cherchent à m'embrouiller. « T'es sûr que t'es pas dans la Navy ?

– Je vous ai déjà dit que non.

– Tu causes comme ces petits malins qui ont fait l'armée, pourtant. »

Je n'étais jamais sorti de l'Alabama, mais d'un coup je parlais « comme ces petits malins qui ont fait l'armée » ! Ils devaient croire que j'avais été formé, comme ceux qui font l'armée. Sauf que je n'avais jamais quitté l'Alabama, j'avais juste été formé dans la rue. C'est de Jesse que j'ai pris ça.

Ils redégainent leurs flingues et ils me sortent : « T'as l'air d'avoir envie de courir. Vas-y, nègre, cours. »

Les deux avec leurs flingues pointés sur moi. Exprès pour me faire chier.

Ocie commence à flipper, il me fait : « Cours pas, cours pas, ils vont te tirer dessus. »

Juste à ce moment-là, quatre jeunes débarquent dans la rue, plus jeunes que nous. Quand les flics les ont vus, au départ ils n'ont pas su qu'ils étaient blancs. Un d'eux fait : « En voilà quatre de plus. » Il traverse la rue, mais dès qu'il s'approche et qu'il se rend compte que c'est des Blancs, il fait demi-tour.

Les jeunes ont continué leur chemin, ils sont passés sur l'autre trottoir sans même nous regarder. C'était le couvre-feu, mais ils s'en fichaient bien parce qu'ils n'étaient pas noirs. On a vu ça de nos propres yeux.

Comme les trembleurs de porte étaient à pied, ils ont dû appeler pour qu'on vienne nous chercher. Une voiture s'est pointée, elle nous a emmenés au trou.

On montait l'escalier quand un des deux arrive derrière moi. Il me donne un coup sur la caboche, mon chapeau va

valdinguer par terre, vlan ! « On t'a jamais dit qu'on enlève son chapeau quand on entre dans une prison, sale nègre ? »

Il aurait pu me le demander et je l'aurais fait, mais clairement il cherchait une excuse pour me taper, avant de ne plus pouvoir le faire. Ils nous ont mis en cellule et ils ont fermé à double tour.

Ocie avait un couteau sur lui, un tout petit, il était entré dans la prison avec. Je lui ai dit : « Mec, t'as intérêt à t'en débarrasser, ils pourraient te fouiller encore. » Il l'a glissé sous son matelas.

Le lendemain matin, j'appelle mon travail. J'étais à l'usine de glaces, à l'époque. Après j'appelle à la maison. C'est que j'étais censé aller bosser, moi. Figurez-vous que mon patron a envoyé quelqu'un pour me faire sortir. La classe, non ? Il était italien, mon patron. Quand je suis sorti de là, je suis allé embaucher directement. Ma mère est arrivée après et elle a fait relâcher mon frère. On a dû payer chacun 30 $ pour partir.

Ma mère les a traînés au tribunal pour cette histoire. Et elle a gagné, en plus. Elle s'est fait rembourser les 30 $ pour Ocie, et 15 $ pour moi. Ils n'avaient pas le droit de nous arrêter au départ, on ne traînait pas dans la rue.

Le juge a demandé aux flics ce qui s'est passé, ils ont répondu : « Eh bien, ils étaient dans ce café.

– Que faisaient-ils ? Ils buvaient de la bière ?

– Non. Par contre, on en servait. »

C'est sûrement à cause de ça qu'au final j'en ai été pour 15 $ de ma poche, parce que j'étais dans un endroit où on servait de la bière.

Un des flics a dit au juge : « Vous comprenez, on leur a posé des questions, à eux et aux autres, et ils n'arrêtaient pas de rigoler. Ils nous tournaient en ridicule.

– Comment ça ?

– Ben, ils ont tous rigolé quand on leur a posé des questions. »

Après ça, l'avocat que ma mère avait pris a démontré au juge que mon frère n'aurait jamais dû se retrouver en cellule, il n'avait que quinze ans.

Le juge a dit aux flics : « Vous n'êtes pas censés les mettre en prison quand ils ont quinze ans. Vous pouvez les emmener dans un établissement pénitentiaire pour mineurs, mais pas en prison. » Bref, le plus important, c'est qu'on était sortis d'affaire.

JE SUIS RETOURNÉ AU TROU, la même année peut-être. J'étais sorti avec ce gars du nom de Mayfield, qui était à l'usine de glaces avec moi. Je venais de m'acheter une Ford. On avait passé la soirée à boire de la bière et du vin au camp des filles scoutes, un endroit où les familles allaient pique-niquer. Sur la route du retour, j'allais vite. J'avais une boîte de vitesses manuelle et deux pots d'échappement sur cette Ford, et je peux vous dire qu'en descendant la colline, je m'envolais presque. Je me souviens encore du bruit quand j'appuyais sur le champignon. Vroum-vroum-vroum !

Les flics étaient en bas, ils distribuaient des prunes. Ils m'ont vu arriver de loin, avec mes pots d'échappement. En les voyant j'ai rétrogradé, j'essayais de freiner. Le moteur s'est emballé et les pneus ont crissé, Rrrr, rrrr.

« Un problème avec les freins ? Sortez du véhicule. » Il se met derrière le volant et il fait : « Cette pédale de frein est mal réglée. Pas de doute, vous alliez trop vite. Vous alliez trop vite dans la descente. » Il me dit : « Toi, grimpe là-dedans. » Il me montrait la voiture de patrouille garée à côté d'eux.

Mon pote Mayfield ouvre la bouche. « Allez, on peut pas partir ?

– Non, vous ne pouvez pas partir. »

Mayfield revient à la charge en lui sortant autre chose.

« T'as bu, c'est ça hein, t'as bu ? Tu viens avec nous. »

Mayfield monte mais il râle tout ce qu'il sait : « Les enfoirés, ils se sont arrangés pour m'embarquer aussi. » Ils m'ont arrêté pour excès de vitesse et à cause des freins, et lui pour état d'ivresse. On est allé en taule pour ça. Ils ne nous ont même pas mis les menottes, on n'avait pas vraiment l'air d'une menace. Mais ils nous ont embarqués quand même.

En chemin, Mayfield a continué à la ramener. Il était assis devant avec le flic qui conduisait. Moi, j'étais à l'arrière. Il a balancé au flic : « Ton pote t'a joué un sale tour, tu sais.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– C'est vrai, il m'a même pas fouillé comme il faut. Je pourrais avoir un flingue sur moi, et m'en servir. » Mayfield lui a sorti ça texto.

« Quoi ? »

Mayfield a répété.

Là, le flic est devenu nerveux. Je le voyais bien, moi, j'étais à l'arrière et j'observais, il était clairement nerveux. Il a gobé tout ce que Mayfield lui racontait, jusqu'à ce qu'on arrive.

Il s'est garé dans le parking de la prison, il nous a fait sortir, puis passer par l'arrière, où ils avaient un bureau avec un garde. Le même flic a poussé Mayfield vers le garde : « Si t'as vraiment un foutu flingue, tu le poses tout de suite sur cette table. »

Mayfield a répondu en souriant : « J'ai zéro flingue, moi. »

Ils ont fini par nous emmener en cellule. Et voilà, encore une nuit passée au trou. Pour quoi ? Pour rien. Une simple amende pour excès de vitesse.

Je suis sorti tôt le lendemain matin, mais ils n'avaient pas aimé comment Mayfield leur avait parlé. Ils l'ont gardé un jour de plus, en prenant comme prétexte qu'il était trop bourré pour sortir.

JE SUIS ENCORE RETOURNÉ en cellule avec Mayfield, après ça. J'étais censé aller à l'église ce jour-là, mais je n'ai pas pu. J'avais amené mes habits du dimanche à la blanchisserie et ils n'étaient pas prêts. Je n'avais rien à me mettre pour l'église. Sur ce, Mayfield appelle. « Salut, mec. J'aimerais aller voir ma copine aujourd'hui. » Elle vivait dans une petite ville pas très loin de Bessemer. « Tu veux bien m'emmener ? »

Alors on va chez ces filles, et on boit quelques bières avec elles. Quand on a été pour partir, Mayfield a voulu conduire et je l'ai laissé.

En traversant ces petites villes du Sud pour rentrer, on a vu tous ces jeunes Blancs assis par terre ou accroupis, vous savez, comme les gars de la ferme quand ils ne savent pas quoi faire de leurs dix doigts. Il a fallu que Mayfield frime en passant devant eux. Sauf qu'il ne savait pas qu'un était shérif, et que ce shérif avait une voiture banalisée à côté. Mayfield n'a rien vu. Il a déboulé dans la grande rue en faisant rugir les pots d'échappement, et d'un coup on a vu cette vieille Ford approcher dans le rétro. Une vieille guimbarde, vraiment, plus vieille que la mienne, fin des années 40, je dirais.

Mayfield se range sur le côté. « Eh merde ! »

Le shérif nous ordonne de sortir du véhicule. On le fait. Ensuite il dit à Mayfield : « Mon garçon, tu vas au trou pour excès de vitesse. » À moi, il fait : « Et toi, tu m'as tout l'air d'avoir bu. Au trou pour ivresse sur la voie publique. »

C'est comme ça que je suis retourné en taule. Mayfield a appelé des amis, ils sont venus payer la caution. Mais les flics ont annoncé qu'on devait rester quand même, parce qu'on n'avait toujours pas dessoûlé. Ils nous ont obligés à poireauter trois heures de plus avant d'accepter enfin de nous laisser partir.

LE TRUC, c'est qu'à cette époque, les Noirs n'étaient plus dociles comme avant. Ils étaient plein à ne plus craindre

la police. J'avais un autre cousin qui s'appelait Joseph, plus jeune que moi. Il s'était fait tabasser par les flics à l'âge de onze ans. Je ne l'ai su que plus tard, en lisant un article dessus. Je ne savais même pas que c'était un cousin, jusqu'à ce que quelqu'un me le dise. Il y avait une photo de lui dans le magazine *Jet*, avec sa figure pleine de bleus et la tête entortillée dans les bandages.

Quand il a eu dix-sept ans, des flics l'ont pris en chasse pour je ne sais quelle raison. Il est arrivé dans une impasse, impossible de se sortir de là. Ils l'avaient coincé. Il est sorti de la voiture. Le flic a dégainé son flingue, histoire de lui mettre un bon coup sur le crâne avec. J'imagine que ça a été plus fort que lui, Joseph, il n'allait pas se laisser cogner encore une fois. Il a chopé l'arme du flic et il a tiré. Joseph a tenté de s'enfuir après, mais ça n'a pas marché. Il était dans un car, et au dernier moment ils l'ont arrêté. Il a passé vingt-cinq ou trente ans de sa vie en prison parce qu'il ne voulait pas se faire tabasser une deuxième fois.

9. Sur le départ

MON FRÈRE AÎNÉ WILLIE est parti pour Detroit en 53. Les frères de ma mère, Jamie Ware et Charlie Ware, étaient déjà là-bas. Sa plus jeune sœur Delores aussi. Mon cousin Clarence Ware aussi. Et encore un autre cousin du côté de mon père. Comme la plupart des gens qui quittaient le Sud, ils y sont allés pour trouver un meilleur travail et échapper au racisme. Willie a été le premier de mes frères à partir. Il avait dix-huit ans.

Ensuite ça a été au tour de Jesse, en 55. Il était déjà dans une sorte d'unité de la Garde nationale. Ils lui avaient donné un uniforme. Mais ce qu'il voulait, c'était entrer dans l'armée de terre. Alors il a laissé tomber cette unité et il s'est engagé. Sauf que quand ils l'ont appelé, c'était pour le caser dans la marine.

« Pourquoi vous me mettez dans la marine, j'ai pas signé pour la marine, je voulais l'armée. » Il n'avait aucune envie de se retrouver sur un bateau.

Ils lui ont dit que c'était comme ça, un point c'est tout. Ils l'avaient enrôlé, et il allait monter sur ce bateau. Il était coincé. Jesse avait l'habitude d'aller à droite à gauche. Impossible de faire ça sur un bateau. Et il n'y avait pas des tas de Noirs dans la Navy non plus.

Jesse y est resté un an seulement. À mon avis il leur faisait des difficultés. Alors ils l'ont laissé partir. Quand tu es plus un problème qu'autre chose, ils peuvent te laisser partir. Pendant la guerre de 39-45, ils n'avaient pas mis beaucoup de Noirs dans les unités armées. C'est après la Corée que c'est venu. Mais quand tu es un problème, que tu es noir et que tu as un fusil dans les mains, ils n'ont pas très envie que tu traînes dans les parages.

Un ou deux ans après, c'est Willie qui a été appelé. Il était à Detroit, à l'époque. Lui il n'avait jamais voulu faire l'armée, depuis le début. Alors il leur a sorti toutes sortes de bobards, qu'il avait des maladies, des problèmes, un

mensonge après l'autre. Finalement ils l'ont laissé partir, lui aussi. Il est resté quelque mois seulement, peut-être un mois ou deux après ses classes.

J'AI QUITTÉ LA MAISON fin 57. C'était l'hiver, l'usine de glaces m'avait mis au chômage technique. Alors je suis allé à Detroit, et j'y suis resté six ou sept mois. J'avais tout juste dix-huit ans.

J'ai débarqué le soir de la Saint-Sylvestre. Ça tirait des coups de feu en l'air de partout, les douze coups de minuit venaient de sonner. J'étais venu de Bessemer en car, et j'ai pris un taxi qui m'a amené au mauvais endroit. J'avais une adresse dans East Euclid, juste à côté d'Oakland Avenue, mais il m'a emmené à l'ouest de la ville et le pire c'est qu'il m'a fait payer plus cher.

J'étais censé loger chez mon frère Willie. Le hic c'est qu'il vivait dans la banlieue, à River Rouge, et moi je ne voulais pas habiter là, alors je suis allé chez mon oncle Jamie Ware, en ville. Je suis resté six mois chez lui et j'ai cherché du boulot, mais ça n'a pas marché. J'avais droit au chômage en Alabama, 15 $ par semaine. J'étais plein aux as ! Ils faisaient un virement au centre pour les chômeurs de Detroit, et c'est là que je le touchais.

Au tout début, j'ai fait du baby-sitting. Mon oncle Jamie avait une petite fille. Sa femme travaillait, il travaillait. Elle partait bosser à une heure de l'après-midi, et lui il ne rentrait pas avant 15 h 30, alors je gardais le bébé pendant ces deux heures et quelque.

Des fois il m'en rajoutait un coup. « Hé, tu veux bien la garder une heure de plus, je serai parti juste une petite heure. J'ai envie d'aller faire quelques parties de dés.

– D'accord pour une heure. »

Ça lui arrivait d'être de retour comme promis, mais la plupart du temps non. Alors je gardais sa fille quasiment tous les jours. C'était un bébé de cinq ou six mois à mon arrivée à Detroit.

J'AI RENCONTRÉ CE GARS, Walter Frank King. Il n'habitait pas très loin de chez mon oncle, dans le quartier de North End. Il était né à Detroit, mais j'ai su par la suite que sa mère avait grandi en Alabama.

Un jour, Walter me montre un papier comme quoi il avait été chef de gang, sauf que sa mère m'a assuré que c'était un mensonge. « C'était sûrement pas lui, le chef du gang. Il avait que quatorze ou quinze ans, à l'époque. Le chef, il avait au moins la vingtaine. » Walter était dans le groupe des jeunes. C'est eux qui faisaient tous les trucs barjos. Les grands leur disaient quoi faire, et les jeunes avaient envie d'être dans le gang alors ils le faisaient, toutes les conneries les plus barjos possibles. C'est les jeunes les plus dangereux, parce qu'ils se foutent de tout, ils font juste ce que les plus âgés leur disent de faire. Walter était comme ça.

Mais quand je l'ai connu c'était déjà du passé, l'histoire du gang.

J'allais avec lui et ses amis à ce cinéma de Woodward Avenue, après Grand Boulevard. On entrait en douce pour voir un film. On était quatre ou cinq à chaque fois. Avec mes 15 $ par semaine de chômage, j'avais tout le temps de l'argent de poche. Je payais ma place, et un des gars entrait avec moi. Des fois, je lui prêtais un dollar. Ensuite il allait au fond de la salle, où il y a la porte de secours, et il l'ouvrait quand le garde était à l'entrée. Les autres étaient là, à attendre qu'on leur ouvre. Ils se glissaient à l'intérieur et ils marchaient à quatre pattes jusqu'aux sièges. Tout d'un coup le garde repérait la porte ouverte, mais le temps qu'il rapplique, ils étaient déjà assis. Le garde pouvait toujours la refermer, il ne savait pas qui était entré. Après, les autres n'avaient plus qu'à nous chercher des yeux et à venir se mettre à côté de nous.

Ils m'ont emmené dans des tas d'endroits par le bus. Dans le quartier de Black Bottom, par exemple. Il se passait toujours un truc là-bas. Ils m'emmenaient aussi souvent à Hasting Street. Je payais mon ticket, et peut-être un autre

gars avec moi, on payait en montant. On se mettait le plus près possible pour barrer la vue au chauffeur, et pendant qu'on sortait la monnaie il y en avait deux qui passaient en douce derrière nous. C'est comme ça qu'ils faisaient : ils passaient derrière et ils allaient s'asseoir, tranquilles. Nous, on avançait dans le bus et on s'asseyait aussi. On faisait comme si on ne les connaissait pas.

Ils avaient tout le temps une combine de ce genre. Ils le faisaient depuis tellement longtemps. Ils étaient comme ça.

Une fois on est allé à un dancing pour jeunes, moi, Walter, Earl et ce garçon, je ne me souviens plus de son nom. C'était dans Clay Street, juste à côté d'Oakland Avenue, à l'est de Detroit. C'est là où la plupart des Noirs vivaient. Quelques-uns, mais pas beaucoup, s'étaient déjà installés à l'ouest. Il y a un collège là-bas, où les jeunes Noirs avaient commencé à aller. Mais la plupart habitaient encore à l'est de Woodward Avenue.

Walter est en train de baratiner une fille. Un type – peut-être que c'était sa copine, j'en sais rien – bref, il s'embrouille avec Walter. Les deux en viennent aux poings. C'est là qu'un autre arrive par derrière, il chope Walter et il lui donne un coup de poing dans la nuque. Pendant ce temps, le premier en profite pour lui mettre un œil au beurre noir.

Quand je les vois faire ça, j'attrape le deuxième et je l'écarte de Walter. À ce moment-là, un troisième arrive derrière moi et gueule : « Pas un geste ! », comme s'il avait un flingue ou un cran d'arrêt. J'entends un petit bruit sec. C'était peut-être bien un couteau. Pendant ce temps-là Walter se bastonnait toujours avec le premier, mais des vigiles débarquent et ils nous virent.

On se retrouve dehors tous autant qu'on est, mais Walter l'a toujours mauvaise. Il repère des bouteilles vides par terre. Il en attrape quelques-unes et il les casse pour les tenir comme une arme, comme s'il allait planter quelqu'un avec. Il fait aux mecs : « Venez un peu par ici que je vous

charcute, espèces d'enculés. Vous savez pas à qui vous avez affaire. »

Walter et moi, on avait dans les dix-huit ans. Earl en avait dix-sept à l'époque, l'autre gars avec nous quinze. Les types en face avaient quinze, seize, peut-être dix-sept ans, mais ils étaient quand même cinq ou six. Earl a eu la frousse, il a pris ses jambes à son cou. Walter était furax. « L'enfoiré, il s'est tiré. » On n'était plus que trois face à six mecs. Mais quand même, Walter a commencé à agiter les tessons de bouteille sous leur nez en disant : « Allez, venez un peu », et ils n'ont pas moufté. Ils sont restés plantés là sans bouger.

Alors on a fini par s'en aller.

Le lendemain, Walter passe me voir et il me dit : « On y va.

– Où ça, mec ?

– À la chasse aux nègres. »

Walter avait toujours les boules. Il avait l'œil gonflé là où le type l'avait cogné. Il était remonté comme un coucou à cause de cet œil un peu gonflé. Eh oui, il était comme ça, Walter. Il voulait choper le type qui lui avait fait ça.

Tous ces jeunes allaient à ce lycée, le Northern High School. Alors on est allé là-bas et on a poireauté sur le trottoir, à l'angle de Woodward et d'Owen. Il y avait un petit boui-boui juste à côté qu'on aimait bien. Sauf que le type que Walter attendait n'est pas sorti. À tous les coups, quelqu'un l'avait prévenu qu'on l'attendait au coin. Il n'est jamais sorti, alors Walter ne l'a jamais chopé.

Une fois, j'étais avec Walter et on va au skating. C'était dans Woodward Avenue, près du ciné. Il était prêt à taper une fille à cause d'un truc qu'elle lui avait dit, il lui avait pris ses patins des mains et il allait la taper avec.

Je le retiens au dernier moment. « Walter ! Non, mec, tu cognes pas cette fille. » Il s'est arrêté. Probable qu'il a vu que je ne plaisantais pas.

Après mon départ de Detroit, j'ai revu Walter deux fois. En 59, je passais devant sa maison, alors je me suis arrêté dire bonjour. Plus tard, en 62, je suis passé par Detroit à mon retour de Los Angeles. J'ai vu sa mère et son petit frère. Je pense que je l'ai croisé au centre pour les chômeurs. Walter avait été malade, ce n'était pas la grande forme. Je crois me souvenir qu'il est mort peu de temps après.

AU FINAL, je n'ai jamais réussi à décrocher de boulot à Detroit, cette fois-là. J'en ai cherché un peu partout, mais à cette période, 1958, les choses allaient vraiment mal. Mon frère Willie a tenté de me faire embaucher là où il était. Il bossait pour un type qui avait un magasin. Il est resté un bail dans ce job. Même quand il est entré à l'usine de pièces détachées, il est resté chez eux à mi-temps. Mais ils ne prenaient personne. J'ai bien travaillé avec un de mes cousins, Clarence Ware, mais juste à temps partiel, comme peintre. Je n'ai pas trouvé de vrai travail.

JE SUIS RETOURNÉ à Bessemer dans la deuxième quinzaine de juin 58.

Avant la fin du mois, mon papa décédait. Il est mort jeune. Il devait avoir quarante ou quarante et un ans.

Je ne savais pas qu'il était mourant. Sa gorge lui faisait mal depuis longtemps, mais jamais il n'était allé voir le docteur. Sauf qu'il avait un cancer de la gorge, et ça s'est propagé. Sans compter qu'il avait déjà un truc qui clochait à la prostate – vous savez, quand les hommes doivent aller aux cabinets tout le temps. Ça faisait un moment qu'il avait ça. Il a fini par aller à l'hôpital, et ils l'ont opéré, mais ils ont dit que le cancer s'était propagé dans tout le corps. Il est resté à l'hôpital quelques jours seulement et il est mort.

Je crois me rappeler l'avoir vu fumer quand il y avait du monde à la maison, prendre une cigarette ou deux. Mais mon papa n'a jamais été un vrai fumeur. Le truc, c'est qu'il travaillait dans un de ces endroits où il y a tout le temps de la pollution.

Il avait un des boulots les mieux payés de Bessemer, chez Pullman. C'était comme dans l'automobile, une grosse usine. Mais mon papa ne ramenait que 70 à 80 $ par semaine à la maison. Ma'Dear gagnait mieux sa vie en vendant son moonshine. Je me souviens, c'est moi qui allais encaisser sa paye pour lui. J'ai vu les reçus. Je sais que c'était dans les 80 $. Toute façon, une fois les impôts passés par là, une fois tout ça enlevé, ça ne pouvait pas être 100 $. On était au début des années 50 et il gagnait moins de 100 $ par semaine. Ramené à l'heure, ça fait un peu plus de 2 $. Et quand je pense à toute cette pollution.

Avant de mourir, mon père a eu trois gosses avec deux autres femmes.

Après sa mort, ma mère s'est débrouillée pour aider une des femmes, qui en avait eu deux de lui. Comme elle a dit : « Ces gosses ont rien à voir avec tout ça. » Elle se mettait à leur place. « Papa n'est plus là. Ces gosses se retrouvent sans rien. Si sa mort peut servir à quelque chose, alors tant mieux. C'est pas de leur faute si leur père a fait ce qu'il a fait. » C'est comme ça que ma mère a signé des papiers pour les gamins, qu'ils ont eu droit à quelque chose, un peu d'argent, une partie de la retraite de leur père, sûrement.

Elle pouvait très bien dire : « C'est moi qu'il a épousée, et c'est pas mes enfants. » Elle aurait pu être contre. Et pourtant elle a dit : « Ils y ont droit, je signe. » Je n'ai pas oublié ça non plus. J'en connais plein qui ne l'auraient pas fait. Elle se souciait vraiment de ces enfants. On ne peut pas leur en vouloir pour ce que leur père a fait. Ma mère était comme ça, c'était une femme comme ça.

DONC J'ÉTAIS DE RETOUR en Alabama, et de retour à mon poste chez Superior Ice Cream à l'été 58. J'ai continué à travailler là-bas un an de plus.

On aurait dit que j'avais tout le temps des embrouilles avec les flics. Une fois, ils m'ont arrêté et ils ont arrêté mon

frère Ocie le même soir. « Hé, on a fait coup double, ce soir », c'est ce que le flic m'a lancé.

Ocie conduisait une autre voiture à l'époque, mais moi j'avais la Cadillac. À la mort de mon père, comme ma mère n'avait pas le permis, on s'est mis à la prendre. Les flics ont vu ça. Et ça ne leur a pas plu.

JE VENAIS DE QUITTER ma petite amie, je rentrais à pied. Elle habitait à un kilomètre et demi de chez moi. J'étais à quelques centaines de mètres de la maison quand les flics passent en voiture. Ils m'arrêtent.

Ils me demandent : « Où t'étais ?

– Chez ma copine.

– Où tu vas ?

– Chez moi.

– C'est toi qu'est entré par effraction chez la Blanche ?

– Non, je viens directement de chez ma copine et j'ai marché tout le temps. »

Quand je leur dis à quelle heure je suis parti de là-bas, ils m'embarquent et ils me ramènent chez elle. Elle leur dit qu'elle ne sait pas quelle heure il était.

Seulement quand ils ressortent, un des deux fait : « La fille nous a dit que t'es parti de chez elle à telle heure. Si c'est vrai, t'aurais déjà dû être chez toi. »

Je n'avais pas de montre sur moi. Mais je savais à quelle heure je l'avais laissée. Je leur sors : « Quand je suis arrivé à la 8e Avenue, les feux étaient déjà éteints. » À Bessemer, les feux s'éteignaient tous les soirs à la même heure. « Peut-être que elle ne savait pas l'heure qu'il était. Mais moi je sais quand je suis parti. »

Ils m'ont quand même mis sous les verrous. Là-bas, un flic m'a posé des questions. Mais il a dû me cerner parce qu'au final, il m'a relâché. J'ai dû rentrer à pied, encore presque un kilomètre et demi dans les pattes.

J'AI COMMENCÉ à me mettre en tête d'aller en Californie. Mon oncle Jamie Ware avait déjà appelé pour dire de

venir le rejoindre. C'était le petit frère de ma mère. Il a quitté Detroit pour s'installer là-bas début 59, le premier de la famille à voir la Californie.

Je discutais avec un gars, Mayfield, mon partenaire de cellule, je discutais avec lui de la Californie. Un type au boulot nous a entendus. Peg, il s'appelait. Il avait une jambe en bois, on lui avait coupé la sienne au-dessus du genou.

Quand j'ai voulu demander au patron si je pouvais lui emprunter un peu de sous, cette saleté de Peg l'avait déjà prévenu : « Lui prêtez rien du tout parce que je l'ai entendu, il se barre pour la Californie. » On s'est mis à l'appeler Oncle Tom après ça.

Le patron m'a répondu texto : « On m'a dit que tu partais pour la Californie, c'est pour ça que tu as besoin d'argent. »

Moi je pensais m'en aller plus tard, j'avais déjà fixé la date de départ à la toute fin 59. J'avais besoin de ces sous pour autre chose, un truc que je voulais faire à ce moment-là. Mais il a fallu que ce salaud en parle au patron. Résultat, le patron m'a rien filé.

UN JOUR, au boulot, un jeune Blanc part faire sa pause déjeuner. Le pauvre. Il a bu. Quand il revient, il ramène sa bouteille pour nous faire goûter. Elle était dans un sachet en papier. Il la met dans la chambre froide, là où on stockait les glaces. Il la planque là. Un des chefs – il était cousin avec les patrons – entre juste derrière lui, il voit ce qu'il a fourré là-dedans et il ressort en tenant le sachet à bout de bras. Quand le patron a vu que son employé empestait l'alcool, il lui a donné sa journée. En clair, le type s'était fait prendre et nous on n'a jamais pu boire un coup.

Ça m'arrivait de discuter avec lui à la pause du midi. Il aimait bien la musique que les Noirs écoutaient, Little Richard, Chuck Berry et des chanteurs de blues comme Howlin' Wolf et Bobby Blue Bland. Une ou deux fois il m'a dit : « Bon sang, qu'est-ce que j'aimerais sortir avec vous un de ces quatre, les mecs. »

Je lui réponds : « Moi je veux bien, mais tu sais que ça va coincer. Si on entre quelque part ensemble, ça va coincer. » Impossible d'aller dans un bar de Blancs avec lui. Et si on l'avait emmené dans un bar à nous, il aurait pu lui arriver des histoires.

FINALEMENT J'AI DÛ RETOURNER à Detroit début 59, j'y suis resté un mois. Mon grand frère Willie avait eu un accident, il est resté presque paralysé pendant un temps. Il s'était ouvert la tête, on avait dû lui mettre une plaque en métal. On l'avait aussi plâtré depuis le cou jusqu'à la taille, et il a dû rester comme ça pendant un mois ou deux. Ma'Dear avait décidé d'y aller, et elle voulait que je vienne. Je connaissais la ville et elle savait qu'elle n'aurait pas peur de se perdre si elle m'avait avec elle. J'étais encore au chômage technique, toute façon. Alors on est resté un mois là-bas, un peu plus même, jusqu'à ce que Willie sorte de l'hôpital.

Il n'arrivait plus à parler. Ça avait chamboulé tous ses sens cette histoire, il n'avait plus d'odorat, plus de goût, il ne sentait plus rien. Il comprenait ce qu'on lui disait, mais impossible de parler. Les docteurs ont dit que ça allait revenir. Je suppose que ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient ça. Il a pris l'habitude d'écrire des petits mots quand on lui parlait, pour répondre. Quand il est sorti, ça allait déjà mieux, mais il a mis un moment avant de retrouver le goût. Tout était fade, pour lui.

Quand il a pu se lever et bouger, ma mère et moi on est retourné en Alabama. Je suis resté jusqu'à fin 59, et j'ai retrouvé mon poste à l'usine de glace.

DEUX FOIS ON A DÉCIDÉ de partir pour la Californie, mon frère Ocie, mon cousin Carlos (le fils de Patience, la sœur de ma mère), plus un ami du nom de Big Sonny et moi. Mais à chaque fois il y avait un truc et on repoussait. Enfin, en décembre 59, on était censés partir.



Sam et son petit frère Ocie en 1958.

On est là, dans la cuisine, à discuter. Ocie et Carlos annoncent qu'ils sont prêts. Sauf que moi, je n'avais pas l'argent pour. Alors je leur dis d'y aller, que je ne suis pas prêt.

Mais Sadie B. nous a entendus, et elle fait : « Tut-tut. Pas question. Tu y vas. Tu prends cet argent et tu y vas tout de suite. » Elle voulait me voir partir. Ça l'embêtait qu'Ocie parte seul, avec juste Carlos. Alors elle m'a filé 40 $.

Elle pensait à tout ce que les flics m'avaient fait subir depuis l'adolescence. Et à une quinzaine de kilomètres de là, à Birmingham, ils avaient tué trois jeunes. Quelques jours avant, seulement.

Sadie B. a dit : « Ces trois garçons avaient rien fait. Seulement ils ont osé répondre, ils ont parlé, et c'est tout. Le KKK et la police les a tués. »

Ma mère l'avait vu, ça. Et elle me connaissait. La police m'arrêtait tout le temps, dans la rue et jusque dans la maison, des fois. Elle savait que s'ils m'attaquaient ou m'insultaient, je n'allais pas la fermer. J'allais forcément la ramener, et quand tu fais ça tu les as à tes trousses, les lyncheurs, le KKK, et un paquet de membres du Ku Klux Klan étaient flics.

On est parti pour la Californie en janvier 1960. J'avais 20 ans.

Quelque temps après, ma mère m'a raconté que les flics sont venus chez elle et ils ont demandé : « Il est où, Sam ?

– Pourquoi ? Qu'est-ce que vous lui voulez ?

– Rien, c'est juste qu'on le voit plus. On voulait savoir s'il était toujours là.

– Non, il est plus là. Pourquoi vous demandez ça maintenant ? Quand il était là, vous passez votre temps à lui chercher des poux. »

Seconde partie

Californie, 1960-1967

10. Un aller-retour à Los Angeles

ON N'EST PAS ARRIVÉ à Los Angeles tout de suite. On a commencé par partir dans la mauvaise direction et on a atterri à Houston, dans le Texas. À nous quatre, Ocie, Carlos, Big Sonny et moi, on n'avait aucune idée de là où on allait. C'était la première fois qu'on passait dans le coin. En plus, il a fallu qu'on change un pneu. Un Texan l'a réparé – du moins on a cru –, mais on n'avait pas fait 500 mètres que le pneu se met à faire doing, doing, doing. On retourne voir le gars, on lui en prend un autre, on le paye et on en profite pour faire le plein.

Sauf que Big Sonny revient à la voiture et dit : « J'y crois pas, le mec veut qu'on le paye pour avoir remonté le pneu. »

Je lui demande : « Et tu l'as fait ?

– Non.

– Qu'il aille se faire foutre, alors. »

On s'est tiré de là vite fait. Sans rire, comment il peut nous faire prendre la route alors qu'il sait que le pneu ne va pas tenir, et après nous refaire payer pour une réparation qu'il n'a pas faite correctement au départ ? Ça nous a vraiment gonflés, sur le coup.

Il nous avait dit, bien sûr, qu'il pouvait réparer, mais il était froid avec nous et dans son attitude ça se voyait qu'il n'avait pas vraiment envie. Comme plein de Blancs, il s'est mal comporté depuis le départ.

Résultat, le Texan prévient les flics. Ils nous cueillent à deux heures du matin. On avait dû s'arrêter à une autre station-service parce que le moteur chauffait. Les flics nous attendaient juste là. Le Blanc leur avait raconté des craques. Il avait dit qu'on avait fait le plein et qu'on était parti sans payer. Moi j'explique à l'agent ce qui s'est vraiment passé, que le type a tenté de nous faire casquer deux fois pour la même réparation. Le Texan a fini par admettre que c'était vrai. Mais ils nous ont quand même emmenés au trou. Des inspecteurs sont venus nous poser des questions. Est-ce que



Le frère de Sam, Jesse, avec sa femme NE., et Sam avec Sadie B., lors de la visite de cette dernière à Los Angeles en 1966.

la voiture était volée ? Est-ce qu'on était recherché quelque part ? Est-ce qu'il y avait des mandats d'arrestation contre nous quelque part ?

Ils ont fini par nous relâcher à six ou sept heures du matin. Un des flics a tenté une blague : « Bah, comme ça, vous vous êtes reposés.

– C'est ça, on s'est reposé », on a dit. Et on a mis les voiles.

On essayait de trouver l'autoroute qui allait à Los Angeles, mais on a fait un drôle de détour, de quasiment 500 km vers Houston, avant de retrouver notre chemin. On a fini par arriver mais on est resté sur la route bien plus qu'on aurait dû, près de trois jours.

En chemin, on a pris un jeune Blanc qui faisait du stop, si je me souviens bien peut-être juste avant de quitter l'Alabama. On l'a emmené, il est allé jusqu'au Texas avec nous. Une fois au Texas, mon cousin Carlos a fait : « J'avais du fric, mais je le trouve plus », genre comme si c'était le Blanc

qui lui avait piqué ses sous. C'était bidon. On s'était mis d'accord pour mettre tant par tête de pipe dans le voyage. Arrivé à L.A., Carlos a avoué qu'il n'avait jamais eu cet argent.

Bref, on s'arrête à ce resto pour manger un bout, mais interdiction d'entrer pour les Noirs. On est au Texas, pas en Alabama ou en Louisiane, au Texas. Tous les restos étaient encore comme ça à l'époque, ils appliquaient la ségrégation à la lettre. Il a fallu attendre 65 ou 66 pour que les choses commencent à bouger. Résultat, le jeune est entré nous chercher à manger. Mais il avait peur qu'on croie qu'il avait vraiment pris notre fric. Alors quand il est ressorti avec nos sandwichs, comme prévu, il nous a expliqué qu'on lui avait proposé un job et que du coup, il allait rester. « Merci de m'avoir emmené », il nous a fait, et nous on a repris la route.

ON ÉTAIT CENSÉ retrouver mon oncle Jamie Ware à notre arrivée, mais il avait déménagé, et on ne savait pas où. On a atterri chez un certain Arnold Moore, un cousin de Carlos du côté de son père. On y a passé plus d'une semaine, jusqu'à ce que mon oncle vienne nous chercher. Il avait fini par appeler en Alabama pour voir si quelqu'un savait où on était.

Carlos et Ocie ont aussitôt dégoté un boulot dans une station de lavage de Manchester Avenue. Ils n'ont pas tenu une journée. Au lieu de faire le job, Ocie lavait sa voiture ! Le patron l'a viré. On est allé à une autre station de lavage, Rancho, et ils se sont fait embaucher. Moi je ne travaillais qu'à temps partiel, le week-end. Et puis un jour ils m'ont pris à plein temps.

On a pas mal déménagé au début, jusqu'à ce que Carlos et moi on s'installe dans un immeuble où vivait une famille de l'Alabama. On connaissait ces gens. Ma mère et la femme avaient bossé ensemble à l'usine de poulets. Son fils était le gardien de l'immeuble. Du coup, ça a été facile de trouver un appart là-bas. C'était près de notre travail

chez Rancho, dans Pico Boulevard, entre Hollywood et Santa Monica.

Le propriétaire de la station de lavage venait d'Angleterre. Mais le gérant était un Noir d'Oklahoma, et son adjoint était un cousin à lui. On a pris l'habitude de se faire emmener par le cousin tous les matins.

Il y avait aussi un type de Louisiane. Il disait toujours que ceux qui venaient de Louisiane étaient barges, « mais alors vous, les gars de l'Alabama, vous êtes encore plus barges que nous ! » On déconnait tout le temps ensemble, on se foutait de tout. On sortait tard le soir, on se cuitait, et le lendemain on faisait les pitres au boulot, comme dans ce film déjanté des années 70, *Car Wash*.

Un jour, on est trois à amener de l'alcool à la station. J'en bois une gorgée et je retourne laver la voiture que j'ai commencée, je vérifie si tout va bien. Quand je vais pour en boire une autre gorgée, mes copains ne sont plus là. Le gérant leur avait donné la journée, il n'avait plus besoin d'eux. Du coup ils étaient affalés dans leur voiture en train de se soûler, et ils ont piqué un roupillon. Sauf que je ne savais pas, moi. Je croyais qu'ils étaient aux toilettes. Je tape à la porte. « Si vous ouvrez pas quand je reviens, j'enfonce cette porte et je prends ma part. » Je suis allé m'occuper de quelques voitures de plus, et puis je suis revenu et j'ai frappé. Toujours pas de réponse, alors j'enfonce la porte comme j'ai dit. Sauf que bien sûr, les toilettes étaient vides. Bref, je retourne bosser comme un idiot.

Le gérant se pointe un peu plus tard pour zieuter les semelles de tout le monde, essayer de voir lesquelles correspondent à l'empreinte sur la porte enfoncée. Quand il a fait le tour il revient vers moi et il me sort : « C'est toi qu'as enfoncé cette porte, personne a des chaussures comme ça sauf toi.

– Je vois, monsieur le détective. Puisque tu sais si bien mener l'enquête, t'as pensé à vérifier les semelles des trois

ou quatre cents clients qui sont passés par ici aujourd'hui ? Comment tu sais que c'est pas eux ? »

Il m'a donné ma journée, mais ensuite il est revenu me voir pour me parler de réparer la porte. Alors je lui ai expliqué qu'elle était fermée à clé et que j'avais vraiment besoin d'y aller, c'est pour ça que je l'avais fait. Il m'a dit qu'il se chargeait des planches, je n'avais qu'à payer et lui, il se chargerait de les clouer. J'ai accepté, et c'est comme ça qu'on s'est arrangé. Le gérant a dû raconter un bobard au proprio, mais ça a été. Et son cousin a continué à passer nous chercher le matin, comme d'habitude. Il était plus âgé que nous, mais on était tout le temps bourré ensemble. On lui donnait un peu de sous pour l'essence, il passait nous chercher. Il avait fait la guerre en Europe, et apparemment il était resté quelques années là-bas avant de rentrer.

AU BOUT DE NEUF MOIS, en septembre ou octobre 1960, j'ai fait le voyage inverse. Tous les ans je revenais voir Sadie B. et les autres, je faisais le tour de la famille et des amis. C'est qu'on connaissait un paquet de gens.

Je m'étais arrangé pour me faire emmener par Johnny Balwin, un gars que je connaissais de Jonesboro, depuis la petite école je le connaissais, et un type du nom de Levi. Ils bossaient tous les deux avec moi chez Rancho. Ces gars n'ont pas fait long feu à Los Angeles, moins d'un an ils sont restés, ensuite ils sont retournés en Alabama pour de bon. Johnny Balwin trafiquait les moteurs des voitures pour les gonfler, on appelait ça des voitures hot-rod, à l'époque. Il en faisait des vrais bolides. Il avait mis un moteur de 1956 dans une Chevrolet de 52. C'est avec ça qu'on devait rentrer.

Sauf que Johnny avait fait la course contre deux autres avec sa voiture, et ils l'avaient battu. Résultat, il m'a annoncé qu'il voulait remonter son moteur encore une fois avant de partir. Il faisait ça dans son appart le soir, le même immeuble où on habitait. Il fallait voir comment il te traficotait ce moteur, en rajoutant des pistons pour le

rendre plus puissant. Quand il a eu terminé, il a demandé au jeune qui vivait au-dessus et à moi de l'aider à le porter dans les escaliers. Il avait bidouillé une poulie et une espèce de chaîne pour soulever le moteur au-dessus du capot et le faire redescendre tout doucement en place. Ça a fini par marcher, on est sorti pour la tester et délirer un peu, brûler du caoutchouc, quoi. Tout ce qu'il a dit, c'est : « Elle est prête, maintenant j'ai plus qu'à me racheter des pneus. » Les siens ne pouvaient pas faire face, trop de puissance, impossible d'avoir de la traction.

De retour en Alabama ce gars s'est acheté un garage, il montait des moteurs pour les autres et en plus de ça il fabriquait des hot-rod et il faisait des courses sur circuit avec. C'était vraiment son truc, les voitures. Je me souviens encore de son atelier à Bessemer, juste à l'angle de la 8e Avenue et de la 24e Rue.

SUR LE CHEMIN du retour on a croisé Little Richard, au Texas c'était. Il a vu qu'on venait de l'Alabama à nos plaques d'immatriculation, alors il nous a klaxonnés. On s'est arrêté pour voir qui c'était.

« Vous me reconnaissez pas, les gars ? J'ai fait des concerts partout en Alabama.

– Ah oui, Little Richard. »

Il venait de Georgie, mais quand il a commencé à chanter il est allé partout en Alabama, à Birmingham et Bessemer, dans le vieux théâtre où les Noirs avaient le droit d'aller. En 1960, quand on l'a croisé sur la route, il avait arrêté de chanter. Il était devenu révérend, et il prêchait justement au Texas. Il nous a tous emmenés déjeuner. Il s'est mis à causer à un des gars avec nous, Sammy, et il l'a convaincu de rester. Sammy n'avait pas à s'inquiéter, Little Richard le ramènerait chez lui. Alors Sammy est resté avec lui quelques jours. À l'époque, on savait déjà que Little Richard était homo.

Quand il nous a emmenés manger au Texas, c'était dans un restaurant de Blancs, et tout s'est bien passé. Little Richard a payé. Ensuite il est parti. On a voulu aller prendre une bière au bar d'en face. On était accoudé au comptoir, mais la serveuse n'arrêtait pas de passer devant nous sans nous voir. Clairement, elle ne voulait pas prendre notre commande.

Elle a fini par le faire. « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Une bière, on lui a dit.

« C'est que je veux bien vous servir, moi, mais vous ne pouvez pas boire à l'intérieur. »

C'était comme en Alabama, le racisme, les préjugés, la ségrégation.

On est allé dans un autre resto au Texas, on est entré par la porte normalement et ils nous ont emmenés illico vers le fond, là où on fait la cuisine. Ils nous ont installés là pour manger. Le truc c'est qu'on était habitué à ça, c'était comme ça pour nous, rien de nouveau sous le soleil. On avait pensé que ce serait peut-être un peu différent au Texas, mais au final c'était pareil.

11. Les quatre cents coups

JE FAISAIS TOUT LE TEMPS la bringue, à Los Angeles. J'ai vraiment déconné. Une nuit de 61, je me suis battu avec George Moore, un cousin de mon cousin Carlos. C'est là que je me suis fait ces balafres que j'ai sur la figure. Ils allaient tous à Tijuana pour la soirée, faire la fête. Ils me disent de venir.

– J'peux pas, j'ai pas d'argent.

– T'inquiètes, on paiera pour toi. Allez, viens.

Je dis oui et on s'entasse à six dans le break de George. Il y avait George, sa femme Clarice, ma belle-sœur N.E., un ami de George, ma petite amie Lorine et moi. On planait complètement, on avait pris des cachets et on picolait en même temps. De la tequila et autre chose, j'ai oublié quoi. Ça nous rendait un peu azimutés, on sifflait tout ce qu'on avait sous la main et on jetait les cadavres par la fenêtre en roulant. Au retour, on devait passer chez le frère de George. Il faisait une soirée.

À notre arrivée, Arnold Moore et sa copine sont en train de s'engueuler. Elle sort comme une furie de la maison. Je m'approche d'elle et je lui dis : « Allez, reviens, on est venu faire la fête. »

Sur ce, Lorine pique sa crise et m'accuse de coucher avec la copine d'Arnold. Elle me colle une baffe, alors je l'attrape, je lui en colle une aussi et je la pousse de mon chemin. C'est là que George Moore tente de me dire que je ne devrais pas la taper. Mais de mon point de vue, elle débloquait et c'est elle qui avait cogné en premier. Je lui dis : « C'est ma femme, pas la tienne, OK ? »

Il m'a chopé. On a commencé à se battre, je l'ai retourné, plaqué au sol et je l'ai boxé un peu. Mais il a pu se relever et il a couru jusqu'à son break. Il avait ce couteau, comme un gros cran d'arrêt, qu'il utilisait au boulot. Mon frère Jesse l'avait aiguisé pour lui.

Moi je ne l'ai pas vu faire, j'avais le dos tourné et j'allais vers la maison en pensant que c'était terminé. Mais Arnold le voit débouler et il tente de l'arrêter. Alors George a planté son propre frère, dans la cuisse et jusqu'à l'aine, tellement il était à la masse. Après ça il arrive par-derrière et il me saute dessus, il me bloque le bras dans le dos. Je riposte illico, je ne savais toujours pas qu'il était armé. Trois fois il m'a taillladé avant que je comprenne ce qui m'arrivait. Sur le côté de la figure et le sourcil, dans le crâne, le long de l'oreille et de la mâchoire, sur la main. C'est là que je suis tombé par terre et qu'il a grimpé sur moi, rebelote avec ce foutu couteau. J'ai eu les deux mains entaillées en essayant de lui enlever. Ce n'était pas un couteau fait pour poignarder. Il était plus carré, presque comme un cutter. J'ai bien failli le lui prendre, je tirais dessus comme un taré. Finalement je n'y suis pas arrivé, mais à peu près à ce moment-là la police a débarqué. Quelqu'un les avait appelés à cause de tout ce tapage qu'on faisait. Les flics ont foncé sur lui, ils nous ont séparés, ils l'ont arrêté et ils m'ont emmené moi et son frère à l'hôpital. Je pissais le sang, j'avais des coupures partout sur le crâne et la figure, cinq balafres en tout. Son frère a eu douze points de suture à la cuisse, ou des agrafes, je ne sais plus.

Quand il est sorti, George est passé me voir, il voulait s'excuser. Mes cousins Frank Ware et Carlos étaient furax contre lui. Carlos et moi, on était très proches. J'étais comme un grand frère pour eux. Je faisais la tournée des bars avec eux. J'avais deux ans de plus, alors j'étais un peu le chef de la bande. Frank n'arrêtait pas de me demander quand est-ce que je voulais aller choper George.

Mais je lui ai fait : « Putain, tu vas me lâcher avec ça, oui ? » Je savais qu'on était tous déchaînés à cause des cachets et de l'alcool. George l'était et je sais que moi aussi, sans compter que je l'avais sûrement blessé dans son orgueil un petit peu. Il avait trois ou quatre ans de plus que moi. Et puis je savais que je finirais en taule si je cherchais à me venger. Alors j'ai

laissé tomber, il est venu et il s'est excusé. Je n'ai pas porté plainte et la police l'a relâché.

Je connaissais George depuis tout petit, on avait grandi ensemble. Les Moore étaient comme la famille, des cousins de certains de mes cousins. Son frère Arnold s'était fait blesser en tentant de m'aider. Quand j'ai vraiment pris le temps de réfléchir à tout ça, je me suis dit à quoi bon ?

GEORGE M'A DÉGOTÉ un boulot comme agent d'entretien dans l'entreprise où il était, un job de nuit. Comme cette entreprise avait des contrats avec plein de monde je suis allé un peu partout, dans la tour de contrôle de l'aéroport de Santa Monica, dans des bureaux avec des ordinateurs, je me souviens d'un à Hollywood, d'un autre à Pasadena. J'ai travaillé dans le désert, à nettoyer les bureaux de la TRW, le groupe industriel qui fabriquait des pièces pour les avions militaires. Dans la même semaine on pouvait m'envoyer à deux ou trois endroits différents. Une fois je me suis retrouvé avec le frère de George, Arnold, à faire le ménage dans un petit centre commercial de la Vallée, à une trentaine de kilomètres de là où j'habitais.

Un des gars qui bossaient avec moi venait du Mississippi. C'était un peu le chef, vu qu'il avait été embauché avant les autres. Ce gars nous disait toujours : « Faites gaffe, touchez à rien, ils ont des yeux partout. N'essayez surtout pas de piquer un truc. »

On avait huit heures pour faire le boulot, mais on a fini par être tellement rodé, on faisait ça si vite que c'était souvent plié en quatre heures. Du coup, des fois, il y en avait un qui bossait jusqu'à une ou deux heures du matin, pendant ce temps-là les autres se barraient et après ils revenaient. Le job était fait, c'est ce qui comptait. On allait faire un tour à la cafète, on se servait un truc qui nous faisait plaisir, des restes de poulet ou autre. Ou alors on allait au supermarché du centre commercial et on piquait un peu de jambon et de fromage.

On regardait la télé une heure ou deux. Il y avait ces machines pour s'entraîner – faire des abdos, du vélo, et j'en passe –, on en faisait un coup. On regardait les films qui passaient la nuit, vu qu'on ne débauchait pas avant 6 h 30, le matin.

Une fois j'étais en pause, je regardais la télé, et Arnold fonce au supermarché se prendre un truc à grignoter. Il voulait être ressorti avant l'arrivée des magasiniers. Sauf qu'il y avait un vigile là-haut, et il nous avait à l'œil. Il voit Arnold courir, il fait un geste et un truc tombe. Ça fait du bruit. Je l'entends et j'appelle Arnold pour le prévenir : « Gaffe, on dirait bien qu'il y a quelqu'un là-haut. »

Arnold et le gars du Mississippi vont voir. Ils découvrent ce vigile blanc, ils lui disent de sortir. « Qu'est-ce que tu fais ? Tu nous surveilles ? »

L'autre répond : « Non, non, pas du tout », que ce n'était pas nous qu'il surveillait mais les types qui bossaient au supermarché. Il nous surveillait clairement, mais il n'a pas osé nous le dire en face.

Certains magasiniers étaient mexicains. On faisait la course ensemble avec les chariots de supermarché. Une fois, sans faire exprès j'ai percuté une cloison qu'ils avaient mise entre les caisses, je l'ai flinguée. Je n'ai rien dit mais le Mexicain m'a dénoncé, en disant que c'était Arnold et moi.

Un soir, je vais aux toilettes. Je tombe sur le chef qui venait du Mississippi, le pantalon aux chevilles et des chemises tout autour des jambes, quatre chemises scotchées et une dernière sous sa chemise à lui. Ça faisait cinq en tout, plus un autre pantalon qu'il avait réussi à enfiler sous le sien ! Il faisait juste plus gros qu'il était en vrai. Je lui dis : « Qu'est-ce que tu fous ?

– Oh, rien, je me suis pris deux ou trois trucs. Tu peux aussi, tu sais. » C'était le même qui nous disait de ne surtout pas voler.

ON ÉTAIT au All Nation Bar, à l'angle de Broadway et de la 84e Rue, à quelques pâtés de maisons de Manchester Avenue. C'était un vendredi soir d'avril 62. Quelqu'un se pointe en disant que les flics ont fait une descente au « temple » des Black Muslims et qu'ils l'ont criblé de balles. Cette mosquée était à la hauteur de la 54e et Broadway, à un peu moins de cinq kilomètres à pied du bar où on était. À l'époque j'habitais dans la 45e, à proximité de Broadway, pas très loin donc. Ce jour-là les flics ont tué une personne et je crois bien qu'ils en ont blessé six ou sept autres, et qu'un des gars est resté paralysé.

Après cette histoire, Malcolm X a parlé de rassembler les Black Muslims de tout le pays pour venir défier la police de Los Angeles. C'est sûrement là qu'Elijah Muhammad, le chef de la Nation de l'Islam, a décidé de se débarrasser de lui. J'avais déjà des contacts avec certains Muslims de Los Angeles à l'époque, mais jamais ils ne discutaient de Malcolm X. J'ai entendu parler de lui seulement quand je suis allé vivre à Detroit. Un an et demi après cette fusillade, Malcolm a été suspendu de l'organisation pour avoir fait cette fameuse déclaration « *Chickens come home to roost* » (les poulets rentrent au poulailler), au moment de l'assassinat de Kennedy. Comme pour dire c'est bien fait pour lui. C'est comme ça qu'il en est venu à fonder son organisation religieuse. Je suis sûr que des Black Muslims sont restés avec Malcolm à Los Angeles, mais je n'ai jamais été en contact avec eux. À l'époque, je ne savais rien de tout ça.

C'est juste que quand les flics ont fait cette descente au temple, moi j'étais à même pas cinq kilomètres de là. Tout le monde en parlait le lendemain, et les gens disaient que les flics avaient vraiment tiré sur tout ce qui bougeait.

JUSTE APRÈS CETTE FUSILLADE, je me suis fait arrêter. C'est un ami qui conduisait ma voiture parce que j'avais oublié de prendre mon permis. Des types sont venus nous voir, ils ont traversé la rue, ils voulaient savoir si on allait en direction du nord et si on pouvait les emme-

ner. À peine ils s'étaient assis à l'arrière que les flics nous font ranger sur le bas-côté et fouillent le véhicule. Ils trouvent un canif caché dans le siège arrière, mais comme c'était ma voiture, c'était censé être le mien.

À tous les coups, c'est un des types qui l'avait coincé entre les sièges. Je dis : « Je sais pas ce qu'il y a à l'arrière, moi, je viens de l'acheter cette voiture. Je n'ai même jamais ouvert ce siège. Ce canif aurait très bien pu y être quand je l'ai achetée.

– C'est ta voiture, alors c'est ton canif. »

Les flics nous ont embarqués au poste, moi et mon ami conducteur. C'est la première fois que je me retrouvais au commissariat du 10e.

Mon copain n'arrivait pas à la fermer, et il a fini par leur balancer : « Pourquoi vous faites ça, je gagne mieux ma vie que vous. »

Ils n'ont pas trop aimé sa façon de parler, alors ils nous ont collé avec les autres criminels en attendant de trouver un truc sur nous. Au final, ils nous ont relâchés et on n'a même pas été inculpés. Juste du harcèlement.

J'avais déjà remarqué, dès qu'on était plus de deux dans une voiture ils nous faisaient garer sur le côté. Comme ça. Toi t'as rien fait, mais ils veulent vérifier quand même. Ils t'arrêtent, et ensuite ils entrent ton nom dans le système, histoire de voir si tu n'aurais pas oublié de payer une contravention, s'il n'y aurait pas un mandat d'arrêt contre toi.

UNE FOIS J'ÉTAIS avec deux gars de l'Alabama, mais que j'avais rencontrés à L.A. On monte en voiture après avoir bu un coup au All Nation Bar, on prend Manchester Avenue pour rentrer. On tourne à droite, et voilà les flics qui rappliquent. Je ne sais pas d'où ils sortaient mais d'un coup ils étaient là, juste à notre hauteur, à zieuter à l'intérieur de notre foutue voiture. On continue à rouler en direction de Hoover Street, on devait déposer quelqu'un là-bas. On arrive dans le secteur, on tourne à droite et les flics coupent par une station-service pour nous coller au

train pendant un instant, et au final nous faire ranger sur le côté.

« Sortez du véhicule. »

On n'avait rien fait. On venait juste de quitter le bar. Le type qui était au volant, il n'avait pas bu grand-chose. Nous on était chargés, mais pas lui. Pas eu le temps.

Je leur demande : « Pourquoi vous nous arrêtez ? Je sais que mon ami conduisait comme il faut. Alors ? C'est parce que vous avez vu quatre Noirs en bagnole que vous nous arrêtez ?

– On a le droit de vous demander de vous ranger sur le bas-côté pour n'importe quel motif. »

Du tac au tac, je sors : « Pour n'importe quel motif, ou pour rien ? Juste pour nous harceler, peut-être ? »

Lui non plus, il n'a pas aimé ma façon de parler. Il m'a fait une fouille au corps, et j'avais ce grand couteau dans ma poche. Il a sorti le cran d'arrêt et il m'a dit : « Tu sais donc pas que ce couteau est illégal ?

– Illégal ? On m'a arrêté la semaine dernière et l'agent m'a rien dit, il me l'a redonné et il m'a rien dit. » C'était des salades.

– Et moi je te dis que c'est illégal, il fait plus de neuf centimètres de long. T'as déjà été au poste du 10e ? »

Je m'y étais retrouvé pas longtemps avant, mais je lui ai répondu que non.

« Tu demanderas à tes potes ce qu'on fait aux petits malins dans ton genre, là-bas. » Il m'a dit ça texto, les petits malins dans ton genre.

Du coup je lui ai fait : « Vous venez de l'Alabama ?

– Non, j'ai vécu toute ma vie à Los Angeles.

– Je vous demande ça parce qu'en quittant l'Alabama, je pensais échapper à tout ça, à tout ce que j'ai subi là-bas. »

Ça l'a calmé un peu. Il est allé au coffre, il a jeté le cran d'arrêt dedans. Il s'est mis à faire comme s'il n'était pas raciste du tout. Au final, il ne nous a même pas donné de prune et ils nous ont laissés partir. Alors on est partis.

12. Retour provisoire

UN SOIR, J'ÉTAIS SORTI et je suis arrivé en retard au boulot. Quelqu'un avait pointé pour moi mais le vigile m'a vu entrer. Je me suis fait virer. Ils ont dit que c'était comme si j'avais volé.

Du coup, je ne travaillais plus. J'ai profité que deux cousins et mon oncle Jamie retournaient en Alabama pour aller avec eux, et j'y suis resté trois mois entiers en 62. On a commencé par faire Los Angeles-Chicago. On a passé un jour ou deux là-bas avec un cousin, puis direction Detroit. Là, mon oncle s'est marié avec la mère de sa petite fille. Ça faisait un bail qu'ils étaient ensemble, et il s'est marié. Une semaine après, on a pris la route pour l'Alabama.

Ocie était déjà à Bessemer. Ma belle-sœur Grace était retombée enceinte, et ils se sont remis ensemble. Quand je suis arrivé, mon frère m'a demandé de l'attendre deux petites semaines, le temps de réparer sa voiture, comme ça on pouvait faire la route à deux pour retourner à Los Angeles.

La voiture d'Ocie est restée un moment au garage, plus de deux mois. J'ai commencé à me dire que j'étais rentré pour de bon.

JE SUIS RETOURNÉ habiter chez ma mère. Sadie B. était très active, avec ses plantes et tout. Elle avait son jardin à s'occuper, les gombos, les choux en feuilles, les tomates, un peu de maïs. C'était du boulot de faire ce jardin. Elle avait aussi deux arbres qui donnaient des pêches dans le jardin de devant et de derrière. Des fleurs devant, et cette plante qu'on appelle oreilles d'éléphant, aussi.

Elle et ses sœurs, elles avaient toutes grandi à la ferme. Elles étaient habituées à travailler dur.

À ce moment-là, toutes les sœurs de Sadie vivaient dans les parages de Bessemer, sauf la plus jeune, Delores, qui était déjà partie s'installer à Detroit. Mais mes tantes Clara Mae, Bea et Tulla habitaient toutes à Bessemer, et près de

chez Sadie B., en plus. Mes grands-parents vivaient avec Clara Mae. Ensuite il y avait tante Patience, qui était dans la banlieue sud de Birmingham avec Lillie, Ann et Lou. Le grand frère de Sadie B., William, avait été tué dans un accident de travail, électrocuté, il y avait longtemps de ça. Henry, l'autre frère, vivait à Bessemer, Elbert à Tuscaloosa et Charlie à Hueytown. Et enfin, le petit frère Jamie à Los Angeles.

Sadie B. ne faisait plus ses soirées. Mais elle avait tout le temps des rentrées d'argent. Elle travaillait encore. Et les gars passaient encore chez elle boire un verre. C'était sans arrêt. Elle avait quelques clients, ils venaient vraiment tout le temps. Des fois ils amenaient quelqu'un. Quand les nouveaux commençaient à la connaître, ils revenaient. Les habitués ne la payaient pas forcément sur-le-champ. Ils venaient après le boulot, ils prenaient un verre ou une demi-pinte, et ils payaient après. Ils repassaient le week-end, une fois qu'ils avaient reçu leur chèque.

À cette époque, Sadie B. planquait un bidon de trois gallons dans le jardin, enterré dans la terre près du ruisseau. Quand elle était à sec, elle allait remplir ses bouteilles là-bas. Plus d'alcool dans la maison.

La police a fouillé partout. Jamais ils n'ont eu l'idée de regarder dans le jardin. Ils ont regardé sur les côtés de la maison, sous la maison, mais pas dans le jardin.

UN JOUR, je jouais aux dés chez quelqu'un dans la rue où j'avais grandi, la 10e Avenue. Une de mes tantes s'était installée dans notre ancienne maison. On jouait aux dés juste en face, moi, mon cousin Rob et quelques autres. Dans le tas il y avait un petit jeune qui ne lançait pas les dés, et moi non plus, mais on avait misé. Si le joueur gagnait, tu gagnais aussi. Mais si tu pariais contre lui et qu'il gagnait, tu avais perdu et c'est toi qui devais payer. Je décide de miser contre le joueur, mais je change d'avis au dernier moment et j'annule tout, juste avant qu'il lance les dés. Il

les lance deux fois, et deux fois il tombe sur un trois et un deux. Il gagne le point.

Le petit jeune commence à baragouiner que j'ai perdu et que je lui dois des sous. Je lui fais : « J'ai annulé juste avant. Je l'ai dit deux ou trois fois, j'annule le pari. »

Il continue à râler en disant : « Tu l'as pris, hein ? Tu l'as vraiment pris ! »

Clairement, il cherchait la bagarre. Il avait une main dans la poche, alors je me suis levé et j'ai mis la main dans la mienne, comme lui. J'avais un coupe-chou.

Le petit jeune rabâche : « Tu l'as pris, hein ?

– Tu veux que je te dise que je l'ai pris ? OK, je l'ai pris. »

Il avait toute une bande avec lui, ils étaient quatre ou cinq, des voyous mais tous plus petits que moi, des ados vraiment, j'avais au moins deux ou trois ans de plus qu'eux. Je connaissais un des gars parce que j'avais été copain avec son grand frère. J'étais allé le voir chez eux, j'avais fait du vélo avec eux, j'avais joué aux billes, tout ça. Bref, il me connaissait.

Mon cousin Rob me sort : « Allez, Sam, on s'en va, on s'en va », et il va pour me tirer par la main. Dans le mouvement, le rasoir s'ouvre et il se coupe la main.

Je m'en vais avec mon cousin. Le petit jeune nous suit en baragouinant toujours, il fait tout pour faire du grabuge. Il avait juste envie de me planter, c'était son truc, de planter les gens. On est partis et lui il continue, il ne veut pas lâcher l'affaire.

Un de ses potes me fait savoir ce qu'il pense en disant : « Je suis pas avec lui sur ce coup-là. » Deux ou trois autres laissent tomber. Ils n'avaient pas envie d'être embringués là-dedans juste parce que ce type voulait jouer au caïd.

L'autre continue toujours alors je lui sors, texto : « Laisse-moi te dire un truc, mec. Des blancs-becs comme toi, je leur donne une bonne leçon tous les jours, alors vas-y, viens. » Juste pour qu'il pige qu'il ne sait pas qui je suis, il ne sait pas à qui il se frotte.

Dans sa bande de potes, personne n'a essayé de m'attaquer. Et le petit jeune a reculé. Avec Rob, on l'a planté là.

LA DEUXIÈME FILLE d'Ocie et Grace est née quand j'étais en Alabama cette fois-là. On l'appelle Fay, mais son vrai nom c'est Laquita. Elle est née en novembre 62. J'étais avec Ocie le jour où il a emmené Grace à l'hôpital. Plusieurs années après, j'ai raconté à Fay qu'elle avait bien failli arriver dans la voiture. Il y avait 15 ou 20 km entre Bessemer et Birmingham. C'est là que Grace était obligée d'accoucher. Il y avait un hôpital public où on pouvait aller quand on n'avait pas de couverture santé. C'est pour ça qu'on est allé si loin, ce jour-là.

LA VOITURE D'OCIE a enfin été réparée et on est repartis à Los Angeles.

Quelques semaines après, ma fille Sammie Louise est née, en janvier 63. Les autres gosses se sont mis à l'appeler Lulu.

QUAND J'ÉTAIS À LOS ANGELES, je planais la plupart du temps, je carburais à l'alcool mais je prenais aussi du speed, ces petits cachets qui vous font tenir des heures. Je sais que j'étais à la masse des fois, et je me retrouvais tout le temps dans des embrouilles.

Un jour de 63, je me suis battu avec mon frère Jesse. Il vivait un peu plus loin, dans Avalon Boulevard. Il avait fait une fête et Clarice, la femme de George Moore, s'est mise à jacasser à tort et à travers. Je ne me souviens plus comment c'est venu. Mais elle a mis sur le tapis cette histoire entre George et moi, quand on s'était bagarré. J'étais bourré, et ça m'a foutu en rogne. Je lui ai dit de la fermer et j'ai commencé à faire une scène de tous les diables. Alors Jesse m'a dit de partir, et il m'a flanqué dehors. C'est là qu'on en est venu aux poings, mon frère et moi, devant sa maison. Je l'ai retourné en deux coups de cuillère à pot. Mon cousin James Ware nous a séparés, mais Jesse est retourné à l'intérieur

pour attraper son flingue. Il ne savait plus comment me prendre. J'étais arrivé à un point où plus personne savait comment me prendre.

Mon cousin James voulait éviter que ça dégénère. « Allez, Sam, t'es chez lui. Laisse tomber, et va-t'en. »

Mon cousin James avait trois ou quatre ans de plus que moi. Il savait comment me parler. J'avais grandi avec lui, j'étais habitué à l'écouter. Alors je suis parti.

JE ME SUIS PRIS la tête avec mon oncle Jamie Ware, aussi. Carlos et moi, on s'était mis avec ces deux filles. Un jour, on passe les voir chez elles. Mais les filles refusent de nous ouvrir. Le truc, c'est que mon oncle et mon cousin James Ware étaient à l'intérieur, et ils faisaient comme s'il n'y avait personne.

Quelque chose m'a dit qu'elles nous menaient en bateau. « Vous feriez mieux d'ouvrir, parce qu'on va nulle part, on sera encore là demain matin. » Il était deux ou trois heures du matin, et comme elles ont vu qu'on ne rigolait pas, elles ont fini par ouvrir.

Je suis parti au quart de tour. On était resté debout toute la nuit. Et voilà mon oncle qui fricotait avec ma copine, alors que c'est moi qui étais censé être avec elle. J'ai dû donner une baffe à la fille, je pense. Mon oncle a dit ça suffit, qu'on n'était pas chez nous. J'étais parti pour la cogner encore mais elle a couru se cacher derrière mon oncle. Il m'a sorti : « Je t'ai dit d'arrêter. Si tu le fais pas, c'est à moi que t'auras affaire. » Alors je me suis jeté sur lui et je l'ai plaqué au sol, j'étais sur lui et je l'étranglais.

Mon cousin James a commencé à me parler calmement, et il nous a séparés. « Stop, Sam. Arrête. Tu sais bien qu'il est ta famille. »

QUAND J'ÉTAIS PETIT, c'était comme dans la chanson de James Brown, *It's a Man's World*, c'était un monde d'hommes. L'homme était censé se faire obéir de sa femme. En tant qu'homme, c'est ce que tu étais censé

faire. C'est ce que j'ai vu en grandissant, avec mon papa et mes oncles. J'ai toujours vu ça. Quand tu es gamin, c'est ton père ou ton oncle qui est l'homme de la maison. Ils sont là, ils parlent. Toi, tu les écoutes. Si tu veux devenir un homme, il faut être comme eux. Tu crois bêtement que c'est comme ça, que les choses sont comme ça. J'ai grandi dans une maison où c'était comme ça. Sauf que c'est partout. Dans les films, à la télé, dans les chansons. La plupart des hommes pensent toujours ça, aujourd'hui. Dans les années 70, j'ai eu la chance d'être en contact avec des gens qui avaient d'autres idées. Ça m'a aidé à ouvrir les yeux. La discrimination, je connaissais. Je me suis rendu compte que les femmes étaient traitées moins bien que les hommes. Et j'en suis venu à mieux comprendre le système, et le fait que si tu veux changer le système, tu dois changer ça aussi.

Mais à l'époque, je croyais que les hommes étaient censés dire aux femmes quoi faire. Que c'était toi, le boss. Quand tu es jeune on te répète tout le temps que tu es un homme, que tu ne dois pas pleurer. Comment ça, pleurer ? T'es une gonzesse ou quoi ? Tu es censé t'endurcir. Alors pas question de chialer. Pendant des années, je ne l'ai pas fait. J'imagine qu'en grandissant, ton corps s'habitue.

13. La Nation de l'Islam et la rue

EN 63, le KKK a fait sauter cette église à Birmingham. Ils se sont pointés là-bas et ils l'ont fait exploser – une église, et quatre jeunes filles ont été tuées. Depuis le début, le KKK faisait des trucs dans ce genre. Mais quand ils ont fait sauter cette église, ça a fait beaucoup de bruit. Quatre mortes, quand même.

J'étais à Los Angeles quand c'est arrivé. Je me suis dit qu'il faudrait faire quelque chose – mais qui pour agir ?

En 64, j'ai commencé à discuter avec des frères musulmans dans la rue. Je vivais à moins de deux kilomètres de la mosquée de la Nation de l'Islam, à l'angle de Broadway et de la 54e. Ils étaient très souvent là, à distribuer des tracts, à inviter les gens à venir, à échanger avec eux. Les Black Muslims parlaient de bâtir un système noir pour les Noirs. C'était des hommes soudés, ils étaient très militants.

Avant de quitter la Californie, j'ai croisé une jeune Noire qui travaillait au centre pour les chômeurs. Elle m'a demandé : « Pourquoi tu te coiffes comme ça ? »

Je lui ai dit : « Parce que j'aime bien. » Je les faisais défriser à l'époque, c'était la mode pour les hommes.

Je pense qu'elle faisait partie des Black Muslims. C'était la première personne à me sortir un truc comme ça, un truc censé me faire réfléchir à ma façon d'être et d'agir. Mais ça n'est pas allé plus loin. Elle n'avait pas le temps de bavarder, elle bossait.

Plus tard, un Black Muslim de Detroit a commencé à me parler de la même chose. Il m'a parlé des Noirs et comment ils ne devaient pas beaucoup s'aimer, vu comme ils essayaient de ressembler aux Blancs. « Qu'est-ce qui se passe, t'aimes pas tes cheveux ? » C'est là que j'ai arrêté de les faire défriser. Ensuite, lui et moi on a parlé à un autre gars de la même chose.

Mais ça, c'était plus tard, deux ans après.

À Los Angeles, je discutais souvent avec les frères musulmans. Je ne suis jamais allé au temple par contre, parce que je traînais tout le temps dans la rue, à fumer de l'herbe, à me droguer, à picoler et faire la bringue.

UN SOIR, je venais de quitter l'All Nation Bar avec un gars du nom de William Olds. Il y avait une soirée chez quelqu'un pas loin, on y va. On tombe sur ces gars de l'Alabama, Eddie Robinson et Kurt quelque chose. Ensuite un autre se pointe, qui avait toute une bande avec lui. Il commence à s'embrouiller avec Olds. On ne connaissait pas ces mecs, on ne savait pas ce qui leur passait par la tête. J'ai trouvé un téléphone et j'ai appelé le bar, qui n'était qu'à cinq cents mètres de là. Juste pour leur dire, au cas où il se passerait un truc.

Quelques gars de l'All Nation ont débarqué. À ce stade on avait quitté la fête, on était dehors, et ces types continuaient à déblatérer sur nous. Un des habitués du bar, un gros baraqué, il est venu vers moi et il m'a fait : « Lesquels ? »

J'ai jeté un coup d'œil vite fait vers un. Mon grand costaud est allé voir le mec direct et il lui a dit : « Toi, là, t'emmerdes mon copain ? » Et sans transition il lui a donné un coup de boule, vlan.

Le reste de la bande, ils étaient choqués. C'est quoi ce bordel ? Ils ne sont pas restés assez longtemps pour le savoir.

Un mois après, je me retrouve à une fête avec les mêmes gars de l'Alabama, et voilà que se pointent trois des mecs qui avaient agressé mon pote Olds. Il y en a un qui dit : « Ouais, c'est bien celui qui a pris le téléphone pour appeler ces abrutis au bar. » Les types voulaient en découdre. Je me suis bastonné avec un dans les toilettes, ça s'est pas trop mal passé. Mais une fois dehors, les deux autres m'ont sauté dessus. Je me suis retrouvé par terre, à encaisser les coups.

Ça m'a vraiment foutu les boules. Alors je me suis tiré de là et je suis allé voir un ami à moi, Roy. Je voulais voir s'il n'aurait pas un flingue. Un copain de Roy qui était là avait

un calibre 38, et il était d'accord pour me le prêter. Mais Roy me connaissait, et il savait que j'avais trop les nerfs pour être armé. Le copain a fait : « Désolé, mec, je crois que je vais pas te prêter mon flingue, finalement. »

Je reprends le volant pour aller voir cette fille. En chemin, je me prends un poteau et je le dégomme. Résultat, c'est elle qui m'a ramené. Elle était azimutée. J'étais défoncé.

Quand on arrive à la fête, ils étaient partis. Je frappe et j'entre.

Le gars se met en boule. « Qu'est-ce que tu fous là ? » Mon vieux, il était furax de me voir revenir. « Barre-toi de chez moi, sale négro.

– Mec, je suis pas ici pour toi, mais si tu me fais chier, tu vas me trouver. »

Sur ce il va dans sa chambre, peut-être pour prendre un flingue.

Un autre gars de l'Alabama qui me connaissait me fait : « Allez, Sam, allez. Viens, mec, on y va, on se casse d'ici. » Je l'ai suivi dehors. Je suis remonté en voiture, et ma copine m'a ramené chez elle.

Ce n'était pas la première fois que je me retrouvais dans des histoires comme ça. Ce type aurait pu me tuer ou me refaire le portrait, ou alors c'est moi qui l'aurais tué et j'aurais fini en taule. C'est sûrement ce qui me serait arrivé, tôt ou tard, si je n'avais pas commencé à ouvrir les yeux. Quand tu es dehors à faire des conneries, quand tu es dans la rue, tu as tout le temps des embrouilles. Si un type t'agresse, il doit comprendre que tu ne vas pas te laisser faire, que tu vas lui faire pareil. Quand tu commences à en apprendre un peu plus sur le monde, tu n'as plus envie d'être comme ça. Mais à l'époque, on aurait dit que je ne faisais que ça.

14. 1965, les émeutes de Watts

UNE FOIS DE PLUS, je me suis fait virer, et je suis retourné en Alabama avec mon frère Jesse en 65.

Sur la route, on est passé par ces petites villes, Livingston et York, en Alabama. Les gens portaient des pancartes, ils manifestaient. Ils demandaient le droit pour les filles et les femmes noires de postuler comme caissières. Il n'y avait rien pour elles. C'était forcément des Blanches qui faisaient ce genre de boulot. Les Noires ne pouvaient faire que le ménage dans les magasins. Elles avaient été au lycée, elles étaient qualifiées, mais impossible de travailler à la caisse. La plupart des clients dans ces magasins étaient noirs, en plus, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de Blancs qui vivaient dans ces quartiers. Mais rien à faire, les Noirs n'avaient pas le droit d'avoir « un travail de Blanc ». C'était comme ça toutes ces années où je suis resté en Alabama.

Du coup des jeunes Noirs manifestaient là-bas, à plus de 200 km au sud de Birmingham. Ça faisait un moment qu'il y avait des manifs à Birmingham, mais je n'avais rien vu de tout ça. J'étais en Californie. Alors quand je les ai vus avec leurs pancartes, c'était genre « La vache, ils sont dans la rue ! » Ces manifs ont joué un rôle très important dans l'histoire des Noirs.

Mais je ne crois pas que j'aurais pu tenir très longtemps. Impossible de faire comme Martin Luther King et les autres. J'avais vu ces types par terre, qui se laissaient tabasser sans rien faire par les racistes. Alors là, non merci, pas question. Je n'étais pas prêt pour ça. Moi j'étais pour rendre coup pour coup, pour renverser la situation. Je ne pouvais pas être pour la non-violence. J'étais incapable de laisser quelqu'un me cogner sans broncher. C'était déjà vrai avant que j'entende parler de Malcolm X, de ce qu'il avait à dire. C'est comme ça que j'ai grandi, c'est tout. C'est pour ça que je respectais les frères musulmans de la Nation de

l'Islam. C'est des gens qui restaient debout. Et dans leurs discours, ils parlaient de se défendre.

ON EST RENTRÉ à Los Angeles juste avant que ça pète. Ça devenait de pire en pire avec la police, ils harcelaient tout le monde. J'étais en voiture avec ce type, dans le quartier de Watts, juste à côté du poste de police. Ils nous ont arrêtés, on était trois dans la bagnole. En plus il faisait jour, il était encore tôt. Je ne me souviens plus la raison qu'ils nous ont sortie. Mais c'est là qu'ils ont vérifié et mon copain avait oublié de payer une contredanse. Et là, on était faits comme des rats.

Ensuite ils me sortent un truc comme quoi ils en ont après quelqu'un nommé Sam, le même prénom que moi. L'inspecteur aboie dans la radio : « Amenez-le-moi, amenez-le-moi tout de suite ! »

Ils essayaient de me coller sur le dos un truc qui s'était passé à Watts.

« Ça peut pas être moi. C'est forcément un autre. Je connais même pas le quartier. J'ai jamais habité ici, j'y ai pas de famille non plus.

– Depuis combien de temps t'es en Californie ? » J'ai eu droit à ça un moment.

Ils ont fini par me dire de partir. Mais mon pote, ils l'ont gardé. Il nous a laissé sa voiture, mais on ne voulait pas la garder alors on l'a amenée chez son oncle. On le connaissait de l'All Nation Bar. Il organisait des paris clandestins.

C'EST LÀ QUE C'EST ARRIVÉ, les émeutes d'août 65 à Watts.

Mon cousin Carlos est venu me raconter ce qu'il avait vu. C'est là-bas que la révolte a commencé, là-bas qu'ils ont piqué des mannequins dans un magasin, qu'ils les ont recouverts de pancartes avec des revendications dessus et qu'ils les ont mis dans la rue.

Carlos était à Watts mais après ça a commencé à se propager, au nord, à l'est et à l'ouest, ça s'étendait de partout.

Un gars me dit de venir : « Ramène-toi, ils sont en train de se taper les magasins. » C'est même arrivé dans le quartier où j'étais. J'oublie le nom des rues maintenant mais il y avait Vermont Avenue, avant d'arriver à Crenshaw Boulevard, et d'autres encore. Bref, je suis allé là-bas avec une amie qui m'a emmené, pas très loin de là où elle habitait.

Ils pétaient la vitre d'un magasin, et ensuite tout le monde entrait. La plupart du temps, les gens ressortaient avec seulement de la bière et du vin. La première chose qu'ils prenaient quand ils pillaient un magasin, c'était les clopes et l'alcool. C'était dingue, tout disparaissait en quelques secondes. Ce qu'ils ne buvaient pas ou ne fumaient pas, ils pouvaient le revendre. Il restait le vin et la bière ; ça, ça partait après. Les gens ont dévalisé d'autres magasins, ils ont pris à manger, ils ont même embarqué des meubles. Ils avaient besoin de ces choses, et ils ont pris tout ce qu'ils pouvaient emporter sans se faire choper.

Les flics étaient encore là, on les a vus. Ils sont restés sans rien faire, ou alors ils passaient en voiture de patrouille. Il n'y en a pas un qui s'est mis devant un magasin pour faire barrière. Ils sont restés en retrait et les gens, tranquille, ils entraient par les vitrines cassées, ils remplissaient leurs cabas, ils ressortaient et ils passaient juste sous leur nez pour rentrer chez eux.

J'ai vu une femme demander à son garçon de surveiller un poste de télé le temps d'aller chercher quelqu'un pour l'aider à le transporter. Un type est arrivé, il a essayé de prendre la télé mais le garçon lui a sorti : « Non, tu peux pas avoir celle-là, c'est la télé de ma mère. Ma mère a dit de laisser personne la prendre. » Il devait avoir dix ans à tout casser.

Le type a répondu « OK », et il a passé son chemin.

15. Un poste chez Northrop, départ de Los Angeles

J'AI COMMENCÉ à prendre des cours en 65, plein de cours, pour apprendre l'électricité, des trucs comme ça. C'est le centre pour les chômeurs qui m'a fait faire ça. Sauf que je n'ai jamais trouvé de boulot avec ce que j'ai appris.

Après ça, j'ai recommencé comme agent d'entretien, le truc que je faisais avant. Une fois, la boîte m'a envoyé chez Northrop Aircraft pour nettoyer. C'est là que j'ai rencontré un jeune Blanc, il devait avoir une vingtaine d'années. Je nettoyais son bureau. C'était petit mais il avait une grosse machine dedans, avec plein de boutons, il était chargé de la faire marcher. On discutait un peu quand je venais faire le ménage.

Un jour, il me demande : « Comment ça se fait que tu ne travailles pas pour l'entreprise ?

– J'ai posé ma candidature, mais on m'a jamais appelé. » Quand tu travailles pour des sous-traitants, ils passent un marché avec l'entreprise, ils s'engagent à ne pas t'embaucher sauf si tu démissionnes et que tu reviens les voir.

Le gars me dit : « Je connais des gens haut placés, je vais leur parler, voir si on peut te faire entrer. »

Deux semaines après, je viens nettoyer son bureau et il m'annonce : « J'ai discuté avec quelqu'un. Quand tu as terminé, va au service du personnel et refais une demande. Dis-leur que c'est BabaJohn qui t'envoie. » Je ne sais pas comment il écrivait ça, mais je n'ai jamais oublié son nom.

Résultat, je vais voir le type, je lui dis que BabaJohn m'envoie.

« BabaJohn ? il fait.

– Ouais, BabaJohn. »

Il répète : « C'est BabaJohn qui t'envoie ?

– Oui. Écoutez, si vous ne me croyez pas, appelez-le. » Je ne le savais pas à l'époque, mais le jeune Blanc qui m'avait

dit d'aller au service du personnel, ce BabaJohn était son père.

Bref, le gars du personnel me fait : « Très bien, prends un formulaire sur cette table et remplis-le. » C'est comme ça que je me suis fait embaucher. Ils cherchaient des gens pour un certain type de travail, et moi je savais faire. Sur le papier j'ai précisé que j'avais été formé en électricité, mais ils m'ont mis à la peinture. Je devais peindre des petites pièces.

J'AI DISCUTÉ avec un Noir qui avait bossé chez Northrop avant de partir au Vietnam. Il m'a dit qu'avant, les employés noirs se comptaient sur les doigts d'une main dans l'entreprise. Quand il est revenu, après les émeutes de 65, il y en avait beaucoup plus. Les patrons ont dû se dire qu'il valait mieux enlever les Noirs des rues pour les caser dans l'industrie lourde, commencer à leur donner enfin du boulot.

Un jour, un type qui bossait avec moi s'est pris le bec avec le chef à propos du Vietnam, il rouspétait en disant que son fils avait pas intérêt à aller faire cette guerre, qu'il ne voulait pas.

Le chef m'appelle et me dit : « Hé, c'est quoi son problème à lui, c'est un traître à votre race.

– Ben moi, je vais vous dire. Je ne voudrais pas la faire non plus, cette guerre. » Le truc, c'est que chez Northrop, on construisait les avions de chasse qu'ils utilisaient au Vietnam. Mais nous, on n'était pas pour cette guerre. Je lui ai dit direct que je n'irais pas, moi.

Pendant ce temps, l'autre s'égosillait : « Je tuerai mon fils de mes propres mains plutôt que de le laisser partir à cette guerre ! »

J'avais entendu Mohamed Ali parler du Vietnam. Il avait refusé d'y aller, et ce qu'il avait dit était logique, pour moi. C'est pour ça que j'étais au courant, et que j'y avais réfléchi.

IL Y AVAIT UN AUTRE GARS qui bossait juste à côté de moi à l'atelier. On avait pris l'habitude de manger ensemble, on aimait bien discuter. Il m'a expliqué qu'il était à moitié indien, sa mère était indienne, son père blanc. Après le boulot, il m'a emmené deux ou trois fois dans ce bar, près de l'usine. C'était en banlieue.

Une fois, je dansais sur la piste avec une Blanche. À mon avis, c'était la première fois qu'un Noir faisait ça là. Du coup, j'avais l'impression que tout le monde ou presque me regardait. Peut-être qu'ils étaient racistes, peut-être qu'ils admiraient juste comment je dansais.

Une autre fois, mon copain était au fond, il jouait au billard. Moi j'étais resté au bar.

Un Blanc assis juste à côté m'a sorti : « Qu'est-ce que tu fous ici, exactement ? » Avec sa sale attitude il me demandait ça, comme si je n'étais pas censé être là.

« Comment ça, c'est un lieu public, non ? »

À ce moment-là, mon copain a vu ça et m'a demandé : « Tout va bien, mon frère ?

– Oh oui, impec.

– OK, mais si t'as un problème, dis-le-moi et on retourne ce bar de merde à l'envers. »

Le Blanc à côté de moi s'est remis à me parler, en essayant d'être sympa, cette fois. Rien à voir avec sa manière de causer cinq minutes avant.

Le jeune métis et moi, on est devenu proches, on discutait au boulot et le soir on sortait. On aimait bien faire la fête tous les deux. Une fois, je l'ai invité chez moi avec quelques filles, des copines à lui. On est resté là à bavarder et à écouter de la musique. Une autre fois, je l'ai emmené dans un bar qui fermait très tard la nuit. C'était le seul Blanc à l'intérieur. Je voyais bien comment certains le regardaient. J'ai dit à quelqu'un : « C'est cool, il est réglo. C'est un collègue, il est avec moi. Pas de quoi flipper. » C'est si loin maintenant, j'ai oublié son nom.

J'AI DEMANDÉ à être au réglage des machines. Le responsable m'a pris dans l'équipe pour me former. Il était venu exprès de New York, et il y repartait après. Il venait de commencer ma formation. Mais je me suis fait virer. Après, Northrop, ça a été fini. Ça n'avait pas duré longtemps, et tout ça à cause d'un vigile, qui avait la même attitude pourrie que d'habitude. Ils nous traitaient pas pareil que les Blancs, ces cons. Et moi, je n'allais pas me laisser faire.

Un soir, on était en retard, on décide d'entrer dans le parking de l'usine pour être à l'heure pour pointer. Le type avec qui j'étais conduisait mais c'était ma voiture, je l'avais louée. Il passe devant la guérite et il se gare.

C'était mon anniversaire, et j'avais bu un coup avec deux ou trois gars qui bossaient avec moi. Le chef était cool, il savait que c'était mon anniversaire et il m'a demandé si je voulais une permission de sortie. J'ai dit oui, bien sûr.

Donc je sors à pied, je passe les barrières, et c'est là que ça fait tilt. Ma voiture est garée à l'intérieur. Je fais demi-tour pour aller la chercher.

Mais le vigile blanc me fait : « Où tu crois aller comme ça ?

– Je dois récupérer ma voiture.

– Elle est pas là, ta bagnole. »

Je lui dis que si, elle est ici.

« Ta putain de bagnole a rien à foutre dans ce parking. »

Je lui montre mon badge et je lui dis : « Écoute, je travaille ici, comme toi. » Et je lui annonce que je vais chercher ma voiture.

C'est là que ça dégénère. Il m'empêche d'entrer en me poussant. Je me cogne dans un grand distributeur d'eau, ça le fait tomber. Il gueule : « Toi ! T'es bourré, tu viens dans la guérite. »

Dans ma tête, je me dis : « Eh merde ! Je suis foutu. » Et c'était vrai. Je savais que si je me bagarrais, ils ne me garderaient pas.

Mais je n'allais pas laisser passer cette attitude raciste sans rien faire. Il aurait pu se contenter de noter mon numéro d'employé, de le dire à mon chef et lui, il aurait réglé l'affaire. Mais non, il devait faire comme si c'était lui le chef.

Si j'avais été blanc, il n'aurait pas agi comme ça. C'est ça qui me mettait en pétard, et j'étais fatigué. « Je vais pas là-dedans, pas question, essaye de m'y emmener pour voir. »

Un autre vigile est arrivé et il m'a frappé derrière le crâne avec son flingue, ou peut-être une lampe torche. J'ai dû tomber dans les pommes parce que tout d'un coup, j'ai vu des flics me prendre par les jambes, me traîner dans la rue et ma tête faisait boum, boum, boum par terre. J'ai réussi à me dégager et aussitôt j'ai flanqué des coups. Mais ils se sont tous mis sur moi pour me filer des coups de pied, me plaquer au sol et me passer les menottes. Ils ont quand même dû s'y prendre à quatre pour me faire monter dans la voiture de patrouille.

C'est là qu'ils ont commencé à me tabasser, en disant : « Sale nègre, on va te tuer ! » Ils m'ont emmené au trou comme ça.

C'était le 17 mars 1967, le jour de mon anniversaire.

Je suis resté en cellule du vendredi soir au lundi matin. Ils m'ont transféré au tribunal d'Inglewood. Les accusations avaient un peu changé, ils ont juste dit que j'étais en état d'ébriété et que j'avais refusé d'obtempérer au moment de l'arrestation. Ils m'ont filé une amende. À tous les coups, c'est parce que les flics avaient perdu les pédales qu'ils m'ont inculpé pour ça et rien d'autre.

Je suis retourné à Northrop pour travailler, et on m'a viré.

OCIE ÉTAIT À DETROIT, à l'époque. Il m'avait déjà dit de le rejoindre. Il travaillait chez General Motors à Pontiac, dans le Michigan. « Ramène ta fraise. Ils embauchent. »

Alors j'ai décidé d'aller à Detroit, en faisant un crochet par l'Alabama. « Je quitte Los Angeles. Je me casse d'ici. »

Au final, je suis resté une semaine et demie de plus. J'avais des réparations à faire sur la voiture. Quand je suis arrivé en Alabama le mois d'avril était déjà bien entamé, et j'avais fait une partie du trajet en car, parce que la voiture était HS. En fait, le châssis était flingué. Ça usait sérieusement les pneus. Je ne savais pas ça quand je l'ai achetée. J'ai fait 1 300 km avec, et j'ai dû acheter deux fois des pneus pour l'avant. Il m'en restait encore 1 800 avant d'être rendu, et je savais que je n'y arriverais pas.

À El Paso, j'ai décidé de laisser la voiture et de prendre le car. Sauf que j'avais passé tout mon argent dans les réparations. J'ai dû appeler ma mère pour qu'elle m'envoie des sous. Je suis resté là deux jours, à attendre le virement. Je me suis arrêté dans un club de jazz, tout petit, tout vieux. Les gars qui jouaient dans le groupe m'ont raconté qu'ils venaient de l'Alabama. Ils étaient partis pour la Californie, mais ils s'étaient fait arrêter par les flics à El Paso et ils avaient terminé en taule. Une fois dehors, ils n'étaient jamais repartis.

Un des gars était de San Antonio. J'ai garé ma voiture dans son allée, et pendant deux jours j'ai dormi là. Il m'a dit d'attendre le week-end pour partir. « Tu sais, mec, tu pourrais vendre ta caisse à un soldat. Ils viennent faire la fête le samedi soir et ils veulent juste un truc pour circuler en ville. Ils s'en foutent qu'elle soit bousillée. Ils vont pas loin. »

Je lui ai laissé la voiture, les clés et les papiers, en lui disant qu'il pouvait la vendre, m'envoyer une partie de l'argent chez ma mère et garder le reste pour lui.

Je n'ai plus jamais entendu parler de lui.

Je suis resté à Bessemer deux semaines avec Ma'Dear, avant de repartir pour Detroit.

Quand j'ai été pour partir, un ami m'annonce qu'il allait à New York en voiture avec son frère, ils allaient voir leurs

sœurs, Dorothy et Martha. Alors au lieu d'aller directement à Detroit, je suis monté à New York avec eux.

Là-bas, Martha a tenté de me faire rester : « Pourquoi tu vas à Detroit, pourquoi tu restes pas à New York ? »

Le mari de Dorothy venait de finir une formation, et il a dit que si je n'en avais pas, ça allait être dur pour moi à New York. C'était ça qui coinçait avant, il n'était qualifié pour rien, et il n'arrivait pas à trouver du boulot. « Detroit, c'est une meilleure idée, mec. Tu pourras toujours te faire embaucher dans une usine, même sans rien. »

Alors je suis monté dans le car pour Detroit. J'avais vingt-huit ans.

Troisième partie

Detroit

16. La révolte de 1967

JE N'AI PAS RÉUSSI à me faire embaucher chez General Motors à mon arrivée à Detroit. Mon frère Ocie m'avait pourtant dit qu'ils cherchaient des ouvriers, mais ils prenaient d'abord ceux qui venaient de Detroit et qui étaient au chômage. C'est mon grand frère Willie qui a réussi à me dégoter un job, là où il était. J'ai oublié le nom depuis, mais c'était une usine de pièces détachées en bas de Jefferson Avenue, dans Woodbridge Street. J'ai commencé là-bas comme ouvrier sur presse en mai 67.

DEUX MOIS APRÈS mon arrivée, des émeutes éclatent dans la 12e Rue et Clairmount Avenue. J'habitais chez Ocie, à l'angle de la 14e et d'Euclid, à quelques centaines de mètres seulement. Tôt ce matin-là, il était peut-être 8 heures, j'ai entendu ce vacarme dehors, des gens qui hurlaient et s'égosillaient, alors je suis sorti. J'ai vu passer un type qui poussait un chariot à provisions devant lui et qui en tirait un autre, les deux remplis à ras bord. Il y avait un sacré boucan qui montait de la 12e Rue, et on n'était quand même pas tout près. Je lui ai demandé : « Qu'est-ce qui se passe ?

– Je serais toi, j'irais là-bas vite fait. J'ai eu tout ça à l'œil ! il m'a fait. À l'œil ! Vas-y, fonce ! »

Alors je me suis habillé et j'y suis allé à pied, pour voir. Je suis tombé sur des flics plantés devant le supermarché, et les gens qui leur passaient devant comme s'ils n'étaient pas là et qui allaient remplir leurs cabas, tranquille. Ça, c'était tôt le dimanche matin.

Plus tard le même jour, je suis allé chez mon autre frère, Willie. Il vivait dans Pallister Avenue, tout à côté de l'hôpital Henry-Ford. Il y avait un supermarché là aussi, et on l'avait pillé. Il est entré pour voir un peu, il pensait se servir au rayon alcool. Mais il n'y en avait plus une goutte, ils avaient tout fauché !

Ce soir-là ou le suivant, Ocie a loué une petite remorque et il l'a bourrée à craquer de meubles et d'autres trucs qu'il avait piqués quelque part. Il avait décidé d'emmener tout ça chez Willie, mon frère aîné, qui avait un garage fermé. Mais avant d'y arriver, un flic l'a arrêté et lui a aboyé dessus : « Hé, tu sais pas qu'il y a le couvre-feu ? » Le couvre-feu était à 21 heures Impossible de sortir dans la rue après cette heure-là.

Ocie lui a répondu sans se démonter : « Je sais bien, monsieur l'agent, mais ma maison est en feu, c'est tout ce que j'ai pu sauver.

– OK, mais tu ferais mieux de te dépêcher, parce qu'on va sûrement t'arrêter encore. »

Ça faisait des années qu'Ocie faisait son petit numéro, et il savait tellement s'y prendre, il répondait tellement du tac au tac que ce flic n'avait rien vu venir ! Ouais, il était comme ça, Ocie.

Je ne me souviens plus si c'était la première ou la deuxième nuit, mais je sais que la deuxième nuit la révolte s'est répandue comme une traînée de poudre.

Je me souviens que John Conyers, un député noir, est allé là-bas dans la 12e Rue pour dire aux gens : « Il faut mettre fin à tout ça, il faut arrêter tout de suite. » Ça, c'était le lundi.

Les jeunes qui étaient là, la plupart étaient encore ados, ils ont gueulé : « Hé, l'oncle Tom ! Où t'étais quand on avait besoin de toi ? Maintenant, on a plus besoin de toi. » Et vlan ! Ils ont commencé à lui lancer des pierres et des bouteilles en verre.

Il était en voiture et son chauffeur n'a pas cherché à comprendre, il a mis les gaz. Je ne savais même pas qui c'était à l'époque, j'étais nouveau dans le coin. Moi je ne savais pas, mais les jeunes si. Ils n'arrêtaient pas de crier : « Oncle Tom ! On a plus besoin de toi. »

Les gens allaient vraiment se servir dans tous les magasins. J'ai assisté à une scène, une fois où j'étais avec Willie. Il voulait dégoter des meubles pour sa copine. « Autant en profiter », comme il m'a dit, vu que les gens prenaient tout ce qu'ils pouvaient et ensuite ils brûlaient les magasins.

On n'avait pas fait un pas à l'intérieur que ces types se radinent et nous disent : « Tout le monde dehors. On va faire cramer cette saloperie ! » Texto.

J'ai dû le retenir. « Attends, mec ! Attends ! Ça aide bien les gens, de prendre ce qu'il y a. Pourquoi tu veux mettre le feu ?

– OK, on bouge, alors. Mais quand vous en avez fini ici, vous me cramez cette saloperie. » Et ils sont partis ailleurs. C'est tout ce qu'ils faisaient, mettre le feu.

Dans un des magasins qu'ils étaient en train de dévaliser, il y avait des gens cachés au sous-sol, et ils ont été pris au piège dans l'incendie. Je crois bien qu'ils sont morts. Je ne sais pas si celui qui a lancé le cocktail Molotov était au courant qu'ils étaient là. Ça pouvait très bien être un de ces types qui mettaient le feu à tout ce qui bougeait, sans savoir qu'il y avait des gens à l'intérieur. S'il lançait son cocktail Molotov au rez-de-chaussée, des gens pouvaient se faire piéger au sous-sol.

Il y a des gens qui ont mis des pancartes sur les devantures et autres : « Burn, baby, burn ! » (Brûle, ma belle, brûle !), le slogan devenu célèbre pendant les émeutes de Watts. Dans la vitrine de certains magasins, on avait mis un panneau « Propriétaire noir ». Il y a vraiment des Noirs qui bossaient dans ces magasins, mais ça m'étonnerait qu'il y ait eu beaucoup de proprios à l'époque. Ils étaient juste employés, ils faisaient peut-être office de gérants mais c'est

tout. Ils avaient mis le panneau pour éviter qu'on crame leur magasin. « Propriétaires noirs ». C'est comme ça qu'ils voyaient leur lieu de travail, comme s'il était « à eux ». Mais on s'en fichait bien de qui était le proprio. Les magasins étaient incendiés, un point c'est tout.

Un soir, juste devant la maison, un jeune, mais vraiment jeune, il commence à se prendre la tête avec un policier.

Le policier le pousse et dit : « Recule. Allez, dépêche. »

L'autre pousse le flic à son tour et se met à beugler : « Espèce d'enculé ! T'as tué mon frère, enculé ! Vas-y, tue-moi, enculé ! »

Avant le couvre-feu, j'ai pu me déplacer à pied dans le quartier où tout a commencé, autour du tripot où les flics avaient fait une descente. Les gens dans la rue gueulaient tout ce qu'ils savaient. C'est pour ça qu'on avait dit aux policiers de rester tranquilles, j'imagine. Ils devaient penser que ça allait se calmer tout seul. Mais ça n'a fait que grossir, encore et encore.

Le deuxième jour, ça s'est propagé jusque dans l'East Side. Dans la 12e Rue c'est remonté vers le nord, après Davidson, et aussi à l'ouest, au moins jusqu'à Livernois Avenue.

Au sud de Grand Boulevard, les rues étaient habitées que par des Blancs. Une fois passé le boulevard, entre la 14e et la 12e Rue, toute cette partie-là c'était un quartier blanc. Ils étaient pauvres, eux aussi. Alors ils y sont allés, ils ont piqué des trucs dans les grands magasins du boulevard, et au sud du boulevard. Les Blancs aussi étaient dans la rue.

Le troisième jour, ça s'est étendu encore. C'est là qu'ils ont fait venir l'armée. Bon sang, ils en avaient des jeeps avec des mitrailleuses M60. Et les chars d'assaut qui descendaient la rue, tranquille. Ils étaient dans la 14e, les soldats et les chars, et d'un coup ils ont dégommé toutes les ampoules. Les ampoules des réverbères ! Une après l'autre, ils les ont fait péter ! C'était carrément délirant, leur truc. Ils auraient pu les éteindre, tout bêtement. Mais ils ont tiré dessus. Du coup il faisait noir, vous comprenez.

Je crois que c'est à ce moment-là que les troupes ont mitraillé cet immeuble de Davison Street, un bâtiment de quatre ou cinq étages à l'angle de Davison et de la 14e, un immeuble d'habitations. Ça aussi, c'était un peu barré. Ils ont tenté de dire qu'il y avait un sniper. Peut-être bien qu'il y en avait un. Mais ils ont quand même canardé tout l'immeuble.

Ils ont dit la même chose, « qu'il y avait un sniper », quand ils ont abattu cette petite fille de trois ans dans Euclid. Le père, tout ce qu'il faisait c'était fumer dans son salon. Soi-disant qu'ils ont cru voir un sniper. Ils l'ont vu allumer sa clope et ils ont ouvert le feu sur sa maison, et c'est comme ça qu'ils ont fauché la petite. Ça s'est passé dans Euclid Avenue, à deux pas de la 12e Rue.

Il y avait une teinturerie-blanchisserie pas très loin de là où la petite s'est fait tuer ; au-dessus, il y avait des petits appartements, et des gens qui vivaient dedans. Peut-être bien que quelqu'un a mis le feu à la blanchisserie, et ça a fait brûler les apparts du dessus. En tout cas, le feu s'est propagé à la maison d'à côté, après ça à la maison d'en face. Le vent n'a pas dû aider, j'imagine. J'étais là, avec un autre gars que je ne connaissais pas. Il n'y a quasiment pas de pompiers qui sont venus. On en a vu deux en tout et pour tout. Avec un incendie pareil, ils auraient dû être au moins quatre ou cinq dans le camion. Mais ils étaient seulement deux. Ils étaient en train de sortir le tuyau, ils essayaient de le fixer au robinet, alors on les a aidés à tirer sur ce satané tuyau, et pour le reste aussi. Au moins, ils ont eu deux gars qui les ont aidés sur place. Je me disais, ces maisons ne devraient pas brûler, à quoi ça sert. Enfin bref, on a aidé. Je crois bien que d'autres gars ont aidé à combattre les incendies un peu plus loin, dans Blaine Street. Normal. C'est là qu'ils vivaient.

Je vais chez mon grand frère Willie. De nuit, la vache, par la fenêtre je vois tous ces soldats qui rampent par terre. Exactement comme ils disaient quand ils parlaient du Vietnam, ces abrutis rampaient de partout avec leur mitraillette

dans les bras, ils rampaient en regardant autour d'eux. D'un coup, on entend un truc comme « pan ! ». C'était peut-être eux qui tiraient. Je ne sais pas. Il faisait nuit noire. Ils rampaient dans les rues de Detroit avec leur mitraillette dans les bras, comme s'ils étaient au combat, en guerre. Contre nous.

Je me rappelle d'autre chose, ça s'est passé dans LaSalle Street, à l'ouest de la 14e. Là-bas, des types ont vraiment tiré sur les troupes. Résultat, les troupes ont dégainé leur foutue artillerie et ils ont mitraillé tout l'immeuble. Tout l'immeuble ! Sauf que les mecs étaient au sous-sol. C'est là que les soldats ont hurlé : « Il y a quelqu'un à l'intérieur ? » Ils leur ont dit de sortir les mains sur la tête. Alors les types sont sortis. Les soldats devaient penser qu'ils auraient été noirs, mais c'était deux Blancs. Deux jeunes Blancs. Ça, ça s'est passé dans LaSalle.

Et puis il y a aussi eu l'accrochage dans Woodward Avenue, pas loin de Virginia Park Street. Il y avait un motel là-bas, le motel Alger. La Garde nationale du Michigan était postée là, mais aussi des vigiles de sociétés privées et la police de Detroit. Des Blancs surtout, et probable qu'ils avaient des préjugés contre les Noirs. Ils étaient prêts à tirer sur à peu près tout ce qui bougeait. Ils voient ce jeune Noir qui entre dans le motel avec sa copine blanche. Je crois bien qu'ils les ont d'abord tabassés, mais ils ont fini par tuer le gars, et ensuite ils ont tué deux autres types à l'intérieur du motel. Exécutés tous les trois. Ils ont aussi salement amoché sept Noirs et deux ou trois Blanches qui avaient eu le malheur d'être là.

Je ne suis pas allé à Belle Isle, mais on m'a dit qu'ils avaient bloqué le pont pour y aller, accès totalement interdit. Ils ont dû mettre des milliers de gens là-bas. Les prisons étaient remplies. Alors ils ont mis les gens sur l'île, au beau milieu du fleuve. Les mecs n'étaient pas au trou mais les soldats étaient plantés là, en face d'eux, et tous les accès bloqués. Impossible de s'échapper. Ça, c'était à Belle Isle.

Je n'ai pas beaucoup d'histoires à raconter sur les gens qui se sont fait embarquer parce que je ne connaissais pratiquement personne à Detroit, à part ma famille. Ça faisait deux mois que j'étais là. J'aurais eu une vue d'ensemble si j'avais été là depuis plus longtemps, parce que j'aurais connu des gens dans les différents quartiers. Dans ces cas-là, tu communiques : « Hé, mec, il se passe quoi dans ta rue ? »

Mais je ne connaissais pas grand monde, c'est pour ça que je ne savais pas trop ce qui se passait. Je sais une chose, par contre : les gens sont venus d'autres villes de l'Illinois et de l'Ohio, ils ont fait tout ce chemin depuis un autre État pour barboter tout ce qu'ils pouvaient et repartir. Ça, je sais que c'est arrivé. J'ai vu les fichues plaques d'immatriculation pendant qu'ils remplissaient leurs coffres de voiture. Surtout de l'Ohio et l'Illinois. Plein de gens de là-bas avaient de la famille ici, c'est comme ça qu'ils ont su ce qui se passait. Les gens avaient des contacts.

Ça a duré cinq jours à peu près. Après l'arrivée des troupes, ils ont mis trois jours à ramener le calme. C'était énorme. Bien plus gros à Detroit qu'à Los Angeles, même.

J'EN AI VU de toutes les couleurs dans ma vie, j'ai été victime de discrimination et je sais comment les flics nous traitaient. Alors pour moi, la révolte de 1967, c'était quelque chose. Ça m'a fait un bien fou. J'ai vu comment les flics ne géraient pas vraiment la situation, à Detroit. Ils n'arrivaient pas à nous gérer, nous. C'est pour ça qu'ils ont dû faire venir l'armée, parce qu'ils n'arrivaient pas à nous gérer. Ça aussi, ça m'a aidé à ouvrir les yeux. Ça m'a fait me dire que quand on se rassemble, on arrête aussi de se faire marcher sur les pieds. C'est ce que j'ai compris, à l'époque. Et ça m'a vraiment fait du bien.

Après cette histoire, ils ont ouvert des bureaux pour que les gens postulent dans le secteur de l'automobile. Juste après. Il y en avait un pile à l'angle de Grand Boulevard et de la 12e Rue (ils ont changé le nom en Rosa Parks Boule-

vard, après). Ils ont aussi ouvert un petit bureau là où il y a Martin Luther King Park maintenant. On pouvait poser sa candidature juste là, pour une place chez General Motors, Ford et Chrysler, les trois en même temps. Je suppose qu'en mettant les bureaux en plein dans le quartier noir, ils se sont dit que les gens allaient venir plus facilement. Même pas besoin d'aller à l'usine pour demander du travail. Ils ont fait ça pour sortir les Noirs de la rue.

Les usines ont continué à embaucher jusqu'en 69 ou 70. Clairement, les patrons pensaient qu'il y avait trop de Noirs dans la rue. Ils ne voulaient pas d'autres émeutes, c'était mieux de leur donner du boulot.

Plus tard, quand j'ai travaillé pour les Big Three – les Trois Grands, comme on surnommait GM, Ford et Chrysler – je l'ai vu : comment il y avait eu tellement peu de Noirs embauchés avant 67, et tellement plus après. Les grandes aciéries se sont mises à prendre des Noirs aussi, et tout ça à cause des émeutes. Quand j'étais permanent syndical élu, j'ai eu accès aux listes des employés. Ils étaient classés par ancienneté, et je l'ai vu.

17. Travail dans l'automobile et problèmes de drogue

MOI AUSSI je suis allé au bureau de la 12e Rue et j'ai rempli un formulaire, mais je crois qu'ils ne voulaient pas me prendre parce que je venais d'arriver à Detroit. Ça ne faisait même pas trois mois.

Alors je suis resté à l'usine de pièces détachées. Les pièces qu'on fabriquait étaient pour les Big Three, justement.

Il y avait un jeune Black Muslims qui bossait là, et il a commencé à me parler, à me raconter que les Noirs ne s'aiment pas, sinon ils n'essayeraient pas de ressembler aux Blancs à tout prix. « Pourquoi tu te coiffes comme ça ? Tu t'aimes pas ou quoi ? »

Quand il m'a dit ça, j'y ai réfléchi. « Pourtant si, je m'aime bien. » C'est là que j'ai arrêté de me faire défriser les cheveux. D'un coup.

Et puis, lui et moi, on s'est mis à parler à un autre, un gars plus jeune que moi, de la même chose. Ils étaient tous les deux plus jeunes, d'ailleurs.

UNE FOIS, je me faisais emmener au boulot par un voisin quand on entend à la radio H. Rap Brown, un militant des droits civiques très connu, à l'époque. Il parle du Vietnam, et je l'entends faire ce commentaire : « Si quelqu'un me donne une arme et me dit d'aller tirer sur un autre, c'est sur l'homme qui m'a donné l'arme que je vais tirer, parce que je sais que c'est lui, mon ennemi. » Ils lui ont coupé le micro illico. Mais il a eu le temps de dire ça.

J'ai fait : « Ouah. »

Le voisin qui conduisait, il me sort : « C'est quoi son problème, à cet abruti ?

– Ben moi je trouve qu'il est loin d'être abruti. » J'avais déjà entendu Mohamed Ali parler de la guerre quand j'étais en Californie.

Plus tard, en 71 ou 72 peut-être, mon cousin Junior m'en a aussi parlé. Il en revenait. Il s'était mis avec une Vietna-

mienne, là-bas. Elle l'avait prévenu à propos d'un ami à lui, qui allait dans les bars et sortait des choses du genre : « J'ai bien envie de me faire un viêt-cong, aujourd'hui. » Elle avait dit à Junior qu'il ferait mieux de dire à son copain de la boucler s'il ne voulait pas se faire tuer. Elle parlait politique avec mon cousin. « Pourquoi des Noirs sont venus ici ? Regardez tous les trucs qu'ils vous font subir chez vous, et vous vous laissez faire ? C'est chez vous que vous devriez être en train de vous battre. »

Quand il est rentré, Junior était accro à l'héroïne. Là-bas, plein de soldats se shootaient, ils restaient allongés sur leur lit de camp toute la journée et ils disaient : « J'y retournerai pas ! » Il m'a raconté comment un officier les avait envoyés remplacer une unité qui s'était fait décimer. Ces officiers, certains se faisaient buter par leurs propres hommes. L'armée a dit qu'ils étaient morts au combat. Mais plus tard, l'histoire est sortie dans les journaux. Ils ont appelé ça le fragging, parce que les officiers se faisaient dégommer par des grenades à fragmentation lancées par leurs propres hommes. Impossible de remonter à la source, comme ça.

JE SUIS PASSÉ RÉGLEUR après six mois d'usine, peut-être. Je faisais tous les réglages, et après les machines se mettaient en route. Je formais les jeunes qui venaient d'arriver, je leur montrais comment faire marcher la presse. Quand ça coinçait quelque part je trouvais où, des fois j'enlevais la matrice et je l'emmenais au gars qualifié pour ça. Il la réparait, je la ramenais et je la remettais en place dans la presse.

Quand j'ai commencé à ce poste, je suis allé demander une augmentation au fils du boss. Son père était simple ouvrier, comme nous, mais le fils était allé à l'université, alors c'est lui qui faisait tourner la boutique. « Eh bien, il me sort, c'est-à-dire que les affaires ne marchent pas très

fort, en ce moment », comme si je ne savais rien à rien, que j'étais juste un petit ouvrier.

Alors je lui dis que j'ai vu ce qu'il y avait d'écrit sur les étiquettes des pièces, sur les bons de commande de GM, Chrysler et les autres. Je lui fais : « Vous dites que les affaires marchent pas. Mais elles marchent sacrément bien, en vrai. Le carnet de commandes est rempli. » J'avais vu la quantité qui avait été commandée. « Écoutez, je lui dis encore, peut-être que j'ai pas plein de diplômes, que je suis pas éduqué comme vous, mais je suis allé à l'école avec des gens qui étaient comme vous au départ. Je sais exactement d'où vous venez. »

Il me regarde, et après il dit qu'il va voir ce qu'il peut faire pour mon augmentation.

Mais je ne l'ai pas eue tout de suite. Alors je suis retourné lui demander.

Il m'a répondu : « Ne vous inquiétez pas, ça apparaîtra sur la prochaine paye. »

Je reçois mon chèque la semaine d'après. Zéro augmentation. Je vais direct à son bureau et j'entre en trombe, sans frapper.

Il était là, en train de parler à quelqu'un, un commercial ou autre. Il m'a regardé : « Pourquoi est-ce que vous faites irruption comme ça dans mon bureau ?

– Pour ça, c'est pour ça que je suis venu », et je lui ai fourré mon chèque sous le nez pour qu'il voie bien.

C'est là qu'il m'est tombé sur le râble, comme s'il était à deux doigts de me mettre dehors. « On ne fait pas irruption dans mon bureau comme ça. Si vous n'aimez pas votre travail, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

– Oh oui, je sais. » On en était arrivé à ce point-là.

Je me suis tiré de là. Il a fini sa conversation, et après il est venu me voir à mon poste pour me dire que j'avais eu tort de faire ça, mais ensuite il a dit que lui aussi il avait eu tort, qu'on était tous les deux fautifs. Il m'a emmené dehors,

devant l'usine, et il m'a dit qu'il ne voulait pas me voir partir. Du coup, j'ai enfin eu mon augmentation.

Si quelqu'un dit qu'il va faire quelque chose, il doit le faire. C'est pour ça que j'étais remonté contre lui, et que j'ai déboulé dans son bureau comme ça.

MARTIN LUTHER KING s'est fait assassiner en avril 68. Les gens n'arrêtaient pas d'en parler, ça les mettait hors d'eux. Certains sont sortis dans la rue. Il y a même eu une petite émeute dans l'East Side. Ils ont rameuté les flics de tous les quartiers, des colonnes de quatre ou cinq voitures qui circulaient partout en ville. Elles défilaient toutes dans ma rue, je les regardais passer à la queue leu leu. On a eu droit au couvre-feu encore une fois, il fallait être rentré avant la nuit. À mon avis, ils avaient la trouille que ça recommence.

ON A EU UN DÉCÈS dans ma famille, alors je suis retourné en Alabama avec mes frères. On est rentré très tard à Detroit, on a dû arriver à 4 ou 5 h du matin le lundi, et on devait aller pointer à 6 h. On était fatigués, on avait conduit toute la nuit. On n'y est pas allé ce jour-là.

Le mardi, le chef me renvoie pour la journée, il me renvoie chez moi parce que je ne m'étais pas pointé la veille. Comme j'avais ma journée, je décide d'aller voir Willie à son boulot pour reprendre ma voiture, qu'il avait gardée. Il n'était pas très loin, à quelques rues de là. J'étais en chemin quand je le vois passer dans l'autre sens. Ils l'avaient renvoyé pour la journée aussi.

Willie l'avait mauvaise. « Tu sais ce qu'on devrait faire, on va chez Chrysler.

– OK. »

On est allé chez Chrysler. Je me suis fait embaucher à l'usine de Lynch Road, et mon frère aurait pu aussi, mais ça ne lui disait plus de bosser à la chaîne. Il voulait un emploi plus qualifié. Il avait fait une formation de trois ans pour ça. Du coup, il n'a pas pris le boulot qu'on lui proposait.

Mais deux semaines après, il avait toujours les boules, alors il est allé voir chez General Motors. Et on l'a pris à l'usine Cadillac.

J'ai commencé à 3,26 $ de l'heure en août 68. C'est ce que les ouvriers sur chaîne se faisaient à l'époque. Pour les agents d'entretien, c'était 15 ou 20 cents de moins. Ils ont voulu me mettre au boulot tout de suite, dans l'équipe de l'après-midi. Mais je ne pouvais pas. Alors le lendemain, à 6 h tapantes, je pointais à mon nouveau travail.

C'EST MA DEUXIÈME SEMAINE chez Chrysler, et je me prends déjà la tête avec le chef d'équipe à cause de la chaîne de montage, parce qu'elle va trop vite. Mon job, à ce moment-là, c'était d'emboîter des pièces du siège arrière, ensuite de raccorder des fils électriques à l'intérieur du coffre, le tout pendant que la chaîne avançait.

Le chef vient me voir. Je lui dis : « J'en ai fait des boulots pas marrants dans ma vie, mais j'ai jamais vu une chaîne de merde comme ça. Ça va trop vite, votre truc. »

Il répond : « Mais c'est qu'elle a été réglée comme ça.

– D'accord, et c'est qui l'andouille qui l'a réglée comme ça ? »

Le problème, c'était la cadence. Tu as tant de secondes pour faire tant de tâches avant qu'une autre voiture arrive. Si tu ne vas pas assez vite, automatiquement tu débordes sur le poste d'un autre.

Il y avait un gars qui devait faire un truc dans le coffre, comme moi. Lui aussi il prenait du retard. Et lui aussi il s'est plaint. Il y avait trop d'opérations à faire en si peu de temps. Il s'est pris le bec avec le chef, et il lui a même montré combien de temps il faudrait pour faire ça correctement.

À cause de ça, on a pris l'habitude d'enquiquiner le chef. Les travails pas faciles on connaissait, mais la cadence sur cette chaîne c'était une autre affaire, et dès qu'il y avait un pépin, tu prenais du retard. On était quatre ou cinq dans le même groupe. Quand quelqu'un avait un pépin il appelait

le chef, et le temps qu'il vienne, celui qui était à l'autre bout de la chaîne l'appelait aussi. « Quoi, encore ? », il gueulait. On avait tout manigancé : le temps qu'il se pointe devant un, un deuxième l'appelait à l'autre bout de l'atelier. On le faisait un peu suer, quoi.

AU BOUT D'UN MOMENT, je me suis habitué au rythme et j'ai mieux réussi.

Ça nous arrivait de quitter notre poste sans crier gare. On faisait des trucs tellement barrés, ils croyaient tous qu'on mijotait une nouvelle émeute. Quand ça les prenait, les ouvriers qui montaient les autoradios dans les voitures poussaient le volume à fond. James Brown. Les gars qui étaient à un bout braillaient en chœur : « Say it loud, I'm Black and I'm proud ! », « Répète après moi, je suis Noir et j'en suis fier ! » Un gars à l'autre bout répondait en gueulant encore plus fort : « Say it loud, I'm Black and I'm proud ! ». Ça nous arrivait aussi de laisser tout en plan pour danser un coup. Les chefs blancs, ils restaient plantés là à nous regarder, comme s'ils ne savaient pas quoi faire, qu'ils se demandaient comment ça allait se terminer. Ça se voyait qu'ils avaient peur. Les patrons de Chrysler n'ont pas traîné pour embaucher des chefs d'équipe noirs.

On aimait bien faire de la lutte, aussi. Il y avait un gars – c'était un ancien soldat – il n'arrivait pas à me battre. Il hallucinait parce qu'avec moi, il n'avait jamais le dessus. Il devait faire plus de 100 kg et dans les 1,90 m. Moi, 75 kg à tout casser.

Il y en avait un autre, c'était un petit jeune qui venait d'arriver, il n'avait pas dix-huit ans mais il a réussi à se faire embaucher. Plus tard, ils ont découvert son âge et ils l'ont licencié, mais il s'est aussitôt refait embaucher. Il me chopait par surprise, il me sautait dessus si vite qu'il me soulevait du sol, mais après ça je lui faisais une prise que mon oncle m'avait montrée. Quand je faisais ça, vlan, il tombait par terre et il disait, « Mince, comment t'as fait ça ? » En fait,

j'enroulais ma jambe autour des siennes par-derrière, on appelait ça l'étreinte du serpent.

On faisait tout ça, et ce n'était même pas l'heure de la pause. On en est arrivé à un point où on pouvait prendre de l'avance sur la chaîne, comme ça on avait le temps de boxer un coup, moi et le petit jeune. Il m'a montré tous les mouvements qu'il connaissait.

Je lui disais : « Cool, j'y arrive bien. Allez, on le refait. »

Ces gars avec moi, certains étaient déchaînés, ils se lâchaient complètement. Ils étaient juste comme ça, sauf que ça ne les gênait pas de le montrer au boulot. Les chefs étaient choqués.

MAIS LA DROGUE était déjà entrée dans l'usine. À l'époque, je n'ai pas compris ce qui se passait. Quand on a commencé à se droguer, ça a cassé cette union qui faisait notre force. Certains parmi les plus militants ont commencé à se shooter. Ils travaillaient toujours là, mais ils n'avaient plus aucune interaction avec les autres. Ils auraient volé n'importe qui, même leurs parents ou leurs gosses. Plus de liens, zéro, avec personne. Tout ce qu'ils avaient en tête, c'était trouver des sous pour s'acheter de la came. J'ai vu des gars à l'usine, vraiment militants, certains avaient monté des groupes dans l'East Side, d'autres fréquentaient des gens qui se faisaient appeler Black Muslims (même s'ils n'étaient pas avec le mouvement d'Elijah Muhammad), et ils ne faisaient plus rien à part sniffer à longueur de journée. Tous ces gens qui sont devenus accros étaient incapables de rassembler les travailleurs, encore moins de mener une révolte.

Ça a continué comme ça pendant deux ou trois ans. Les patrons ont laissé pisser jusqu'à ce que les plus militants deviennent junkies. Les chefs ne nous disaient jamais rien. Les patrons leur avaient sûrement dit : laissez-les tranquilles, tant qu'ils font leur boulot, ne les embêtez pas. Et la plupart des gars arrivaient à faire leur tâche.

L'héroïne s'est propagée dans tout Detroit. Les ouvriers se camaient juste à côté de la chaîne de montage. Dès que c'était la pause, ils s'asseyaient et ils sniffaient ça comme si c'était leur déjeuner.

Une fois, pendant la pause, un gars du nom de Bob met sa dose d'héroïne sur un bout de carton. Au lieu de la sniffer à côté de la ligne comme d'habitude, il s'en va à la cafète avec son bout de carton à la main, et les chefs et tout le monde était là. Je ne sais pas ce qui s'est passé exactement, mais il est ressorti sans que personne lui dise rien. C'est exactement ce qu'il a fait, il a mis ça sur son carton et il est allé manger à la cafète. Je ne mens pas quand je vous dis que c'était vraiment à la vue de tous.

La drogue circulait dans toute l'usine, il y avait de la blanche partout, et personne venait t'emmerder avec ça. Dans la rue, les flics fermaient les yeux. Ils savaient tous ce qui se passait. Mais ils n'arrêtaient personne. Il y en a plein qui se sont retrouvés mêlés à des histoires de drogue. Ils passaient chez un dealer et ils lui disaient : « Tu ferais mieux d'abouler le fric si tu veux pas des problèmes. » Certains en vendaient. D'autres rackettaient, juste. Tout le monde était au courant. Au bout d'un moment, ils ont quand même fini par faire un peu le ménage au commissariat du 10e, à l'angle de Livernois et Fullerton.

À l'époque, je ne pigeais pas. C'est plus tard que j'ai réfléchi et que j'ai vu ce qui s'était réellement passé. Quand je suis devenu politisé, j'ai su. J'ai vu exactement ce qui était arrivé. Avant 67, ce que tu trouvais le plus c'était les cachets et l'herbe. Mais après 67, la blanche a inondé le marché. Ils appelaient ça « le garçon » si c'était un peu fort, « la fille » si ça l'était moins, des trucs dans ce genre. Il y avait aussi ceux qui faisaient des mélanges, ils prenaient un peu d'héroïne et de codéine, ou autre, et ils mélangeaient. Mais la plupart des gens ont pris l'habitude de sniffer de l'héroïne sans rien. Ils ne se piquaient même pas, ils sniffaient, juste.

Ça a suffi. Toutes ces drogues à l'intérieur de l'usine, ça a cassé le militantisme.

EN 68, je vivais avec Ocie, Grace et leurs quatre gamins à l'angle de Woodrow Wilson Street et de Seward Avenue. C'est à cette époque que j'ai commencé à prendre de l'héroïne. J'ai rencontré une fille de Chicago, elle habitait dans l'immeuble d'à côté, elle se camait et c'est elle qui m'a fait goûter.

Il y avait ce type de l'Alabama, il agressait les gens pour les voler, on avait tous la trouille de lui. Il soulageait tout le monde, du jeune qui livrait les journaux à l'assureur qui venait démarcher chez les gens, n'importe qui du moment qu'il pouvait leur tirer du fric et se barrer avec. Une fois, il s'est embrouillé avec quelqu'un et il lui a tiré dessus, trois fois. On savait tous qui c'était. Il vivait dans le quartier.

Il m'a braqué dans l'immeuble juste en face de celui où j'habitais. On était dans le squat où tout le monde venait se défoncer, et il est entré. La porte était grande ouverte. Alors il est entré, il a sorti son flingue et il a dit : « Tous à plat ventre. » Après ça, il nous a fait les poches.

Il a dû voir que je n'avais pas peur parce qu'il m'a cogné. « Si tu veux continuer à conduire cette Pontiac, tu vas fermer ta gueule et rien dire à personne. » C'est ce qu'il m'a fait comme menace, et ensuite il m'a fichu une beigne sur le front avec son gros flingue.

On savait tous qui c'était, comment il s'appelait, où il habitait, mais il s'en foutait. Un jour, j'étais en train de farfouiller dans le coffre de ma voiture, et je le vois qui passe sur le trottoir avec un autre. Il continue à marcher mais son pote s'arrête et il me sort : « Un flingue, ça te branche ? J'en ai un à vendre. » Il me dit ce que c'est. Si ça se trouve, c'est celui avec qui ce cinglé m'avait braqué.

Je lui réponds : « Pas besoin, mec, j'en ai déjà un. » Je lui dis ça bien fort, pour être sûr que le cinglé de l'Alabama m'entende.

Plus tard, on se recroise. Il voit un pote à lui dans le siège avant d'une voiture, et il se trouve que c'était ma voiture et mon voisin. Je n'avais plus la Pontiac : j'avais changé. S'il avait su que c'était moi dans la voiture, peut-être qu'il ne se serait pas arrêté, mais là il est venu dire bonjour au passager. Sauf que dès qu'il a regardé à l'intérieur et qu'il a vu que c'était moi derrière le volant, il s'est arrêté net dans sa conversation et il a dit au type : « OK, mec, je dois y aller. À plus. » Ni une ni deux, il a mis les voiles. Il m'avait déjà racketté, il m'avait déjà entendu dire que j'étais armé. Si ça se trouve je l'étais vraiment, impossible de savoir. Alors il s'est barré vite fait.

Un gars que je connaissais me parle de lui. Il me raconte comment il s'est fait voler et menacer. Je lui explique que j'ai une dent contre ce tocard, moi aussi. Comme c'était juste une brute épaisse qui terrorisait tout le monde, on avait bien envie de s'en charger, lui et moi. Il était tellement connu comme le loup blanc chez nous, son temps était compté, de toute façon. Il a terminé en taule. Il a descendu un type dans Rosa Parks Boulevard, les flics l'ont traqué et ils ont fini par l'avoir. Mais s'il n'était pas allé en prison, il se serait sûrement fait buter dans le quartier.

À CETTE ÉPOQUE, la plupart des Blancs avaient quitté le quartier. Il ne restait qu'une ou deux familles, comme les Squirt, un gars que je connaissais, son frère, leurs deux sœurs et leurs parents. Ils n'étaient pas prêts à déménager, ils avaient toujours vécu là. Son frère avait même eu un gosse avec une fille du quartier. Si tu écoutais parler les frères Squirt, tu aurais dit qu'ils étaient noirs. C'est avec des Noirs qu'ils avaient grandi, ils parlaient comme eux. Si tu ne les voyais pas, t'aurais vraiment cru qu'ils étaient noirs. Ils étaient jeunes, à peine ados quand les émeutes ont éclaté. Probable qu'ils ont participé aux pillages, eux aussi.

Quand je suis arrivé à Detroit, la plupart du temps c'est les Juifs qui tenaient les épiceries en ville. Ça faisait un bail

qu'ils vivaient dans tous ces quartiers. Quand ils sont partis, ils ont été remplacés par des Noirs. Certains Juifs ont vendu, certains ont loué leur maison pendant un temps avant de vendre. De Chicago Boulevard à Grand Boulevard, de LaSalle à Lodge Service Drive, tous ces quartiers sont devenus noirs. Dans le tas, il y avait des maisons vraiment immenses, et aussi des beaux appartements. Sûrement des gens de la classe moyenne qui y habitaient avant. Mais après les émeutes, c'est surtout des ouvriers noirs qui ont emménagé là. Quand l'hiver est arrivé, ils n'ont pas pu faire face, entre l'emprunt et les factures d'électricité à payer. Ils n'avaient pas les sous pour ça. Leur belle maison était en train de les faire couler. Il y en a qui ont réagi en louant une chambre à quelqu'un qu'ils connaissaient ou à un ami d'un ami, histoire d'avoir une rentrée d'argent, mais les autres ont dû partir. Ils avaient acheté ces grandes maisons, et c'est seulement après qu'ils se sont rendu compte qu'ils n'avaient pas les moyens de se les payer.

EN 68, les Black Muslims passaient régulièrement dans mon immeuble, pour vendre le journal de l'organisation. L'été, on prenait l'air devant, sur les marches, et quand ils venaient je discutais avec eux. Ils passaient dans le coin, on bavardait. C'est par eux que j'avais le journal. Si je n'étais pas là, ils le laissaient à ma belle-sœur et ensuite ils revenaient. Je les payais à ce moment-là. Un des types m'a dit que je devrais venir au temple de Joy Road, il voulait me présenter quelqu'un.

En 69, je me décide à devenir membre des Black Muslims. Je devais aller au temple. Un frère passe à la maison pour m'emmener. Mais j'étais sorti la veille au soir. Mon haleine puait encore l'alcool. Il me dit : « Désolé, on va devoir remettre ça. Tu ne pourras rencontrer personne aujourd'hui. On ira une autre fois, quand tu n'auras pas bu. »

J'imagine que je n'étais pas prêt. Au final, je n'y suis jamais allé, à ce temple. Si je n'avais pas fait le con avec l'alcool et la drogue, si j'avais arrêté tout ça à ce moment-là, probable que j'y serais vraiment entré. Ces frères de la Nation de l'Islam ont été les premiers à me montrer qu'ils étaient prêts à défendre leurs droits. Quand on est tout seul dans son coin, c'est une chose. Mais là, c'était une organisation qui parlait de lutter contre les problèmes qu'on pouvait avoir.

VERS LA FIN 69, j'ai emménagé chez mon cousin Clarence Ware, qui avait douze ans de plus que moi.

Clarence était un gars qui ne savait pas lire du tout. Mais il a toujours travaillé, il a simplement appris en regardant les autres faire. Une fois, je suis retourné à Bessemer avec lui et c'est lui qui a conduit tout du long. Même sur l'autoroute il gérait sans problème, grâce aux points de repère qu'il s'était faits. Il savait quand bifurquer pour prendre l'autre autoroute. Avec juste un gros arbre, il savait dire où on était. Il a fait ça depuis Detroit et pendant toute la traversée de l'Ohio, du Kentucky, du Tennessee, et jusqu'en Alabama, quasiment 1 200 km. Il avait tout dans la tête.

Un jour, Clarence s'est fait tirer dessus par un type, parce qu'il couchait avec sa femme. Le type est venu frapper à sa porte. Clarence a ouvert, mais l'autre était déjà sur le trottoir d'en face, et il a tiré depuis là avec son flingue. Clarence a été touché sur le côté de la figure.

Ni une ni deux il va chercher sa carabine, il ressort par la porte de derrière, et c'est là qu'il tombe sur la femme du type, qui voulait le prévenir que son mari arrivait. Elle ne savait pas ce qui s'était passé. Clarence, lui, y voyait pas grand-chose avec le sang qui lui coulait sur la figure. Il s'est mis à tirer sur la personne qui courait vers lui. Sauf que c'était elle, la femme avec qui il couchait. Il faisait nuit et noir et elle courait. Quand elle a commencé à hurler, il a pigé. Mais il avait déjà tiré deux fois sur elle, je crois. C'était

des petites balles dans sa carabine, des 5,5 mm. La balle l'a traversée et elle est ressortie de l'autre côté. Du coup, Clarence a appelé les secours pour tous les deux. Il n'y a pas eu de poursuites contre lui.

Quand Clarence a déménagé, j'ai suivi. Ça devait faire un mois qu'on était là, j'ouvre la porte d'en bas parce que j'allais à une soirée et je tombe nez à nez avec le type qui a tiré sur Clarence. Je savais qui c'était parce que je l'avais vu à l'ancienne maison, mais il ne me connaissait pas.

Il me fait : « Tu me laisserais pas entrer, des fois ?

– Ça reste à voir, mais si tu me dis chez qui tu veux sonner, je peux aller prévenir la personne pour toi. » Et sur ce j'ai refermé la porte illico et j'ai mis le verrou. Ensuite je suis monté et j'ai dit à Clarence : « Le type est en bas. »

Il a fini par partir quand je lui ai dit que je ne pouvais pas le laisser entrer. Au bout d'une heure, je suis allé à ma soirée.

Sauf que le type est revenu. Je ne sais pas comment il a fait pour entrer. Peut-être qu'on lui a ouvert, ou qu'il s'est faufilé derrière quelqu'un. Bref, il était dans le couloir et il a refait le même coup que la première fois, il a frappé chez Clarence. Il avait dû trouver le numéro de son appart. Il était déjà en liberté surveillée, pas censé s'approcher de mon cousin, mais le voilà qui revient et il lui tire encore dessus.

Clarence l'attendait, allongé par terre. Son grand frère lui avait amené un fusil de chasse en disant : « Ça pourrait te servir. » Il l'avait laissé à Clarence. Bref, Clarence était allongé par terre, et il a tiré aussi. Le type a décampé vite fait.

Ce mec a fait de la prison parce que c'était la deuxième fois qu'il s'en prenait à Clarence. Mon cousin était chez lui à chaque fois. J'ai dû aller témoigner au tribunal pour ça, parce que j'avais vu le type, alors je savais qui c'était. Le juge a regardé son casier judiciaire. Il n'était pas censé s'approcher de mon cousin. Et pourtant il était revenu, et

armé en plus. Ils l'ont inculpé pour « tentative de meurtre ». Ils l'avaient laissé en liberté la première fois, mais pour la deuxième il a fait de la taule.

J'AI EMMÉNAGÉ chez une autre cousine en 70, Betty et son mari Scarboro. Ils habitaient dans le coin des bars que je fréquentais. L'appart de Clarence était plus loin, à peut-être cinq kilomètres de là. J'ai rencontré le mari de Betty une fois où j'étais passé à Bessemer, en 67. On a pas mal traîné ensemble là-bas, avec lui et un autre gars qui s'appelait Hunt. Quand je suis parti ils étaient encore au lycée, leur dernière année. Mais ils m'ont dit : « Promis, mec, on monte dès que le lycée est fini. On monte à Detroit. » Et ils l'ont vraiment fait.

Mais après, Betty est tombée malade et ils sont retournés vivre en Alabama. Cancer de la peau, à cause de ce qu'elle faisait comme boulot. Une de ces usines bourrées de produits chimiques. En tout cas, elle pensait que c'était ça. Sa peau était toute abîmée, et elle a commencé à perdre ses cheveux. Alors elle est retournée en Alabama. Elle n'a pas tenu longtemps. Elle est morte en 71. Elle avait seulement vingt et un ou vingt-deux ans.

J'ÉTAIS VRAIMENT ACCRO quand je suis arrivé chez eux, et j'ai commencé à vendre de l'héroïne pour me payer mes doses. Quand tu es accro, tout ton fric passe là-dedans. Il y avait des gars bien pires que moi, moi je ne prenais pas de risques, je ne me piquais pas par exemple. Mais quand même, dès que tu es dépendant à un truc, tu sais que tu vas y passer presque tout ton argent, que c'est là où tout ton fric va aller, surtout si tu te drogues tous les jours. Et je me droguais tous les jours.

Alors j'ai commencé à en acheter une petite quantité, assez pour quatre ou cinq, en me comptant. Ça me durait deux ou trois jours, et ensuite les gars qui étaient avec moi à l'usine prenaient le reste. Je récupérais les sous, je les gardais au chaud, et quand on était à sec je rachetais un sachet

pour nous tous. Deux ou trois jours après rebelote, on était à sec, je dégotais un sachet, je prenais leurs sous et je leur filais leur dose.

J'étais accro, c'est tout. C'est exactement pareil que quand on ne peut pas se passer de clopes. La même chose, mais pire parce que c'est plus fort, et tu as envie de sentir ces sensations. Tu en as besoin. Et quand tu ne sens plus ces sensations, tu te mets à en prendre plus. Et si tu fais la fête chez quelqu'un, tu peux en prendre plus.

Il paraît que le crack c'est dix fois pire. J'ai connu des gars accro à la blanche pendant des années, et ils continuaient à bosser. Mais je n'ai jamais vu des mecs aussi tarés que ceux qui prenaient du crack. J'ai rencontré un type au centre pour les chômeurs une fois, il m'a dit : « J'ai été obligé d'arrêter cette merde. Ça te rend tellement zinzin que tu cours en racheter aussitôt. » J'ai vu des gens autour de moi, après seulement deux ans de crack ils étaient mal en point, très mal en point. Le crack, c'est différent.

Je ne me suis jamais drogué au crack. Cette drogue est arrivée plus tard sur le marché. Mais j'ai pris de l'héroïne pendant deux ans, jusqu'en 71.

18. L'usine de Dodge Main

EN FÉVRIER 70, l'usine de Lynch Road a fermé. On est resté au chômage pendant trois mois. Ils nous ont rappelés en mai, seulement au lieu de nous dire de retourner à Lynch Road, Chrysler a transféré la plupart de l'équipe de l'après-midi à Dodge Main, quatre cents ouvriers d'un coup, toute une chaîne de montage. Alors on a pointé là-bas, et au final on est y resté quasiment neuf ans, jusqu'à ce que l'usine ferme aussi, en 79.

La première année, ça ne m'a pas beaucoup changé. Le travail était pareil, la seule chose qui variait c'était les opérations. En plus, comme les chefs de Dodge Main savaient que j'avais posé des pare-brise à Lynch Road, ils m'ont remis à ce poste.

On prenait les pare-brise et on vérifiait qu'ils n'étaient pas fissurés avant de les poser. On faisait ça à deux. On mettait le pare-brise en place, et ensuite on repassait tout autour avec ce petit outil pour fixer le verre comme il fallait dans la baguette en caoutchouc.

Une fois, on a eu un pépin. Les techniciens, je ne sais pas ce qu'ils avaient fabriqué, mais le pare-brise était trop grand à un endroit, et on tapait dessus comme des malades mais on n'arrivait pas à le faire rentrer dedans. À force de taper, forcément, le verre se cassait. Le chef d'équipe a tenté de nous mettre ça sur le dos en parlant du verre cassé, comme si c'était de notre faute. On n'arrêtait pas de lui dire : « Il y a un défaut de fabrication. » Le verre ne pouvait pas rentrer correctement, on l'avait coupé trop grand. Sur certains, ça marchait. Mais sur d'autres, rien à faire, on pouvait taper tout ce qu'on savait, ça ne rentrait pas.

On n'en pouvait plus d'essayer de faire rentrer ces pare-brise. Et le retoucheur aussi se retrouvait coincé, parce qu'on était obligé de laisser certains rentrés à moitié et il prenait du retard à essayer de les réparer. C'était un gros problème. Un jour, j'en ai tellement marre que j'en prends

un que je viens de flinguer, je le prends et je le balance dans l'allée. Vlan !

Le chef d'équipe me voit faire. Quand le pare-brise s'éclate par terre, il court vers moi et il aboie : « Ça va pas, la tête ?

– Je vous l'ai déjà dit, on a un problème, les pare-brise rentrent pas comme il faut. Il était fissuré quand je l'ai jeté, toute façon. »

Ils ont fini par vérifier ce qu'on disait, et ils ont trouvé un défaut technique. Le verre aurait dû être coupé un tout petit peu plus à un endroit. Mais ils ne voulaient pas nous écouter.

ÇA NE FAISAIT PAS très longtemps qu'on était là quand la grève a commencé chez General Motors, en septembre 70. C'était aussi la fin de notre contrat chez Chrysler, le 15 septembre à minuit. Ça a commencé par l'atelier carrosserie. Ensuite c'est la peinture qui s'y est mis, je crois. Et j'avais des gars qui étaient avec moi aux finitions, peut-être huit. Mais il y en a qui avaient la frousse. Les chefs leur ont parlé, ils ont tenté de les retenir. Nous on était décidés, et pendant qu'on remontait l'allée pour sortir, on disait aux autres : « Nous, on s'arrache. Allez, venez les gars, on y va. »

On était en haut des escaliers quand des types de la Gestion du personnel se pointent, et déjà certains gars commencent à faire demi-tour. Les autres me demandent : « Qu'est-ce que tu fais ?

– Y'a une petite fête en bas, j'y vais. »

Il y en a quand même deux ou trois qui sont descendus avec moi, mais vu comment les types du Personnel ont déboulé en les menaçant, les derniers ont fait machine arrière pour de bon.

Ceux de la carrosserie et de la peinture étaient déjà dehors, dans Joseph Campau Avenue, et ils faisaient un

barouf d'enfer. Je suis allé avec eux. Ils bloquaient la rue, ils hurlaient aux automobilistes : « Grève ! Grève ! »

Les ouvriers avaient le droit, quand leur contrat expirait. Traditionnellement, c'est comme ça qu'on faisait. Mais le syndicat de Chrysler n'a jamais appelé les ouvriers à la grève en 70, les dirigeants n'ont pas donné l'ordre. Les gars de la carrosserie se sont mis en grève quand même.

Calvin, le gars qui posait les pare-brise avec moi, il avait regardé par la fenêtre un peu plus tôt et il a vu les gens en bas qui criaient : « Si vous êtes pas sortis à minuit, vous avez intérêt à rester à l'intérieur. » Un truc dans ce genre. « Vous avez pas intérêt à sortir, si vous quittez pas vos postes à minuit. » Il y en a qui ramassaient des bouteilles, et j'en passe, et ils les empilaient.

À la débauche, ceux de la carrosserie ont jeté les bouteilles et des canettes à la figure des travailleurs. Ils étaient plein dans la rue, et organisés. Ils leur jetaient des trucs et les autres couraient, ils essayaient de s'écarter.

Calvin a dit : « La prochaine fois, je reste pas là-haut. » Et la fois d'après, Calvin était dehors, avec les grévistes. Pas question qu'il reste à l'intérieur comme la première fois. Bref, c'était plutôt marrant.

DES FOIS, ça arrivait que des voitures sautent de la chaîne. On était fin 70 ou début 71. Peut-être qu'un truc était tombé dans le rail. Peut-être que quelqu'un avait fait tomber un truc dans le rail. Je ne sais pas comment ça a commencé. Mais de temps en temps, une voiture sortait du rail à un virage. Aussitôt les chefs rappliquaient pour voir qui avait fait ça. Ils ne trouvaient jamais. Quelques heures plus tard, le lendemain peut-être, rebelote. Du coup ça nous faisait une pause. Un jour, les types de la Gestion du personnel et les grands chefs se sont tous pointé en même temps. Une voiture avait sauté à un tournant. La voiture suivante a embouti la première, elle lui est carrément montée dessus, sur le coffre. Résultat, une deuxième voiture sortie du rail. C'est là que le contremaître a

stoppé la chaîne. Il a gueulé : « J'ai jamais vu une merde pareille ! » Ils n'arrivaient pas à piger pourquoi elles sortaient du rail. Mais alors pas du tout.

Toutes les grosses légumes étaient là. Seulement plus tard, après qu'ils sont partis, rebelote. Un des gars, un Yougoslave, est allé appuyer sur le bouton pour tout arrêter.

Je suis allé le voir et je lui ai dit : « Hé, attends un peu, c'est pas à toi d'arrêter la ligne.

– Ben, c'est le chef, il m'a dit d'appuyer sur le bouton s'il y avait encore un problème.

– T'as pas envie de souffler un peu, comme les autres ? Regarde-les, là-bas. Vas-y aussi, assis-toi cinq minutes, prends une pause, et laisse le contremaître faire son boulot. »

Pour la direction, c'était du sabotage. Mais la plupart du temps, quand les gars font ça, c'est parce qu'ils n'en peuvent plus du rythme de travail. Ça leur fait un peu de répit, ils peuvent souffler un instant. Ce n'est pas grand-chose. Mais quand même.

D'autres fois, la chaîne s'arrête parce que les réglages sont mal faits. Tu te plains, mais ils ne font rien. Du coup, pas le temps de finir tes opérations. Mais derrière toi il y a quelqu'un qui se retrouve coincé, et encore d'autres derrière qui sont coincés. Il y a toujours le retoucheur, il a plus de temps que toi pour faire la même chose. Mais quand les pépins arrivent tous en même temps, il est vite débordé. C'est là que le contremaître doit stopper la ligne.

Les gars veulent ce moment de répit. Quand ça s'arrête, c'est important pour eux, ils ont leur pause.

On avait droit à une avant de manger, une après, plus le temps de manger. En tout, trois pauses dans la journée. Mais ce n'est pas beaucoup quand la chaîne avance tout le temps, 50 ou 60 voitures qui défilent par heure, des fois plus. Tu as à peu près une minute par voiture, ensuite la suivante arrive. Et fallait pas en rater. Quand tu devais aller aux toilettes et qu'il y avait un remplaçant dans les parages, ils le mettaient à ton poste, ou alors ils demandaient au

retoucheur de venir à ta place quelques minutes. Mais ce n'était pas le moment de lambiner. Si tu prenais du retard, tu mettais en retard ton collègue, ou pire, tu empiétais sur son poste. Du coup, ça le mettait dans la panade. C'est pour ça que quand la ligne s'arrêtait, personne râlait. Pourquoi se faire de la bile pour ça ? Comme ça, tout le monde pouvait souffler. « Cinq minutes de pause ! »

Ça arrivait tout le temps. Au troisième, avant que les voitures descendent, un gars coupait les fils électriques, il chopait une paire de tenailles et il te mettait le gros bazar là-dedans. Ensuite, quand les voitures arrivaient au deuxième pour inspection, forcément plus rien ne marchait. Ils ont essayé de piger ce qui se passait, de trouver qui était derrière tout ça. Ils ont envoyé des gens me surveiller.

Un des gars vient me voir – c'en était un qui faisait plusieurs postes, un volant comme ils appelaient, il allait là où on avait besoin de lui. Il me dit : « Mec, ça discute fort au deuxième. Je sais pas si c'est toi, mais si tu fais un truc tu ferais mieux d'arrêter, parce qu'ils fouinent. »

Je ne savais même pas de quoi il parlait. Je ne savais pas d'où le problème venait, moi. Mais juste après, quelqu'un de la Gestion du personnel est venu se planter en face de moi : deux types, et un avait un appareil photo. Ils devaient vouloir prendre le coupable en flagrant délit. Mais vu où j'étais au niveau de la chaîne, je ne vois pas comment j'aurais fait. Au final, ils ont découvert que ça venait de plus loin, avant moi. Pourquoi ? Parce qu'ils ont continué à me surveiller, et que ça a continué à cafouiller.

J'ai su le fin mot de cette histoire. Le coupable est venu me voir. On lui avait dit qu'ils me surveillaient, alors il est descendu pour me dire que c'est lui qui trifouillait les fils électriques. Il savait lequel allait avec lequel, alors il savait aussi comment mettre le foutoir dedans. Il avait les boules. Ils lui devaient des heures sup, et il n'avait pas arrêté de se plaindre encore et encore mais ils continuaient à ne pas le payer, alors qu'ils savaient parfaitement qu'ils lui devaient

ces sous. Il arrivait à l'usine en espérant trouver ce gros chèque, en pensant que les heures sup allaient enfin être sur sa paye, et zéro. Résultat, il avait les boules, et c'est pour ça qu'il faisait ça.

19. J'ouvre les yeux

J'ÉTAIS ENCORE NOUVEAU à l'usine quand je me suis mis à lire le bulletin qu'ils diffusaient là-bas, *La voix des ouvriers de Dodge*. Et puis un jour, j'ai repéré un truc écrit dedans. Je savais que c'était un truc que j'avais dit à cette femme qui travaillait dans le groupe d'à côté, Judy, même atelier que moi mais un autre groupe. Elle bossait au même poste que moi, dans le coffre de la voiture, elle raccordait les fils électriques.

Enfin bref, voilà que je retrouve mes mots écrits dans le bulletin. Le truc, c'est qu'à la pause, on était toute une bande à se rassembler pour discuter en mangeant. Je l'avais déjà repérée, cette Judy. En l'écoutant parler, j'avais pigé qu'elle n'était pas comme tout le monde. Pendant ces discussions qu'on avait, elle pouvait parler de choses tellement différentes. L'ouvrier de base ne savait pas tout ça. C'est la première personne que j'ai connue qui m'a parlé de communisme.

Quand j'ai lu ça, ça a fait tilt. J'ai capté qu'elle faisait partie de ceux qui publiaient le bulletin. Tout ça pour un truc que j'avais dit, et qui se retrouvait dans le bulletin. C'était avant qu'ils changent le nom en *Spark*, *L'Étincelle*. Je pense que c'est peut-être aux alentours de 71 qu'ils ont arrêté de faire l'autre et qu'ils ont commencé *Spark*. Mais c'est avant *Spark* que j'ai lu ça.

Il y avait cet autre bulletin, *DRUM*, *Le Tambour*. De temps en temps on nous en distribuait un. Mais pas souvent. Ceux qui s'en occupaient étaient des nationalistes noirs pour la plupart. Il y en avait dans le tas qui étaient des vrais combattants. Ils avaient mené des grèves quelques années plus tôt. Il y en avait encore deux ou trois à l'usine de Dodge, des gens bien. Un s'était même présenté pour un poste au syndicat avant mon arrivée. Mais la plupart n'étaient plus là. La direction les avait virés. Sauf que certains, la direction les avait nommés chef d'équipe. C'était

une revendication à eux, avoir des chefs d'équipe noirs. Alors, on a eu des chefs noirs, mais ça restait des chefs.

Le mien avait bossé pour DRUM avant de devenir chef. Ça nous arrivait de se prendre la tête, tous les deux. Un jour, il vient me voir et il me dit : « Pourquoi t'irais pas t'inscrire pour devenir chef d'équipe, ils en embauchent des noirs, en ce moment. » À mon avis, on lui avait demandé de le faire parce que je commençais déjà à être un problème, à l'époque. Ils ont dû se dire que s'ils arrivaient à me convaincre d'être chef, ça serait réglé. Je lui ai sorti direct : « Pour pouvoir emmerder le monde comme tu fais ? Non merci, j'en veux pas de ton poste de chef. » Il a dû retourner leur dire, sûrement.

Si ça se trouve, c'est ce que les patrons de Chrysler pensaient vraiment, qu'ils allaient régler le problème causé par les militants en en nommant certains chefs d'équipe.

J'ai commencé à participer à *La voix des ouvriers de Dodge*, à aider un peu, mais je ne le distribuais pas. Ils étaient deux pour faire ça, à l'entrée de l'usine. Moi, je donnais des infos. Et je me suis mis à parler avec d'autres personnes qui s'occupaient du bulletin.

Mais, à l'époque, j'étais encore en plein dans mes conneries de drogue.

CHRYSLER M'A MIS À PIED une première fois en 71. Je m'étais battu avec Joe, un gars de ma ville natale, en plus. Il était venu directement de Gainesville à Detroit. Son père était proche de ma famille. Je crois même que c'était un voisin. Bref, Joe faisait chier Calvin, le jeune qui bossait avec moi, qui faisait les pare-brise avec moi. Calvin a fini par lui sortir : « Espèce d'enculé de Noir ». Le truc, c'est que Calvin avait vraiment la peau claire, et pour Joe, c'était comme si Calvin se prenait pour un Blanc raciste. Mais on fait tous ça vous savez, les Noirs se disent tous des trucs dans ce genre entre eux, sauf que Joe ne l'a pas pris comme ça, il l'a pris comme si Calvin jouait au Blanc et lui manquait de respect.

Bref, Joe le harcèle tout le temps, il lui dit qu'il va lui botter le cul. Et il n'arrête pas de venir à notre chaîne.

Je fais à Joe : « Tu vas lui ficher la paix à ce garçon, oui ? »

C'est là que c'est parti en vrille. Joe dit que c'est mon putain de cul qu'il va botter, moi qu'on va aller aux toilettes et que je vais lui retourner la cervelle un bon coup.

Sur ce il tourne les talons, et je le suis. On n'était même pas dans l'allée qu'il chope ce bout de planche avec un clou qui dépasse. Quand il fait ça j'essaye de le bloquer, et le clou me charcute le bras. Alors je me jette sur lui, je le plaque et je sors mon couteau. Je l'ai planté deux fois avec, à la figure, quelque part à l'épaule.

Le Gros Will était dans les parages, il nous a séparés et il m'a dit : « Sam, Sam, arrête, tu vas vraiment lui faire mal. Arrête. »

Ils m'ont emmené chez le chef du personnel, Joe à l'infirmerie. On a été tous les deux mis à pied pour la bagarre.

On est resté pas tout à fait deux semaines sans travailler, si je me souviens bien. Joe est allé porter plainte à la police. Ils étaient partis pour m'arrêter, mais Joe a fini par admettre qu'il avait pris la planche avant que je lui donne le coup de couteau. Quand il a dit ça, l'agent lui a fait remarquer que c'était une arme aussi, et que l'autre gars pouvait très bien porter plainte contre lui. C'est là qu'il leur a dit : on oublie. Edie Fox, la déléguée syndicale, elle a discuté avec la police et c'est ce qu'ils lui ont dit. Bref, ils ne m'ont pas arrêté, mais on a tous les deux raté presque deux semaines de paye à cause de cette histoire.

C'est Edie Fox qui nous a fait revenir à l'usine. Elle est allée discuter avec les patrons. Il n'y avait pas eu d'arrestation, et je suppose qu'on était des bons ouvriers. Mais elle, c'était une super représentante du personnel. Carrément mieux que ce qu'on voit aujourd'hui. Elle se battait vraiment pour les travailleurs. Elle était elle-même militante. Ça faisait un bail qu'elle était là.

Donc elle nous a fait revenir, sauf qu'à mon retour, ils m'ont mis à un autre étage. Je suis allé au troisième et je suis devenu volant, je bougeais tout le temps.

EN LISANT LES BULLETINS de *Spark* et en parlant avec les gens qui s'en occupaient, j'ai commencé à ouvrir les yeux sur le système américain. Je lisais des trucs que je n'avais jamais lus avant. Tu n'as pas accès à tout ça, quand tu es dans le système. Ça ne sort pas de la télé, ni de la radio. Je n'avais jamais entendu ça à l'école. Je l'ai entendu quand j'ai commencé à fréquenter les gens de *Spark* et à lire certains livres. Avant ça, je ne savais même pas qui était Karl Marx, Lénine ou Trotsky. Je ne savais pas qui était Malcolm X ou Robert F. Williams. Je ne savais rien de la révolution russe. Si par hasard tu en entendais parler, c'était toujours en négatif, jamais on ne te parlait de ce qui s'était vraiment passé, comment les travailleurs ont pris le pouvoir, qu'est-ce qui est arrivé après. J'ai commencé à voir tout ce que la classe ouvrière pouvait faire quand elle était unie.

Petit à petit, j'ai commencé à avoir une vue plus large du système, une vue d'ensemble. Je me suis aussi mis à écouter les infos. Ajouté à ce que j'avais déjà compris de la vie après tout ce que j'avais subi, j'ai fini par prendre conscience que tant que les capitalistes contrôlent tout, ça continuera à empirer pour un maximum de gens.

UN JOUR, on apprend qu'un gars de l'atelier peinture est mort carbonisé dans le four à peinture. Il était âgé, il n'avait pas la forme. Peut-être que c'était de l'hypertension, j'ai oublié. Il avait été à l'infirmerie, mais il est retourné à son poste. Je ne sais pas comment il a fait son compte, mais il s'est retrouvé à l'intérieur du four à peinture. Je crois bien que c'est après la pause casse-croûte, quand ils ont redémarré la chaîne, qu'ils ont trouvé ce qui restait de lui. Je ne sais pas quelle température il fai-

sait dans ces fours, mais ils devaient être vraiment chauds pour fixer la peinture.

Ce gars avait un fils qui bossait à Dodge Main quand c'est arrivé.

Little Dave et moi, on a fait le tour de la chaîne de montage pour en parler. Ils avaient la technologie pour empêcher ça. Ils auraient pu mettre une alarme, pour stopper tout si quelqu'un se retrouvait dans le four. Ils auraient pu assurer la sécurité des ouvriers, les protéger. Ils n'auraient pas dû le remettre à son poste s'il ne se sentait pas bien. Alors on a dit : « Ils auraient aussi bien pu lui tirer une balle dans la tête. »

Les gens étaient vraiment chamboulés par cette histoire. On a fait le tour de l'usine pour distribuer des autocollants « Chrysler tue », et les gars en ont collé partout.

Et on en a parlé dans le bulletin.

Little Dave venait de l'Alabama, c'était un ami de ma cousine Betty et son mari. On n'habitait pas très loin, et lui aussi était à Dodge Main.

Il savait que je connaissais des gens de *Spark*. Alors je l'ai incité à parler au jeune qui distribuait le bulletin à l'entrée. J'apprenais plein de trucs. J'avais envie d'intéresser d'autres que moi à tout ça. Et je pensais que Little Dave était un gars qui pourrait faire quelque chose de toutes ces nouvelles idées.

Bref, ils ont discuté. Mais après, Little Dave m'a sorti : « Ce gars à l'entrée, il est sympa, mais il est zéro comme combattant. Alors comment il va m'expliquer comment me battre ? » Little Dave avait été dans la rue. Quand les gens vont dans la rue, ils savent juger les gens, après.

J'ai dit à Little Dave de s'asseoir. « Peut-être que non. Mais il y a des trucs qu'il sait et toi non, et tu peux apprendre de lui. OK, c'est pas un combattant, mais comme toi t'en es un, il peut apprendre de toi. Vous avez des choses à vous apprendre à tous les deux. » Il a compris. Il savait que je savais des trucs qu'il ne savait pas.

Little Dave est mort jeune. Il jouait au con avec la drogue, il en prenait plein de différentes. Il a essayé d'arrêter. Il a pris ce truc qu'on donnait aux junkies à l'époque, la méthadone. Soi-disant que ça t'aidait à arrêter. Sauf que les gens sont devenus accros à ça. C'est ce qui est arrivé à Little Dave. C'est comme ça qu'il est mort. Dommage, parce que c'était un battant.

C'EST À CETTE ÉPOQUE que j'ai arrêté mes bêtises avec la drogue. J'avais commencé à me syndiquer. Combien de fois je me suis crêpé le chignon avec Judy ! Elle me faisait vraiment la guerre. Elle me disait : « Tu veux rassembler tes frères, mais comment tu comptes t'y prendre si c'est toi qui les fournis en héro ? Sans déconner, comment tu veux les rassembler alors que tu leur détraques le cerveau avec ta merde ? » Et elle me répétait : « Et toi, tu te détraques tout seul comme un grand. Tu te laisses bouffer tout cru. » Et elle insistait : « Tout le monde sait ce que tu fais. Peut-être que ceux qui touchent à ça s'en fichent. Mais les autres, qu'est-ce qu'ils en pensent ? Tu essayes de leur faire passer un message, mais pourquoi ils devraient t'écouter ? Pourquoi ils devraient te faire confiance ? »

C'est là que j'ai commencé à réfléchir à ça, à ce que c'est que la drogue. Et je me suis calmé. Je devais arrêter, j'étais obligé. J'avais vraiment envie de rassembler les ouvriers. Quand tu te drogues, tu marches au ralenti, comme un zombie. Tu le sais. Tu vois des gars complètement accros, ils font comme toi. Mais comme tu sniffes tout le temps, tu t'en fous royalement. Quand j'ai réalisé vraiment ce que je faisais, j'ai su qu'il fallait que ça s'arrête. Que j'arrête. Alors j'ai arrêté, et j'ai aussi arrêté de fournir les autres à l'usine.

J'AI COMMENCÉ à ouvrir les yeux sur d'autres choses. Je jouais tout le temps aux jeux d'argent. Mais voilà que tu essayes de convaincre les ouvriers de se serrer les coudes. Si tu sens que tu as ça en toi, que tu peux les faire aller de l'avant, tu ne peux pas les plumer à côté de ça. Forcément

non. J'ai un peu de sous et je vais les plumer en plus ? On va dans la mauvaise direction, là. J'essaye de convaincre les gens de s'unir pour s'entraider. Comment je pouvais leur prendre le peu d'argent qu'ils avaient ?

JE N'AVAIS JAMAIS ÉTÉ à une réunion syndicale avant mon arrivée à Dodge Main. Dans la plupart des boulots que j'avais faits, il n'y en avait même pas, de syndicat. Sauf à Lynch Road, mais je ne me rappelle pas être allé à une réunion. Peut-être que j'avais parlé à un délégué. Quand j'ai commencé chez Chrysler en 68, je ne me voyais pas militer. Peut-être parce que j'étais encore trop dans mes histoires de drogue, d'alcool, de soirées passées dans les bars. Mais de toute façon, je croyais que le syndicat était censé s'occuper des problèmes, qu'ils avaient été élus pour ça, point barre. Les responsables syndicaux et les délégués, c'était eux le syndicat – enfin, c'est ce que je croyais. Et c'est ce que la plupart voulaient qu'on croie aussi, qu'ils vont s'occuper de tout, qu'on n'a rien à faire. C'est pire maintenant, mais même à l'époque, il n'y en avait pas beaucoup qui essayaient d'impliquer les gens.

Moi, j'étais comme plein de travailleurs aujourd'hui, je ne voyais pas que le syndicat n'est rien si on n'est pas tous ensemble. Je ne voyais pas qu'être syndiqué, ça veut dire que si on t'embête, on m'embête aussi. Tu ne vois pas tout ça, jusqu'au jour où tu dois te battre contre l'entreprise et tu vois ce qu'on est capable de faire quand on lutte ensemble. J'ai vraiment commencé à aller aux réunions quand j'ai appris certains épisodes de l'histoire sur la classe ouvrière et son pouvoir.

ÉTÉ 71, le nom de George Jackson est dans toutes les bouches à l'usine. Des gardiens l'avaient tué en prison, là-bas en Californie, et des émeutes ont éclaté jusque dans la prison d'Attica, à New York, pour protester contre ce meurtre. Soi-disant que George Jackson avait tenté de s'évader. On n'y croyait pas une seconde. Avec toute la

sécurité qu'il y a à San Quentin, et en plus il n'était pas armé, il n'aurait pas pu s'évader, pas moyen. Non, ils voulaient l'éliminer, c'est ça qui est arrivé. Il écrivait sur ce qui se passait dans les prisons. Et ce qu'il écrivait circulait dans les autres prisons, alors il était connu. J'ai lu un article de lui, à l'époque.

LA MÊME ANNÉE, je suis allé à Black Lake. Edie Fox avait réussi à m'inscrire sur la liste, moi et deux autres ouvriers. C'est elle qui m'avait fait retrouver mon poste quand on m'avait mis à pied. Les représentants du personnel avaient le droit de proposer des noms pour aller en vacances à Black Lake, sauf qu'en général c'était toujours les mêmes, les représentants et d'autres responsables du syndicat. Mais Edie cherchait à faire venir des nouvelles têtes. C'est comme ça que j'ai atterri là-bas.

Black Lake était une sorte de camp de vacances de l'UAW, le syndicat des ouvriers de l'automobile. Le syndicat se chargeait de nos jours de congé et il payait pour nous, il nous versait notre paye tout le temps qu'on était parti. On est allé là-bas en car le vendredi, et on est rentré le dimanche. Il y avait une grande piscine, un parc. Plus tard ils ont construit un golf. C'était comme un complexe hôtelier. C'était aussi un endroit où les bureaucrates pouvaient se faire mousser devant les gens qu'ils faisaient venir. Pour moi, l'idée c'était de te faire sentir que le syndicat est important et que tu fais partie d'un truc important, pour pouvoir mieux te faire rentrer dans le moule, que tu te mettes à penser comme eux.

Black Lake, c'est avant tout pour les grosses légumes. Dans leur attitude ils sont comme les grosses légumes de l'entreprise, ils essayent de te montrer qu'ils sont très importants. Ils t'amènent là-bas pour que tu penses comme eux. Il y avait même des cours sur le syndicat, comment ça fonctionne et tout ça, mais je n'y ai pas entendu parler de lutte des travailleurs, bizarrement.

Résultat, les gens qui venaient, il y en a un paquet qui devenait des bureaucrates ensuite, ils oubliaient tout de la lutte des travailleurs. Certains n'ont même jamais su ce que c'était. On les amenait là-bas, et on les formait à penser comme eux. Mais ce n'est pas ça que les travailleurs veulent.

À l'époque, je n'ai pas vu tout ça. Tout ce que j'ai vu, c'est les grosses légumes du syndicat qui se comportaient comme des patrons.

20. Les élections syndicales

JOHN EST ARRIVÉ à Dodge Main en 73. Il avait envie d'en savoir plus sur *Spark*. C'est qui ce vieux dehors dans Jos Campau Avenue qui distribue le bulletin ? John était jeune, à l'époque.

Il a parlé avec le gars à l'entrée, mais ce qu'il voulait, c'était savoir qui travaillait avec *Spark* à l'intérieur de l'usine. Il a fini par tomber sur moi, et on s'est mis à discuter. John voulait participer. Alors il a travaillé avec nous, lui aussi.

On a commencé à organiser les travailleurs autour de nous, plein de travailleurs. Il y avait un paquet de nationalités, à l'usine. J'avais les Noirs avec moi, et quelques Blancs, et il y avait aussi des Yougoslaves, des Albanais et des Arabes venus de pays comme la Palestine ou le Yémen. Je connaissais tout un tas de gars de ces pays-là. Du coup il y en avait qui traduisaient *Spark* pour nous, deux Arabes, un Yougoslave et un Albanais. À des moments, le bulletin se retrouvait écrit en trois langues. Ça aussi c'était quelque chose, ça nous a fait connaître en tant que groupe. Les gars de Dodge Main, certains n'étaient pas là depuis très longtemps et ils ne lisaient pas bien l'anglais, c'est pour ça qu'on l'a fait. Ils savaient parler mais lire, ils ne lisaient pas l'anglais si bien que ça.

On a aussi fait traduire des infos sur le syndicat, qu'on a punaisées. John avait deux gars qui bossaient avec lui à la chaîne et pouvaient le faire, plus un autre que les deux connaissaient et qui pouvait traduire pour nous aussi. Il avait été prof avant d'émigrer, et il s'était impliqué dans la lutte politique dans son pays.

Résultat, tous ces gens étaient avec nous. À l'entrée, des fois on avait sept gars qui donnaient des tracts syndicaux, comme ça on pouvait discuter avec les ouvriers qui arrivaient ou repartaient.

On a commencé à donner un cours, un petit cours sur la lutte des travailleurs, le communisme, l'histoire des

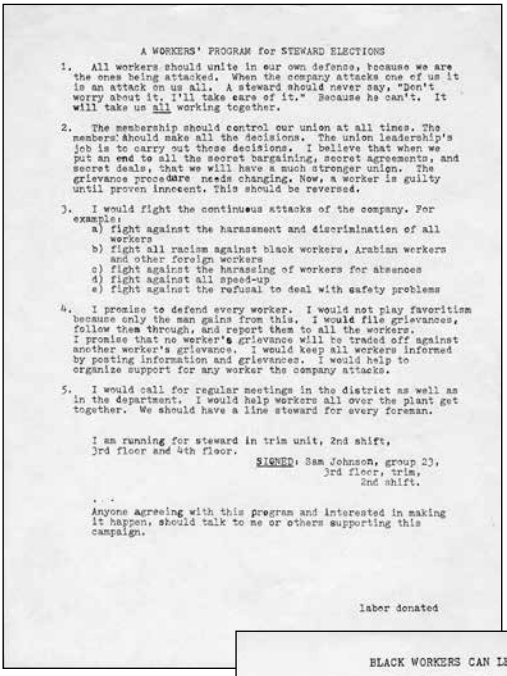
combats ouvriers, dans un local à cinq minutes à pied de l'usine, j'oublie où exactement. On s'y arrêtait avant d'embaucher, et quand on ressortait on allait directement pointer. C'est aussi comme ça qu'on a réussi à organiser certains d'entre eux. Des gens très différents venaient à ces cours. La plupart du temps, ils ne venaient pas à chaque fois. Mais régulièrement, on incitait les gens à participer. J'ai donné des cours moi aussi, j'ai parlé de choses que j'avais lues, de choses que les ouvriers avaient fait dans ce pays et dans d'autres pays, et que eux découvraient. On voulait que les travailleurs connaissent tout ça, qu'ils soient au courant. Je n'avais jamais fait ça de ma vie. Mais je l'ai fait cette fois-là.

On faisait aussi des réunions à l'heure du casse-croûte, quand les chaînes de montage étaient arrêtées. On faisait la réunion directement là, assis sur le capot des voitures, ou alors un peu à l'écart, là où on faisait la pause habituellement. Il y avait toujours des problèmes, et on essayait de voir ce qu'on pouvait faire. Bref, on était vraiment pas mal actifs.

Autour de nous, les ouvriers ont commencé à recadrer les chefs d'équipe. On en avait un, il était petit et il voulait toujours montrer que c'était un gros dur. Un jour, à la pause, tout le monde part manger mais les outils et tout ça n'étaient pas rangés. Quelqu'un avait pris les pistolets à air comprimé et les avait balancés quelque part. Quand les ouvriers sont revenus à leur poste, la chaîne est repartie et ils n'avaient plus leurs pistolets. Le petit chef courait partout en demandant qui avait fait ça !

Personne savait. « Quand je suis parti ils étaient là, quand je suis revenu, ils étaient plus là. » C'est tout ce qu'ils ont dit.

Le chef repart en courant chercher du vieux matériel, mais ça ne suffit pas. Dans son équipe, ils sont quatre ou cinq à ne pas pouvoir bosser parce qu'ils n'ont pas leur pistolet à air comprimé. Résultat, ils ont dû arrêter toute



A WORKERS' PROGRAM for STEWARD ELECTIONS

1. All workers should unite in our own defense, because we are the ones being attacked. When the company attacks one of us it is an attack on us all. A steward should never say, "Don't worry about it, I'll take care of it." Because he can't. It will take us all working together.

2. The membership should control our union at all times. The members should make all the decisions. The union leadership's job is to carry out these decisions. I believe that when we put an end to all the secret bargaining, secret agreements, and secret deals, that we will have a much stronger union. The grievance procedure needs changing. Now, a worker is guilty until proven innocent. This should be reversed.

3. I would fight the continueus attacks of the company. For example:
   a) fight against the harassment and discrimination of all workers
   b) fight all racism against black workers, Arabian workers and other foreign workers
   c) fight against the harassing of workers for absences
   d) fight against all speed-up
   e) fight against the refusal to deal with safety problems

4. I promise to defend every worker. I would not play favoritism because only the man gains from this. I would file grievances, follow them through, and report them to all the workers. I promise that no worker's grievance will be traded off against another worker's grievance. I would keep all workers informed by posting information and grievances. I would help to organize support for any worker the company attacks.

5. I would call for regular meetings in the district as well as in the department. I would help workers all over the plant get together. We should have a line steward for every foreman.

I am running for steward in trim unit, 2nd shift, 3rd floor and 4th floor.

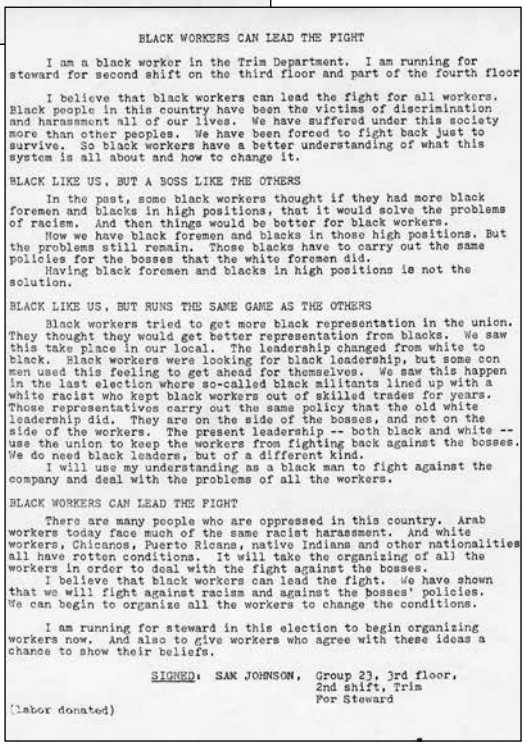
SIGNED: Sam Johnson, group 23, 3rd floor, trim, 2nd shift.

. . .

Anyone agreeing with this program and interested in making it happen, should talk to me or others supporting this campaign.

labor donated

Programme des travailleurs pour les élections de délégués.



BLACK WORKERS CAN LEAD THE FIGHT

I am a black worker in the Trim Department. I am running for steward for second shift on the third floor and part of the fourth floor

I believe that black workers can lead the fight for all workers. Black people in this country have been the victims of discrimination and harassment all of our lives. We have suffered under this society more than other peoples. We have been forced to fight back just to survive. So black workers have a better understanding of what this system is all about and how to change it.

BLACK LIKE US, BUT A BOSS LIKE THE OTHERS

In the past, some black workers thought if they had more black foremen and blacks in high positions, that it would solve the problems of racism. And then things would be better for black workers.

Now we have black foremen and blacks in those high positions. But the problems still remain. Those blacks have to carry out the same policies for the bosses that the white foremen did.

Having black foremen and blacks in high positions is not the solution.

BLACK LIKE US, BUT RUNS THE SAME GAME AS THE OTHERS

Black workers tried to get more black representation in the union. They thought they would get better representation from blacks. We saw this take place in our local. The leadership changed from white to black. Black workers were looking for black leadership, but some con men used this feeling to get ahead for themselves. We saw this happen in the last election where so-called black militan lined up with a white racist who kept black workers out of skilled trades for years. Those representatives carry out the same policy that the old white leadership did. They are on the side of the bosses, and not on the side of the workers. The present leadership -- both black and white -- use the union to keep the workers from fighting back against the bosses. We do need black leaders, but of a different kind.

I will use my understanding as a black man to fight against the company and deal with the problems of all the workers.

BLACK WORKERS CAN LEAD THE FIGHT

There are many people who are oppressed in this country. Arab workers today face much of the same racist harassment. And white workers, Chicanos, Puerto Ricans, native Indians and other nationalities all have rotten conditions. It will take the organizing of all the workers in order to deal with the fight against the bosses.

I believe that black workers can lead the fight. We have shown that we will fight against racism and against the bosses' policies. We can begin to organize all the workers to change the conditions.

I am running for steward in this election to begin organizing workers now. And also to give workers who agree with these ideas a chance to show their beliefs.

SIGNED: SAM JOHNSON, Group 23, 3rd floor, 2nd shift, Trim
For Steward

(labor donated)

***Tract de Dodge Main :* Les ouvriers noirs peuvent mener le combat.**

la chaîne parce que trop de voitures passaient et le boulot n'était pas fait. Il s'est calmé un peu, à partir de là.

D'autres chefs ont compris qu'ils ne gagneraient rien à nous chercher. J'ai raconté aux ouvriers ce qu'on avait fait à Lynch Road, quand ce chef nous avait causé des problèmes. Il emmerdait quelqu'un, un autre l'appelait à l'autre bout de l'atelier en hurlant « Hé, par ici ! J'ai un pépin. » Après, c'était au tour d'un autre d'avoir un pépin. En faisant ça, on lui avait fait passer un message. Du coup, les gars se sont mis à le faire aussi.

Tu crois que tu peux nous emmerder comme tu veux, et qu'on ne peut pas t'emmerder aussi si on veut ? Tu as tout faux.

LA GRÈVE DE MACK est devenue un sujet de débat chez Dodge Main. C'était en août 73. Il y avait un problème de sécurité dans cette usine d'emboutissage. Deux ou trois gars s'étaient fait broyer la main dans les presses. Elles avaient un défaut, et les ouvriers l'ont signalé, mais la direction n'a rien fait. Tout ce qu'ils voulaient, c'était que les presses continuent à marcher. Résultat, des gars ont été blessés. Il y en a même un qui s'est fait tuer quand une presse lui est tombée dessus. Les ouvriers de Mack avaient déjà protesté. Je suis allé là-bas quand ils ont fait la grève. Un homme m'a montré sa main, comment il avait eu une partie coupée par une presse.

Je ne sais pas tout ce qui s'est passé. Il y a eu une sorte de grève sur le tas. C'est des ouvriers avec un groupe appelé Progressive Labor (le Parti progressiste du travail) qui ont commencé ça. Mais ils ont quand même été des centaines à occuper l'usine pendant deux jours. Après ça, les flics ont débarqué et ils ont fichu tout le monde dehors.

Les grévistes se sont réunis pour organiser des piquets de grève à toutes les entrées pour le lendemain. Ils étaient peut-être 500 à cette réunion.

Le syndicat des ouvriers de l'automobile, l'UAW, a essayé de dire que c'était « des gens de l'extérieur » qui empê-

chaient les ouvriers d'entrer, que les ouvriers n'avaient rien à faire avec cette grève, que c'était ces gens de l'extérieur le problème.

Le lendemain, des responsables de l'UAW se sont pointés à l'usine avec des bâtons, des battes de base-ball, et j'en passe. Ils étaient tous là, des représentants locaux, régionaux et même nationaux du syndicat. Un bon millier, en tout. Ces salauds ont chassé les piquets de grève, et après ils ont menacé tout le monde en disant : « Si vous entrez pas illico, vous êtes virés. » Ils parlaient comme un patron, pas un syndicat.

Moi, j'étais de l'après-midi, alors j'y suis allé le matin pour soutenir les piquets de grève. Mais sur la route, je tombe sur John. Il me dit : « Ils font déguerpir les gens à coups de batte de base-ball, de brique, de bâton. » John est arrivé en courant, et un gosse qui l'avait vu faire lui sort : « Hé, mec, tu peux te cacher derrière la maison si tu veux. » Il était petit mais déjà, il savait !

Quand j'ai embauché, j'ai raconté aux gars ce qui était arrivé. Je leur ai dit : « On va sûrement pas les laisser faire pareil à Dodge Main. Laisser ces voyous penser qu'ils peuvent venir ici comme ça. » Et je l'ai dit bien fort, pour que le délégué m'entende.

Un peu après, Joe Davis vient me voir à mon poste. Quelqu'un lui avait dit que j'avais parlé de Mack. Il était élu permanent à l'époque, mais il avait dans l'idée de se présenter pour être président de la section. Joe faisait partie de la bande de nervis qui avaient fait le sale boulot de la direction devant l'entrée de Mack. Il y était mais personne ne savait à Dodge Main, et à mon avis il préférait que ça reste comme ça.

Il me sort texto : « Si t'as un tout petit peu de jugeote, tu vas arrêter de déblatérer tes conneries sur Mack. »

Je lui réponds aussitôt : « Si c'est une menace, si t'es en train de me dire que tu vas lâcher tes gorilles sur moi, ils ont plutôt intérêt à bien faire le boulot. Parce que sinon, c'est

moi qui vais te trouver ! » Et je lui ai dit que non seulement j'allais en parler, mais qu'on allait faire un tract là-dessus. Encore une fois j'avais parlé fort, et Davis s'est débiné. Il essayait d'en faire un truc privé, juste entre lui et moi. Raté.

Les gars m'ont demandé : « C'est quoi cette histoire ? » Alors je leur ai expliqué : « Au lieu de se battre pour les travailleurs, ces voyous se battent contre nous. Ils ont fait le sale boulot des patrons, chez Mack. On n'a pas besoin d'un syndicat jaune. »

John et moi on a fait un tract pour raconter ce qu'on avait vu à Mack. Dedans, il y avait écrit : « Ils disent que ce sont des agitateurs venus de l'extérieur qui étaient là. Mensonge ! Pour quelle raison plus de cent travailleurs se sont fait virer, dans ce cas ? Ils disent que les ouvriers de Mack se sont fait avoir, qu'on les a forcés à se mettre en grève. Encore un mensonge ! Les travailleurs savaient que Chrysler était fautif, et ils ont décidé de se défendre. » Et on a dit aux ouvriers : « Dans le temps, bien des organisateurs de l'UAW ont été traités d'agitateurs extérieurs. »

Le bulletin de *Spark* est sorti la semaine d'après, et dedans on a reparlé de ces représentants syndicaux qui sont allés à l'usine de Mack, qui sont allés là-bas et qui ont fait le boulot des patrons en cassant la grève des travailleurs. En conclusion, il y avait écrit : « Qu'ils essaient de faire ça ici. On est dix mille dans cette usine. On peut leur montrer qu'ils ne s'en tireront pas aussi facilement ici. »

Davis était persuadé que c'était moi qui écrivais le bulletin, sûrement parce que des trucs que je disais se retrouvaient dedans.

J'AI SUIVI DES COURS de formation syndicale à l'université de Wayne State de l'automne 72 au printemps 74, pour être mieux formé. Deux fois par semaine, j'allais en classe le matin et je prenais mon poste l'après-midi. J'avais déjà dans l'idée de me présenter pour être délégué, et pas

question de le faire sans savoir exactement comment ça marchait dans un syndicat.

Un jour, en cours, un gars qui était ouvrier qualifié a sorti : « Ces satanés ouvriers à la chaîne, ils se croient tout permis. Ils pensent qu'ils devraient gagner plus que nous. Ils arrêtent pas de se plaindre et de faire du foin, et ils voudraient encore gagner plus que nous. Moi, il a fallu que je me paie mes outils pour bosser. »

Quand quelqu'un parle comme ça, il fallait que je réponde : « Hé, mec, attends un peu. Attends. Tu parles des ouvriers à la chaîne – on a à peine le temps de quitter notre poste pour aller boire, et tu viens dire qu'on devrait pas gagner notre vie correctement ? D'accord, les ouvriers qualifiés ont fait une formation, et ils doivent s'acheter leurs outils, donc oui, ils devraient être payés pour ça. Mais regarde tout le temps que tu as, toi. Regarde ton boulot, et regarde ce qu'on fait, nous. Bon sang, regarde tout le boulot qu'on se tape et même pas le temps d'aller boire un verre d'eau. Si on y va quand même, on se fait harceler et on te colle un rapport parce que t'as loupé une voiture. C'est vraiment comme ça, sans mentir, tu bois un verre d'eau, et ton boulot s'en va sur la chaine. Des conditions pareilles, moi je dis qu'on devrait gagner autant que n'importe qui. »

Il l'a fermée le gars, après mon sermon.

C'EST COMME ÇA qu'ils étaient des fois, les ouvriers qualifiés, à penser qu'ils sont mieux que les autres. Et il n'y avait pas qu'eux. Il y a des gens, dès qu'ils deviennent chefs ou qu'ils décrochent un poste un peu mieux, ils se croient au-dessus de nous. Et il n'y a pas que les Blancs qui pensent comme ça. J'ai vu la même chose chez plein de Noirs que je connaissais. C'est un truc qu'on cherche à nous imposer : diviser la classe ouvrière, faire rentrer les travailleurs dans le système pour qu'ils se mettent à penser comme les patrons. Ce système capitaliste, voilà ce qu'il nous fait. Il fait croire à quelqu'un qu'il vaut mieux



Tract de Sam pour les élections de 1974 à Dodge Main.

que nous parce qu'il est qualifié ou chef d'équipe. Je ne dis pas qu'on est mieux qu'eux, juste qu'on vaut autant qu'eux.

GRÂCE À MES COURS À LA FAC, ça m'a donné l'occasion d'aller à Washington pour une manif contre la guerre du Vietnam, à l'automne 73. J'y suis allé en car avec d'autres étudiants. On était deux cars pleins. Il y avait un Chinois dans le mien, et un jeune Blanc a fait un commentaire raciste sur lui. Le Chinois lui a répondu : « Tu ne devrais même pas aller manifester, si tu fais ce genre de remarque. » Et il avait raison. On allait là-bas pour protester contre cette guerre. Enfin bref, ça lui a cloué le bec, au Blanc.

On a fini par arriver à Washington, mais on a roulé toute la nuit. On est arrivé tôt là-bas, avant l'aube. Plus tard ce jour-là, j'ai rencontré des gars de Baltimore qui vendaient le journal *Spark*. Je les connaissais un peu, alors j'ai bavardé et je suis resté avec eux. On est resté juste la journée, on est reparti le soir même. Je me rappelle qu'il y avait dans

les 70 000 manifestants. J'ai pu discuter avec quelques étudiants dans le car. Je pense qu'ils savaient que je travaillais à l'usine. J'ai aussi parlé avec une prof de la fac. Elle débutait dans le métier. Moi je croyais que c'est une étudiante, mais c'était une nouvelle prof.

Je suis allé à plein de manifs après ça, mais c'était ma première, à Washington. Et c'était aussi la dernière grosse manif contre cette guerre.

C'est peut-être l'année d'après, en 74, que je me suis présenté pour devenir délégué. Je me présentais comme délégué, et John comme suppléant. C'était un gros district, plus de 200 votants.

On a discuté de ce que le syndicat devrait faire, comme prévoir des réunions régulières à l'usine, comme ça les gars pourraient venir. On a insisté en disant qu'on défendrait tous les travailleurs, qu'on n'utiliserait pas certaines plaintes comme monnaie d'échange avec les patrons. Pas de troc, pas de favoritisme. On a expliqué qu'on parlerait aux gens, qu'on leur dirait ce qui se passait et qu'on donnerait les infos quand on les avait. On a aussi dit que c'était les syndiqués qui devraient contrôler le syndicat, décider de ce qu'on fait. On n'a pas arrêté de répéter qu'on n'allait pas promettre de s'occuper de tout à leur place, que personne ne peut faire ça, qu'il faudrait s'y mettre tous ensemble si on voulait changer les choses.

À la pause, quand la chaîne était arrêtée, John et moi on faisait le tour, pour discuter. On donnait un tract aux ouvriers, ils savaient qui on était parce qu'on leur avait déjà parlé. On leur demandait de distribuer quelques tracts pour nous. Ce tract, on l'avait appelé *Programme des travailleurs pour les élections de délégués*.

Les gens savaient qu'on était différents, qu'on ne parlait pas comme les autres. Et je crois que pour eux, ce qu'on leur disait se tenait. Ils en avaient vu des arnaqueurs se présenter aux élections et après, une fois élus, se tourner les pouces. Mais nous, on était différents.

À un moment donné, j'ai fait un tract avec le titre *Les ouvriers noirs peuvent mener le combat*. Dedans, je disais que les Noirs connaissent mieux le système et ce qu'il faut faire pour le changer, à cause de tout ce qu'on a subi. Mais je disais aussi que certains avaient cru que si on avait des chefs noirs ce serait la fin de nos soucis, mais qu'on les avait eus et que ça n'avait rien changé du tout, parce que ça restait des chefs. Qu'on avait eu des syndicalistes noirs, et ça n'avait rien changé non plus, parce qu'ils avaient la même politique que les anciens syndicalistes blancs, qui disaient oui à tout ce que la direction demandait. Et enfin, je disais que je me servirais de mon expérience comme Noir pour me battre contre l'entreprise et m'occuper des problèmes de tous les travailleurs. Qu'on est opprimés tous autant qu'on est quand on est ouvrier, et qu'il faudrait tous se retrousser les manches pour lutter, mais que les Noirs avaient cette expérience et donc qu'ils pouvaient mener le combat.

On a commencé à recevoir des soutiens de partout, et les gens faisaient circuler nos tracts.

Une fois, on a lancé le défi au délégué et au suppléant de débattre à l'heure du casse-croûte, un débat au deuxième, un débat au troisième. On a dit aux gens de venir. Et ils sont venus, entre 35 et 40 ils étaient, à chaque étage.

Le débat était censé être entre nous et nos concurrents, mais Joe Davis s'est pointé au premier. Le petit malin avait décidé de venir et de prendre les choses en main. Il avait rameuté des délégués en plus. Dès que les travailleurs voulaient dire un truc, ses potes s'arrangeaient pour les faire taire. Au lieu de laisser le délégué donner son opinion, c'est Joe Davis qui parlait à sa place. Davis a fini par faire allusion à Mack, mais il a tourné sa phrase comme quoi la grève avait été mise en scène par des gens de l'extérieur, une sorte de groupe politique qui avait réussi à faire fermer l'usine. Si les gars votaient pour John et moi, il arriverait la même chose à Dodge Main. Il a même cité le nom d'une amie, il a dit que mon amie était là-bas et qu'elle avait fait

fermer l'usine avec les autres. Un gars que je connaissais, il s'appelait Clarence, il a tapé sur la table et il a beuglé : « Quoi ? Elle l'a fait fermer ? Faut qu'elle vienne ici, alors ! » Les autres ont éclaté de rire et applaudi.

Après ça, Davis a soulevé un autre problème : « Vous feriez mieux de pas élire ce mec, parce que s'il s'énerve contre vous, il viendra vous trancher la gorge. » Ses potes ont tous dit pareil. J'ai répondu : « Si vous voulez en savoir plus sur cet incident, demandez à ceux qui étaient là ce qui s'est passé. » Et c'est tout, je n'ai rien rajouté.

Ils sont aussi allé dire : « C'est pas Sam qui écrit toutes ces choses sur les tracts, il a un jeune Blanc pour ça. Ce Blanc, c'est lui qui fera tourner le syndicat. »

J'ai dit aux gens : « C'est moi qui me présente pour être délégué, et John travaillera avec moi. Les gens qui sont très occupés ont des secrétaires pour les aider. Où est le problème ? De toute façon, il faut regarder les choses du point de vue des travailleurs. On doit se serrer les coudes, tous ensemble. C'est ça qui nous rend plus fort. Être soudés, et pas seulement les Noirs entre eux, pas seulement les Arabes entre eux, pas seulement les Blancs entre eux, mais tous ensemble. Voilà ce que ça veut dire, être unis. »

Ils nous ont fait des tas de coups bas pendant la campagne – ça se passait tout le temps comme ça, à Dodge Main. Davis et les autres qui dirigeaient la section, ils pensaient avoir la situation en main, et qu'on n'allait pas gagner.

Sauf qu'on les a battus. On les a vraiment battus, on s'est fait élire.

LE DISTRICT S'ÉTENDAIT sur trois étages de cette vieille usine, le deuxième, le troisième et un bout du premier, tous les gars qui bossaient au garnissage. J'étais le délégué mais les jours où j'étais absent, John prenait ma place. On s'était arrangé comme ça, et ça marchait plutôt bien.

Il y avait des petits coins avec des tables à l'écart de la chaîne, pour faire la pause. C'est là qu'on avait fait campagne. Du coup, on a pris l'habitude de se réunir là. On prévenait les gars d'un secteur qu'on allait se réunir à l'heure du casse-croûte : « Ce soir, réunion ici à la pause. » Les gens venaient. Surtout les gars de ce secteur, mais des fois des gars des autres étages, et tous de notre district. Ils avaient l'air de bien aimer.

Ce qu'on faisait en général, c'est parler des problèmes des travailleurs. Si le problème était une violation du contrat, on écrivait tout sur un papier, directement sur place.

C'était très différent notre méthode, par rapport à celle d'avant. Avant, les travailleurs avaient des soucis mais aucun moyen d'en parler ensemble. Les réunions de la section étaient seulement une fois par mois. Alors on a dit : « Pas besoin d'attendre une réunion syndicale. Si tu as un problème, on en parle tout de suite, à la pause. »

Je sais que la direction n'aimait pas ça, et que ces réunions sur le tas étaient aussi la bête noire des dirigeants du syndicat. Les gens leur disaient : « Sam et John font bien ces réunions, pourquoi vous en faites pas autant, vous ? »

Par exemple, des ouvriers se plaignent d'un chef. On laisse tout en plan pour aller lui parler : « Pourquoi vous embêtez les gars ? Pourquoi vous les laissez pas faire leur boulot tranquillement ? » On n'y allait pas par quatre chemins, c'était direct et devant les travailleurs.

Quand on s'est fait élire, on a dit aux gars qu'ils devraient avoir leur propre délégué de chaîne, comme ça il pourrait suivre les problèmes et faire des réunions pour trouver une solution ensemble. Un délégué de chaîne par chef d'équipe. « Comme ça, quand John ou moi on est pas là, vous pouvez aller parler au délégué de chaîne, lui faire passer l'info. C'est pas juste ceux qui sont au-dessus de vous, les travailleurs aussi peuvent faire bouger les choses. On doit tous s'impliquer. C'est comme ça que le syndicat sera plus fort. » On est allé voir chaque groupe et on leur a dit : « À vous de

décider qui fera le meilleur délégué. » Et c'est ce qu'ils ont fait. Ensuite on a élu ces délégués de chaîne pendant nos réunions. On s'est retrouvé avec un délégué par zone ou presque. Dans certaines on en avait même deux, au cas où un serait absent.

Et donc, ils ont commencé à pister tout ce que les chefs faisaient. Pas besoin de nous pour ça. Ils rassemblaient eux-mêmes les infos, et comme ça ils réfléchissaient aussi à ce qu'on pouvait faire.

Les chefs étaient choqués. Ils faisaient un truc et le jour même, ils avaient une plainte sur leur bureau. Le délégué de chaîne me donnait le rapport, j'en parlais à John et il rédigeait la plainte pendant sa pause. Comme ça, le problème remontait au chef le jour même où c'était arrivé. Et les travailleurs le voyaient.

On a aussi distribué des tracts à tout le monde dans le district, avec la liste complète de leurs droits.

Si personne au syndicat ne disait le contraire, les chefs sortaient un truc du genre : « Pas de gants pour aujourd'hui, vous en aurez demain. » Résultat, les gars croyaient qu'ils devaient travailler comme ça. Le contremaître leur disait d'aller au poste d'un autre pour la journée, d'aller chercher eux-mêmes les pièces, de réparer eux-mêmes leurs outils. Il leur disait de quitter leur poste pour terminer les tâches sur une voiture, ou alors d'attendre la pause pour passer aux toilettes ou à l'infirmerie. Il les mettait à un poste alors qu'ils avaient des certificats médicaux pour ne pas y aller. Et les gars ne savaient rien de tout ça. Alors on a essayé de les informer, sur ce qu'ils devaient faire et ce qu'ils ne devaient pas faire.

Quand un posait une question, on savait que plein d'autres se posaient la même. Comme sur les allocations chômage ou les heures sup. Quelqu'un posait la question, on faisait un tract dessus et on le distribuait. Comme ça les travailleurs avaient un truc entre les mains, des vraies infos sur le règlement. Pas comme la langue de bois habituelle des

syndicats que personne comprend, ou alors c'est imprimé en tout petit et du coup personne lit. C'est comme ça que fait le syndicat, exactement comme les patrons. Nous, on rendait ça lisible et compréhensible. Et on punaisait aussi des infos sur le tableau, comme ça les ouvriers pouvaient aller vérifier s'ils avaient des doutes.

En donnant toutes ces infos aux gens, ils étaient plus prêts qu'avant à se défendre.

Des dirigeants du syndicat ont commencé à dénoncer nos réunions sur le tas. Un responsable est venu nous voir, il nous a sorti : « Vous ne pouvez pas vous réunir à l'intérieur de l'usine. C'est un gros problème.

– Comment ça ? T'es en train de nous dire qu'on a pas le droit de discuter pendant qu'on mange ? C'est notre heure de pause. Bien sûr qu'on peut. »

À UNE DE CES RÉUNIONS, on apprend que des ouvriers ont des soucis avec leur paye. Chrysler devait plein de sous à plein de monde. Ces gars avaient fait des heures sup et la direction devait leur payer toutes ces heures, mais elle faisait la sourde oreille. Pour certains l'histoire durait depuis un an, et ils n'avaient jamais vu la couleur de leur argent.

Alors on a dit : « Venez, on va au bureau du grand chef pour lui parler de cette affaire. On emmène nos sandwichs chez le chef. » Il n'y avait pas abandon de poste, c'était la pause. « Aujourd'hui, on mange là-bas. »

Pendant qu'on ramasse nos affaires, je dis à quelques-uns : « Je me fiche que ça remonte à cinq ans, s'ils vous doivent de l'argent, ils le doivent. Et s'ils vous doivent, ils devraient vous payer. »

Bref, on descend. On était 25 ou 30, quand même. Tout le monde n'avait pas des sous à réclamer, dans le tas. Mais ils voulaient savoir : « Qu'est-ce qui va se passer ? » Ils étaient venus pour les autres, ils voulaient voir ce que la direction allait faire. Quand tous ces gens se pointent ensemble, ils sont une force. Leur nombre envoie un plus grand mes-

sage que n'importe quel permanent qui y va tout seul. Les ouvriers l'ont vu, parce que le lendemain ils avaient leur argent. Ils ont vu ce qui se passait quand les travailleurs se serraient les coudes.

Devant la porte, je fais aux gars : « OK, vous allez entrer là-dedans, et vous allez dire au chef ce que vous pensez de toutes ces heures sup qu'on vous doit, et que ce n'est pas tolérable. » J'ai bien insisté : « C'est vous qui allez lui dire. »

Les gars pensaient qu'ils allaient rester dehors, et que John et moi on allait entrer. Mais je leur ai fait : « Pas question ! Allez-y, entrez, voilà l'homme à qui vous voulez parler. »

Le bureau du grand chef était bourré à craquer. Et il y en avait dans le tas qui avaient une grande gueule. Le boss a eu une sacrée frousse, moi je vous le dis. Il ne savait pas qu'on descendait, on ne lui avait pas dit. Et maintenant il avait tous ces hommes devant lui. Il ne savait pas ce qu'on allait faire.

C'est là qu'un gars du nom de Pasmo passe derrière le bureau du chef. Il était juste derrière lui, et il se met à crier : « Je commence à en avoir marre de cette merde, ça fait des plombes qu'ils me doivent ces heures sup, et ils savent qu'ils me doivent, et ils me payent pas quand même. Je veux mon argent. »

Vite, le boss appelle la Gestion du personnel et il fait : « J'ai un certain nombre d'ouvriers dans mon bureau, là. » Ils ont dû lui dire « Faites venir le délégué », parce qu'on l'a entendu répondre : « Mais c'est-à-dire qu'il est ici, avec eux ! »

Alors il appelle Joe Davis pour qu'il vienne calmer les travailleurs. Joe était toujours permanent, et il faisait toujours campagne pour être président de la section. Il a dû venir depuis l'autre bout de l'usine.

Il arrive tout essoufflé et il me sort : « Qu'est-ce qui se passe, mec ? » Il me dit encore : « Viens dehors, faut que je te parle. »

Un des gars avec nous lui fait : « Qu'est-ce que t'as à lui dire ? Pas besoin d'aller dehors, tu peux parler ici. » C'est exactement ce qu'il a dit.

Alors Joe Davis nous a dit à tous : « Vous savez qu'il y a des procédures à suivre. »

Et moi j'ai répondu : « On les a déjà suivies, tes procédures, et les gars ont toujours pas vu la couleur de leur argent. C'est pour ça qu'on est descendu. C'est fini le temps des procédures, maintenant on va voir ce qu'on va voir. »

Après ça, Joe Davis nous a dit : « Vous devez sortir d'ici tout de suite. »

Et moi je lui ai fait : « Laisse-moi te dire un truc, soit t'es avec nous, soit t'es avec eux. Si t'es avec nous, alors viens et arrête de faire marche arrière comme ça. »

Au final, le grand chef a dit aux ouvriers : « On va s'en occuper. Vous aurez votre argent. »

Très bien, du coup on a dit : « On attend de voir ça. »

Et on est sortis de là. On est tous retournés à notre poste. Et les gars sont allés le raconter aux autres, ils leur ont dit ce qui s'était passé en bas. On ne parlait que de ça à l'atelier.

Le lendemain, à l'embauche, ils avaient leur chèque. Mais pas tous, pour quatre ou cinq gars seulement, et la direction les avait donnés à Joe Davis. Il a fait le tour et il a dit : « Vous voyez, c'était pas la peine de faire tout ce barouf. C'était pas la peine de descendre, moi j'y suis allé pour vous, et j'ai vos chèques. »

Les gars se sont contentés de le regarder. Ils avaient pigé son manège. Un des Arabes s'est avancé et lui a sorti : « Pourquoi à toi on a donné les chèques ? Tu fais rien pour nous. C'est Sam qu'aurait dû les avoir. Toi, tu fais rien. »

Mais c'est ce que la direction avait fait, elle avait donné les chèques au permanent élu pour faire croire aux ouvriers qu'ils n'avaient pas besoin de bouger le petit doigt, que ça leur tombait du ciel. Mais comment ça se fait qu'ils avaient leur chèque maintenant, après tout ce temps ? Parce qu'on avait bougé, justement.

Enfin bref, ça s'est terminé comme ça et plein de gens l'ont vu, ils ont vu que quand tu rassembles les travailleurs et que tu en fais une force, ça fait la différence. Dès le lendemain, ils avaient leurs sous. Pas tous au départ, parce qu'avec certains, l'ancien délégué n'avait pas fait remonter la plainte, alors John et moi on a dû la rédiger pour qu'ils touchent leurs sous. Mais les autres, ils avaient leur chèque dès le lendemain.

Du coup, on a fait d'autres trucs comme ça, les premiers mois.

DONC, on distribuait des tracts à l'usine, sur les problèmes qui remontaient jusqu'à nous, histoire d'informer les travailleurs.

Un de ces problèmes concernait les élections locales, et tous les combien il valait mieux en avoir. À l'assemblée des délégués, ils voulaient que je signe un papier pour dire que j'étais d'accord pour des élections tous les trois ans au lieu de deux, comme c'était avant. Soi-disant que ça ferait faire des économies au syndicat si on n'avait pas à organiser des élections aussi souvent.

Mais je ne voyais pas les choses comme ça. Je leur ai fait : « Avec trois ans, si les travailleurs veulent quelqu'un d'autre, ils doivent attendre. Pourquoi ils devraient attendre autant si le délégué fait pas son boulot comme il faut ? » Et je leur ai dit que je ne signerais pas.

Avec trois ans, une fois élus, la plupart auraient juste eu plus de temps pour leurs petites combines. Ce qui les intéressait surtout, c'était d'avoir plus de temps pour faire ce qu'ils voulaient avant de se faire battre aux élections d'après. Plus de temps pour dépenser l'argent du syndicat comme ils avaient envie. Non, deux ans c'est suffisant, plus que suffisant même.

Pas surprenant que le sujet soit venu sur le tapis à une réunion de la section, parce que c'est là que les bureaucrates rameutaient le plus possible les gens. Tous ces gens

qui avaient une situation et qui voulaient la garder, tous ces gens à qui ils donnaient des privilèges, qu'ils sortaient de la chaîne pour des heures « syndicales ». Tous ces gens qu'ils envoyaient à des congrès et des conférences. Tous ces gens qu'ils préparaient à devenir comme eux.

UNE AUTRE QUESTION qu'on a abordée, c'est la grève sauvage à l'usine de Dodge Truck, toujours Chrysler, là-haut dans Warren Avenue. À l'assemblée des délégués, Davis parle de monter une équipe de nervis à Dodge Main, au cas où il y aurait une grève ici, pour être prêt. Évidemment il n'a pas dit « nervis », mais c'est ce qu'il a insinué. Encore une fois, ils essayaient de dire que c'était des gens de dehors qui avaient lancé cette grève sauvage à Truck. Alors que non, c'est les ouvriers qui sont sortis quand la direction a viré un délégué qu'ils aimaient bien. C'était bien les travailleurs de Truck sur les piquets de grève. Et les bureaucrates, là-haut, ils les ont attaqués.

On a fait signer un tract à tous les délégués de chaîne et les ouvriers de notre district. Et on l'a distribué au reste de l'usine, on était toute une bande à l'entrée pour ça. Les gars qui pointaient s'arrêtaient, ils en prenaient un paquet pour aider et au passage certains disaient que les dirigeants du syndicat étaient des filous.

On a dit aux travailleurs : « Si ces voyous viennent ici, on peut s'en charger. On est 10 000. Et eux, combien ils sont ? » Après ce qu'ils avaient fait chez Mack et Dodge Truck, on a expliqué qu'ils se préparaient à faire pareil aux travailleurs de Dodge Main.

EN AOÛT 74, on a organisé un pique-nique pour notre district à Elisabeth Howell Park. On avait fait des réunions deux semaines avant, pour ceux qui voulaient participer. L'idée, c'était d'inviter les gens à venir pique-niquer avec leur famille et leurs amis. On a demandé 1 $ par personne et 50 cents pour les enfants de moins de dix ans, et on s'en est servi pour acheter des boissons et de quoi faire

des hamburgers et des hot-dogs ; les gens n'avaient qu'à amener les plats qu'ils voulaient. On a joué au softball et au volley, et on a fait des concours de dames et d'échecs. Il y avait des Arabes qui étaient vraiment bons en foot. Ils nous ont appris à jouer. Et on leur a appris à jouer au softball, parce qu'ils ne connaissaient pas. Je n'arrive pas à retrouver d'infos sur combien on était ce jour-là, mais je sais qu'il y a eu pas mal de monde.

EN 74, les compagnies de pétrole ont fait grimper le prix de l'essence, et on a dit que c'était les Arabes qui étaient responsables. À l'usine, il y en a qui étaient en rogne contre eux, soi-disant que les travailleurs arabes dans notre pays étaient un problème. Du coup, les travailleurs arabes sont allés manifester en ville, autour de Woodward Avenue. John et moi, on y est allé avec quelques-uns qui bossaient avec nous et qu'on aimait bien. Les ouvriers arabes de Dodge Main avaient un message à faire passer : « Vous croyez qu'on va vous laisser dire sans rien faire ? » Figurez-vous qu'ils ont été tellement à quitter leur poste, l'usine a carrément dû fermer. Aucune voiture n'est sortie de chez Chrysler ce jour-là.

EN SEPTEMBRE 74, la direction nous a éjectés de notre poste de délégué, John et moi. Ça faisait seulement six mois qu'on était en fonction. Chrysler avait mis des ouvriers au chômage, et la direction en a profité pour dire que le syndicat devait avoir moins de délégués, vu le nombre de travailleurs qui restaient. Ils n'avaient plus besoin d'être autant représentés.

Au début, ils ont parlé de faire sauter trois représentants du personnel. Mais les dirigeants syndicaux ont dit qu'ils avaient négocié avec la direction, et que la direction avait accepté d'en enlever qu'un seul. C'était censé être une grande victoire, en enlever un seul. Mais devinez qui ils s'étaient mis d'accord pour faire sauter ? Moi.

Avant ça, quand ils enlevaient un délégué, ils choisissaient le plus petit district, celui avec 100 personnes ou moins. Le mien était grand, j'avais plus de 200 personnes à m'occuper. Mais c'est moi qui devais partir !

Il y a des ouvriers qui m'ont dit : « Tu peux m'expliquer pourquoi ils t'ont choisi toi, alors que t'es le meilleur délégué qu'on a ici ? » Des Polonais sont venus me parler. Certains avaient connu beaucoup de discrimination, surtout les plus vieux. Mais un des gars est venu et il m'a fait : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ; c'est quoi leur problème, dans ce syndicat ? T'es le meilleur délégué que j'ai vu dans cette foutue usine. Et ils te font sauter ? Ils t'enlèvent de là ? » J'ai répondu : « Eh oui, c'est ce qu'ils ont dit. »

J'ai expliqué aux travailleurs : « On a pas juste forcé la main à la direction, on a aussi forcé la main au syndicat, et c'était un souci pour eux. On a fait des choses qu'ils n'étaient pas prêts à faire. C'est pour ça que le syndicat a tout de suite dit oui quand la direction a parlé de se débarrasser de nous. »

ON S'EST BATTU longtemps pour ça. Cinquante-cinq travailleurs sont venus à la grande réunion de la section pour nous soutenir. On leur a parlé un peu avant, on leur a dit : « À la réunion, quand on se lève, vous vous levez avec nous. » Et ils l'ont fait. Les bureaucrates, ça les a réveillés un peu.

Mais ces mêmes bureaucrates, ils arriveront toujours à virer les gens qu'ils veulent par le vote. On a perdu par 70 contre 100 voix. Et le président de la section a eu un sacré toupet, parce qu'il a dit texto : il ne faut pas que les travailleurs croient que c'est nous qui décidons quel délégué doit partir !

Après le vote, on a fait une réclamation, ensuite on a fait appel devant le président de l'UAW, ensuite appel devant le conseil de direction du syndicat ; là, ils nous ont renvoyés à une audience au niveau régional et après ça rebelote, devant

le conseil de direction. À chaque fois, notre demande a été rejetée, l'une après l'autre. C'est là qu'on est allé devant le comité d'enquête publique, et comme par miracle le conseil est revenu sur son idée en disant qu'en fait on avait le droit de faire appel. Au final, seize mois après, janvier 76, le conseil de direction de l'UAW ordonne à la section syndicale de nous remettre dans nos fonctions, ou alors d'organiser des élections et de m'autoriser à être candidat.

Comme rien ne se passait, j'ai fini par aller voir le nouveau président de la section, Joe Davis. Et là, il m'a sorti qu'il ne pouvait pas me redonner ma place parce que la direction refusait que je sois délégué !

« Quoi ? Comment ça ? C'est pas la direction qui m'a élu. C'est les travailleurs. Alors qu'est-ce que la direction a à voir avec ça, tu peux me le dire ? »

Mais c'était comme ça, le syndicat était aux pieds de la direction, il faisait tout ce qu'elle lui demandait.

Bref, il me dit qu'on va organiser des nouvelles élections de délégués. À la réunion suivante de la section, on nous dit que si on veut des élections, il faut en parler à une réunion de l'atelier garnissage – après ça, ils ont annulé les réunions de cet atelier pendant trois mois !

Ça a continué comme ça presque deux ans, jusqu'à ce qu'il soit temps de refaire des élections, pratiquement.

C'est pour ça que les travailleurs en ont marre, pour ça qu'ils arrêtent d'aller aux réunions du syndicat. La base, elle peut décider tout ce qu'elle veut, on s'en fout. Si les travailleurs ne sont pas ultra mobilisés, la bureaucratie les écrase. À l'époque, c'était pourri, comme milieu. Et c'est encore pire aujourd'hui. Quand les travailleurs ne montrent pas le poing, les bureaucrates font ce qu'ils veulent.

21. L'activité syndicale continue, mais sans poste syndical

À L'AUTOMNE 74, j'étais de retour à la chaîne. Ils m'ont mis au quatrième, dans un autre atelier, donc. Je n'avais pas de poste précis, j'étais volant. Mais j'ai continué à rassembler les ouvriers et à faire des choses par ici et par là. John s'est fait licencier, mais il y en a d'autres qui sont venus avec moi, deux gars qui s'appelaient tous les deux Clarence et quelques autres, on était six ou sept dans ce petit groupe, on bossait ensemble.

On a commencé à se réunir à la pause casse-croûte, au quatrième. On essayait de le faire dès qu'il y en a qui avaient l'air d'avoir envie. La réunion de la section était toujours un dimanche. Plein de fois, vu que les gens avaient quand même une vie, ils faisaient autre chose, ils avaient d'autres projets pour leur jour de congé, et du coup ils ne se pointaient pas. En faisant la réunion au moment de manger, tout le monde était là, donc plus de travailleurs venaient.

À UNE DE CES RÉUNIONS, quelqu'un propose de faire un pique-nique comme celui qu'on avait fait quand j'étais délégué. Alors on a prévu une autre réunion pour tous ceux qui voulaient bien aider à l'organiser.

Quand les travailleurs sont solidaires, tu trouves quelqu'un pour faire vraiment tout ce qu'il y a à faire. Il y en a qui connaissaient des endroits pour acheter la viande, les boissons, le charbon de bois, et tout ce qu'il nous fallait pour ce pique-nique. Quand les gens s'impliquent, ils veulent que ce soit bien fait, donc ils s'intéressent à la préparation, etc. C'est ça qui fait la différence. Et les ouvriers l'avaient pigé, vraiment, ceux qui venaient à ces réunions.

On a vendu des tickets à l'usine, et aussi à l'entrée. Et on a dit aux gens qu'on avait besoin de savoir qui venait, pour savoir combien de nourriture acheter. C'était 2,50 $ par adulte, 1,25 $ par enfant de huit à quinze ans, gratuit pour les petits de moins de huit ans.

Ce pique-nique a été un gros succès, un dimanche de juin 76 à Rouge Park. Il y a pratiquement 300 personnes qui sont venues, des ouvriers et leurs familles. Ça a duré de midi jusqu'à huit heures du soir. Certains avaient amené leur barbecue. Les gens avaient amené des battes et des balles de base-ball, et aussi des ballons de foot.

Quelques jours avant le pique-nique, des dirigeants syndicaux ont fait circuler des rumeurs, pour tenter de faire peur aux gens. Ils ont dit que ça allait finir en bagarre générale. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas ce qui s'est passé, tout le monde s'est bien entendu. Les gens aimaient bien se retrouver en dehors de l'usine.

Les dirigeants syndicaux ont aussi dit que ce pique-nique était un coup monté, une tactique politique. C'est sûr, c'était politique dans le sens où à chaque fois que les travailleurs se rassemblent et font un truc par eux-mêmes, c'est politique. Et les bureaucrates, ça les défrise, comme on dit !

À UNE AUTRE RÉUNION, les ouvriers se plaignent de la nouvelle extension de la chaîne de montage. Quelqu'un sort : « L'endroit est dégueulasse, c'est pas normal. On doit venir ici tous les jours. » C'était aussi dangereux. Les deux monte-charge étaient bloqués. Le matériel s'empilait sur les côtés, ça bloquait le passage dans l'allée. Quelqu'un propose de faire une pétition. Alors on a discuté de pourquoi on la faisait. Au début, des travailleurs ont critiqué les agents d'entretien. D'autres ont dit : « Non, c'est l'entreprise qui est responsable. À eux de nettoyer. » Certains pensaient que peut-être le syndicat ferait quelque chose si on s'y mettait à tous pour leur dire que c'est à eux d'intervenir. Des fois, ça arrive que les bureaucrates se bougent quand ils savent que les travailleurs ne sont pas contents. Bref, on a réussi à faire signer la pétition à 347 ouvriers, pratiquement tout notre district, plus les caristes et des gars d'autres districts. J'ai prévenu que ça n'allait pas suffire. Des travailleurs ont amené la pétition directement

aux dirigeants du syndicat, pour leur faire comprendre le fond de leur pensée.

La section ne répond pas. Alors on décide à une autre réunion d'envoyer la pétition à l'OSHA, l'agence pour la sécurité et la santé au travail. Ça, c'était en juin 76. En août, l'OSHA vient faire une inspection. La conclusion c'est que Chrysler était en violation avec les règles d'hygiène et de sécurité, et ils ont ordonné à l'entreprise de s'occuper du problème. Mais ils leur ont mis une amende de seulement un dollar !

L'État aussi finit par suivre les grandes entreprises comme un toutou et faire ce qu'elles veulent. C'est leur gouvernement, leur politique. Et on était quelques-uns à l'avoir pigé. Mais ça valait quand même le coup de tenter. Les ouvriers sont obligés de venir à l'usine tous les jours, jusqu'à l'âge de la retraite. Ça fait une différence suivant s'ils décident de parler ou de se taire. Quand tu te tais, tu capitules.

Pendant une courte période après l'ordre de l'OSHA à Chrysler, les locaux ont été un peu plus propres. Et les ouvriers ont vu que c'était arrivé parce qu'ils avaient dit ce qu'ils pensaient haut et fort.

IL Y AVAIT UN CONTREMAÎTRE qu'on surnommait Chien-en-laisse. Je vous raconte comment il a eu ce surnom, parce que c'est marrant. Un type au quatrième – un jour, il nous dit : « Bon sang, mec, cet enfoiré de contremaître c'est rien qu'un chien en laisse. » On a eu l'idée de faire dessiner à quelqu'un un chien au bout d'une laisse, et on a distribué le dessin dans toute l'usine, en mettant le nom du contremaître dessus. Des tracts dans les voitures, des tracts sur son bureau. On en mettait un paquet sur les sièges et les gars les prenaient au fur et à mesure de la chaîne et ils les collaient au mur avec ce dessin d'un chien en laisse, et « chien en laisse » écrit dessous. Voilà comment on en est venu à l'appeler comme ça.

Il n'a pas trop aimé. Un des chefs un peu plus loin sur la ligne, dans le groupe d'après, il est tombé sur le tract et lui a montré. L'autre a fait : « Qu'est-ce qui te fait rire comme ça ? C'est pas drôle ! Attends qu'ils mettent ton nom sur un, pour voir ! »

UN JOUR, un autre chef (celui qui avait chambré Chien-en-laisse) me met à un poste dangereux. Je devais quitter la plateforme, descendre sur la chaîne, traverser pendant qu'elle était en marche, aller de l'autre côté, remonter sur la plateforme, prendre un tableau de bord, tout un tableau de bord, redescendre, ramener le tableau de bord en traversant la chaîne toujours en marche, remonter sur la plateforme de mon côté et fixer ce foutu tableau de bord sur la voiture. Tu dois traverser la ligne, les voitures n'arrêtent pas d'avancer et toi tu dois traverser au beau milieu de tout ça en portant un truc lourd. C'était dangereux, et cet empaffé le savait.

J'étais censé être volant, je bougeais suivant les besoins, mais il m'a mis là et il a dit : « À partir de maintenant, ce sera ton poste. »

Eh ben j'ai décidé que non, ce ne serait pas mon poste. Le lendemain, j'ai trébuché et je suis tombé. Je traversais la ligne en portant cet énorme tableau de bord. Je me suis cassé la figure pile là où je devais enjamber le rail et passer entre les voitures. J'ai fait un vol plané comme ça avec mon machin dans les mains, j'ai cogné la plateforme avec et ça a fait un boucan d'enfer. Tout le monde zieutait. Je me suis relevé illico, parce que sinon je me faisais écraser.

Je leur ai dit d'appeler le délégué et le responsable de la sécurité. Le responsable de la sécurité est venu, et les autres lui ont dit que j'avais failli me faire écraser.

Il a fait : « Dans ce cas, on va devoir réorganiser tout ça. Il va falloir rapatrier le matériel de ce côté, comme ça vous n'aurez plus à traverser la chaîne avec cette grosse pièce dans les bras. »

Résultat, le type qui avait chambré Chien-en-laisse avant, il l'avait mauvaise. Les ouvriers se fichaient de lui, maintenant. Il a dit à Chien-en-laisse : « Tu peux te le reprendre, ton volant. Il retourne chez toi. »

Chien-en-laisse a répondu : « Non, non, non, on le renvoie d'où il vient et puis c'est tout ! »

Bref, c'est comme ça que je suis retourné à mon ancien atelier.

EN BAS, ils m'ont mis aux toits ouvrants. C'était une petite chaîne à part de la chaîne de montage, où il fallait fixer le toit ouvrant de la voiture. La chaîne tourne, avec un autre gars tu diriges sept, huit, neuf voitures vers le côté, tu fais ton boulot et ensuite tu les pousses, pour qu'elles retournent sur la chaîne principale. Quand j'étais là, j'ai tellement réussi à organiser les gars que si j'étais absent, c'est eux qui surveillaient le chef d'équipe et ils mettaient tout par écrit. Par exemple, s'il faisait le boulot à la place d'un ouvrier au lieu d'appeler le remplaçant ou le volant, qui étaient là pour ça.

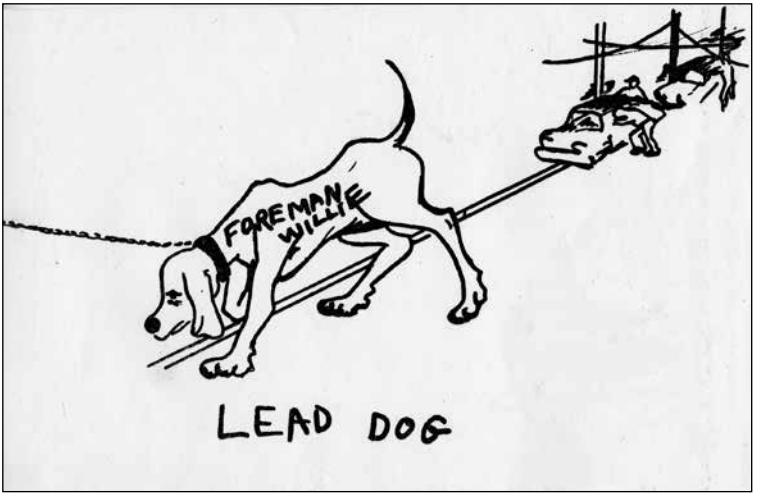
Quand je revenais, j'allais le voir et je lui faisais la liste de ce qu'il avait fait. Je lisais directement sur le bout de papier que les travailleurs m'avaient donné.

« Comment tu sais ça, t'étais même pas là.

– C'est vrai, mais il y en a d'autres qu'étaient là. »

Je n'étais plus délégué, mais je me suis arrangé pour que les travailleurs gardent le dessus sur lui. J'en ai parlé aux ouvriers autour de moi : « Dès qu'il y a un pépin, vous le mettez par écrit. S'il y a quelqu'un dans les parages, vous lui racontez la scène. Dès qu'il y a violation du contrat, vous l'écrivez, vous notez l'heure précise et tout ce qu'il a fait. »

Je n'étais plus délégué, mais à force de leur dire, les travailleurs sont devenus comme les délégués de chaîne qu'on avait avant. Ils ne les lâchaient pas d'une semelle, les chefs. Et les chefs, ils n'en revenaient pas. Eh, oh ! Non, non !



Chien-en-laisse, contremaître de Dodge Main, vu par les travailleurs.

À L'ÉTÉ 76, avec le renouvellement du contrat qui approche, les contremaîtres se sont déchaînés. Il y en a un qui a carrément craché à la figure d'un délégué venu représenter un gars qu'il avait mis à pied. Quand il a commencé à le pousser, le délégué s'est défendu, et bien sûr Chrysler a viré le délégué.

Un autre contremaître harcelait pratiquement tout le monde dans son atelier. C'est un de ceux qui étaient militants, avant, jusqu'à ce qu'on le nomme chef. On l'appelait Bip-bip, comme l'oiseau rigolo dans le dessin animé. Je ne sais pas d'où il venait le Bip-bip, peut-être du Sud. Ce qui compte c'est qu'il était aux ordres de la direction, il faisait le larbin.

Il mettait les gars à un nouveau poste, et ensuite il les signalait dès qu'ils n'y arrivaient pas. Un vrai coupeur de têtes. Une fois, il a cherché des embrouilles à un ouvrier. Le mec a chopé le premier truc qui lui tombait sous la main et il a attaqué le chef avec.

Je peux vous dire que le chef a pris ses jambes à son cou. C'est comme ça qu'il a eu son surnom, Bip-bip. Quelqu'un

a fait un dessin de ce satané oiseau en train de se carapater, et on a punaisé ça au tableau. On se payait tous sa tête.

IL Y A DES OUVRIERS NOIRS qui pensaient que quand ils auraient des chefs noirs, ça irait mieux. Mais quand ils les ont eus, ils ont bien vu que ça n'allait pas mieux. Pourquoi ? Parce que la politique de l'entreprise n'avait pas changé. Il y en a dans le tas qui faisaient tout ce que les patrons voulaient, mais vraiment tout. Ils savaient que ce n'était pas juste. Mais ils le faisaient quand même. Des fois, c'était même pire. Certains chefs noirs, ils pensaient : « Je suis capable de faire ce job mieux que les Blancs. » Ils voulaient montrer coûte que coûte aux patrons que c'était des gros durs et qu'ils pouvaient nous mater. Exactement comme un oncle Tom vendu aux Blancs. Ou comme Bip-bip.

IL Y AVAIT AUSSI des chefs blancs pourris jusqu'à la moelle. Tous, ils étaient au service de la direction, ils ne pensaient qu'à suivre les ordres : serrer la vis aux travailleurs, augmenter la cadence, supprimer des postes. Et beaucoup étaient racistes. Ça se sentait. Ils ne te disaient peut-être pas « négro » en face, mais ils avaient la même attitude que ceux qui le font.

J'en ai eu un comme ça, de chef. Un soir je rentre chez moi, et je m'assois pour réfléchir à quoi lui faire. Pas question de retourner là-bas sans moufter quand il y avait un chef comme ça. Quand je me suis réveillé le lendemain j'avais une idée, un truc que je pouvais faire, que j'allais faire en arrivant.

Je ne me rappelle plus de comment on l'appelait, celui-là. Mais j'étais en train de bosser et je l'appelle : « Hé, mec, viens. Viens ici. » Il ne savait pas pourquoi je l'appelais. Moi j'étais assis dans la voiture, tranquille, j'étais assis et je faisais rentrer ma baguette en caoutchouc autour du toit ouvrant. Pendant ce temps, je lui dis : « Hé, tu sais quoi, mec ? Cette nuit, j'ai fait un rêve. » Il m'a regardé. J'ai

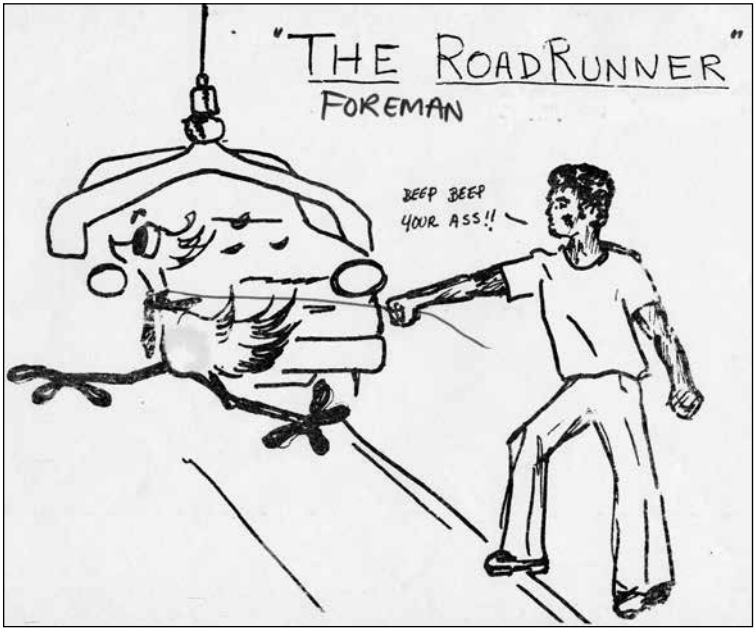
attendu. Ensuite j'ai dit : « En fait, j'ai rêvé que quelqu'un sortait un gros flingue et te butait avec, mec. » Et je finis mon toit ouvrant avec un grand sourire. Il m'a regardé d'un air très mal à l'aise. Je savais que ça allait le faire cogiter.

Il y a des chefs qui déraillent vraiment avec les ouvriers, ils les bousculent tout le temps. Tu dois leur faire savoir que s'ils jouent au con, toi aussi tu vas jouer au con. Sinon, ils continueront toujours à être des brutes épaisses.

C'EST À CETTE ÉPOQUE-LÀ qu'il y a eu un nouveau procès Hayward Brown à Detroit. Les flics en avaient après lui depuis un moment, fin 72 en fait, le jour où il s'est retrouvé dans une fusillade contre eux avec deux autres jeunes, John Boyd et Mark Bethune. Hayward Brown est passé en jugement la première fois en 73. Le jury a dû le croire quand il a dit que c'était les flics qui les avaient attaqués, que eux avaient tiré aussi mais pour se défendre. Parce qu'ils l'ont acquitté. Ses deux copains étaient déjà morts, les flics les avaient descendus là-bas, du côté d'Atlanta. Abattus comme des chiens.

Avant tout ça, au moment où ils recherchaient encore les trois suspects, les flics ont fait le tour de la ville et terrorisé les gens en entrant chez eux comme dans un moulin, à coups de pied ils enfonçaient les portes. Même dans la maison d'un pasteur, ils sont entrés en cassant la porte. Un type s'est fait tuer comme ça, quand les flics sont entrés chez lui à l'improviste. C'est pour cette raison que les gens ont soutenu Hayward Brown, parce qu'ils ont vu ce que les flics de Detroit faisaient.

Plein de gens ont raconté aussi que Boyd, Brown et Bethune braquaient les dealers pour essayer de les chasser du quartier. Il y en a qui pensaient que si on volait le fric que les dealers se font dans les squats, peut-être qu'ils s'en iraient ailleurs. Les gens n'en pouvaient plus de cette drogue qui circulait dans leurs rues. Des gars qui se fai-



Bip-bip, contremaître de Dodge Main, vu par les travailleurs.

saient appeler les Black Panthers avaient déjà fait ça, braquer des dealers.

Les gens savaient aussi que les flics étaient main dans la main avec ces dealers. Ils le voyaient tous les jours. C'est aussi pour ça qu'ils ont soutenu Hayward Brown. Peut-être qu'il faisait quelque chose d'illégal, mais c'était les dealers qu'il volait. Et les gens voyaient les flics copiner avec ces mêmes dealers, ils ne s'en cachaient même pas. Les gens savaient tout ça, et du coup Hayward Brown a été énormément soutenu. Les flics l'embarquaient tout le temps, la ville lui collait un procès, mais ils n'arrivaient pas à le faire condamner. Une bonne dizaine de fois, ils ont essayé de le piéger. Mais ils n'ont réussi à le faire condamner qu'une seule fois.

Ils ont fini par tuer Hayward Brown dans l'East Side en 84. Soi-disant qu'un indic de la police l'avait attiré dans un

squat et qu'il s'est fait liquider là. On ne saura jamais la vérité mais ce qui est sûr, c'est que les flics sont derrière tout ça. Ils le voulaient mort. Ça faisait quoi, dix ans, plus même, qu'ils essayaient de le choper.

Quand j'étais à Dodge Main, aux toits ouvrants, ça devait être en 76, je me rappelle qu'on a parlé de lui. Peut-être qu'il y avait encore un procès, ou quelque chose s'était passé et on en avait parlé dans les journaux. Une copine à moi (on vivait dans le même immeuble), elle et sa sœur connaissaient personnellement la famille d'Hayward Brown. Moi non, mais elles, elles avaient grandi dans le même quartier que lui.

CHRYSLER FAISAIT tout le temps pression sur les travailleurs, mais quand un contremaître et un ouvrier en venaient aux mains, c'était toujours de la faute de l'ouvrier. Sauf qu'on avait repéré leur petit manège. On est allé jusqu'au tribunal pour défendre deux gars qui s'étaient accrochés avec leur chef. On essayait de le faire à chaque fois, parce que si un travailleur a un pépin, on devrait toujours lui montrer qu'on est avec lui. Ils avaient beau avoir fait un truc, l'entreprise avait fait bien pire.

C'est l'entreprise qui décide du règlement. Donc, les chefs font à peu près ce qu'ils veulent. C'est eux qui commencent. Mais si l'ouvrier a le malheur de répondre, c'est lui qui est en tort. Toute façon, c'est toujours l'ouvrier qui est en tort.

Joe était un remplaçant qui travaillait au troisième avec moi. Il avait fait le Vietnam. Le stress, il connaissait. Un jour, il m'a raconté qu'en entendant les basses dans le gros radiocassette qu'on mettait toujours à fond, il avait l'impression d'être retourné au Vietnam. Boum ! Boum ! Boum ! On aurait dit le bruit d'une explosion.

Enfin bref, le chef n'arrêtait pas de l'enquiquiner. Il cherchait sûrement à enlever Joe de son poste de remplaçant pour le donner à un autre. Joe lui a dit qu'il pouvait

toujours courir, il le gardait, son poste, parce qu'il avait l'ancienneté. Le chef a répondu qu'il en avait rien à secouer, il allait le faire quand même. Ils se sont engueulés et le chef a regardé Joe dans le blanc des yeux et c'était plutôt tendu, l'ambiance.

Résultat, Joe l'a planté.

Le chef a été évacué vers l'infirmerie et ils l'ont emmené à l'hôpital. Joe a quitté l'usine, il est rentré chez lui. Les flics étaient là, flingue pointé sur sa femme, ils l'attendaient. Ils l'ont arrêté.

Joe avait une famille, et c'était un vétéran. Je crois qu'il n'avait pas de casier non plus. La plupart du temps, dans un cas comme ça, ils ont juste une mise à l'épreuve, on leur donne un sursis. Mais Chrysler n'a pas lâché l'affaire, ils voulaient punir Joe pour l'exemple. Ils l'ont fait inculper pour tentative de meurtre.

On s'en est mêlé. On a sorti un tract sur lui et ce qui s'était passé, on a fait une collecte. Tous les sous sont allés à sa femme. On a aussi été aux audiences et on était un paquet d'ailleurs, la salle était pleine à craquer. Au final, il a été jugé pour voie de fait seulement. Mais même comme ça il a fait trois ans de taule, je crois. Après sa sortie, on m'a dit qu'il avait trouvé un job dans le West Side, chez un coiffeur pour hommes.

Il y a eu une autre histoire comme ça, peut-être un an après celle de Joe. Chrysler a mis à la porte un ouvrier en disant qu'il avait agressé un contremaître. C'était Naji. Le contremaître a posé la main sur Naji et il a commencé à le pousser. Naji s'est défendu, Chrysler l'a viré et la police d'Hamtramck l'a inculpé pour voie de fait. Nous, on a soutenu Naji, et les gens ont donné de l'argent pour lui aussi.

Et on est allé au tribunal aussi pour ça, pour Naji. Des ouvriers arabes étaient là mais d'autres aussi, quelques Noirs et quelques Blancs. Encore une fois la salle d'audience était bourrée à craquer, la salle riquiqui d'Hamtramck. On avait distribué un tract pour demander aux travailleurs de

soutenir Naji. Du coup, on est allé là-bas, on l'avait bien organisé, on avait dit : « On doit tous être avec lui, c'est notre frère. »

Au bout du compte ils ont abandonné les poursuites, il n'a pas fait de prison.

CEUX QUE LES CONTREMAÎTRES harcelaient tout le temps, c'est les femmes. Dans tous ces lèche-bottes de la direction certains se croyaient irrésistibles, et forcément les femmes devaient craquer pour eux. Mais beaucoup d'ouvrières de Dodge Main en avaient plus que marre de ces petits jeux que les contremaîtres jouaient avec elles. J'en ai entendu une balancer à un de ces imbéciles : « Je viens ici pour bosser, je bosse pour avoir ma paye, comme tout le monde. Si je voulais jouer à ces petits jeux je serais pas là, je serais chez moi. » Comme elles disaient, elles étaient plein à avoir une famille, des responsabilités, et c'est pour ça qu'elles venaient à l'usine, pas parce que ça leur plaisait d'avoir un patron qui ne pensait qu'à ça.

IL N'Y A PAS que les contremaîtres qui faisaient ça. Plein de gars, des ouvriers comme moi, sortaient des remarques à la con aux femmes. Il y a une ouvrière qui est venue me voir pour se confier sur un, et me demander de lui dire quelque chose.

Quand je suis allé lui parler de son attitude, il m'a fait : « Ben quoi, mec, c'est qui qui porte la culotte chez toi ? »

Je lui ai dit : « Qu'est-ce que ça a à voir avec qui porte la culotte à la maison ? Si elle a raison, elle a raison. »

Quand tu commences à comprendre le système et si tu as envie de le changer, tu es bien obligé de voir que c'est un problème, l'attitude de beaucoup d'hommes envers les femmes. À ce que je voyais, ce n'était pas juste. On est tous des travailleurs, elles autant que nous.

Je devais montrer l'exemple aux militants qui se comportaient comme ça à l'usine. Ces gars avaient pigé que je savais me battre. Je m'étais déjà battu et ils le savaient. Je

devais leur montrer que ce n'était pas bien, leur façon de faire avec les femmes.

ILS N'ONT PAS mis longtemps à me suspendre de mon poste aux toits ouvrants. Bip-bip était le chef de tous les contremaîtres, à ce moment-là.

Mon chef m'explique que c'est à moi de faire bifurquer la voiture vers la chaîne des toits ouvrants. On était censé être deux pour ça. Fallait sortir la voiture du rail principal pour la faire tourner, traverser l'allée et arriver aux toits ouvrants. Sauf qu'ils n'ont jamais mis de deuxième dessus. C'était ce chef-là qui venait et faisait le deuxième, quand il pouvait. Il n'aurait pas dû faire le boulot d'un ouvrier. Mais Chrysler cherchait à réduire les effectifs.

Un jour, je lui dis franco : « C'est un ouvrier qui devrait faire ça. On a un contrat pour ça, c'est le job d'un ouvrier. Un chef d'équipe, c'est pas censé faire ça. »

Il me répond de me débrouiller tout seul, si c'est comme ça.

« Mais c'est pas mon boulot, c'est le boulot de deux gars. »

Résultat, il est allé le répéter à Bip-bip, et Bip-bip a rappliqué en braillant que je ne voulais pas bosser, pas faire mon travail.

Je lui sors : « Le truc, c'est que je le fais, mon travail. Mais si vous parlez du travail pour ce deuxième gars, là-bas, non, je fais pas celui-là. Par contre, le mien, oui. »

Et c'est comme ça qu'il m'a mis à pied. Je suis resté une semaine sans y aller, peut-être deux. Et puis ils m'ont rappelé.

À chaque fois que tu poses problème à la direction, ils vont forcément trouver un moyen de te coincer, mais encore plus si tu essayes de rassembler les travailleurs, qu'ils fassent front ensemble. Et moi, c'était mon truc. Ce n'est pas juste moi qu'ils voulaient voir partir. Ils ne voulaient pas que les ouvriers s'organisent. En enlevant quelqu'un comme moi de là, ils ont moins à s'inquiéter des autres. C'est toujours

comme ça qu'ils font, ils cherchent à se débarrasser des travailleurs sur qui les autres comptent.

À MON RETOUR, ils m'ont mis au deuxième. Et ils m'ont dit que je n'avais pas le droit d'aller au troisième ! Même quand c'était la pause ou l'heure du casse-croûte, je ne pouvais pas monter et discuter avec quelqu'un là-haut. J'avais le droit de sortir de l'usine, mais pas de monter au troisième.

C'est à ce moment-là qu'ils ont commencé à augmenter la cadence. Ils te disent de faire un truc, tu le fais, et d'un coup ça fait partie de ton job. C'est comme ça qu'ils arrivent à se débarrasser des ouvriers. Ils se débrouillent pour en faire faire plus à un, comme ça ils peuvent en virer un autre.

Du coup, dès que je pouvais, j'en parlais aux gars : « Si c'est pas juste, pourquoi le faire ? »

LES ÉLECTIONS SYNDICALES de Dodge Main devaient se faire en 77. Je pensais me représenter comme délégué, mais quand j'en ai discuté autour de moi, les gars ont dit que peut-être je devrais me présenter comme président. J'y ai réfléchi. On avait pas mal parlé de moi – quand on m'avait viré de mon poste de délégué, et comment le syndicat avait géré l'affaire – des gens de ce district mais aussi d'autres. Ils savaient ce qui s'était passé et ils me soutenaient. Je ne savais pas si je pouvais gagner, mais en me présentant comme président ça me donnait l'occasion de partager plus les idées que je défendais, pas seulement dans mon district mais dans toute l'usine.

J'aurais sûrement pu gagner le poste de délégué, mais je n'avais pas besoin du titre pour rassembler dans mon atelier. Je le faisais déjà sans ça.

Alors j'ai fait campagne dans l'usine. Les ouvriers du secteur Est, ils ne me connaissaient même pas. Ils entraient et sortaient à l'autre bout du bâtiment, et je ne les voyais jamais. Peut-être qu'ils avaient entendu parler de moi, mais

ils ne me connaissaient pas. Comme j'avais le droit de faire campagne où je voulais, j'ai eu l'occasion de les rencontrer. Et de leur parler. Le reste du temps, c'était impossible.

Le plus gros de mes attaques était contre la politique du syndicat, ce qu'un syndicat devrait faire, ce que l'UAW ne faisait pas. Même à l'époque, les années 70, on régressait. Ça se voyait. Les dirigeants syndicaux ne remettaient jamais rien en question. Plein de travailleurs pensaient déjà qu'il y avait des choses que le syndicat ne faisait pas comme il aurait dû. En discutant avec moi, ils entendaient un discours totalement opposé de ceux qui étaient en fonction.

Une fois, j'avais un groupe de travailleurs avec moi, on faisait campagne à l'entrée. Dans le mégaphone, j'ai crié : « C'est un président de syndicat qu'il nous faut, pas un président de la compagnie ! » Les gars qui passaient là ont éclaté de rire en entendant ça – même un type qui faisait partie de la direction du syndicat a souri.

Je sais que Joe Davis et d'autres syndicalistes avaient peur que je gagne même si je n'étais pas connu dans certaines parties de l'usine. Lui se représentait comme président. Impossible de savoir comment les gens allaient voter. Et ils les entendaient discuter de ce que je disais. Du coup, les bureaucrates ont vraiment fait pression pour le placer.

Jackie, une amie à moi, elle était tout le temps avec nous à faire campagne. Joe Davis n'arrêtait pas de l'asticoter quand elle était à son poste. Elle a fini par tout arrêter et dire : « Si c'est comme ça, je veux plus entendre parler de ces élections. » Elle a dit aux autres ce qui s'était passé, et qu'elle me soutenait toujours. Mais elle n'a plus fait campagne comme avant à l'entrée. Et je crois qu'elle n'a même pas voté. Je pense que c'est arrivé avec d'autres, probable qu'ils n'ont pas voté du tout parce qu'ils ont eu peur de ce qui pourrait leur arriver.

Les élections se faisaient sur deux jours, mais ils ne nous ont même pas laissé surveiller le scrutin le premier jour. Ils ont pu faire ce qu'ils voulaient avec les voix des travailleurs

pendant toute une journée. On savait qu'il pouvait se passer n'importe quoi, un truc louche. Mais même moi j'ai été surpris de les voir faire ça sous le nez de tout le monde.

Je n'ai pas gagné cette fois-là, je ne suis même pas allé au deuxième tour. Mais ça valait le coup quand même. C'était un moyen de parler aux travailleurs, de dire ce qu'il y avait à dire.

Des ouvriers militants ont été déçus, ils étaient en rogne contre les autres. « Untel et Untel, ces salauds, ils se sont même pas pointés pour voter. » Ces ouvriers avaient parlé à tout le monde des élections. Ils avaient entendu tout le monde dire qu'ils allaient voter pour moi, mais il y en a qui ne sont même pas venus.

C'est normal que ce genre de chose arrive, forcément. Mais ces ouvriers croyaient dur comme fer qu'on allait gagner, et en fait non. Alors ils se sont mis en tête que ça ne valait pas la peine de rien faire, parce qu'il ne se passera jamais rien.

J'ai essayé de leur parler de ça. Je voulais leur faire comprendre ce que les travailleurs peuvent faire, même si ce n'est pas pour tout de suite. Je voulais qu'ils ouvrent les yeux sur les problèmes mais pas seulement à l'usine, sur le système capitaliste en général. On est bien obligé de savoir ce que c'est que le système, si on veut trouver des solutions à nos problèmes.

MA FILLE VOULAIT venir voir son papa. Elle s'appelait Sammie Louise, mais tout le monde disait Lulu. Alors sa maman a téléphoné, elle voulait savoir si j'étais d'accord. J'ai dit oui, bien sûr. Du coup, cet été 77, Lulu l'a passé avec moi. Elle avait quatorze ans.

Il m'arrivait de parler à Lulu au téléphone, et je lui envoyais de l'argent pour s'acheter ce qui lui faisait envie, mais c'était la première fois que je la voyais depuis que j'avais quitté Los Angeles. Elle n'avait que quatre ans, à l'époque.

Quand je suis allé la chercher à l'aéroport, elle a eu l'air contente de me voir. Moi aussi, j'étais content. Ça devait être la première fois qu'elle prenait l'avion.

Je travaillais à ce moment-là, j'étais de l'après-midi et je rentrais tard le soir, ce qui fait que je n'étais pas beaucoup là. Ce n'était pas bien qu'elle reste toute seule chez moi. Elle ne connaissait personne dans le quartier, c'était la première fois qu'elle venait. Tout ce qu'elle faisait, c'était rester là à se tourner les pouces.

Ma belle-sœur Grace a dit : « Amène-la à la maison, elle peut très bien rester à la maison. » Du coup, la plupart du temps, c'est ce qu'elle a fait, aller chez Grace. Mes deux nièces avaient à peu près le même âge, et elle préférait de toute façon. Faye avait son âge ; Annette, trois ans de plus. Elles ont passé l'été ensemble.

Je la voyais pratiquement tous les jours, j'y allais avant d'embaucher. Des fois je l'emmenais faire les magasins, pour qu'elle s'achète des petites choses qui lui faisaient envie.

Lulu n'avait pas l'air pressée de rentrer chez sa mère. Elle découvrait une partie de sa famille, pas seulement moi mais aussi mes neveux et mes nièces. Elle a appris plein de choses avec eux. Et moi, je lui ai parlé de choses qu'elle ne savait pas non plus, comme par exemple comment se protéger si elle avait un rapport sexuel. Elle n'était pas prête encore à s'occuper d'un gosse, mais je voyais bien qu'elle sortait avec des garçons.

Elle a fini par rester tout l'été. Quand elle est partie, elle s'est mise à m'appeler plus souvent, et on parlait de plein de choses.

22. Fermetures, licenciements, je me bats pour être repris

ILS ONT COMMENCÉ à parler de fermer Dodge Main en 78. Petit à petit, ils transféraient les gens ailleurs. Il y avait 10 000 ouvriers quand je suis arrivé dans cette usine en 70. Pour la plupart ils n'étaient plus là en 79, à l'automne je crois. Ils l'ont vraiment fermée en 80, mais il n'y a plus eu aucune production après 79. Il ne restait plus que les ouvriers qualifiés, qui désossaient des machines à longueur de journée.

C'était la première fois que je voyais un truc pareil, une usine qui ferme. Et Dodge Main n'a pas été la dernière. Ce n'était que le début, même. Ça avait dû arriver avant, dans les années 50, plein d'usines fermées. Mais moi, je n'avais jamais vu un truc pareil.

Tous ces gens licenciés, beaucoup n'allaient pas retrouver de travail, et s'ils en retrouvaient, pas dans l'automobile. C'est à cette époque que les effectifs ont commencé à baisser, et baisser encore. Il y en avait dans le tas qui n'avaient pas beaucoup d'années au compteur, pas beaucoup d'ancienneté quand ça a commencé. Ils se sont retrouvés à la rue. Tout d'un coup il y a eu plein de chômeurs à Detroit, et ça a duré des années comme ça.

ON ÉTAIT QUELQUES OUVRIERS à être venus à Dodge Main depuis Lynch Road ou Jefferson. L'usine de départ nous a rembauchés : je suis retourné à Lynch Road.

Ça ne faisait pas très longtemps que j'y étais quand la direction de Chrysler est revenue à la charge en disant qu'ils allaient devoir nous demander de faire des sacrifices. Ils voulaient supprimer nos augmentations, geler nos salaires pendant trois ans, ne plus les indexer sur le coût de la vie. D'après Chrysler, si on n'acceptait pas tout ça, ils allaient mettre la clé sous la porte.

Les ouvriers ont entendu le président de l'UAW, Doug Fraser, dire à la télé qu'il était contre le gel des salaires pen-



Lulu, la fille de Sam, peu après sa première visite à Detroit.

dant trois ans. Mais il a aussi dit que les travailleurs allaient devoir céder quelque chose.

Chrysler s'est servi de l'État et du syndicat pour nous imposer ce contrat. Le Congrès a menacé de laisser l'entreprise faire faillite si les ouvriers ne renonçaient pas à au moins un avantage. Et les dirigeants du syndicat en ont rajouté une couche en disant que c'était juste temporaire, qu'on allait tout récupérer dès que ça irait mieux.

Mais certains pensaient avoir fait déjà beaucoup de sacrifices, avec les licenciements. Ils ne voulaient plus renoncer à rien. Sauf qu'au final, les gens ont voté pour les concessions de 1980. Ils avaient l'impression de ne pas avoir le choix. Ils ont cru qu'ils allaient perdre leur boulot s'ils ne votaient pas pour baisser leur propre salaire.

ON A QUAND MÊME perdu notre boulot. En 80, Chrysler a fermé l'usine de Lynch Road. Et d'autres aussi, des usines d'emboutissage.

Juste avant, il y a des ouvriers qui parlaient de tout saboter. Ils avaient bien envie de mettre le boxon dans la chaîne de montage, de tout casser. Certains venaient de quitter Dodge Main, ça ne faisait pas un an qu'ils étaient là, alors ils avaient vraiment les boules quand Chrysler a commencé à parler de fermer aussi Lynch Road. Certains Noirs dans le tas ont dit : « On va foutre le feu à cette putain d'usine. » Les gens parlaient vraiment comme ça. Il y en a plein qui ont commencé à faire des trucs tout de suite, juste des petits trucs. Sauf qu'il y a eu des vrais sabotages aussi. Pas beaucoup à Dodge Main, mais on l'a vu à Lynch Road. Ces travailleurs allaient se retrouver encore une fois à la rue, plus de boulot. Ils étaient furax.

DONC, je me fais renvoyer début 81, et ça va durer jusqu'en août 84. Plus de trois ans sans bosser. J'ai vu Chrysler reprendre des ouvriers qui avaient moins d'ancienneté que moi. Au bout d'un an ils retravaillaient, on leur avait trouvé un poste quelque part. Du coup j'ai pensé

que la direction avait décidé de ne pas me reprendre. Que je leur en avais trop fait voir de toutes les couleurs à Dodge Main et Lynch Road, et qu'ils ne voulaient plus de moi.

J'ai fait une réclamation. Chrysler a fini par m'envoyer bosser à Trenton. C'était à 50 km de là. J'ai refusé. J'ai dit : « Qu'est-ce qui ne va pas avec tous les postes qu'il y a à Detroit ? Les ouvriers pris à Jefferson avaient moins d'ancienneté que moi, et vous voulez m'envoyer à Trenton ?

– Vous n'êtes pas obligé d'y aller, mais c'est tout ce qu'on a à vous proposer pour l'instant. On va être obligé de vous mettre sur liste d'attente.

– C'est ça, mettez-moi sur la liste d'attente. » Je n'étais pas prêt à faire le trajet aller-retour tous les jours.

Mon dossier était à Jefferson, mais ils ne m'ont pas repris là. Ils m'ont fait aller ailleurs. À l'usine d'emboutissage de Mack, le gars me sort : « Pourquoi on t'envoie ici ? On a viré des ouvriers qui avaient plus d'ancienneté que toi. » Il appelle le service du personnel à Warren Truck, où Jefferson avait envoyé mon dossier.

« Oh, ça doit être une erreur. Dites-lui de venir ici. »

Donc je vais à Warren Truck, où ils fabriquent les camions. De là, on m'envoie à Mound Road, où ils fabriquent les moteurs. Il n'y a rien pour moi. À chaque fois, rien de rien. On m'envoie dans quatre ou cinq usines comme ça. Aucune n'a de place pour moi.

Après ça on me dit d'aller à l'usine d'emboutissage de Nine Mile Road. Ça faisait aussi partie de Chrysler. Là-bas, je passe la visite médicale, on me donne le feu vert. Une infirmière me dit même : « Eh oui, la fête est finie maintenant », en pensant qu'ils vont me remettre au boulot tout de suite. Mais c'est là que je vais au service du personnel. Le type en face de moi commence à éplucher mon dossier et il me fait : « D'après ton dossier médical, tu as eu des problèmes de dos. Et ici, les ouvriers doivent porter des choses

lourdes. Donc, tu ne vas pas pouvoir rester. » Après ça, il a voulu me faire signer des papiers.

J'ai répondu : « Pas question, je signe rien du tout. Quand j'ai quitté Lynch Road on m'a mis sur la chaîne d'assemblage, et on devait porter des trucs tout aussi lourds. Pas question de signer rien du tout. » Je n'allais sûrement pas signer un papier pour dire que j'étais d'accord avec ça.

« Dans ce cas, tu vas devoir retourner pointer au chômage. Ils devraient bientôt t'appeler chez Truck, ils sont en train de mettre une nouvelle chaîne en service. »

Sauf que personne n'a appelé. Ils avaient bien un plan pour ne pas me faire retravailler.

Alors je retourne à Truck, là où est mon dossier. Un type qui bosse au service du personnel, je le connaissais d'une autre usine, il me fait : « Je vais être franc avec toi, mec. Jamais ils ne te donneront un poste ici. » Il m'a sorti ça texto. Au moins, comme ça, je savais qu'ils cherchaient juste à m'emmerder. Ils essayaient de me rouler dans la farine en me faisant courir dans tous les sens, d'usine en usine.

DONALD, le frère de Lulu, est venu me voir un été quand j'étais au chômage. C'était la première fois que je le voyais aussi depuis que j'avais quitté la Californie. Il avait seize ou dix-sept ans, plus âgé que Lulu la première fois qu'elle est venue à Detroit. Il savait qu'elle avait fait le voyage, alors il a voulu le faire aussi.

Comme je ne travaillais pas il a pu rester avec moi, mais je l'ai aussi amené chez ma belle-sœur. Elle avait deux fils un peu plus jeunes que lui, Greg et Mannering. Quatre numéros plus loin dans ma rue, il y avait une famille avec plein de gosses. Il est devenu copain avec deux ou trois, des jeunes qui avaient son âge, et il s'est mis à traîner avec eux.

La plupart du temps, on s'entendait bien.

Mais des fois il jouait au petit caïd, et ça a fait des problèmes.

Un jour je suis sorti, mais il est resté à la maison. Il a pris mon fusil et il est allé frimer dans la rue avec.

Je lui avais montré comment s'en servir, au cas où quelqu'un essayerait d'entrer pendant que je n'étais pas là, comme ça il savait quoi faire. Je lui ai montré, et je lui ai aussi dit qu'il fallait faire attention avec une arme, ne pas sortir avec. Mais il l'a fait quand même.

Le voisin du dessous m'a dit : « J'ai vu ton garçon tout à l'heure, il avait un fusil à la main, il était dans la rue avec, il le montrait à ces jeunes. »

Quand j'ai chopé Donald pour lui parler de ça, il m'a dit : « Mais non, c'était la carabine à air comprimé d'un jeune du quartier. »

Sauf que mon voisin a dit : « C'était sûrement pas une carabine à air comprimé. C'était ton fusil de chasse, Sam. »

Alors j'ai fait à Donald : « Interdiction de retoucher à mon fusil, tu m'entends ? Et interdiction de le sortir de la maison. » Ça s'est terminé comme ça.

Après ça, j'ai remarqué que ma facture de téléphone avait grimpé. Et Lulu qui m'appelle pour dire que Donald passait des coups de fil à tous ceux qu'il connaissait. Elle savait que je ne travaillais pas.

J'ai été obligé de dire à mon fils qu'il ne pouvait pas se servir de mon téléphone comme ça. Les appels à tous ses copains en Californie, leur parler tous les jours, toute la journée. S'il continuait comme ça, on allait me couper la ligne. J'étais au chômage, je ne pouvais pas payer des grosses factures comme ça.

Alors il s'est calmé. Peut-être qu'il appelait encore un peu, mais rien à voir avec avant.

Donald n'arrêtait pas de zieuter ce que les autres jeunes avaient comme habits, comme chaussures. Il en voulait des pareils, des tennis à 35 ou 40 $ de l'époque. Les miennes, je les achetais 15 $. Vous savez comment c'est, les ados. Ils voient une pub pour ces chaussures-là. Ils ne pensent plus qu'à les avoir. Ils n'ont pas les sous pour. Mais il y en a un

dans le tas qui réussit à se les faire acheter, et tous les autres en veulent aussi.

On est allé lui acheter une paire à 20 $ et quelques. Mais pas celles qu'il voulait. Je lui ai dit que je ne pouvais pas lui payer celles qu'il voulait : « J'ai pas l'argent. » Je commençais tout juste à toucher le chômage, à ce moment-là.

Je suppose que tous les parents en passent par là. Et encore, moi, c'était juste pour un été.

Un jour on est allé à un pique-nique. Ça devait être un de la section syndicale, une réunion des anciens de Dodge Main. Donald et moi, on était avec ce jeune que je connaissais de l'usine. On a commencé à faire la course, et ils m'ont tous les deux battu.

Quand j'en ai parlé à Lulu au téléphone, elle était surprise. « Quoi ? » Elle était dans l'équipe d'athlétisme à l'école, et elle m'a dit qu'elle avait toujours battu Donald. Elle avait du mal à y croire. « T'as laissé Donald te battre ?

– Ouais, il m'a battu. » Bien obligé de le reconnaître.

Une fois, on a pris la voiture pour partir en vadrouille. On était à ce resto à un péage, et on a vu Mohamed Ali. Il y avait plein de gens autour de lui qui lui parlaient. Ça restait un des boxeurs les plus populaires en Amérique, les gens se souvenaient encore qu'il avait préféré aller au trou plutôt que d'aller se battre au Vietnam. Il avait même dit qu'il était contre publiquement.

J'ai fait à Donald : « Regarde, c'est Mohamed Ali. » On s'est approché et on lui a parlé un instant. Je lui ai dit qu'on était content de le voir. « Donald est venu me voir pour l'été. Il vit en Californie, et moi je suis à Detroit, maintenant. Il avait envie de te parler. » Mohamed Ali nous a expliqué qu'il était en tournée. Je ne me souviens pas où il a dit qu'il allait.

Ça se voyait à la tête de Donald qu'il était fier de le rencontrer. Qu'il allait en parler à ses amis, leur dire, « Hé, vous savez quoi ? J'ai rencontré Mohamed Ali. »

1982, je suis toujours au chômage. C'est l'année où les dirigeants de l'UAW ont négocié le nouveau contrat, et les ouvriers de Chrysler étaient vent debout contre. Ils pensaient récupérer les concessions faites en 80, et finalement rien du tout.

Comme Chrysler continuait à ne pas m'embaucher, j'avais tout le temps pour aller parler aux travailleurs, essayer de les impliquer. Si j'avais bossé, ça aurait été impossible. Mais là je suis allé dans plein d'usines, Jefferson, Dodge Truck, et jusqu'à Sterling Heights, Nine Mile. Je connaissais des ouvriers dans toutes. Il y en avait 10 000 à la grande époque de Dodge Main, et certains avaient atterri là.

On les a informés sur le nouveau contrat, on a appelé les ouvriers à voter contre. On s'est mis à l'entrée de Jefferson pour bavarder avec ceux qui embauchaient et on s'est réunis à côté de l'usine. Les gens venaient pour en savoir un peu plus sur ce fameux contrat. J'en connaissais certains, on avait bossé ensemble à Dodge Main et ils se rappelaient de moi.

Je me souviens d'une réunion dans la grande salle de la section 212. Je ne sais plus comment ça s'est fait, mais les ouvriers de Jefferson se retrouvaient à la section 212. Il devait y avoir dans les 1 000 personnes à cette réunion. La salle était pleine à craquer. Et les gens l'avaient mauvaise, parce qu'avec ce nouveau contrat ils ne récupéraient pas les droits qu'ils avaient dû céder en 80. Des micros ont été ouverts, et on a fait la queue pour prendre la parole.

Quand ça a été mon tour, quelqu'un a crié : « Tu travailles plus ici, t'as pas le droit de parler.

– Je suis ouvrier comme toi mais on m'a licencié, et je fais partie de l'UAW. J'ai des questions sur ce contrat. Et j'ai autant le droit de parler que tout le monde ici. »

Les représentants de l'UAW étaient assis dans des fauteuils sur l'estrade. Ils ont demandé à quelqu'un de débrancher mon micro. Dans la salle, on a entendu hurler : « Lais-

sez-le parler ! » Les gars en avaient tellement ras le bol qu'ils ont commencé à quitter la réunion. Ils savaient déjà qu'ils allaient voter contre.

Après ça je vais chez Dodge Truck, pour distribuer un tract contre ce contrat avec les ouvriers que je connaissais là. On interpelle les autres : « Allez les gars, on le fait, on oblige cette foutue usine à fermer. » On s'était mis sur le parking, alors le vigile est venu voir ce qu'on fabriquait. Il avait dû mettre la main sur un tract et le montrer à son chef. Parce qu'il m'a dit que je devais partir, que je ne travaillais pas là, que je ne pouvais pas rester sur le parking.

« Comment ça, je peux pas rester sur le parking ? J'ai bossé des années pour Chrysler, je me suis fait virer comme tout le monde, en plus ils ont gardé mon dossier, et tous les sacrifices que j'ai faits pour que cette usine ferme pas et que cette entreprise ferme pas, et tu viens me dire que je peux pas rester sur le parking ? Que j'ai pas le droit ? J'ai plus le droit d'être sur ce parking que toi », je lui fais.

Il m'a répondu du tac au tac : « Quand tu verras une voiture de patrouille arriver au coin, là tu vas décamper.

– Dépêche-toi de les appeler, alors. Parce que je vais nulle part. »

Et il est retourné dire ça à son petit chef. Je les voyais qui restaient plantés là, à jacasser. Je distribuais toujours mes tracts, et quatre ou cinq gars sont venus me demander ce qui se passait. Le vigile a continué à nous garder à l'œil mais ils n'ont pas appelé la police non plus, ils ont laissé tomber. Et moi, j'ai fini de donner mes tracts comme je voulais.

Je suis allé dans d'autres usines encore, avec des amis à moi. À Sterling Heights aussi je connaissais des gens, parce qu'après la fermeture de Lynch Road et Dodge Main, ils en avaient envoyé là. Alors j'y suis allé pour donner mes tracts.

Et d'autres ouvriers étaient aussi en train de s'organiser.

D'après Chrysler, il n'y avait plus de sous dans les caisses. Ils ne pouvaient plus rien nous donner. Et d'après le pré-

sident de l'UAW, Doug Fraser, les travailleurs ne pourraient jamais obtenir un meilleur contrat.

Mais quand il a été temps de voter, les ouvriers ont rejeté la proposition. C'était énorme. La première fois depuis la Deuxième Guerre mondiale qu'un contrat national n'était pas approuvé par les travailleurs.

Presque deux mois après, Chrysler est revenu avec un nouveau contrat. Ils nous filaient un petit quelque chose. On ne récupérait toujours pas ce qu'on avait perdu deux ans avant. Mais on les avait forcés à céder, à nous proposer plus qu'ils voulaient au départ.

Ça m'a fait me dire que peut-être Chrysler avait fait une erreur en me tenant à l'écart aussi longtemps. Ça m'avait donné tout le temps du monde pour aller voir les travailleurs et dénoncer ce contrat.

TANT QUE JE NE BOSSAIS PAS, j'en ai profité pour passer mon diplôme d'études secondaires. Je suis retourné au lycée, le Northern High School, pendant deux ans. Je n'avais pas cours toute la journée, juste quelques heures en fin d'après-midi. La classe était pleine, presque comme une vraie. On faisait des maths, un peu de sciences, de l'anglais, des fois de l'histoire. La plupart des élèves étaient plus jeunes. Mais il y en a qui avaient mon âge. J'avais quarante ans passés, à l'époque.

Je suis allé au centre universitaire d'Highland Park pour passer l'examen. Il y a trois ou quatre exercices que je n'ai pas réussi à faire. On avait un certain temps pour finir et je n'ai pas été assez rapide. Mais les exercices que j'ai faits, je crois bien qu'ils m'ont mis 90/100. Du coup, j'avais une assez bonne note pour qu'ils me donnent le diplôme.

En Alabama, j'étais allé dans une école où la ségrégation était appliquée et où ça ne volait pas très haut, question niveau. En plus j'étais parti avant la fin, j'avais tout laissé en plan pour trouver du boulot. Alors c'est normal que j'avais quelques problèmes. Mais toutes ces choses que j'ai faites

par la suite, toutes ces choses que j'ai lues, ça m'a remis dans la bonne voie.

CHRYSLER NE VOULAIT PAS me rembaucher à cause de mon dos. C'était leur excuse pour me tenir à l'écart. Ils disaient que j'avais des problèmes de dos. Sauf que mes problèmes de dos, c'est à cause du travail à la chaîne que je les avais. Je me suis blessé deux fois à l'usine, et les deux fois j'ai dû m'arrêter, la première deux mois, la deuxième deux semaines.

En 82, je ne sais plus quand exactement, j'ai engagé un avocat spécialisé dans les accidents du travail, un type qui avait déjà toute une carrière derrière lui, Morton Eden. Quand il a vu mon dossier, il a fait : « Et ils ne veulent pas te reprendre à cause de ton dos ? Pourtant, c'est un problème directement lié à ton travail à l'usine. Merde alors, s'ils ne sont pas fichus de te retrouver un poste, ils vont devoir te verser des indemnités. » Du coup, il est allé les voir et il leur a balancé exactement ça : « Si vous n'êtes pas capable de lui donner un poste adapté, vous devez lui verser des indemnités pour accident du travail, parce que tout ça s'est passé à l'intérieur de l'usine. »

Mais Chrysler a refusé. On a dû faire appel. Ils ont rejeté ça aussi. Ensuite on nous a renvoyés à une audience. À ce stade, on était déjà en avril 83. Chrysler a réussi à repousser l'audience pendant plus d'un an. En mai 84, nouvelle audience, enfin. En juin, le juge ordonne à Chrysler de me payer pour tout le temps que j'avais passé au chômage, plus de trois ans, et de me verser aussi des indemnités chaque semaine à partir de maintenant s'ils ne me rembauchaient pas. Pour couronner le tout, ils ont dû payer mes frais d'avocat.

Et comme par miracle, Chrysler a décidé que je pouvais travailler. Et même porter des choses lourdes, rendez-vous compte. Ils m'ont envoyé un ou deux chèques d'indemnités et après ça ils m'ont appelé pour bosser à l'usine McGraw, où on fabriquait les vitres des voitures.

23. À l'usine McGraw – et « Dehors, dans Wyoming »

JE SUIS ENTRÉ à l'usine McGraw en août 84. Je n'étais pas là depuis un mois qu'un syndicaliste vient me voir. Il me sort : « J'ai entendu parler de toi, que tu vas être un problème. » Je l'ai laissé dire.

J'en connaissais aussi quelques-uns, à McGraw : des gars de Dodge, d'autres de Lynch, mais pas beaucoup, peut-être une trentaine en tout. Il y en a un avec qui j'avais bossé à Dodge Main, Gimbu, il est arrivé à peu près en même temps que moi. C'était un de ceux qui n'hésitaient pas à tenir tête au contremaître.

Et je me suis mis à parler aux travailleurs de McGraw, surtout quelques mois après mon arrivée. Ça a suffi pour qu'on démarre tout de suite un bulletin d'entreprise. Le premier bulletin des ouvriers de McGraw est sorti en janvier 85. Certains connaissaient déjà celui de *Spark*, qui circulait dans les autres usines. Mais pour plein de gens, c'était nouveau.

Ça n'a pas mis longtemps pour que les ouvriers viennent me parler de choses qui devraient aller dans le bulletin.

Dès qu'il se passait quelque chose, ils me le faisaient savoir. Ils venaient me voir à mon poste et ils me racontaient. Ça m'arrivait aussi de faire le tour pour récolter les infos. Et je les prévenais de la sortie du bulletin.

Le matin, il y avait quelqu'un à l'entrée pour le distribuer. Mais il n'arrivait pas à en donner tant que ça parce que les gens arrivaient en voiture. Dans Wyoming Avenue, ils fonçaient à plus de 60 km/h avant de tourner pour entrer dans l'usine. Et des fois ils étaient pressés, à la bourre. La direction nous interdisait de se mettre après l'entrée. Dès qu'on le faisait, le vigile sortait de sa guérite et beuglait qu'on n'avait pas le droit de rester là, propriété de Chrysler.

Mais ce n'est pas grave, parce qu'on arrivait à faire circuler le bulletin à l'intérieur.

Au début, je faisais gaffe à ce que je faisais. J'en prenais juste un paquet avec moi, et j'en scotchais sur la porte des salles de pause et à d'autres endroits.

Quand j'en emmenais à la cafète, je ne les montrais pas à la vue de tout le monde. Je les glissais dans un exemplaire de *Free Press* que je laissais sur une table. Les gars lisaient tous ce journal. Forcément quelqu'un allait le prendre, et là il trouvait les bulletins. Ils tombaient sur la table, et les gens venaient se servir. Ça partait comme des petits pains.

Il y en a aussi qui passaient à une station-service à côté de McGraw pour m'en prendre un paquet avant d'aller pointer. Sauf que le gérant m'avait tout le temps à l'œil, il se demandait ce que je trafiquais. Un jour, je tombe sur cet Arabe que je connaissais de Dodge Main. Il est allé parler au gérant, qui était aussi arabe : « C'est un bon gars Sam, t'inquiètes. Il cherche pas les embrouilles. Je le connais depuis des années, on était ensemble à l'usine. »

Du coup le gérant arabe me connaissait, et j'ai pu me servir de sa station comme point de rendez-vous pour le bulletin.

Au bout d'un moment, je l'ai simplement laissé à la porte par où les gars entraient. Quelqu'un le repérait, il en prenait pour les autres et il faisait passer l'info : « Le nouveau *Spark* est là. »

Une fois, un contremaître a chopé la pile. De là où j'étais je l'ai vu faire, alors j'ai crié : « C'est un bulletin pour les travailleurs, pas pour la direction. Reposez ça. » Il a dû être surpris. Il les a reposés sans moufter.

Le bulletin sortait régulièrement, deux fois par mois. Du coup, ça nous arrivait de faire une collecte pour payer les frais et soutenir *Spark*. Quand les gens donnaient, je notais leur nom, combien ils donnaient et je mettais les sous dans l'enveloppe. Des fois, c'est eux qui écrivaient leur nom. Des fois je mettais juste un numéro parce que je ne savais pas comment ils s'appelaient. J'avais une grande enveloppe marron et j'écrivais tout dessus. Comme ça ils voyaient que

je gardais une trace de leur don. J'en ai toujours quelques-unes, de ces enveloppes. Sur une d'août 98, il y a 94 noms d'écrits. On faisait une collecte pour *Spark* tous les quelques mois environ. Certains donnaient au gars posté à l'entrée mais ce n'était pas de la rigolade non plus, avec les voitures qui déboulaient aussi vite.

En le lisant, les gens se sont rendu compte que ça n'avait rien à voir avec ce que le syndicat ou la direction disait. Du coup ils ont été plus à venir me voir, parce qu'ils aimaient bien le bulletin. Ils ont donné de l'argent pour le soutenir, ils l'ont distribué, et ils m'ont parlé de choses à mettre dedans.

AUTOMNE 85, petite grève dans les usines Chrysler. Mais avant, on en avait discuté à plusieurs. En août, quelques travailleurs avaient signé une déclaration avec moi et ensuite ils l'avaient fait circuler, en appelant tout le monde à participer au mouvement. La déclaration disait : « Il nous faut des gros piquets de grève. Il nous faut des volontaires pour informer les autres usines de notre grève. Il faut rester en contact avec les autres travailleurs de Chrysler. »

Nous on sait ce que le syndicat va faire, on le sait d'après ce qu'il a fait dans le passé. Il va dire aux ouvriers de sortir, pour faire comme s'il était prêt à se battre, et pendant ce temps il va passer un marché avec la direction. Mais il ne va pas organiser une vraie grève, juste des petits piquets, par ici et par là. Au bout d'une ou deux semaines, il va revenir nous dire qu'il est désolé, il a fait de son mieux, et nous on devra faire des nouvelles concessions.

On avait pigé tout ça, le petit manège de la bureaucratie, c'est pour ça qu'on voulait préparer les gens à se battre vraiment, et en finir une fois pour toutes avec ces concessions.

Donc, on a fait le tour de l'usine avec cette déclaration, pour discuter avec les gars de ce qu'il fallait faire. Et on a pris des noms, on a essayé de mobiliser les gens pour qu'ils viennent plus souvent sur les piquets de grève que ce que le syndicat avait prévu. Et plus de gens sont venus.

La grève n'a pas duré tant que ça, juste assez pour que les gens s'inquiètent et que le syndicat commence à parler de « coopération ». La proposition phare dans tout ça, ça a été des nouveaux contrats maison, les « accords de gestion moderne », comme ils les ont appelés. En gros, la direction voulait bazarder toutes les classifications et les règlements qui fixent les conditions de travail. Ce qu'ils voulaient, c'était pousser les gens à travailler plus.

Je me suis démené avec d'autres, les mêmes qui avaient fait grève, pour dire aux ouvriers de voter contre ce contrat. C'est comme ça que j'ai rencontré Don. Lui aussi il essayait de mobiliser contre. Début décembre on vote, le contrat est rejeté. Les syndicalistes nous ressortent le même en janvier, ils tentent de l'imposer en disant : « Votez pour, sinon l'entreprise ne pourra plus investir et l'usine fermera. » Mais les travailleurs le rejettent encore, avec 75 % de voix contre cette fois, un NON encore plus massif que la première fois. La direction avait menacé de fermer l'usine si elle n'obtenait pas oui au vote. Les travailleurs votent non quand même. Résultat ? L'usine n'a pas fermé. Et Chrysler nous a même acheté des nouvelles machines !

DÉBUT 86, je me présente pour participer au congrès de l'UAW. Un vieux de la vieille de chez McGraw dit à mon voisin sur la chaîne : « Comment ça, il se présente ? Il vient d'arriver. »

Mais ça faisait déjà dix-huit ans que je bossais pour Chrysler. Je connaissais des gens dans un tas d'autres usines. Je ne savais pas si je pouvais gagner à McGraw, mais j'avais envie de parler de ce qui n'allait pas dans le syndicat et de ce que les travailleurs pouvaient faire pour changer ça. Au début, la section a fait la sourde oreille, ils ne voulaient pas mettre mon nom sur la liste des candidats. J'ai été obligé de prendre illico un avocat pour aller en référé, juste pour avoir mon nom sur la liste. Ils ont fini par accepter, six jours avant le vote !

J'ai distribué un tract avec comme titre : *Le moment n'est pas venu de faire la fête, mais de se battre*. Les gars savaient que beaucoup vont au congrès juste pour faire une grande fête aux frais de la princesse. C'est pour ça que j'ai mis ce titre. Dedans, je disais : « Je pense qu'on devrait envoyer des gens au congrès de l'UAW qui n'ont pas peur du grand manitou, des gens qui en ont marre de faire des sacrifices, de voir les cadences toujours augmenter et les usines toujours fermer ; des gens qui sont prêts à s'organiser pour lutter contre les attaques de la direction. Depuis le début, la politique des dirigeants de l'UAW c'est d'accepter les concessions, les fermetures d'usine et la dégradation des conditions de travail. Pour eux, il n'y a rien à faire sauf être d'accord avec les patrons. »

J'essayais de dire aux ouvriers que je savais bien que je n'allais rien changer au congrès tout seul, mais que ça ferait une différence si des gens comme moi y allaient.

À McGraw, je connaissais des anciens de Dodge Main, des Yougoslaves et des Arabes, et aussi quelques Noirs qui bossaient avec moi. On était une trentaine de Dodge à être là. Et je discutais avec les travailleurs de McGraw depuis mon arrivée. Il y en avait certains qui parlaient de moi autour d'eux. Mais il y en avait aussi plein que je ne connaissais pas. Alors je suis allé faire campagne dans toute l'usine. Je me suis présenté aux gens. Je leur ai dit qui j'étais. Si tu te contentes de faire des tracts, beaucoup de gens ne te remettent pas, ils ne savent pas qui tu es.

Je n'ai pas réussi cette fois-là, mais je suis quand même arrivé 10e sur les 21 qui se présentaient pour quatre places, mieux qu'un ancien président de section, que mon permanent et que d'autres plus connus que moi.

C'EST À PEU PRÈS à cette époque que le Serpent m'a mis à pied. Les gars m'avaient raconté comment ce contremaître avait eu son surnom. Il avait dit à un ouvrier : « T'as intérêt à faire comme je te dis si tu veux pas que je



THE SPARK

WEEK OF JANUARY 14, 1985

INCREASED PROFITS — OR JOBS FOR ALL?

GM has announced its plans for the future: the Saturn plants. And what GM has announced, every other company is preparing to do: other auto companies, other industrial companies, all those other workplaces -- offices, hospitals, government services -- which try to push their workers as hard as the assembly line pushes GM workers.

Saturn supposedly will mean better quality, less inventory, more worker participation, more robots, more attention paid to engineering design, etc. etc. etc. Look behind all the fine words, and what it boils down to is that GM expects to reduce the number of workers to 1/2 or even 1/3 of today's work force.

Undoubtedly, some of the increased productivity will come from the added machinery, robots, etc. But a bigger share will come from speed-up, plain and simple -- in exactly the same way that the auto industry -- and every other industry -- has pushed the workers, during the last ten years, to produce more and more.

Saturn will mean fewer jobs in the better paying industries, and more jobs in the low paid services, and more workers without any hopes of a job. Just like today. Today, after 2 years of so-called economic recovery, the unemployment rate stands at better than 7% -- a figure that in the past would have been seen only in a recession. And a bigger and bigger share of those "lucky" enough to have jobs are working at a McDonalds or a car wash for minimum wages. Tomorrow, we can expect to see even more minimum wage jobs and a 10 or even 15% unemployment rate -- when the economy is booming.

According to the bosses, it's reasonable, it's the only way to go.

But it's not true!

If more machinery and robots make each worker more productive, if each worker works harder, if all this means that the same number of workers can produce much more, why get rid of workers? Why not reduce the number of hours we all have to work? Everyone could have the same number of cars, houses, clothing, food, and all the other things we need. The increased productivity of each worker would allow us tp produce the same or more, to fulfill all the needs of society, and still to work less time. That is, to work less time, but still make the same weekly wages. The higher hourly wages could come out of our increased productivity.

It's perfectly reasonable. Much more reasonable than what GM and the other bosses propose.

This is the question. How is the workers' increased productivity to be used?

If we leave things to the bosses, it will be used in the same way it has been over the last 10 years, to push up the bosses' profits, while more of us have low paid jobs or no jobs at all.

If the workers want to use the increased productivity for themselves, they will have to turn their backs on what the bosses want.

The workers will have to fight to impose their wishes on the bosses, just as the bosses have imposed their wishes on us up until now.

SPARK WINTER DINNER & FORUM '85
SUNDAY FEBRUARY 10, 5:30 TO 10 PM

* *

Plan now to com
area who are co
1985. There wil
the dinner. The
films, crafts a
$2.25 plus a po
and evening, bu
the gate soon,

Spark, ***bulletin des travailleurs de McGraw en 1985, recto et verso.***

McGRAW GLASS

Write to: McGraw SPARK
P.O. Box 1047, Detroit, MI 48231

WORK THE OVERTIME OR TAKE BACK THE CONCESSIONS

You can understand why so many people are pressed to work the overtime. Because we can always use the money. But if we are pressed to work the overtime, it could be that we are underpaid.

Right now, we are making $1.25 an hour less than GM and Ford workers. And if we go back a few years, the money we gave up in concessions would come to more than $2 an hour. This would average out to around $90 a week more we would have if only Chrysler had given us back what is due to us. We wouldn't be pressed in the same way to work the overtime.

If Chrysler had only given it back -- or if we had only fought to take it back.

NO STANDARD -- GO SLOW

Work standards still haven't been set on a lot of jobs. It's been almost a half year now. So, how long could it possibly take to set a work standard.

Of course, if they were set, it doesn't mean they would be reasonable. And it doesn't mean Chrysler wouldn't try to violate them.

But when Chrysler refuses even to set a standard, it shows that the company is trying to push for every possible bit of production it can wring out of us.

So the workers can't be blamed if they try the same tactic, only in reverse: work as slow as it's humanly possible to do.

After all, there's no standard set!

SEND THAT FOOL THIS WAY!

Did you hear about the foreman on second shift who spends his time working hourly jobs?

They say he worked himself into a frenzy trying to prove it was possible to work an impossible job. Of course, no one reasonable is convinced by someone making a spectacle of himself!

But a couple of workers got a break for a time while he was carrying on like a fool.

STRESS CAN KILL

A general foreman on first shift died of a heart attack during his lunch break. He was only in his fifties.

There are a lot of things which can contribute to a heart attack. But stress is certainly high up on the list -- especially when someone dies that young.

And stress is what we get in here -- whether someone's in management, or whether they do the work around here. With all the noise, with the constant danger of being cut, and with the constant push for more production -- the plant is one big box of stress.

Each one of us is a candidate for a heart attack. And one of the main reasons is that we work for a company which tries to impose its profits by subjecting us to stress.

ONE-SIDED 1984 ACHIEVEMENT

Last week a lot of workers were given a certificate of achievement for improving quality in production.

In this place, every single worker should have received more than a certificate. Just look at the speed-up and extra work we've had to put up with.

No wonder some of the workers thought the certificate was a big joke.

If Chrysler is serious about wanting quality in production, then management would slow down the pace on all the jobs. Then maybe management would receive its certificate from the workers in 1985.

Please pass this on to a friend.

** ** ** \

t'attaque par surprise. » Exactement comme un serpent à sonnette. C'est pour ça qu'ils lui avaient donné ce nom, le Serpent.

Enfin bref, le Serpent vient prendre son service dans notre atelier pour une demi-journée. Je n'avais jamais eu d'histoire avec les contremaîtres, jusque-là. Mais lui c'était quelque chose, et encore il n'est resté qu'une demi-journée.

Il y a un problème mécanique, alors on arrête la chaîne. Des gars viennent vérifier les pièces, trouver celles qui sont HS., mettre de côté celles qui marchent et se débarrasser de la ferraille. Le Serpent me dit d'aller les aider. J'y vais, et je leur demande ce que je suis censé chercher là-dedans.

Mais le Serpent déboule sans crier gare. « Pourquoi tu restes là sans rien faire ? Je t'ai pas envoyé pour te tourner les pouces, je t'ai envoyé pour bosser.

– Hé, mollo, j'ai fait. Avant de bosser, faut bien se renseigner sur ce qu'on est censé faire.

– Ah, pasque tu sais pas ce que t'es censé faire ?

– Non, je sais pas ce qu'ils trafiquent, moi. »

Alors le Serpent me sort : « Tu sais pas faire ? OK. Ça, tu vas savoir faire. » Et il me fourre un balai sous le nez. « T'as qu'à nettoyer leurs cochonneries à la place. Ça, je sais que tu sais faire. »

Je prends le balai et je vais balayer. Les gars venus réparer, ça se voyait qu'ils ne voulaient pas s'en mêler, vu comment le contremaître était. Je leur fais : « C'est quoi son problème, à ce type ? »

Cinq minutes après, le Serpent revient me dire de retourner à mon poste. J'obéis, mais je commence à penser : « Faut que je lui dise un truc, à ce blaireau. » Quand il repasse de mon côté, je lui sors : « Hé, mec, viens, j'aimerais te parler. Je voudrais bien savoir, pourquoi tu te comportes comme ça ? Tu ne connais même pas encore mon nom. Qu'est-ce qui ne va pas, chez toi ? »

D'habitude, un nouveau contremaître essayait de se renseigner sur les gars, savoir qui ils étaient. Mais lui, il m'a

balancé : « Rien m'oblige à connaître ton nom. Tu fais ce que je te dis, sinon c'est dehors, dans Wyoming, que tu vas te retrouver. » C'était la rue où il y avait l'usine, au croisement de Wyoming et McGraw Avenue. Et il m'a planté là.

Il avait l'habitude que les gens aient la trouille de lui. Mais les grosses brutes, tu ne peux pas être d'accord avec. Si tu les laisses faire, ça sera pire.

Alors, quand il est repassé près de moi, je lui ai fait : « Hé, mec, tu joues aux caïds mais je crois pas que t'en es vraiment un. Tout ce que je vois, c'est un petit garçon qui veut dire à un homme quoi faire. » Le retoucheur était assis à côté de moi, en train de vérifier si tout allait bien. Mais moi, je n'avais pas terminé. « Tu sais, Malcolm X a toujours dit que les boys, les larbins, ça existait encore dans ce pays. Moi, j'essaye juste d'être sympa. Parce qu'à l'époque, le maître aurait eu qu'à se pointer et me faire, 'Hé toi, le négro'. Et à voir l'attitude que t'as, t'aurais aussi bien pu en être un. »

Oh la la ! Le retoucheur gardait la tête baissée. Il était mort de rire.

Le Serpent est allé direct appeler la Gestion du personnel. Ils envoient le délégué. Le Serpent lui dit : « Je mets cet homme à pied. »

Le délégué demande : « Pourquoi ? »

Le Serpent répond : « Il m'a insulté devant les autres.

– Quoi ? Vous ne pouvez pas mettre à pied quelqu'un pour ça. On va discuter. »

Mais le Serpent m'a emmené dans son bureau avec le délégué. Il a sorti ses papiers et son petit carnet pour essayer de trouver un truc à écrire sur moi et me coller un rapport.

Je lui ai dit : « Écoute, mec, je viens de reprendre le boulot, je suis resté sans bosser pendant trois ans et quelque et je viens de revenir. Alors moi je te le dis, si j'ai plus de boulot, t'en auras plus non plus ! » Et j'ai frappé un grand coup sur la table, bam ! Les gars qui étaient derrière la vitre ont levé la tête.

Le Serpent a dit : « Tu m'as menacé, là. »

Le délégué a fait : « Non, il ne t'a pas menacé. Il existe des moyens légaux pour te faire perdre ta place. Il ne t'a pas menacé. »

Ils m'ont quand même mis à pied. Je suis resté deux jours à la maison, ensuite ils m'ont rappelé. Quand ma plainte a été examinée, j'ai fini par être payé pour ces jours où je n'avais pas pu aller bosser. Je n'avais rien fait. Juste dit ce que je pensais.

Ce n'était pas grand-chose, mais du coup ça a fait que certains se sont rapprochés de moi, des gars de McGraw qui voulaient aussi se battre. Je crois que c'est là que j'ai vraiment connu Tom. C'était le retoucheur. Avec deux autres, il a bien voulu signer une attestation disant ce qui s'était vraiment passé.

ON ESSAYAIT de se battre contre la cadence infernale sur la chaîne. Ceux qui étaient là depuis un bail disaient que c'était la première fois qu'ils avaient un problème comme ça, la direction qui cherchait à les faire aller toujours plus vite, tout le temps.

Chrysler a envoyé un chrono à l'atelier pour observer combien de secondes ça prenait pour faire chaque opération. À partir de là, ils te rajoutaient un truc à faire. Clairement, l'idée c'était de nous faire travailler plus pour le même salaire. Alors quelqu'un a gueulé à ce type : « Hé, tu crois que c'est facile ? T'as qu'à prendre ma place, on verra si t'y arrives, toi, en tant de secondes. Essaye de faire ça toute une journée, pour voir. »

On a commencé à dire à plein de monde : « Va falloir lever le pied. Si vous continuez à aller aussi vite, ils vont virer quelqu'un et vous, vous allez vous retrouver à faire deux boulots au lieu d'un. Ils n'auront pas besoin de tout ce monde s'ils arrivent à vous en faire faire plus. Vous faites le boulot d'une personne et demie, ils vont dégager un ouvrier sur trois. »

Il y avait un gars, il était sur la même chaîne que moi, fallait voir comme il allait vite, et tout ça juste pour quitter la chaîne quand il avait fini et prendre une pause. Du coup, je lui ai parlé : « Mec, tu ferais mieux de ralentir la cadence, surtout quand le chrono se pointe à l'atelier. Ils vont te faire faire deux boulots au lieu d'un, s'ils voient que tu prends de l'avance et que t'as le temps de faire une pause. S'ils voient que t'arrêtes pas de te grouiller pour aller tailler une bavette avec tes potes, ils vont te faire bosser comme ça tout le temps. »

Il m'a écouté jusqu'au bout, et il a pigé.

C'était vraiment l'idée fixe de Chrysler. Début 87, la direction de McGraw a tenté d'augmenter les normes de production de notre atelier, en les faisant passer de 1 368 vitres pour une équipe de huit heures à 2 058, donc une augmentation de 50 %. Ils nous annoncent ça comme ça, un beau jour.

Mais pas question d'accepter. Cette saloperie allait déjà assez vite comme ça. Alors on s'est mis d'accord avec les gars pour aller à une allure régulière. « Ne vous tuez pas la tâche. Travaillez juste à un rythme normal. S'ils comprennent pas le message, on leur dit merde. »

Ils ont collé un rapport à certains pour travail insuffisant. Ils nous ont menacés. Mais ils n'ont pas réussi à imposer ces nouvelles normes.

CHRYSLER A DÛ COMMENCER à voir qu'on posait problème. Notre chef d'équipe était plus vieux que nous, près de la retraite même. Il disait qu'il n'en avait plus pour longtemps à rester à l'usine. On s'entendait bien la plupart du temps. Il n'était pas du genre à dégainer les rapports comme ça, sans raison. Un jour, ils l'ont transféré à un autre atelier.

Ils prennent cet autre chef qui était de nuit pour superviser notre groupe. Dès qu'il arrive, il dit au retoucheur qu'il a ordre de « nettoyer » l'atelier. Un des gars, un Noir,

nous explique qu'il a demandé à être de jour juste pour ne plus l'avoir comme chef, tellement il est dégueulasse avec les Noirs. D'autres disent qu'il se comporte comme s'il était encore dans l'armée, vu comment il donne des ordres. C'est là que quelqu'un s'est mis à l'appeler Sergent 60.

Sergent 60 a commencé à emmerder un tas de gars. Il y avait un jeune Noir dans mon groupe, un petit nouveau. Sergent 60 était tout le temps sur son dos. Une fois le jeune prend du retard, il loupe une vitre qui passe parce qu'il y avait un hic. Sergent 60 lui sort : « T'as pas intérêt à rater une autre vitre. »

Mais si ça cafouille au niveau des machines, t'es bien obligé de la rater, ta vitre. Bref, le jeune était à la ramasse. Il allait comme un dingo pour rattraper son retard, et il aurait eu bien besoin d'aide. Au lieu de ça, Sergent 60 restait planté là, juste derrière lui, il restait là et le gars ne pouvait même pas bosser avec l'autre sur son dos.

J'ai fait au jeune : « Bon sang, mec, t'es pas obligé de te cogner cette merde, je veux dire, appelle le délégué, quoi. »

Sergent 60 m'a aboyé dessus : « T'as rien à voir avec ça, toi, je te parle pas. Attends voir que je m'occupe de toi.

– Si, j'ai à voir avec ça. À chaque fois que tu cherches un travailleur, j'ai à voir avec ça. À chaque fois que tu cherches le syndicat, tu me cherches moi. »

Il était toujours planté derrière le jeune.

Je lui ai dit : « Vu comme tu te comportes, il te manque plus qu'un fouet. Comme un surveillant d'esclaves. Plus qu'un fouet et c'est bon. »

Ben mon vieux ! Il était furax, le Sergent 60. Il est arrivé en courant vers moi. Je ne sais pas comment il a fait si vite, mais il m'a pointé un doigt dans la figure en disant qu'il allait me faire virer.

C'est là que son boss à lui est arrivé, et qu'il l'a calmé.

EN MAI 87, il y a des élections de délégués. J'ai commencé à en parler autour de moi, à dire que je pensais me présen-

ter comme délégué des ouvriers à la chaîne en équipe de jour. Ceux qui me connaissaient ont trouvé que c'était une bonne idée.

McGraw était différent de Dodge Main. L'usine était juste à côté de la ville de Dearborn, une banlieue de Detroit, et à Dearborn les gens étaient encore pas mal racistes, à l'époque. Et ça se sentait dans l'ambiance. Il y avait une vraie séparation entre Blancs et Noirs.

C'est le grand sujet que j'ai essayé d'aborder dans ces élections. Encore aujourd'hui, ça fait partie du problème qu'il y a avec les syndicats. Qu'il y a eu du racisme, et que ce n'est toujours pas réglé. C'était comme ça quand je suis entré à McGraw, du racisme et cette division entre les ouvriers. Moi, j'étais d'avis que les ouvriers devaient dépasser ça.

« Quand on dit que l'union fait la force, ça veut dire tous les travailleurs » : c'est ce que j'ai essayé de dire, pour que tout le monde l'entende. « Au lieu de nous bagarrer entre nous, on devrait être soudés. »

Voilà un paragraphe d'un de mes tracts pour cette campagne : « Certains travailleurs me disent que je ne devrais pas parler de racisme, sinon les travailleurs blancs ne voteront pas pour moi. Je ne suis pas d'accord. Je pense que des travailleurs blancs sont aussi capables de voir que le racisme nous divise et nous fait du mal à tous. Et même si ça doit me coûter des voix, je vais quand même dire la vérité parce que le racisme est une division créée de toutes pièces par les patrons, et un obstacle pour les travailleurs prêts à s'unir pour plus de pouvoir. C'est un obstacle à un syndicat fort, et un obstacle à l'avancée de l'humanité. »

Beaucoup d'ouvriers noirs ont lu ça et m'en ont parlé. Des Blancs, aussi. Il y en a qui n'ont pas aimé, mais d'autres ont pigé.

Encore une fois, il y avait des tas de gars à l'autre bout de l'usine que je ne connaissais pas du tout, mais j'ai réussi à aller au deuxième tour et je n'ai pas perdu de tant que ça. Pour moi, ça montre que tu peux parler de problèmes

sérieux aux travailleurs, et que beaucoup sont capables de l'entendre même s'ils ne sont pas d'accord avec toi.

EN AOÛT 87, Chrysler a monté une entreprise indépendante qui s'appelait Acustar. La plupart des usines de pièces détachées de Chrysler ont fini par devenir Acustar, McGraw y compris. Plus tard, General Motors a fait pareil avec Delphi, et Ford avec Visteon.

La direction et le syndicat nous annoncent qu'ils réclament des accords maison pour toutes les usines Acustar, pile comme celui qu'on avait déjà rejeté deux fois à McGraw. On a été huit à signer une déclaration contre. On s'en est servi pour faire le tour de l'usine et discuter avec les gens, les prévenir que le passage à Acustar n'était que le début, qu'un jour ils allaient liquider toutes les usines de pièces détachées. Et c'est ce qu'ils ont fait, tous autant qu'ils sont. Ils ont profité de créer leurs nouvelles entreprises pour imposer des salaires plus bas. Ça été le point de départ du fameux système de paye « à deux vitesses ». Ils ont commencé par baisser le salaire des débutants dans leurs usines de pièces détachées. Et après, ils ont fait adopter le système dans leurs usines d'assemblage en 2007.

CHRYSLER A MONTÉ un coup pour me virer. (En tout cas, c'est ce que le jury a dû penser. Ils m'ont accordé une coquette somme après qu'on a traîné Chrysler en justice pour licenciement abusif.)

Les vitres n'arrivaient plus parce que Sergent 60 avait envoyé le régleur réparer un truc à l'autre bout de la chaîne. Moi et Catherine, qui bossait avec moi, on attendait que ça revienne. On ne savait pas que le régleur traficotait une machine, allongé par terre ; on ne le voyait pas, de là où on était. Le chef non plus, on ne l'a pas vu.

Tout d'un coup, Sergent 60 me saute dessus en hurlant : « Qu'est-ce que tu glandes, bordel de merde ? » Et il continue à m'insulter.

Voilà un mot que Catherine m'a écrit après, pour expliquer ce qui s'était passé : « Non seulement il s'est jeté sur toi en te lançant des injures, mais il t'a cherché, et sous ton nez encore. Toi, tu as souri et tu as dit "Lâche-moi" ; la deuxième fois, tu souriais toujours, tu as dit "Lâche-moi". La troisième, tu ne souriais plus et tu as dit "Lâche-moi" comme si tu le pensais vraiment. Il a fait un bond en arrière en hurlant : "T'es viré, t'es viré !" Tu lui as demandé : "Pour quel motif ?" – "Pour avoir dit des grossièretés à un supérieur." »

Personne d'autre que lui a entendu ces soi-disant grossièretés, pour la bonne raison que je n'en ai pas dit. Par contre, lui, il ne s'est pas privé.

Comme Catherine a dit au tribunal quand elle a raconté sa version : « À moi, le contremaître a rien dit. Mais il est arrivé en hurlant et en jurant comme un charretier après Sam. »

Bref, le lendemain Sergent 60 m'a donné un avertissement écrit parce que je ne l'avais pas appelé, et il m'a prévenu que la prochaine fois que je ne l'appelais pas quand il y avait un problème, j'étais viré.

C'était Catherine qui prenait la vitre en premier et me la passait pour que je la cale dans la machine. Si les vitres n'arrivaient plus, c'était à elle d'appeler le chef. En plus, c'était le boulot du régleur de faire en sorte que ça continue à arriver. Mais il ne leur a rien dit, ni à l'un ni à l'autre.

Catherine a même raconté : « Il est venu me voir pour s'excuser d'avoir été grossier, mon Dieu, comme il essayait de se rattraper ! »

À MON RETOUR DE VACANCES, il me met à un poste où on respire des vapeurs pas très catholiques. D'habitude personne restait là en permanence, mais là il m'y envoie et il me dit que c'est mon nouveau poste. Du coup, j'ai écrit sur un papier le nom du produit chimique et j'ai ramené l'info chez moi, au cas où. Ce n'était vraiment pas bon

pour la santé de respirer ce produit. J'ai donné le nom du produit à mon docteur, et il m'a fait un papier comme quoi je ne pouvais pas rester à ce poste.

IL Y AVAIT des heures sup à faire le samedi, mais c'était sur la base du volontariat. Sergent 60 a comme qui dirait oublié ce détail, et il m'a dit que si je ne venais pas bosser j'étais viré. Du coup, je suis venu travailler. Si je ne l'avais pas fait et qu'ils m'avaient licencié, un tas de gars auraient pu penser : « Il aurait dû venir. S'il voulait vraiment garder son job, il aurait dû venir. » Ils n'auraient pas vu ce que Sergent 60 essayait de faire. Avec un truc pareil, il n'y en a pas beaucoup qui auraient vu clair dans son jeu. Ceux qui ont eu droit au même traitement parce qu'ils ne s'étaient pas laissé faire, peut-être. Et quelques autres. Mais pas tous.

ILS ONT FINI par me mettre à un poste avec de nouvelles opérations et une nouvelle machine. Ils ne savaient pas encore bien la faire marcher, et elle faisait des siennes. Je mets une vitre sur la chaîne et je fais ce que j'ai à faire dessus. Après ça j'appuie sur le bouton pour faire avancer la chaîne, mais elle n'avance pas. Je n'arrêtais pas d'appuyer sur ce fichu bouton, et ça n'avançait pas. Sergent 60 et Tom étaient plus loin, en bout de chaîne, alors je me suis dit : « OK, ils ont tout arrêté, c'est pour ça que ça n'avance pas. » Tom était le retoucheur. Du coup, je m'écarte et je m'allume une clope.

Tout d'un coup, Sergent 60 fait un bond et dit à Tom : « Lui, il ne va pas faire long feu ! » Il ne savait même pas ce qui se passait. Il vient me voir en gueulant : « Pourquoi t'as tout arrêté, putain, pourquoi t'as pas appelé ? »

Tom arrive et me demande : « Qu'est-ce qui se passe ? »

Je réponds : « J'en sais rien, je croyais que c'était vous qui avez tout arrêté. »

Alors Tom bouge un peu la vitre dans un sens et il me dit : « Appuie sur le bouton. » Toujours rien. Il la bouge dans l'autre sens, « Appuie, maintenant. » Et là, ça a marché.

Le truc, c'est qu'il y avait un œil pour déclencher le machin, mais trop petit. C'était le problème. Le régleur l'avait déjà signalé : il fallait agrandir cet œil pour que la vitre le coupe comme il fallait. Dès qu'elle était un peu de travers, c'était fichu.

Mais Sergent 60 m'a fait venir au bureau, il m'a collé un rapport et il m'a mis à pied. D'après lui, j'avais eu un problème et je ne l'avais pas appelé. Alors que j'avais été prévenu : si j'avais un souci je devais le signaler, à lui ou au retoucheur. C'était complètement bidon, et tout le monde à l'atelier le savait, mais il m'a suspendu.

Chrysler a profité que je n'étais pas là pour m'envoyer ma lettre de licenciement par la poste. Quand ils te renvoient, ils sont censés te faire venir au service du personnel avec ton représentant du syndicat, et ensemble vous discutez de ce qui s'est passé. Mais là, rien du tout. Ils m'ont juste mis à pied, et ils ont profité que je n'étais pas là pour me virer. La même semaine. Si avec ça ils n'essayaient pas de me mettre dehors ! C'était en novembre 87.

Don a fait le tour pour demander aux gars de signer une déclaration contre le chef, où il expliquait comment il se comportait et comment il m'avait traité. Quasiment tous ceux qui bossaient ce jour-là ont signé. Et Don, Tom, Catherine et quelques autres encore ont écrit des attestations en ma faveur. Un Noir a dit dans la sienne qu'il avait demandé à ne plus être de nuit juste pour ne plus l'avoir comme chef, tellement Sergent 60 traitait mal les ouvriers noirs.

Un autre gars m'a envoyé un mot personnellement, où il disait : « Tout le monde sait que son but était de te faire virer. On sait aussi qu'il faisait tout pour te faire sortir de tes gonds. L'atelier est avec toi, à part les quelques toutous qui sont à ses pieds. »

À peine deux mois après mon licenciement, Sergent 60 s'en est pris à Don et l'a renvoyé aussi chez lui. Il a vu ce que Don faisait, comment il mobilisait les gars contre la cadence infernale, et aussi qu'il me soutenait. Vraiment, ce Sergent 60 faisait tout ce qu'il pouvait pour « nettoyer » l'atelier. Toujours cette idée fixe de Chrysler.

ÇA FAISAIT TROIS MOIS que j'étais chez moi quand un représentant du syndicat m'appelle et me dit que l'entreprise peut peut-être me reprendre, mais d'abord ils voudraient me parler. Je vais au service du personnel. Deux représentants de la direction étaient là. Tous les deux commencent à parler de ma mauvaise attitude. Ensuite un me menace, en disant qu'à mon âge je n'arriverais pas à retrouver du boulot s'ils ne me reprennent pas.

Je les ai laissés déblatérer sans rien dire. Et puis j'ai répondu : « Et ce chef, alors ? Son attitude est pas géniale non plus. Qu'est-ce que vous faites de mes plaintes contre lui pour discrimination ? »

Un a dit : « Nous ne sommes pas venus pour ça. » Et l'autre m'a carrément accusé d'« intimider » les chefs d'équipe !

Fallait que je dise un truc : « Vous avez une façon de tourner les choses, avec vous le criminel est la victime et la victime le criminel. »

C'est là qu'un s'est levé en disant qu'il n'était pas pour qu'on me reprenne, et il a pris la porte.

Cet entretien était bidon, un coup monté, exactement comme l'histoire qu'ils avaient sortie pour me virer. La vérité, c'est qu'on m'avait viré parce que la direction voulait forcer les travailleurs à accepter un contrat qu'ils avaient déjà rejeté. Un des représentants de Chrysler a quand même dit qu'il s'opposait à ce qu'on me reprenne tant que le contrat n'était pas ratifié !

Trois mois de plus passent, et la direction de l'UAW me convoque enfin. Je vais à Solidarity House, le siège, et là je vois quelqu'un qui me dit : « On a obligé Chrysler à te

rembaucher, et on t'a obtenu 2 000 $ pour les congés payés, plus encore 2 000 $. »

Mais ça faisait déjà six mois que j'étais au chômage à cause d'eux. Alors je lui dis : « Non. Je devrais même pas avoir été viré. C'est injuste, ce qui m'arrive. Pourquoi il faudrait que je perde tous ces sous alors que je devrais même pas avoir été viré ? Ma réponse est non.

– On ne peut pas faire plus. »

Encore un coup monté. Si j'y retournais comme ça, j'aurais été obligé de signer un truc disant que c'était moi qui étais en tort. Eh ben non, pas question. Ce n'était pas juste. Si j'avais accepté, le moindre truc qui se passait après, ça aurait été un jeu d'enfant pour eux de me virer pour de bon.

24. Toujours actif, mais dans la rue

UNE FOIS DE PLUS je ne suis pas retourné à l'usine entre novembre 87 et juillet 89.

J'étais déjà passé par là. Quand c'est comme ça, tu sais faire face. J'avais de la famille et des amis qui m'ont aidé. Et j'ai touché le chômage. En mai 88, j'ai reçu un papier officiel qui requalifiait mon licenciement : je n'étais plus coupable de faute professionnelle. Du coup, ça me donnait droit au chômage à taux plein, sans retenue. J'ai dû faire appel pour l'obtenir, mais j'ai fini par l'avoir. Et comme ça, financièrement, je m'en suis sorti.

Je n'étais plus à l'usine, mais j'étais toujours actif avec les travailleurs.

LA GRÈVE de Blue Cross a commencé en septembre 87, et elle continuait toujours quand je me suis fait licencier en novembre.

Les ouvrières de Blue Cross ont été les premières à se battre vraiment contre des concessions et à gagner. Plein de gens à l'époque pensaient qu'il n'y avait rien à faire, et les dirigeants de l'UAW et plein d'autres responsables syndicaux faisaient tout pour les convaincre de ça. Mais elles y sont quand même allées, celles de Blue Cross. Elles se sont mises en grève. Et elles ont gagné. C'était énorme. Ça les a calmés un peu, les patrons.

À Blue Cross, le gros des employés étaient des femmes, donc, et c'était aussi une femme à la tête de la section syndicale.

C'était une époque où les ouvriers de l'automobile l'avaient vraiment mauvaise, où ils se disaient qu'il fallait faire quelque chose, que le syndicat devait changer sa façon de faire. J'ai parlé à des travailleurs qui étaient contents de voir enfin quelqu'un se battre. Ils pensaient qu'on aurait dû faire comme elles au lieu d'accepter des nouveaux sacrifices à chaque contrat. J'entendais des gars dire : « Ces femmes

ont le cran de se battre, et nous on va continuer à dire oui à tout ? »

Un jour au boulot, juste avant de me faire virer de chez McGraw, ce gars que je connaissais me parle de cette grève. Il avait entendu les bureaucrates critiquer Sally Bier, la femme qui menait le mouvement. Il me sort : « Cette nana de Blue Cross, quand même, c'est quelque chose. » Il avait vu comment le syndicat attaquait cette femme, et qu'il ne soutenait pas les employées de Blue Cross. C'était partout à la télé et dans les journaux, toutes ces salades qu'ils racontaient sur elle. Cet ouvrier m'a dit : « Y'a un truc qui tourne pas rond chez eux, parce que c'est clair qu'elle est avec nous. »

À un moment donné, pendant la grève, l'UAW a tenté de persuader les femmes de Blue Cross que la direction n'allait pas reculer, un point c'est tout. Ils voulaient les forcer à céder sur des trucs énormes. Exactement comme dans l'automobile. À leurs réunions, un responsable régional faisait tout pour tirer la couverture à lui, comme si c'était lui qui menait la grève. J'y étais à une de ces réunions, au fond de la salle, et je l'ai vu essayer de prendre le micro à Sally Bier. Mais Sally Bier, elle s'est accrochée à son micro et elle a dit : « J'ai quelque chose à dire, et personne m'empêchera de dire ce que j'ai à dire. »

Elles se réunissaient dans plein de locaux différents, et il y avait toujours quelqu'un de la direction de l'UAW pour se pointer et tenter de tout contrôler. Certains responsables de la section se rangeaient même du côté des dirigeants du syndicat.

Mais ces femmes de Blue Cross avaient élu un comité de grève, et elles avaient assez de militantes pour empêcher la direction de l'UAW de stopper le mouvement. Je pense que ce comité de grève a été essentiel pour les rassembler. Ces femmes disaient : « C'est notre grève. Si les responsables syndicaux ne sont pas avec nous, ils peuvent s'en aller. On la fera sans eux. »

Elles ont fait un grand meeting dans Jefferson. Ça pouvait très bien en inciter d'autres à réagir, en voyant ça. Elles ont fait des tas de choses dans le centre de Detroit, des manifestations dans plusieurs endroits, des blocages de livraisons à l'immeuble Blue Cross, plein de trucs. Les bus klaxonnaient en passant devant.

Chrysler voulait à tout prix éviter que la grève s'étende. Ça aurait pu arriver, parce que beaucoup d'employées de Blue Cross avaient des contacts avec les ouvriers de l'automobile. À l'usine, les gars avaient des femmes, des sœurs, des cousines qui bossaient là.

Une fois, on est allé à Blue Cross avec des ouvriers de McGraw et de Ford, et on a marché avec les piquets de grève. Oui monsieur, on a fait ça. Ce n'était pas rien. La plupart des gars qui étaient avec moi n'avaient jamais fait un truc pareil, aller soutenir la grève des autres. Ça leur a bien plu.

Ça faisait plus de deux mois qu'il y avait la grève quand je me suis fait virer. J'avais essayé d'aller aux manifs et passer voir les piquets de grève quand je pouvais. Mais une fois licencié, j'ai pu y aller quand je voulais et être plus actif.

Je suis allé avec quelques grévistes dans les autres usines Chrysler, pour informer les ouvriers sur ce mouvement : Mound Road, Dodge Truck, Sterling Heights, l'usine d'emboutissage de Nine Mile Road, aussi Jefferson. Je connaissais des gens dans toutes. Mais les grévistes ont aussi diffusé des tracts dans des tas d'autres endroits. Moi, je disais aux gens : « On est tous des travailleurs. Si elles ont un problème, on a tous un problème. »

Les femmes de Blue Cross, elles ont bien aimé faire le tour des usines comme ça. Elles voyaient que leur lutte gagnait du terrain, qu'on les soutenait. J'ai dit aux ouvriers : « Faites savoir à la direction que vous soutenez ces employées. Ça leur enverra un message. Pensez à ce qu'on pourrait obtenir si on est assez à rejoindre le mouvement. »



Sally Bier fait un discours à une manifestation pendant la grève de Blue Cross en 1987.

Ces femmes se mettaient à l'entrée des usines pour dire : « On travaille chez Blue Cross, on est toutes de l'UAW. » C'était marrant de les écouter parler. Elles se plantaient devant les gars pour dire : « Vous êtes plus forts que nous, on a besoin de votre soutien. » Les ouvriers qui allaient embaucher étaient peut-être plus costauds qu'elles, mais c'est bien ces femmes qui avaient le courage de lutter.

D'autres sections syndicales, Ford 600 et GM 160, je crois (je ne me souviens plus des autres), ont organisé des dîners pour lever des fonds pour la grève, et j'ai emmené des gars que je connaissais à un.

Comme je ne travaillais pas chez Blue Cross, des fois on me demandait pourquoi j'étais là avec les grévistes. Je répondais : « On est pas mal à avoir des amies et de la famille qui bosse à Blue Cross. On est tous des travailleurs, on fait tous partie de la même famille. Et quand la famille a un problème, c'est notre problème. »

Les femmes de Blue Cross ont tenu trois mois comme ça. C'est long, mais elles n'ont pas plié face à la direction. Et



Manifestation pendant la grève de Blue Cross en 1987.

je sais qu'au final elles ont été pas mal augmentées, pendant que les salaires de l'automobile restaient gelés.

ON EST DÉBUT 88, et Chrysler annonce qu'ils veulent vendre Acustar. J'étais toujours au chômage. Chrysler parle de bazarder toutes ses usines de pièces détachées, et d'après le syndicat ils veulent mettre McGraw sur la liste. Mais on leur a résisté un petit moment.

Des syndicalistes et un paquet d'ouvriers de McGraw sont allés à cette réunion dans la grande salle de la section 212. Encore une fois, il devait y avoir un millier de personnes là-dedans. Quand quelqu'un s'est mis à dire qu'il était temps de mettre au clou le partenariat entre le syndicat et Chrysler, il s'est fait applaudir par plein de gens. Même ceux de la section qui avaient soutenu ce genre de relation ont dit amen. C'est là qu'un ouvrier a demandé au micro qui était prêt à faire grève, et toute la salle a hurlé « Moi ! ». Mais aussitôt, ceux de la direction de l'UAW ont commencé à parler de comment faire ça en restant dans la légalité.

Il y en a qui ont crié : « Laisse béton ! On s'en fout ! »

Alors la direction de l'UAW a appelé à manifester sur-le-champ, devant le siège de Chrysler. Je ne me souviens plus combien ils ont été à y aller, mais beaucoup. Ça a fait des embouteillages tout autour de Highland Park.

Clairement, les dirigeants du syndicat devaient faire quelque chose, surtout quand les travailleurs les poussaient comme ça. S'ils ne se bougeaient pas dans ce genre de situation, les gars allaient le faire à leur place. Résultat, les dirigeants de l'UAW ont fait leur comédie, et ensuite ils ont bien fait traîner les choses et l'agitation est retombée toute seule. Ils ont fait croire aux ouvriers d'Acustar qu'ils allaient mener le combat, comme ça ils se sont mis en avant. Mais tout ce qu'ils ont fait, c'est être du côté de Chrysler et laisser la direction finir ce qu'elle avait commencé avec Acustar.

Si on avait été assez organisés, peut-être qu'on aurait pu empêcher Chrysler de fermer les usines et reprendre aux travailleurs des droits qu'ils s'étaient tellement battus pour avoir, l'empêcher de nous faire revenir à la case départ. On a été plusieurs à dire : « Ça suffit pas, de manifester. Il faut faire la grève dans toutes les usines. » Mais on n'était pas assez, à l'époque. On était plus impliqués à McGraw, et on a réussi à leur faire jeter l'éponge pour plein de changements qu'ils voulaient nous imposer dans les conditions de travail. Résultat, ils s'en sont pris à d'autres usines, les plus petites d'abord, et ils en ont fermé quatre d'un coup.

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE de Workers Against Concessions (Travailleurs contre les concessions) date de la même année. Un tas de gens se sont impliqués dedans, certains de Blue Cross, des militants syndicaux qui s'étaient battus depuis le début contre les concessions, des ouvriers de la base, et des gens proches de *Spark*.

J'étais encore au chômage. Alors je me suis impliqué dans la campagne et j'ai fait tout un tas de trucs, je suis allé à plein d'endroits pour faire campagne.

On est allé partout pour récolter les signatures qu'il fallait pour être sur la liste des candidats. Dans tout Detroit, au nord jusqu'à Lansing, Flint et Pontiac, et de l'autre côté jusqu'à Ann Arbor et Ypsilanti. En six semaines, plus de 37 000 personnes ont signé nos pétitions.

On avait 26 candidats : neufs ouvriers du secteur automobile, un postier, un employé de supermarché, deux employées de Blue Cross, trois employés d'hôpitaux, deux agents d'entretien, une décoratrice d'intérieur, une gardienne d'enfants, un employé de restaurant, deux femmes au foyer, trois employés de petits commerces. Tout ça c'était des gens qui travaillaient, et ils se présentaient à ces élections en tant que travailleurs.

Sally Bier était notre candidate principale, pour le poste au Sénat américain. C'est elle qui venait de mener la grève de trois mois à Blue Cross.

La plupart des travailleurs aujourd'hui croient qu'on ne peut rien faire. À l'époque, la grève de Blue Cross a montré qu'au contraire, on peut faire quelque chose si les gens se mobilisent et se battent comme ces employées avaient fait. Elles ont fait plier la direction de leur entreprise. Et elles n'étaient que 4 000. « Bon sang, si on était plus, une vraie force, imaginez ce qu'on pourrait faire ensemble ! » C'est ce qu'on a répété pendant toute la campagne.

On a essayé de mettre ça en avant, de dire que les droits des travailleurs n'étaient pas obligés de continuer à reculer. On voulait que les gens disent, par leur vote, qu'ils étaient contre l'idée de faire encore d'autres concessions. On a cherché à déclencher une prise de conscience chez les travailleurs.

Je me suis présenté comme candidat au Congrès contre John Conyers. Vingt et un ans plus tôt, Conyers était celui qui avait dit aux émeutiers de la 12e Rue : « Il faut arrêter ça, rentrez chez vous. » Et ces jeunes lui avaient répondu en lui lançant des trucs à la figure et en criant : « Hé, l'oncle Tom, on a plus besoin de toi maintenant. Où t'étais quand on

avait besoin de toi ? » Déjà en 1967, c'était la même vieille politique, et depuis la situation n'avait fait qu'empirer. Arrivés en 88, les travailleurs voyaient bien que c'était vraiment de pire en pire.

J'étais un ouvrier qui osait se présenter contre Conyers. Les hommes politiques comme lui ont plein de sous pour faire campagne. Moi non. Je ne m'inquiétais pas de savoir si j'allais gagner. Tout ce qu'on voulait c'était proposer nos idées, dire aux travailleurs qu'ils doivent lutter et avoir leurs représentants à eux.

Je suis allé devant les magasins et sur les marchés pour parler aux gens. Ils nous racontaient des choses qui se passaient dans leur boulot ou leur quartier. Et nous on était avec eux, solidaires : « On est tous des travailleurs. Toi, il t'arrive ça en ce moment. Et moi je peux me mettre à ta place. »

L'idée principale que j'ai reprise dans les marchés et devant les usines, c'est : « Les politiciens se présentent aux élections juste pour décrocher une place. On devrait y réfléchir à deux fois avant de les élire. On devrait avoir pour nous représenter quelqu'un qui pense comme nous, quelqu'un qui se sent comme nous, qui est passé par les mêmes problèmes que nous. Quelqu'un qui se sent comme nous, il s'attaquerait à nos problèmes. Mais quelqu'un qui fait ça juste pour avoir le poste, on peut toujours courir, ils ne feront rien. Tout ce qu'ils veulent, c'est se rapprocher de cette classe de capitalistes qui a créé le problème au départ. »

Je visais juste en disant ça. Les gens hochaient la tête à chaque fois, ils étaient d'accord. « C'est vrai, mec, t'as raison. » Peut-être qu'ils ne pensaient pas que c'était faisable parce qu'on n'était pas prêts. Ils ne pensaient pas que les gens allaient se mobiliser. Mais je peux vous dire qu'ils étaient contents de voir quelqu'un leur parler comme ça.

Dans un tract, on a écrit : « *Les deux grands partis parlent au nom des riches. Personne ne parle au nom des travailleurs.* » Sur un autre, on a dit : « *Rien ne nous oblige à nous*

taire pendant que les patrons et les politiciens détruisent nos vies. On peut refuser de voter pour les gens qui se sont ligués contre nous à Washington et Lansing. »

On voulait faire entendre la voix des travailleurs. On leur a dit : « *Servons-nous de ces élections pour nous défendre. Par le vote, on peut montrer que les travailleurs sont contre les concessions.* »

On s'est tous fait interviewer par les journaux, la radio, la télé. Willy White et moi on est allés à la télé, dans une émission qui s'appelle Black Journal. Willy travaillait à l'usine Chrysler de Jefferson.

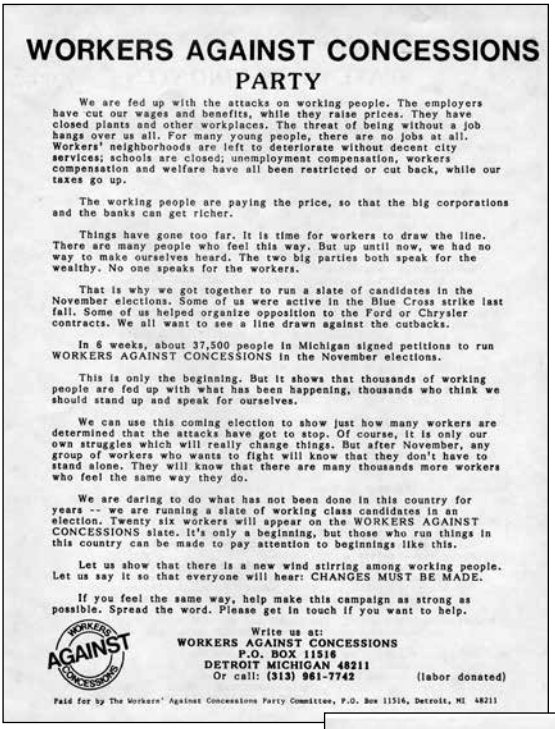
On a aussi eu deux grands panneaux d'affichage, un sur Chrysler Freeway et un autre au bout de Lodge Freeway, là où l'autoroute débouche dans le centre de Detroit. Il y en a eu plein de petits, mais je ne me souviens plus où ils étaient.

On a participé à un défilé qui passait par Warren Avenue, dans l'East Side. On est venu avec des banderoles, des pancartes. Ma nièce était aussi candidate, et deux de ses gamins ont marché avec nous. Des gars de Ford étaient là aussi. Il y avait cinq ouvriers de Chrysler comme candidats.

On avait besoin d'argent pour la campagne. On a demandé aux gens qu'on connaissait s'ils voulaient bien faire un don. On a fait des collectes dans les usines, on a vendu des tee-shirts et des badges avec notre logo dessus. On a fait un spectacle, même. Les gens ont organisé des parties de cartes et des vide-greniers pour nous. On portait ces tee-shirts quand on allait sur le terrain, pour que les gens nous voient avec.

Deux semaines avant les élections on fait un grand meeting à St Andrews Hall, dans le centre de Detroit, où on a parlé tous chacun notre tour. Il y a quand même quelques centaines de gens qui sont venus. C'était la première fois que je parlais politique devant autant de monde.

Au moins 30 000 personnes ont voté pour les candidats de Travailleurs contre les concessions, peut-être même 40 000. Ils ont voté pour des candidats qui parlaient en tant



WORKERS AGAINST CONCESSIONS

PARTY

We are fed up with the attacks on working people. The employers have cut our wages and benefits, while they raise prices. They have closed plants and other workplaces. The threat of being without a job hangs over us all. For many young people, there are no jobs at all. Workers' neighborhoods are left to deteriorate without decent city services; schools are closed; unemployment compensation, workers compensation and welfare have all been restricted or cut back, while our taxes go up.

The working people are paying the price, so that the big corporations and the banks can get richer.

Things have gone too far. It is time for workers to draw the line. There are many people who feel this way. But up until now, we had no way to make ourselves heard. The two big parties both speak for the wealthy. No one speaks for the workers.

That is why we got together to run a slate of candidates in the November elections. Some of us were active in the Blue Cross strike last fall. Some of us helped organize opposition to the Ford or Chrysler contracts. We all want to see a line drawn against the cutbacks.

In 6 weeks, about 37,500 people in Michigan signed petitions to run WORKERS AGAINST CONCESSIONS in the November elections.

This is only the beginning. But it shows that thousands of working people are fed up with what has been happening, thousands who think we should stand up and speak for ourselves.

We can use this coming election to show just how many workers are determined that the attacks have got to stop. Of course, it is only our own struggles which will really change things. But after November, any group of workers who wants to fight will know that they don't have to stand alone. They will know that there are many thousands more workers who feel the same way they do.

We are daring to do what has not been done in this country for years -- we are running a slate of working class candidates in an election. Twenty six workers will appear on the WORKERS AGAINST CONCESSIONS slate. It's only a beginning, but those who run things in this country can be made to pay attention to beginnings like this.

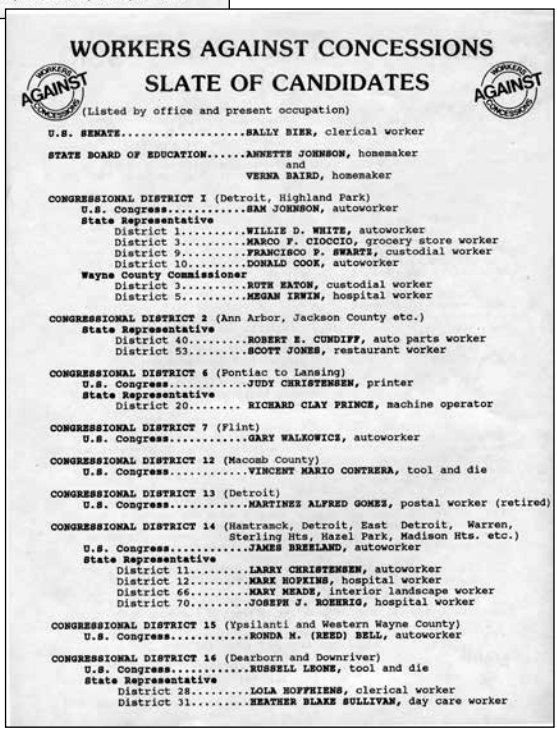
Let us show that there is a new wind stirring among working people. Let us say it so that everyone will hear: CHANGES MUST BE MADE.

If you feel the same way, help make this campaign as strong as possible. Spread the word. Please get in touch if you want to help.

Write us at:
WORKERS AGAINST CONCESSIONS
P.O. BOX 11516
DETROIT MICHIGAN 48211
Or call: **(313) 961-7742** (labor donated)

Paid for by The Workers' Against Concessions Party Committee, P.O. Box 11516, Detroit, MI 48211

Profession de foi de Travailleurs contre les concessions.



WORKERS AGAINST CONCESSIONS

SLATE OF CANDIDATES

(Listed by office and present occupation)

U.S. SENATE.....**SALLY BIER**, clerical worker

STATE BOARD OF EDUCATION.....**ANNETTE JOHNSON**, homemaker
and
VERNA BAIRD, homemaker

CONGRESSIONAL DISTRICT 1 (Detroit, Highland Park)
U.S. Congress.....**SAM JOHNSON**, autoworker
State Representative
District 1.....**WILLIE D. WHITE**, autoworker
District 3.....**MARCO F. CIOCCIO**, grocery store worker
District 9.....**FRANCISCO P. SWARTZ**, custodial worker
District 10.....**DONALD COOK**, autoworker
Wayne County Commissioner
District 3.....**RUTH EATON**, custodial worker
District 5.....**MEGAN IRWIN**, hospital worker

CONGRESSIONAL DISTRICT 2 (Ann Arbor, Jackson County etc.)
State Representative
District 40.....**ROBERT E. CUNDIFF**, auto parts worker
District 53.....**SCOTT JONES**, restaurant worker

CONGRESSIONAL DISTRICT 6 (Pontiac to Lansing)
U.S. Congress.....**JUDY CHRISTENSEN**, printer
State Representative
District 20..... **RICHARD CLAY PRINCE**, machine operator

CONGRESSIONAL DISTRICT 7 (Flint)
U.S. Congress.....**GARY WALKOWICS**, autoworker

CONGRESSIONAL DISTRICT 12 (Macomb County)
U.S. Congress.....**VINCENT MARIO CONTRERA**, tool and die

CONGRESSIONAL DISTRICT 13 (Detroit)
U.S. Congress.....**MARTINEZ ALFRED GOMEZ**, postal worker (retired)

CONGRESSIONAL DISTRICT 14 (Hamtramck, Detroit, East Detroit, Warren, Sterling Hts, Hazel Park, Madison Hts. etc.)
U.S. Congress.....**JAMES BREELAND**, autoworker
State Representative
District 11.....**LARRY CHRISTENSEN**, autoworker
District 12.....**MARK HOPKINS**, hospital worker
District 66.....**MARY MEADE**, interior landscape worker
District 70.....**JOSEPH J. ROEHRIG**, hospital worker

CONGRESSIONAL DISTRICT 15 (Ypsilanti and Western Wayne County)
U.S. Congress.....**RONDA M. (REED) BELL**, autoworker

CONGRESSIONAL DISTRICT 16 (Dearborn and Downriver)
U.S. Congress.....**RUSSELL LEONE**, tool and die
State Representative
District 28.....**LOLA HOFFHIENS**, clerical worker
District 31.....**HEATHER BLAKE SULLIVAN**, day care worker

Candidats de Travailleurs contre les concessions.



Sam en campagne pour Travailleurs contre les concessions.



Annette Johnson, la nièce de Sam, avec ses deux enfants pendant la campagne de 1988.

que travailleurs, qui étaient des travailleurs et capables de comprendre les problèmes des autres travailleurs. Les candidats des travailleurs, quoi. Ça fait à peu près 1 % des votes dans les districts où on s'est présentés. Ce n'est pas beaucoup. Mais ça a montré qu'à l'époque, un certain nombre de gens étaient d'accord avec nos idées, et qu'ils étaient prêts à nous donner leur voix.

LES ACCORDS DE GESTION MODERNE, c'est le nom que les dirigeants de l'UAW ont donné au contrat qu'ils ont cherché à nous imposer à l'été 88. Il avait déjà été rejeté mais ce n'est pas grave, ils l'ont fait voter aux ouvriers une deuxième fois. C'était simplement une nouvelle version du contrat qu'on avait refusé en 87. Don Green, Erskine Terrell et quelques autres ont sorti des tracts, et ils ont fait venir des gens à une réunion. Si je me souviens bien, Don et Erskine étaient l'un contre l'autre aux élections syndicales, mais là-dessus ils étaient d'accord pour dire qu'il fallait voter non. Le deuxième vote a été encore plus clair que le premier, avec 79 % de NON.

Mars 89, ils en remettent une troisième couche, encore un vote pour le même contrat. Cette fois, ils appellent ça les « Accords de gestion compétitive ». Autre nom, mêmes salades. La direction envoie aux ouvriers une lettre où elle menace de fermer l'usine. Les contremaîtres font le tour pour enfoncer le clou. La direction de l'UAW fait venir un représentant à une réunion de la section pour convaincre ceux qui hésitent encore. Le type répète la menace de Chrysler comme quoi ils pourraient fermer l'usine si on ne vote pas pour. Et ils ont dû se trouver très malins sur le coup, parce qu'ils avaient ajouté une clause dans ce contrat pour dire qu'une fois ratifié, je retrouverais mon poste à l'usine.

Là, je n'étais pas d'accord, et je l'ai dit haut et fort : « Bien sûr que c'est un problème pour moi d'être au chômage, mais c'est pas une raison pour approuver ce contrat. C'est rien d'autre qu'une attaque de plus contre nous tous. Si

on vote pour, ça revient à accepter cette nouvelle attaque. Votez contre. Je n'accepte pas cette nouvelle attaque, et je pense que personne devrait. Si on est assez unis, on n'a pas besoin d'en arriver là. Tant qu'on ne se défendra pas, ils continueront à nous enlever des droits et à nous rendre la vie impossible. »

À l'usine, ils étaient pratiquement tous contre. Cette fois, ils ont été carrément 82 % à dire qu'ils n'en voulaient pas.

Ce qui s'est passé à McGraw était un peu l'exception à la règle, le fait que les gars ne sont pas tombés dans le panneau des menaces de la direction. Quand ils ont atterri à l'usine Truck, après, on a vu la différence. Ceux de McGraw n'avaient pas peur de se défendre, et ils ne se laissaient pas intimider non plus.

25. Retour à l'usine et petite victoire au tribunal

MA PLAINTE ÉTAIT toujours dans les tuyaux, mais le syndicat et la direction traînaient des pieds exprès. Elle était là, et personne n'y touchait. J'ai fini par demander un arbitrage en mai 89, dix-huit mois après mon licenciement, quand même. C'est ce qui arrive aux gens qui sont un « problème », ceux qui enquiquinent l'entreprise ou le syndicat. Qu'ils marinent le plus longtemps possible sans salaire pour vivre. Qu'ils flippent un peu, ça leur fera les pieds. Dans mon cas, il a fallu que mon avocat Michael Pitt prenne contact avec le syndicat et leur demande ce qu'ils fichaient pour que l'affaire soit enfin portée devant le médiateur.

Le jour dit, le médiateur décide que Chrysler doit me reprendre, mais il ne parle pas des sous qu'ils me doivent, même en passant. Le syndicat avait entre les mains toutes les attestations et ces témoignages que mon avocat a ressortis après au tribunal, mais ils les ont à peine mentionnés.

JUILLET 89, je retourne travailler. J'y suis retourné avec mon tee-shirt de Travailleurs contre les concessions sur le dos. Ça faisait vingt et un mois que j'avais quitté l'usine, presque deux ans. Chrysler se disait peut-être que tous ces mois sans bosser allaient me calmer. Eh ben non, parce qu'il y a pas à tortiller : si c'est pas juste, c'est pas juste. C'est pour ça que je me battais à l'origine. Si ce n'est pas juste, je ne m'arrêterai pas, je ne me calmerai pas.

J'ai eu plein de commentaires autour de moi, les gens disaient : « Content de te revoir ». Et moi, j'étais content d'être revenu.

Je n'étais pas là depuis un mois que Sergent 60 cherche déjà à me flanquer encore dehors, à cause de mon tee-shirt Travailleurs contre les concessions. Un jour, il y a un pépin, la chaîne est arrêtée et on fait une pause. Des gars me lancent qu'ils aimeraient bien avoir un tee-shirt comme le mien. Du coup, je traverse l'allée et je donne un tee-shirt à

un gars. C'est là que Sergent 60 débarque de nulle part et me dit qu'il me colle un rapport pour avoir quitté mon poste pendant les heures de travail. La chaîne était arrêtée, il n'y en avait pas un qui bossait à l'atelier, et je n'étais carrément pas le seul à avoir quitté mon poste. Il y en a même trois qui étaient partis faire leur pause dehors. Mais Sergent 60 me sort que je n'ai pas le droit de traverser l'allée.

C'est ce qu'un permanent lui fait remarquer : « Il y en a d'autres qui sont dehors, vous ne pouvez pas lui tomber sur le râble juste parce qu'il a traversé l'allée. »

Mais Sergent 60 a quand même écrit son foutu rapport, et j'ai été mis à pied pour abandon de poste. Les autres disaient que c'était un coup monté contre moi, que eux, il ne leur avait rien dit.

Je suppose que Chrysler n'avait pas super envie d'en repasser par là. C'était le même chef que la dernière fois. Ça ne tenait pas la route la dernière fois, et ce serait pareil là. Probable qu'ils ont dit au service du personnel : « Pas question d'en repasser par là. » Bref, ils m'ont fait revenir dans la semaine, et j'ai réussi à me faire payer les jours où j'aurais dû bosser au lieu d'être chez moi.

DANS UN AUTRE ATELIER, pas très loin de moi, les ouvriers étaient à cran à cause d'un truc. Je leur avais déjà parlé, aux plus jeunes surtout, de ce qui s'était passé à Dodge Main quand on avait tous débarqué dans le bureau du grand chef. Certains ont décidé de faire pareil à McGraw, d'aller voir le grand chef dans son bureau. Ils m'ont dit : « On y va, tu viens avec nous ?

– Carrément. »

On est monté, et les gars ont dit ce qu'ils avaient à lui dire. Ils étaient une dizaine, tous du même atelier. Encore jeunes pour la plupart. Eh ben ils sont montés là-haut comme des grands, sans représentant du syndicat. Je ne me rappelle plus de quoi il s'agissait, exactement. Il se passait un truc dans leur atelier qui n'allait pas, et ça commen-

çait à bien faire. Mais toujours est-il que la direction a fait machine arrière dès qu'ils ont vu ces gars arriver ensemble. Vous n'imaginez pas comment ces ouvriers étaient surpris et contents de voir ceux d'en face se dégonfler. Neuf fois sur dix, ils ont l'impression de ne rien pouvoir faire. Mais cette fois-là, ils ont osé parler et c'est le patron qui a cédé.

MON SAC À DOS n'était plus là. J'avais des tracts dedans, quelques livres, des papiers, des infos que les gars me faisaient passer et que j'écrivais, bref, tout un tas de trucs. Quand je suis revenu de la salle de pause, il n'était plus là. Ce jeune gars qui suivait la formation pour devenir contremaître, il l'avait chopé et planqué quelque part sans rien dire. C'est les autres qui sont venus me raconter.

Je lui demande : « Qu'est-ce que t'as fait de mon sac ? Pourquoi tu l'as pris ? »

Il me fait : « Ton sac est censé être en hauteur. Il n'est pas censé traîner par terre. On attend des visiteurs.

– Toi qui fais du vélo, qu'est-ce que ça te ferait si tu le garais et quand tu reviens il est plus là ? »

Le gars est allé voir direct le Serpent pour lui rapporter que j'avais dit que j'allais lui prendre son vélo. À l'époque le Serpent était monté en grade, c'était une sorte de contremaître en chef. Mais le Serpent ne voulait pas entendre parler de cette histoire. Il a dit au gars d'aller voir JW. Sûrement que JW était son chouchou dans les chefs d'équipe. Il était connu dans l'usine, un Noir, respecté des ouvriers. Le Serpent a dû se dire qu'il saurait régler l'affaire.

Donc JW vient me voir, et me dit que le gars a peur que je lui pique son vélo.

« Mais je lui ai pas pris son vélo, moi. Et j'ai jamais dit que j'allais le faire. Je lui ai juste demandé ce que ça lui ferait s'il revenait et qu'il était plus là. »

Alors il a expliqué à l'apprenti contremaître que ça faisait un bail qu'il me connaissait, et qu'il ne pensait pas que j'allais lui voler son vélo. Ensuite JW a fait : « Pourquoi

vous ne vous serrez pas la main tous les deux, et on en parle plus ? » C'est ce qu'on a fait. Et on est passé à autre chose.

JW n'était pas une andouille comme d'autres contremaîtres. Il ne sautait pas partout, et il ne montrait pas non plus les griffes juste pour faire croire que c'était un gros dur. La plupart du temps, on s'entendait bien avec lui.

QUELQU'UN FAISAIT UNE COLLECTE pour acheter un cadeau de Noël au chef. Le délégué suppléant, peut-être. Quand il est venu me voir, je lui ai dit ce que j'en pensais : « Ce chef d'équipe gagne plus que toi et plus que le délégué. Si tu veux vraiment faire un cadeau, fais-le au délégué qui te représente, pas au chef. »

Et j'ai dit aux autres : « Regardez ce chef, vous allez tous lui faire un cadeau. OK, il est réglo avec les ouvriers la plupart du temps. Mais il représente le patron. Son job, c'est de faire appliquer la politique du patron. »

Il y en a qui ont donné. Probable qu'il y en aurait eu plus si je n'avais pas dit que j'étais contre.

C'était encore ce JW. Après, je lui ai dit : « C'était pas personnel, mec. C'est ce que je vois, c'est tout. »

UNE FOIS, je suis à la cafète. Un type du service du personnel – il était noir – il s'assoit ni vu ni connu à côté de moi et il me sort : « Hé, mec, on peut s'entendre. Je sais que t'as eu des problèmes. Mais on peut s'entendre. Tu fais ton job, et je tâcherai de faire le mien. » C'est comme ça que j'ai su qu'ils ne voulaient plus d'histoires.

MON PROCÈS contre Chrysler a commencé début avril 90. Je les poursuivais pour tout le temps que j'avais perdu et pour des dommages et intérêts. Deux ans déjà que mon avocat, Michael Pitt, avait saisi la justice. Pendant plus d'un an il avait interrogé les témoins, le type qui m'avait viré et certains témoins de Chrysler. De l'autre côté, les avocats de Chrysler m'avaient aussi interrogé, et mes témoins avec. Ils fixaient un rendez-vous pour l'entretien, et ensuite ils le repoussaient. Histoire de faire traîner.

Je ne me rappelle plus de toutes les étapes, mais ce qui est sûr, c'est que ça a traîné.

Enfin, on va au procès. Il a duré une semaine. Tom Sobczak et Don Green sont venus témoigner tous les deux. Ces gars étaient blancs, vingt-cinq ans d'ancienneté dans l'entreprise, et ils faisaient partie de la défense d'un Noir dans une affaire de discrimination raciale. Ils ont donné leur version des incidents que Chrysler avait pris comme prétexte pour me virer, ce que le contremaître m'avait balancé, et comment il traitait les ouvriers noirs moins bien que les blancs, et moi encore pire.

Catherine Charles aussi, elle a fait bonne impression au jury. Elle leur a montré que ce n'était pas moi le fautif dans le premier incident, que je n'y étais pour rien si les vitres n'arrivaient plus sur la chaîne. Elle a tout de suite dit que c'était elle qui devait prendre la vitre sur la chaîne, c'était son job à elle, pas le mien, mais que c'est moi qu'il avait agressé. À elle, il n'avait rien dit. C'est bien qu'il cherchait un truc pour s'en servir contre moi. Elle a dit tout ça au jury. Elle est restée très calme, mais ça se voyait à la façon qu'elle avait de se tenir à la barre qu'elle disait la vérité.

Ron Brownlee, le jeune qui avait tout le temps Sergent 60 sur le dos quand il est arrivé à l'usine, il a aussi témoigné et il a dit comment je l'avais défendu dès le début, comment je me souciais des autres.

C'était vraiment des bons témoins. Ils étaient là quand ça s'est passé, ils ont vu la scène et ils n'ont pas eu peur de dire la vérité. Les avocats de Chrysler n'ont jamais réussi à les coincer.

Leurs témoignages ont convaincu le jury qu'il y avait bien eu discrimination contre moi. Et on a eu encore d'autres déclarations après ça. Charles Hill a fait une déposition pour dire comment les ouvriers noirs étaient mal traités par ce type. Je crois bien que Jimbu s'était plaint aussi.

Quand ça a été au tour de Chrysler, ils ont fait venir comme témoin un contremaître noir qui a déclaré que lui

aussi avait eu des problèmes avec moi. Chrysler essayait de dire : « Ce n'est pas de la discrimination, il n'y a pas de préjugé dans cette affaire puisqu'un contremaître noir a eu des problèmes avec Sam aussi. » Mais quand mon avocat est passé au contre-interrogatoire, les deux contremaîtres se sont contredits et ont changé leur version.

Moi je zieutais le jury pour voir comment ils réagissaient aux témoins de Chrysler. Ils avaient l'air de se regarder entre eux, comme s'ils se disaient : « Quoi ? » Je l'ai senti, ça. Ils pensaient : « Il y a un truc qui cloche, dans cette histoire. »

Chrysler avait pris un grand cabinet d'avocats pour le représenter, et ils ont été plusieurs à se relayer pendant tout le procès. Moi, tout ce que j'avais c'était Mike Pitt et son assistante, Susan DeWinter, mais ils ont fait un boulot du tonnerre. Mike savait ce qui se passait dans ces usines. Il savait quoi poser comme questions, il ne s'est pas fait avoir par ce que les témoins de Chrysler ont dit, et à chaque fois qu'ils se contredisaient, il leur tombait dessus. Et puis il y a aussi eu ce soutien de la part de mes collègues.

Les avocats de Chrysler ont fait remarquer que le syndicat ne m'avait pas défendu. Et c'est vrai. Mais tout ce que ça montre, c'est ce que les syndicats sont devenus. J'avais les travailleurs avec moi. Et ça s'est vu au tribunal.

Il y avait quasiment autant de Noirs que de Blancs dans le jury, peut-être un ou deux Blancs de plus, je ne me souviens plus bien, et la plupart étaient des travailleurs. Ils savaient, ils avaient déjà vu ça, un patron qui cherche à coincer quelqu'un.

Le 10 avril 1990, le jury a tranché en ma faveur. Quand ils sont revenus dans la salle et qu'ils ont annoncé ça, je me suis tout de suite senti mieux. Ça faisait pas loin de trois ans que je vivais avec ça, et enfin c'était fini. C'était un sacré soulagement.

Je suis retourné à l'usine et j'ai dit aux ouvriers que le jury avait pris mon parti contre Chrysler. La nouvelle a fait

le tour en moins de deux. Beaucoup de gars étaient contents de voir que Chrysler avait perdu.

Trois semaines après, je reçois une lettre par la poste qui me dit que le juge a annulé le verdict du 1er mai. On appelle Mike Pitt et on lui demande : « Il a le droit de faire ça ? »

Il nous répond que oui, ça peut arriver, mais c'est très rare qu'un juge casse un jugement. Sauf que celui-là l'a fait. Pendant le procès, ça se voyait qu'il était contre nous. Bref, ça remettait tout en question. On a dû en passer par les appels, et je peux vous dire qu'il y en a un tas. Avant que tout soit vraiment fini, il allait encore se passer quatre ans.

Le syndicat qui ne m'avait pas défendu est allé annoncer la bonne nouvelle dans les ateliers. Un jury de travailleurs avait pris la défense du travailleur, et une poignée de syndicalistes prenait celle du patron. Pas étonnant que notre syndicat soit si mou du genou aujourd'hui !

LES ÉLECTIONS SYNDICALES venaient juste après le procès. Je me présente comme permanent, Larry McKinney comme délégué et WC Williams pour être à la commission exécutive.

J'aurais dû être en campagne, mais la plupart du temps j'étais au tribunal ou dans le bureau de mon avocat à discuter de mon procès contre Chrysler.

Un ou deux jours avant les élections, le gars contre qui je me présentais balance un tract dans toute l'usine où il dit que je possède deux voitures japonaises et que comme par hasard je viens de louer le Dodge Dynasty que je conduis, comme si je l'avais fait juste pour la campagne.

« Sam achète pas américain, il s'intéresse pas à la cause des travailleurs. C'est des gens comme lui qui ont conduit aux suppressions d'emploi chez Chrysler. » Voilà ce que le type cherchait à dire avec son tract.

À l'époque, j'ai répondu qu'il y avait deux mensonges et une calomnie, là-dedans. J'avais eu beaucoup de voitures dans ma vie. Dont une Honda. Le Dynasty était à moi.

Mais le vrai mensonge dans tout ça, c'est ce qu'il a dit sur les suppressions d'emplois.

Si on s'était battu contre tous ces nouveaux contrats, c'est parce qu'ils voulaient nous imposer d'aller toujours plus vite. C'est à cause de ça qu'on s'est fait sucrer nos emplois dans l'automobile. Toujours augmenter la production, toujours baisser le nombre d'ouvriers, toujours faire plus de profits : c'est ça qui a causé les suppressions d'emplois. Ce n'est pas les ouvriers de Honda ou Toyota ou Volkswagen.

Le début de la fin, c'est quand Chrysler a commencé à sous-traiter les pièces détachées dans d'autres usines aux États-Unis avec des salaires de misère. Ça restait des emplois, mais la paye était si riquiqui que les ouvriers qui bossaient là n'avaient même pas les moyens de s'offrir une voiture neuve.

Seulement, un tas de travailleurs croyaient à ces mensonges, à l'époque. Les politiciens disaient pareil, le syndicat disait pareil. Et les travailleurs se faisaient avoir. Mais c'était un mensonge, et les mensonges sont encore plus gros aujourd'hui.

Ce n'est pas en achetant une voiture neuve d'une autre marque que je supprime des emplois. Que j'en achète une de chez Chrysler, General Motors, Ford ou Honda, derrière il y a eu des ouvriers qui les ont fabriquées, ces voitures. Peut-être qu'ils ne faisaient pas tous partie de l'UAW, mais ça reste des ouvriers quand même. Et surtout, si tous ces travailleurs de Honda, Toyota et les autres usines de voitures japonaises dans ce pays ne veulent pas entendre parler de l'UAW, c'est justement parce que les dirigeants de l'UAW n'ont pas arrêté de les attaquer, ces dernières années.

Quand les entreprises ont dit ces mensonges, c'était pour diviser les travailleurs, les monter les uns contre les autres. Quand les responsables syndicaux ont fait pareil, c'était pour justifier le fait qu'ils ne se sont pas battus pour nous.

LET'S STAND TOGETHER

Some people say I won't work with the company. Our union leaders work with the company today. That doesn't stop the company from attacking us. I say, we have to be organized -- so the company will understand it has to work with us.

Some people say I'll have you out on strike all the time. It's not me who can decide. It's the membership who should decide every important question facing us, especially on whether or not to strike. Today, we make decisions, but the local officers ignore them. I say, that must change.

Some people say they don't agree with my politics. All of us have different religious and political views outside of here. Isn't that our right in a democracy? The real question is what anyone will do who is elected to union office.

THIS IS WHAT I PROMISE TO DO:

-- I will give complete information to the membership. No secrets from the membership. No deals cut with the company.

-- I will tell you the truth about what we will have to do to get what we want, but I will never decide something for you. The membership will make the decisions.

-- I will stand beside any worker who wants to resist the company's attacks. No one under attack will stand alone.

-- I will fight against everything which divides us. No more discrimination or favoritism.

-- No union official, no matter how good, can do it alone. But I promise I will do everything I can to organize the membership and make the company respect us once again.

I WANT A UNION WHICH IS ORGANIZED. I WANT A UNION CONTROLLED BY THE MEMBERSHIP. I WANT A UNION 100% ON THE WORKERS SIDE.

This is what I think. If you agree, then give me your vote.



SAM JOHNSON

For PRODUCTION COMMITTEEMAN

labor donated

Tract des élections de 1990 à McGraw.

Ces mensonges, c'est des mensonges de la direction, qu'ils cherchent à nous faire rentrer dans le crâne parce que tout ce qu'ils ont en tête, c'est : toujours plus de profit. Soi-disant qu'ils ne peuvent pas augmenter nos salaires parce qu'ils n'ont pas vendu assez de voitures. Ce n'est pas les autres ouvriers qui sont la cause du problème, pas du tout. C'est les patrons.

C'est exactement comme ceux qui parlent des immigrés en disant qu'ils sont venus là et que maintenant ils prennent notre travail. Vous trouvez ça logique, vous ? Quand les patrons se débrouillent pour qu'on mette ça sur le dos des travailleurs d'un autre pays, tout ce qu'ils font c'est réussir à nous faire avaler une couleuvre de plus. Ces immigrés ne prennent pas notre boulot. C'est la politique des patrons, qui les paye moitié moins pour pouvoir ensuite se débarrasser plus facilement de nous. Et personne proteste contre ça. Si les syndicats se battaient pour augmenter les salaires partout, comment les patrons pourraient encore se servir des immigrés contre nous ? Si on avait tous un salaire décent ça créerait des emplois : vu qu'on aurait plus de sous à dépenser, on s'achèterait plus de choses. C'est les bas salaires qui détruisent les emplois.

À l'époque de Dodge Main, j'avais le même mensonge en tête : les Arabes débarquent ici et nous prennent notre travail. C'est ce que je pensais, au début. Mais quand j'ai commencé à ouvrir les yeux, je me suis rendu compte que ce n'est pas ça qui se passe. Qu'on doit être prêt à se battre pour tous les travailleurs, pas seulement les Noirs, pas seulement les Américains, tous les travailleurs.

Voilà comment elle était, la bureaucratie : pourrie jusqu'à la moelle. Surtout on ne fait rien, on augmente la cadence, on s'arrange pour que le patron obtienne la production qu'il veut. C'est ça qui nous a pris nos emplois.

Enfin bref, avec tout ça, je n'ai pas gagné les élections. Ce dernier tract un jour avant le scrutin, ça a fait l'effet d'une bombe. Je n'ai pas vraiment eu de temps pour répondre aux

mensonges, et en plus le syndicat avait bourré le crâne des travailleurs avec toute cette propagande, et moi je disais le contraire.

EN 92, je me représente pour participer au congrès de l'UAW, et cette fois-ci j'ai gagné. J'ai dit aux travailleurs : « Notre syndicat est mal en point aujourd'hui, tout le monde le sait. Il nous faut une nouvelle politique, et il nous faut des délégués qui vont aller au congrès pour défendre cette nouvelle politique. Il va falloir faire comprendre à tous les patrons que l'UAW ne va plus accepter de faire des concessions, ni de perdre des emplois. » Et encore une fois j'ai parlé de comment ils nous divisaient, en montant une usine contre l'autre, une entreprise contre l'autre, un atelier contre l'autre, un travailleur contre l'autre. J'ai repris cette idée : « Ils cherchent à nous diviser, à monter les Blancs contre les Noirs, les hommes contre les femmes, les ouvriers qualifiés contre les non qualifiés, les travailleurs américains contre les étrangers. Et nous, au bout du compte, on perd. »

Quand même, il était moins une. Wilbur, le président de la section, a eu trois petites voix de moins que moi. J'étais juste le suppléant, mais les gens ont décidé de m'envoyer en Californie.

La chose à retenir sur ce congrès, c'est que Jerry Tucker se présentait contre Owen Bieber pour la présidence de l'UAW. Je crois que c'est la première fois depuis après la Deuxième Guerre mondiale que quelqu'un tentait de secouer un peu le cocotier de la bureaucratie.

J'aurais cru que Tucker aurait été plus soutenu, vu comment les travailleurs en avaient plein le dos. Ça faisait un moment que Tucker mobilisait contre les concessions. J'avais été à Saint-Louis quelques années plus tôt pour un rassemblement, à l'époque où Tucker tentait de lancer le mouvement New Directions (Nouvelles Directions) avec d'autres, et on aurait dit que l'opposition gagnait du terrain, pourtant.

Il y en a bien quelques-uns qui ont dit le fond de leur pensée, au congrès. Mais les bureaucrates étaient toujours aux commandes, et ils ont tout verrouillé. Tous ceux dans le public qui étaient pour Tucker et voulaient prendre la parole, ils leur ont mis des bâtons dans les roues, et ils ont aussi forcé la main aux gens pour les empêcher de voter pour lui. J'ai entendu dire après que certains qui avaient promis de voter pour lui ont fait machine arrière au dernier moment.

En résumé, ce congrès m'a beaucoup trop rappelé les réunions dans la grande salle de la section à Dodge Main. C'était complètement verrouillé. Ils se sont servis de toutes les procédures qu'ils ont pu pour empêcher les gens de discuter dès qu'un problème était mis sur la table, exactement comme aux réunions de la section, mais en plus grand. C'était pareil au congrès, et ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Il y avait des gens d'un peu partout mais, pour la plupart, soit ils étaient de mèche avec les dirigeants, soit ils avaient la trouille de s'opposer. Peut-être qu'ils se disaient, quelle différence ça fera. Les vrais militants, ils disent ce qu'ils ont sur le cœur quand même. Mais les autres, je suppose qu'ils viennent juste pour faire la fête. Ils ont peur que s'ils disent vraiment un truc, la direction de l'UAW va jouer un sale tour à leur section. Sauf que leur section se fait entuber quand même par la politique du syndicat.

Bob King s'est arrangé avec la fédération régionale pour avoir deux cars et emmener certains d'entre nous au Mexique, quelques kilomètres seulement après la frontière. On a rencontré des syndicalistes mexicains, ils ont parlé et ensuite King a parlé. Mais on n'a pas eu l'occasion de discuter avec les travailleurs.

Une comédie de plus. L'UAW n'arrêtait pas de faire de la propagande contre les étrangers, ils bourraient le crâne des travailleurs américains en leur faisant croire que les étran-

gers « prennent nos emplois ». Mais là, ils faisaient comme si on se serrait les coudes tous ensemble.

Sinon, j'ai pu voir ma fille pendant que j'étais en Californie. Lulu m'a amené son bébé, et sa grande sœur a amené un des siens aussi, elles sont venues en voiture jusqu'à San Diego. Je leur ai pris une chambre et elles sont restées un jour ou deux. Comme ça j'ai pu voir ma petite fille, T'Keyah. C'était la première fois, elle n'avait que quelques mois.

RETOUR À MCGRAW. Un jour, on discute tous ensemble. Quelqu'un sort : « Bon sang, on est en prison ici, exactement comme si on était derrière les barreaux. » Don se lève d'un coup et il braille : « Hé, ça me donne une idée, on va mettre ça sur des tee-shirts. » C'est Don qui a eu l'idée du tee-shirt avec les barreaux de prison dessus, celui où il y avait écrit : « Condamné à 30 ans à McGraw ». Il les fait imprimer quelque part. On les porte pour aller bosser. Plein d'ouvriers en veulent. J'ai oublié combien on en a fait imprimer, mais je sais que les gars en ont acheté un paquet, peut-être tout son stock. Tout le temps ils portaient ce tee-shirt à l'usine. J'en ai encore un ou deux aujourd'hui. Des années après, j'étais à Dodge Truck avec mon tee-shirt « Condamné à 30 ans à McGraw », et un ouvrier qui avait été transféré là m'arrête pour me dire que lui aussi, il a encore le sien.

AOÛT 93, cette histoire de procès contre Chrysler se termine enfin. On avait commencé par faire appel de la décision du juge à la cour d'appel du Michigan. La cour d'appel a annulé la décision du juge d'annuler le verdict du jury. Ensuite Chrysler a fait appel à la Cour suprême du Michigan. Mais la Cour suprême a décidé de ne rien changer à ce que la cour d'appel avait dit. Ça faisait pratiquement six ans que je m'étais fait virer. Et Chrysler a enfin été forcé de me payer.

Mais même ça, ils ont fait traîner. Jusqu'au 15 mars 1994 j'ai attendu pour que tout soit enfin réglé.

J'ai fait imprimer quelques tracts, et je suis allé dans toute l'usine pour inviter les gens à une petite fête. J'ai dit aux ouvriers : « Ça y est, j'ai enfin mes sous, venez faire la fête avec moi au local syndical », avec la date, etc. J'en ai affiché, aussi. Quelqu'un de la direction m'a convoqué pour me dire que je n'avais pas le droit de faire ça, afficher des infos sur le procès.

« Vous rigolez, c'est juste une invitation à une fête, il est où le problème ? »

À la section Il y avait un préposé aux soirées, et ils se sont chargés de la nourriture et des boissons. D'autres ont aidé à tout installer et à mettre ça sur les tables.

Beaucoup d'ouvriers de McGraw sont venus, des gars qui m'avaient soutenu depuis le début, ils sont tous venus à la fête. J'avais invité l'avocat et il est venu avec sa femme. Sally Bier était là aussi, avec des gens de sa section. Et aussi des gens de *Spark*, qui m'avaient aidé tout le temps que l'affaire avait duré.

Tout le monde a trouvé ça sympa. J'avais mis le prix parce que je voulais une belle soirée. Tous ces gens qui m'avaient soutenu, ils étaient là. Et je voulais qu'ils sentent que c'était une victoire pour eux aussi, que c'était la victoire des travailleurs.

Après toutes ces années, j'ai enfin pu donner un peu d'argent à mes proches. Il y avait un tas de gens dans ma famille qui en avaient besoin. Un tas. Sadie B., ma mère, avait besoin d'un nouveau toit. Je lui ai donné des sous pour ça, comme ça elle n'a pas eu à prendre dans ses petites économies. Quand ma fille est venue, j'ai pu lui donner un peu pour qu'elle se paye une voiture. Quelqu'un m'avait aidé pour que je m'en achète une quand j'étais au chômage. Je l'ai remboursé. D'autres gens m'avaient aidé tout ce temps. Je les ai remboursés.

J'AVAIS GAGNÉ ce procès, et après ça les gens ont commencé à venir me voir quand ils avaient un pépin. Ils se

disaient que peut-être, s'ils avaient un avocat, il pourrait leur obtenir quelque chose. Ils voulaient savoir le nom de mon avocat, qui était mon avocat. Je leur donnais toujours, en disant : « Tu peux le contacter. » Mais plein de fois, vu comment les lois sont faites, même un avocat ne pouvait rien faire. La plupart du temps, vu les lois, tu te fais entuber. Alors j'essayais aussi de leur parler, de voir s'ils ne pouvaient pas régler ça par eux-mêmes.

C'est vrai que j'ai eu un bon avocat. Mais j'ai aussi eu des soutiens à l'usine, et quand je suis allé au procès ça a compté, tous ces ouvriers qui étaient avec moi.

UN JOUR, Tom nous parle des problèmes de son fils à son travail. C'était un petit magasin de pièces détachées. Son fils et les autres gars qui bossent là-bas étaient vraiment remontés mais ils ne voyaient pas ce qu'ils pouvaient faire, ils pensaient que l'entreprise était trop petite. J'ai oublié le problème exactement.

J'ai fait à Tom : « On peut aller là-bas et le soutenir. Pas juste lui, les autres aussi. » Tom a dit : « Allez, on le fait, on va empêcher les clients d'entrer. » Il avait vraiment envie d'aider son fils.

Résultat, un samedi on y est allé, Tom, Don, moi et je crois que Don avait amené quelqu'un, et j'en ai aussi parlé au gars qui distribuait le bulletin *Spark* à l'entrée de McGraw, et il est venu avec un autre. Plus deux ouvriers de notre atelier. En tout, on était une dizaine à se pointer là-bas, peut-être plus.

On avait des pancartes, et on a expliqué aux gens qui entraient dans le magasin ce qui se passait, comment ce magasin traitait ses employés. On leur disait : « Si c'était ton fils qu'on traitait comme ça, ça te ferait quoi ? Tu penses vraiment que c'est juste ? »

La plupart, ils travaillaient tous les jours. Ils savaient qu'il y avait un truc qui clochait. Si tous ces gens sont devant le magasin avec des pancartes et des tracts, c'est qu'il y a un truc qui cloche. Du coup, tout le monde a été très gentil. Ils

savaient de quoi on parlait. C'est ce qu'ils voyaient tous les jours. Eux aussi, c'était des travailleurs.

Quand on leur a expliqué pourquoi on était là, il y en a plein qui ont fait demi-tour et sont partis. Ils savaient que ce qui se passait était injuste. Et ce jour-là, ils n'ont rien acheté là. Le gérant était à la fenêtre, il voyait tout ça, il voyait les gens qui faisaient demi-tour. Il y en a qui sont entrés quand même, mais le plus gros est parti.

Après, on est tous allés chez Tom et il nous a sorti des petits trucs à manger, de la bière et des sodas. On est resté là à bavarder. Son fils n'en revenait pas de ce qui s'était passé quand on s'était mis devant le magasin pour parler aux gens et leur dire comment cette entreprise traitait ses employés. Il était vraiment content de voir que d'autres s'intéressaient.

Tom et son fils étaient heureux comme des rois de voir des gens prendre leur défense, de voir que ce n'était pas juste Tom. C'était tous ces autres travailleurs des usines Chrysler qui étaient venus les soutenir, noirs comme blancs.

MA FILLE LULU est venue de Los Angeles en 95 pour me voir, et elle a amené sa fille T'Keyah et sa nièce avec elle. Elles sont restées à la maison avec Sally et moi. C'était seulement la deuxième fois que je voyais ma petite-fille. Lulu voulait une voiture, alors je me suis servi de la remise pour les employés et j'ai signé les papiers avec elle. J'ai essayé de lui dire de ne pas prendre une voiture trop chère. Je lui avais donné un peu d'argent pour ça, mais c'est elle qui allait la rembourser tous les mois, après. Et elle n'avait pas de boulot stable, à l'époque. Mais Lulu n'a pas voulu m'écouter, parce qu'elle s'était mis en tête de se payer une grosse voiture. Je l'ai emmenée chez des concessionnaires, en essayant de lui dire de prendre quelque chose dans ses moyens. Mais elle avait décidé que ce serait –j'oublie quoi–, mais c'était la voiture qu'elle voulait. J'ai réussi à la convaincre que non, et elle a fini par prendre une Sebring. C'était déjà pas mal, une Sebring. Sauf qu'en ren-

trant, Lulu était encore un peu fâchée. Elle voulait encore l'autre voiture. Sa petite fille sautait partout et elle a dit : « Maman colère. Maman colère. » T'Keyah n'avait que trois ans à l'époque, mais c'était déjà une maligne.

Lulu commence à dire qu'elle va avoir un problème pour ramener la nouvelle voiture à Los Angeles. Elle explique qu'elle n'a jamais conduit aussi longtemps, des trajets de 300 ou 400 km d'accord, mais pas plus. Et là c'était plus de 3 500 km à faire pour rentrer ! La nièce n'avait pas le permis, et Lulu avait sa petite fille à surveiller.

Je lui ai dit : « Tu es forte, je sais que tu peux y arriver. Regarde, quand t'y réfléchis, combien de femmes et d'hommes l'ont fait avant toi. Si eux y sont arrivés, te connaissant, je sais que tu peux y arriver aussi. Ce sera une première pour toi. Mais ça ne veut pas dire que t'en es pas capable. » Je lui ai expliqué comment faire : « Tu fais le voyage en deux ou trois fois. Tu conduis 1 200 km et tu prends un motel. Tu trouves un motel qui te plait et tu le prends, tu te reposes, tu prends un bon petit-déjeuner, et ensuite tu reprends la route et tu fais encore 1 200 km. C'est comme ça que tu vas y arriver. » Et je lui ai donné un peu de sous pour les motels.

Quand elle est arrivée, elle m'a appelé. Elle m'a dit qu'elle s'était arrêtée deux fois, mais la deuxième fois il lui restait peut-être 1 800 km à faire, alors au lieu de s'arrêter encore elle a conduit tout du long. Comme ça elle a économisé l'argent du dernier motel. Elle était toute contente d'avoir fait ce long voyage toute seule. En plus, elle avait un peu d'argent de poche, du coup.

UN DES JUMEAUX de tante Bea s'est fait tuer par des policiers à Bessemer en 96. Son prénom c'était Calvin, mais on l'appelait Twin (Jumeau). Il avait trente-six ans quand c'est arrivé. Les flics sont venus le trouver, soi-disant qu'il avait buté le frère d'un policier. Ils ne l'ont même pas embarqué, juste abattu. Ils ont cherché à dire



Sam, Sally et Tante Bea à la manifestation de Bessemer en 1996.

qu'ils étaient obligés de tirer parce qu'il était armé. Sauf qu'ils n'ont pas trouvé de flingue sur lui, ni à côté. Ils lui ont tiré dessus dans la rue, et il a réussi à prendre une ruelle pour aller se réfugier chez un ami. Il y avait une petite fille de neuf ans dans la maison. Elle a raconté qu'il était allongé par terre, derrière un meuble. C'est là que les flics ont débarqué et ils se sont mis à lui tirer dessus, quatorze balles, un truc comme ça, ils l'ont vraiment exécuté. Ils auraient pu blesser la petite fille, ou pire. Et au final, aucun de ces flics n'a été inculpé.

La NAACP, l'Association pour la promotion des gens de couleur, a pris l'affaire en main et ils ont protesté. Sally et moi, on est allé voir ma mère pas longtemps après cette histoire, et on a participé à une petite manifestation devant l'hôtel de ville de Bessemer, et ensuite devant le palais de justice du comté de Jefferson. Bea était là avec deux cousins. Le gars qui avait organisé la manif était un proche de

la famille. Il passait souvent voir ma mère pour bavarder avec elle. Et il a aussi parlé à ma tante Bea de ce fils qui n'aurait jamais dû se faire tuer.

DE 1997 À 1999, j'ai perdu beaucoup de mes proches.

En mai 97, ma fille Lulu est morte. Elle était enceinte, mais c'était extra-utérin. Au début, quand elle est allée à l'hôpital, ils n'arrêtaient pas de lui dire que c'était juste des gaz et ils la renvoyaient chez elle. Mais sa sœur a bien vu qu'il y avait un truc pas normal quand ils sont allés la voir. L'hôpital a fini par l'admettre aussi et ils ont arrêté de la renvoyer. Seulement, c'était trop tard.

Le temps que Sally et moi on arrive là-bas, ils l'avaient opérée et elle était sur son lit sans bouger. Elle ne communiquait plus du tout. On est resté à Los Angeles quelques jours. Ensuite les docteurs ont dit qu'elle allait mieux, qu'elle allait se remettre. Je suis rentré à Detroit et j'ai fait le tour de la famille pour leur annoncer la bonne nouvelle. Le temps de retourner à la maison, quelqu'un de la famille appelait. Elle était décédée. Elle avait trente-quatre ans quand elle est morte.

En août 97, mon plus jeune frère Ocie est mort d'un cancer, et probable que c'est à cause de son travail qu'il l'a eu. À Detroit il avait bossé à l'usine Pontiac et à Dodge Main, et à Bessemer il était dans l'acier, à Pipe Shop. Probable aussi qu'il buvait trop.

En juillet 98, le fils aîné d'Ocie, Ossie Junior, est mort. Il était en prison quand il est mort. Il vivait avec Sadie B. depuis qu'il était petit. Quand Grace est montée à Detroit avec les autres gosses, il est resté avec Ma'Dear. Ossie Junior n'était qu'un ado quand il est allé au trou la première fois. La deuxième, il n'est jamais ressorti. Ça faisait plus de dix ans qu'il était là-bas quand il est mort. Pour Sadie B., c'était comme si elle perdait un autre fils. D'abord Ocie, après Ossie Junior. Il était comme son bébé.

À l'été 99, je suis descendu en Alabama parce que Sadie B. était à l'hôpital. Ils l'avaient opérée de la gorge à cause du cancer. Après ça, elle ne pouvait plus parler.

Elle n'avait jamais fumé de sa vie et elle ne buvait vraiment pas beaucoup. Mais il y avait tellement tout le temps de la fumée de cigarette chez elle, avec tous les clients qu'elle avait, surtout le week-end. Quelques années avant, le docteur lui avait dit de les empêcher de fumer à l'intérieur. Elle avait mis des pancartes : « Interdiction de fumer dans la maison. » Du coup, les gars allaient dehors. Ça arrivait que des andouilles allument leur clope en douce dans l'autre pièce, mais il y en avait toujours un pour dire : « T'as pas vu la pancarte ? C'est interdit de fumer dans la maison. » Quand sa sœur Bea était là, elle leur faisait carrément la guerre. Les autres sœurs aussi, elles les gardaient à l'œil quand elles venaient.

Quand Sadie B. est rentrée chez elle après l'opération, elle ne pouvait plus faire grand-chose. Même pas parler. Elle restait allongée toute la journée. Ses nièces Gracie et Hattie venaient s'occuper d'elle. Plein de gens passaient la voir. Elle connaissait un tas de monde, sans compter les voisins. En plus, elle avait beaucoup de famille qui vivait juste là, à Bessemer. Les sœurs qui n'étaient pas loin lui amenaient à manger. Bea était là tous les jours, elle amenait un plat qu'elle avait préparé. Elle avait aussi des nièces et des neveux qui venaient la voir. Même les gamins qui habitaient dans la rue, Noirs comme Blancs, ils passaient lui rendre visite.

Ma'Dear était la sœur préférée dans cette famille. Ce n'était pas la plus âgée, mais elle s'occupait de tout le monde. Elles sont toutes restées chez elle quand elles sont arrivées à Bessemer, au début.

Cet été-là, j'ai fait le trajet quelques fois pour la voir. Un jour, je vais dans sa chambre pour bavarder un peu avec elle. Elle était allongée comme ça, sans bouger. Elle avait ce regard un peu triste. Elle était sûrement en train de penser

qu'elle allait mourir, et à toutes les choses qu'elle avait faites dans sa vie. Alors je me suis assis à côté d'elle, et j'ai commencé à lui parler.

Je lui ai dit que si elle s'inquiétait de certaines choses qu'elle avait pu faire, si elle s'inquiétait de ne pas aller au paradis pour ça, elle n'avait pas à se tracasser : « Si quelqu'un va là-haut, c'est bien toi. Tous ces gens autour de nous, si eux ils y vont, je sais que tu iras aussi. Il ne faut pas t'en faire pour ça. Regarde tout ce que tu as fait pour aider les gens. Tu t'es occupée d'eux. Tu t'es occupée de leurs enfants. Tu y vas, c'est sûr et certain. »

Elle ne pouvait pas me répondre, mais j'ai vu comme un sourire sur sa figure quand j'ai dit ça.

C'est la dernière fois que je l'ai vue. Elle est morte en novembre.

Le mois d'avant, en octobre 99, mon grand frère Willie était mort à Detroit. Cancer de la gorge, lui aussi. Il avait toujours fumé et bu beaucoup. Après qu'ils ont trouvé le cancer, ils lui ont mis ce petit truc dans sa gorge pour parler. Ça faisait bizarre de l'entendre, c'était pas vraiment sa voix, mais il se faisait comprendre. Il l'a gardé peut-être quatre ou cinq ans.

26. À la retraite, je continue à militer

EN 98, j'ai eu trente ans d'ancienneté chez Chrysler. Je m'étais toujours dit que je partirais quand j'aurais mes trente ans. Et puis, depuis que je prenais mes médicaments pour l'hypertension, j'avais décidé de ne plus me présenter à des élections syndicales. Je savais que je n'arriverais pas à gérer la charge de travail au quotidien. Je n'arriverais pas à faire ce qu'il y avait à faire, et travailler à la chaîne en même temps. Alors, le 1er janvier 1999, j'ai été officiellement à la retraite. J'avais presque soixante ans.

CHRYSLER M'A DONNÉ une montre et un badge de retraité, et ils m'ont dit que je pouvais venir à l'usine quand je voulais.

Du coup c'est ce que j'ai fait, je suis retourné à l'usine. J'ai pris des cours d'informatique que la direction et le syndicat proposaient aux ouvriers et aux retraités. Je suis resté actif à l'intérieur, j'ai aidé les autres à sortir le bulletin *Spark*. Je suis allé d'un bout à l'autre de l'usine pour parler aux ouvriers. Dès qu'il se passait un truc, les gens venaient me le dire. J'y allais avec mes bulletins sous le bras, je partais d'un bout de l'usine, où je prenais mes cours, jusqu'à l'autre bout. Je croisais des gens que je connaissais, je leur donnais des tracts et ils les faisaient passer.

Au bout de quelques mois, un chef d'équipe est venu me dire que je ne pouvais plus venir.

« Ça veut dire quoi, j'ai plus le droit d'aller aux toilettes et à la cafète comme les autres retraités qui prennent des cours ?

– Enfin, ça oui, mais tu ne peux pas aller ailleurs dans l'usine. »

Pas de problème. Je retrouve les ouvriers dans le parking quand ils embauchent, ou alors je les vois à la cafète. Ils me disent des trucs à mettre dans le bulletin, je leur donne des tracts à distribuer ou alors je leur vends le journal *Spark*. Au bout d'un moment, ça a fini par coincer dans le parking

aussi. D'après le vigile, je n'avais pas le droit de distribuer le bulletin aux travailleurs, ni de faire des collectes pour ça. Alors j'ai donné rendez-vous aux gars dans une station-service du coin, et j'ai recommencé.

Ce n'était pas parce que j'étais à la retraite que j'allais m'arrêter. Je voulais toujours rassembler les travailleurs, qu'ils se serrent les coudes. En partant, je savais que ce n'était pas fini tant que je pouvais garder des contacts à l'intérieur, et c'est exactement ce que j'ai fait avec le bulletin.

On a continué à le distribuer jusqu'à la fermeture de l'usine et qu'ils transfèrent tout le monde ailleurs.

LES RUMEURS sur sa fermeture ont commencé à grandir en 2002. Nate Gooden, un des vice-présidents de l'UAW, a fait cette déclaration : « Chrysler a commis une erreur en se lançant dans la fabrication des vitres de voiture. » Quand les ouvriers ont entendu ça, ils ont su qu'il les poignardait dans le dos. Il suivait à la lettre le plan de la direction de liquider les usines de pièces détachées, et il disait aussi à Chrysler : surtout, ne vous sentez pas obligé de respecter votre promesse de ne pas fermer d'usines. Les ouvriers de McGraw ont décidé de manifester devant Solidarity House. Ça a duré toute une journée. Environ le quart de l'usine s'est mis en grève, et il y avait aussi pas mal de représentants syndicaux. Ça a fait du bruit, je peux vous le dire.

On s'était déjà rebellé à McGraw, et certains savaient pour les combats qu'on avait menés avant. Il y en avait même qui y avaient participé. Il faut y penser, à ça. Ils n'étaient pas prêts à se coucher aussi facilement. Ça devrait toujours être pour ça, les syndicats, pour souder les travailleurs. Peut-être que la plupart des dirigeants syndicaux n'étaient pas chauds pour se battre. Mais d'autres étaient prêts à le faire, surtout à McGraw. Il y avait pas mal de syndicalistes militants et de gens qui refusaient de se laisser faire, et ils ont entraîné les autres avec eux.

Il y en a qui disent : « On ne peut rien faire. » Mais ce n'est pas comme ça que les ouvriers de McGraw ont vu les choses. Ils n'ont pas juste capitulé. Chrysler ne voulait plus entendre parler des usines de pièces détachées, mais eux ils se sont dit que s'ils se battaient, peut-être que Chrysler allait faire machine arrière. Et même si au final ils ne gagnaient pas la bataille, ils y allaient quand même. « Toute façon, on va nous mettre dehors. Alors on le fait. » C'est ce qu'ils ont pensé.

Deux jours après, la présidente de la section syndicale démissionne. À ce qu'on a dit, la direction du syndicat avait fait pression sur elle. Et quelques semaines après, deux responsables syndicaux et trois délégués se sont fait soit virer, soit mettre à pied. Comme par hasard, ils étaient tous à la manif. Il a fallu attendre quasiment un an pour que le dernier soit réintégré. Ces syndicalistes de McGraw avaient fait ce qu'ils devaient faire. C'est pour ça que Chrysler et la direction de l'UAW leur sont tombés dessus.

L'USINE McGRAW a officiellement fermé en mars 2003. Il y avait encore des gens qui bossaient là-bas, mais en 2004 tout le monde était parti. Et donc, Chrysler a arrêté de fabriquer des vitres de voiture.

La plupart des ouvriers licenciés ont atterri à Warren Truck, alors j'y suis allé aussi, et j'ai aidé à distribuer le bulletin là-bas. Une ou deux fois, quelqu'un que je connaissais de McGraw s'est arrêté pour me prendre un *Spark* en passant. Les autres avaient été envoyés à l'usine d'emboutissage.

J'AI CONTINUÉ à prendre la parole aux réunions publiques de *Spark* et à des festivals.

La population laborieuse se fait attaquer dans tout le pays. Les travailleurs doivent comprendre qu'ils se font attaquer, et pourquoi, et ce qu'on peut faire pour arrêter ça. Les travailleurs ont besoin d'avoir cette vue d'ensemble, et ce n'est pas dans un syndicat que tu as ça, même quand c'en est un qui se bat.

Je sais que les gens viennent aux réunions de *Spark* pour entendre un autre son de cloche. J'en ai connu tellement. Je voyais bien où ils en étaient rendus, et j'avais envie de leur parler. Si tu comprends les problèmes des gens, et tu sais où ils en sont rendus et ce qu'ils pigent du système, tu vas chercher à leur parler autrement, leur dire quelque chose de différent, pour qu'ils comprennent mieux ce système.

J'en ai fait, des manifs et des piquets de grève pendant ces années-là. Quand tu es décidé à mobiliser les travailleurs, les rassembler, tu y vas parce que c'est justement en étant à toutes ces manifs et ces grèves que tu as une vue d'ensemble. Si tu veux voir la classe ouvrière se bouger, ça devient carrément automatique, tu as envie d'y aller pour voir ce qui va se passer, pour discuter avec les gens qui sont là et savoir ce qu'ils pensent.

EN 2007, l'UAW a réussi à faire voter un contrat qui dégageait l'entreprise du système de santé pour les retraités et le mettait dans un fonds appelé VEBA, ou Association des employés bénéficiaires volontaires. Dans la foulée, tous les gens embauchés chez Ford, GM et Chrysler voyaient leur salaire réduit de moitié. C'était le fameux système de paye « à deux vitesses » de l'UAW. Avec un autre retraité de Chrysler, Larry Christensen, je suis allé à Warren Truck pour parler aux ouvriers et distribuer un tract contre ce contrat. On est aussi allé à l'usine d'emboutissage de Mound Road, où on connaissait des gens.

Aux gars qu'on voyait à l'entrée, on disait : « Toi et moi, on a travaillé toute notre vie, et maintenant ils essayent de faire une croix sur la retraite qu'ils nous ont promise. Vote contre. » Et on parlait aussi de cette grille des salaires à deux vitesses. On disait : « Si tu as une famille, une fille, un fils ou une amie, ceux qui arrivent derrière toi, les patrons font tout pour les faire reculer. Ils devraient être en avance par rapport à nous, pas en arrière. Peut-être que tu penses pas aux autres, mais au moins pense à ta famille. »

Les ouvriers d'un certain âge avaient peur de perdre leur couverture médicale avec cette histoire de VEBA, mais il y en a plein qui étaient persuadés qu'il n'y avait rien à faire. Et certains travailleurs ont dit : « Ce système à deux vitesses, c'est mieux que le salaire minimum. » Ça, c'est les salades que les dirigeants du syndicat leur avaient servies.

Mieux que le salaire minimum ? Peut-être, mais si ta paye ne suffit même pas à te faire vivre, à quoi ça sert ? De plus en plus, on nous fait régresser. La classe ouvrière d'aujourd'hui ne vit pas mieux que ceux d'hier, alors qu'elle devrait.

Il y a des militants dans d'autres usines qui ont tenté de s'opposer à ce contrat. Ça s'est joué à un fil chez Chrysler. Mais c'est le oui qui l'a emporté.

EN 2010, les ouvriers de General Motors à Lake Orion ont appelé à manifester à Solidarity House. GM avait eu le culot de licencier ses travailleurs et ensuite de rouvrir l'usine, en disant qu'à partir de maintenant, ils appliquaient le système de paye à deux vitesses. Et la direction de l'UAW était d'accord avec ça, en plus. La seule façon pour les ouvriers de Lake Orion de garder leur salaire, c'était d'accepter un transfert dans une autre usine et, pour un paquet d'entre eux, on voulait les envoyer à Lordstown, dans l'Ohio, à presque 400 km de là. Ces gens avaient une famille, une maison, leurs gosses à l'école dans le Michigan, et on leur demandait de tout quitter. S'ils voulaient rester à Lake Orion, pas de problème, mais alors ils devaient accepter de bosser pour moitié moins qu'avant.

Beaucoup de travailleurs sont venus à cette manif, pas juste de l'usine de Lake Orion. Je me souviens d'un homme, il avait quatre-vingt-dix ans et il était là au moment de la célèbre grève avec occupation de 1937 à Flint. Eh ben soixante-dix ans après, il était dans Jefferson Avenue et il montrait le poing aux bureaucrates planqués à l'intérieur de Solidarity House, en leur criant : « Honte à vous ! »

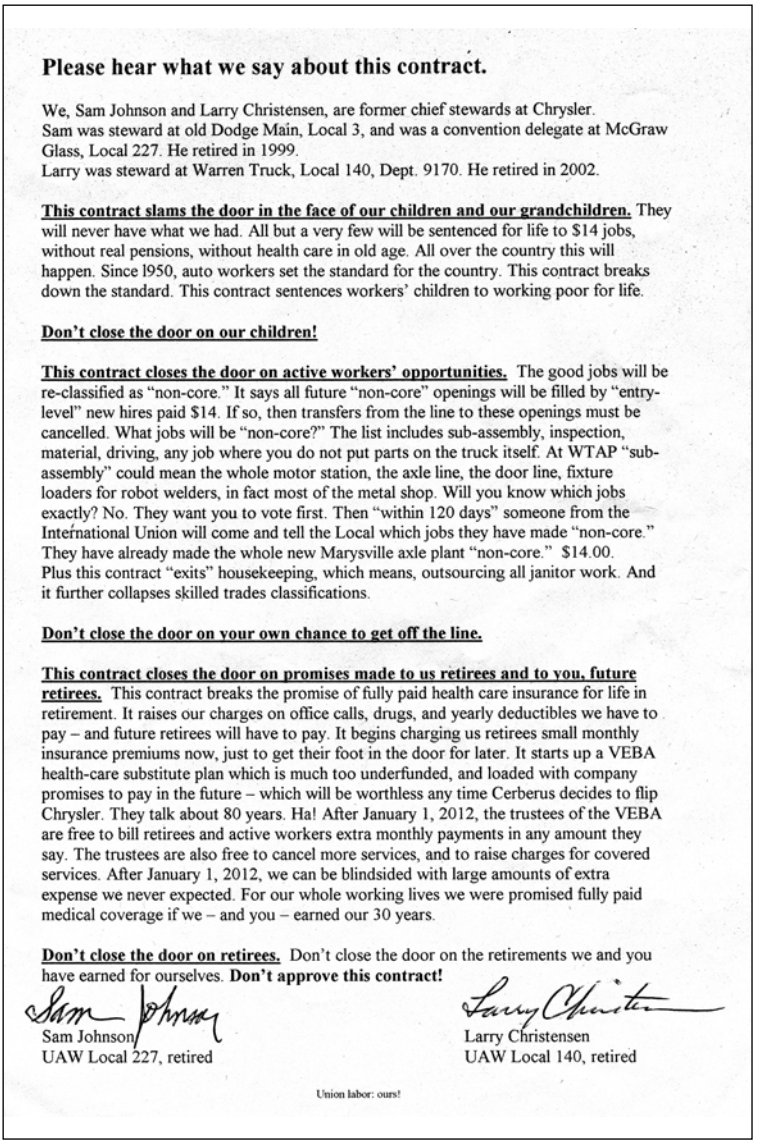
Au départ, c'était les nouveaux embauchés qui devaient toucher un salaire réduit, mais ce qui s'est passé à Lake Orion a montré que l'idée des entreprises automobiles, c'était d'aligner tout le monde à ce niveau-là. Et si les ouvriers laissent faire sans rien dire, ils finiront par y arriver. Pas seulement dans l'automobile. Tout le monde verra son salaire baisser.

QUAND LA GRILLE des salaires à deux vitesses a été inventée, beaucoup d'ouvriers ont cru ce que les bureaucrates leur disaient, que c'était seulement pour les nouveaux embauchés.

Et même si c'était vrai, ce n'est pas juste. C'est ton fils, ta fille qui entre à l'usine et qui va trimer pour un salaire de misère. Si toi tu as une paye correcte, ce serait logique qu'ils gagnent leur vie mieux que toi. Tu n'as pas envie qu'ils vivent moins bien que toi. Mais c'est exactement ce qui se passe, avec la politique des syndicats. Ils ne nous font pas progresser, ils nous font régresser.

Qu'est-ce qui se passe, aujourd'hui ? Les jeunes ne gagnent pas leur croûte comme ils devraient. Ils essayent d'acheter une maison et ils ne peuvent pas. S'ils ne font pas gaffe, ils se font expulser de leur appartement et alors là, ils retournent vivre aux crochets de leurs parents et de leurs grands-parents. Résultat, tout le monde se fait piéger quand on accepte ce système-là.

Et qu'est-ce qui se passe quand on coupe ton salaire en deux ? C'est ce que GM a fait aux ouvriers de Lake Orion, et à tous ces gars qui bossaient dans les usines de pièces détachées avant. Comment tu es censé vivre avec la moitié de ton salaire, quand tu dois payer tes factures ? C'est impossible. Comment tu fais pour rembourser ta maison ? Tu n'as pas l'argent pour. Et tu es obligé de garder la voiture que tu n'as pas fini de payer parce que tu vas en avoir besoin pour te déplacer.



Please hear what we say about this contract.

We, Sam Johnson and Larry Christensen, are former chief stewards at Chrysler.
Sam was steward at old Dodge Main, Local 3, and was a convention delegate at McGraw Glass, Local 227. He retired in 1999.
Larry was steward at Warren Truck, Local 140, Dept. 9170. He retired in 2002.

This contract slams the door in the face of our children and our grandchildren. They will never have what we had. All but a very few will be sentenced for life to $14 jobs, without real pensions, without health care in old age. All over the country this will happen. Since 1950, auto workers set the standard for the country. This contract breaks down the standard. This contract sentences workers' children to working poor for life.

Don't close the door on our children!

This contract closes the door on active workers' opportunities. The good jobs will be re-classified as "non-core." It says all future "non-core" openings will be filled by "entry-level" new hires paid $14. If so, then transfers from the line to these openings must be cancelled. What jobs will be "non-core?" The list includes sub-assembly, inspection, material, driving, any job where you do not put parts on the truck itself. At WTAP "sub-assembly" could mean the whole motor station, the axle line, the door line, fixture loaders for robot welders, in fact most of the metal shop. Will you know which jobs exactly? No. They want you to vote first. Then "within 120 days" someone from the International Union will come and tell the Local which jobs they have made "non-core." They have already made the whole new Marysville axle plant "non-core." $14.00. Plus this contract "exits" housekeeping, which means, outsourcing all janitor work. And it further collapses skilled trades classifications.

Don't close the door on your own chance to get off the line.

This contract closes the door on promises made to us retirees and to you, future retirees. This contract breaks the promise of fully paid health care insurance for life in retirement. It raises our charges on office calls, drugs, and yearly deductibles we have to pay – and future retirees will have to pay. It begins charging us retirees small monthly insurance premiums now, just to get their foot in the door for later. It starts up a VEBA health-care substitute plan which is much too underfunded, and loaded with company promises to pay in the future – which will be worthless any time Cerberus decides to flip Chrysler. They talk about 80 years. Ha! After January 1, 2012, the trustees of the VEBA are free to bill retirees and active workers extra monthly payments in any amount they say. The trustees are also free to cancel more services, and to raise charges for covered services. After January 1, 2012, we can be blindsided with large amounts of extra expense we never expected. For our whole working lives we were promised fully paid medical coverage if we – and you – earned our 30 years.

Don't close the door on retirees. Don't close the door on the retirements we and you have earned for ourselves. **Don't approve this contract!**

Sam Johnson
UAW Local 227, retired

Larry Christensen
UAW Local 140, retired

Union labor: ours!

Tract de Sam et Larry contre la grille de salaires à deux vitesses et VEBA en 2007.

Mais beaucoup de travailleurs d'un certain âge ont accepté ce système à deux vitesses. Et c'est pour ça qu'il y a tellement d'ouvriers plus jeunes qui te disent qu'est-ce qu'on en a à faire, des vieux : « Eux c'est eux, et nous c'est nous. »

Il faut défendre les droits des travailleurs. Si tu ne défends pas les autres, pourquoi ils te défendraient ?

Les patrons chercheront toujours à créer des divisions. Et c'est de pire en pire, surtout ces dernières années. On nous force à régresser. Si on n'est pas soudés, on n'obtiendra jamais rien.

Quatrième partie

Toute ma vie j'ai lutté

27. La vue d'ensemble

« **ÇA ALORS,** t'es encore là à te battre ? » C'est ce que les gens me disent parfois, quand ils me croisent.

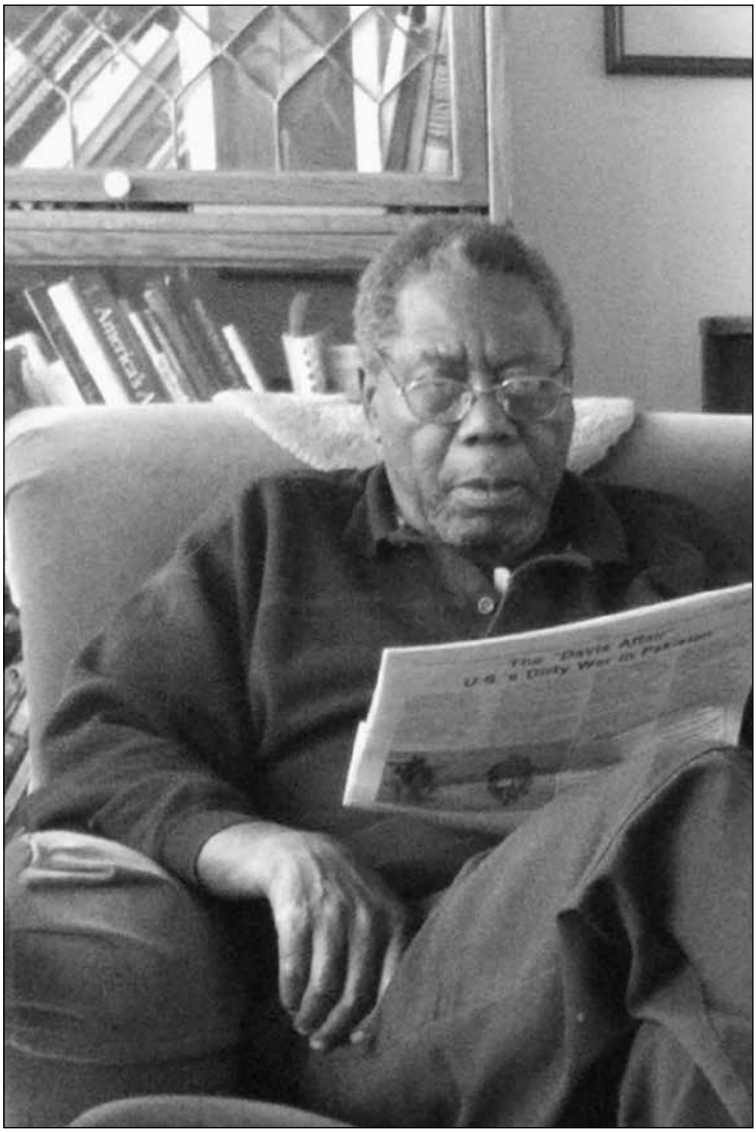
Eh oui, je me bats toujours. Je continue parce que cette société capitaliste est pourrie, et de plus en plus pourrie. Elle aurait dû être balayée par une révolution il y a longtemps.

Seulement si on veut la balayer, il va falloir que les gens se rassemblent. Ce n'est pas une personne qui va réussir toute seule.

Mais je crois que j'ai fait quelque chose d'important. En étant actifs, moi et d'autres, des ouvriers ont fait des choses qu'ils n'auraient jamais faites sinon. À un moment donné, si personne ne tape du poing sur la table, ça va empirer. Quand quelqu'un le fait, il y a toujours la possibilité que d'autres décident de se joindre à la lutte.

J'ai milité dans le syndicat toutes ces années. C'est là où d'autres travailleurs ont choisi d'être. Tu ne peux pas les obliger à voir les choses comme toi sans rien leur demander. Tu dois leur donner quelque chose à faire. C'est comme ça qu'ils se rendent compte du pouvoir qu'ils ont. Il y en a eu, des batailles. Mais les syndicats sont des béni-oui-oui qui acceptent aveuglément les règles de ce système. Et on ne peut tout simplement pas s'en tenir à ça.

AUJOURD'HUI, notre bataille est celle des emplois. Dans les années 70, c'était déjà la même chose. On se battait contre les cadences qui augmentaient. Là aussi, il s'agissait des emplois. Quand ils s'arrangent pour faire travailler plus un ouvrier, ça leur permet d'en jeter d'autres. Et d'année en année, ça continue comme ça. Si tu ne fais pas attention, en moins de deux ils te feront faire le boulot de deux ou trois ouvriers. C'est une des raisons qui font que les jeunes n'arrivent pas à trouver un emploi aujourd'hui. Ou quand ils y arrivent, ils ne gagnent pas assez pour élever des enfants.



Sam Johnson en 2012.

C'est la politique capitaliste : presser les travailleurs pour qu'ils travaillent toujours plus, et comme ça, réduire les postes. Le profit d'abord, le profit avant la vie des travailleurs. On n'en finit pas de régresser, encore et encore.

Mais qui a dit qu'on était obligé de morfler ? Pourquoi est-ce qu'on devrait subir ça quand c'est notre travail qui crée les richesses, des milliards et des milliers de milliards de dollars de richesse ?

LES ÉCOLES CONTRIBUENT à cette société de classes. Elles maintiennent les divisions entre riches et pauvres, et pas seulement dans certaines franges de la société, dans toute la société. Il y a de bonnes écoles dans ce pays. Mais la plupart sont pour les riches. On n'ouvre pas des écoles comme ça pour les enfants de prolétaires.

Aujourd'hui, les politiciens ferment les écoles dans les villes, ils se débarrassent des enseignants, ils entassent toujours plus de gosses dans les classes.

Ils disent qu'ils n'ont pas l'argent pour. Comment ça se fait qu'ils n'ont pas l'argent pour ? Ils l'avaient, pourtant. On a bien payé des impôts. Il y a de l'argent, mais l'État l'a pris pour le donner aux grandes entreprises et aux banques. Ils ne se servent pas de cet argent pour aider les travailleurs et leurs enfants. Ils ne s'en servent pas pour aider les écoles où vont les enfants de travailleurs.

S'IL N'Y A PAS DE TRAVAIL, il va y avoir de la délinquance. Les jeunes d'aujourd'hui voient bien qu'il n'y aura pas de boulot pour eux. Cette jeune génération qui n'a pas de boulot et le minimum pour survivre, ils sont bien obligés de trouver une solution, et certains se tournent vers la délinquance.

On voit la délinquance se développer à cause de ce système pourri, tellement contre la classe ouvrière et les pauvres.

Les jeunes qui sont dans la rue sont beaucoup plus endurcis que ceux de mon époque. Ils ne peuvent pas faire

autrement, vu comment l'avenir se présente pour eux. Il y en a tellement plus aujourd'hui dans la rue, qui n'ont aucun espoir, aucune perspective.

Il y en a qui sont des vrais battants, mais contre qui ils se battent aujourd'hui ? Contre leurs frères, et peut-être les travailleurs de leur quartier. C'est contre eux-mêmes qu'ils se battent, et contre leur classe. Mais quand la lutte commencera, quand la classe ouvrière se mettra vraiment en marche, il faudra qu'on emmène ces jeunes avec nous. Demain, ils pourraient se battre avec leur classe. Aujourd'hui, tout ce qu'ils font c'est voler les travailleurs qui ont quelques dollars en poche. Le problème, c'est d'arriver à s'en prendre aux vrais voleurs, ceux qui les ont mis dans cette situation.

DEPUIS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE, je sais que la guerre est un problème. Pour qui est-ce qu'on les fait, les guerres ? Pas pour la classe ouvrière. La classe ouvrière, elle va se battre dans ces guerres pour quelqu'un d'autre, pas pour elle-même. Et ça, c'est important de le comprendre.

C'est leur guerre, la guerre des capitalistes, mais ils se servent de nous pour combattre. La classe dirigeante américaine se sert de nous pour dominer des gens dans d'autres pays, comme ça ils peuvent voler ces autres pays, exactement comme ils nous volent nous. Le jour où on le comprendra, on dira : « Merde, ils peuvent aller la faire tout seuls, leur guerre ! »

On n'a pas besoin de leur guerre, et on n'a pas besoin de se battre pour eux. S'il doit y avoir une guerre, et si on doit combattre, ça devrait être une guerre contre eux, pour qu'ils arrêtent de nous attaquer et d'attaquer les gens dans d'autres pays. Ça devrait être une guerre pour stopper leurs guerres.

On n'a pas besoin de leurs guerres. Notre lutte, notre guerre, elle devrait se faire ici et maintenant, par les tra-

vailleurs et pour obtenir ce qu'ils ont décidé qu'ils avaient besoin.

LE RACISME que je vois aujourd'hui a l'air différent de celui de mon époque. Ça se passe à un autre niveau. Mais c'est toujours là.

Il n'y a pas de boulot pour les Noirs. À Detroit, dans d'autres villes, ils ont déplacé les emplois en dehors du centre. Ils les ont déplacés là où la plupart des Noirs n'habitent pas. Et il n'y a pas de moyens de transport dignes de ce nom. S'ils trouvent du boulot, les jeunes qui habitent en ville ne peuvent pas faire l'aller-retour en bus ou autre. De toute façon, les écoles en ville ne forment pas les jeunes pour qu'ils trouvent du boulot.

Jamais ils ne diront qu'ils n'embauchent pas des Noirs. Mais vu comment le système est fait, les Noirs ne peuvent pas se faire embaucher. C'est tout le système capitaliste qui est raciste.

Les flics ne font peut-être plus partie du Ku Klux Klan, mais pour certains c'est tout comme. Et c'est bien pire aujourd'hui, la façon qu'ils ont de traiter les gens. Dans la rue, la situation est tendue. Les flics sont tendus. Et quand tu vois un flic descendre un Noir, peut-être qu'ils vont dire que le flic n'aurait pas dû, mais de toute façon le juge ne fera rien contre lui. Ils diront qu'il faisait juste son travail. Les flics ont la gâchette plus facile avec un jeune Noir qu'avec un jeune Blanc, surtout si le Noir la ramène. Et ils sont plein à la ramener, quand ils sont dans la rue. Ils se fichent pas mal d'aller en prison, vu qu'ils y sont déjà ; c'est comme ça qu'ils voient les choses. Alors ils défient les flics. Et des fois, ils se font descendre. Ou alors ils terminent derrière les barreaux. Et pour quoi ?

Ce système capitaliste monstrueux est né de l'esclavage. L'esclavage n'existe peut-être plus, mais le racisme qu'il a produit est toujours là et bien là. Et la violence de ce sys-

tème monstrueux contre les travailleurs est là aussi. Tous autant qu'on est, on est traités comme des esclaves.

« Qu'est-ce que tu veux faire, on y peut rien. » C'est ce que certains disent. En fait, ils se contentent de répéter le mensonge qu'on leur a mis dans le crâne.

L'État dit qu'il va régler les problèmes. Mais tout ça, c'est une arnaque qu'ils ont mis au point pour nous faire patienter.

On voit bien que ça cloche, leur histoire. Les problèmes n'ont pas été réglés, ils sont même pires. L'État ne les règle pas, pas pour nous en tout cas, parce que la politique de ce gouvernement c'est de trouver une solution aux problèmes des riches, de la classe capitaliste.

Les dirigeants des syndicats arrivent juste derrière les patrons et le gouvernement, aujourd'hui. Ils nous disent d'attendre, de les laisser faire, qu'ils vont tout arranger. Mais dès qu'on y regarde d'un peu plus près, comment ils ont géré les problèmes dans le passé, on voit bien qu'ils n'ont rien fait. Ce qu'ils veulent, c'est être les « partenaires » des patrons. C'est comme ça qu'ils acceptent tout, qu'ils disent toujours oui à la politique des patrons.

La religion fait aussi partie de ce même système, de cette même arnaque. Le pasteur dit aux gens : « Ne prenez pas cette responsabilité sur vous, laissez Dieu s'en charger. » C'est juste une autre façon de nous dire d'attendre. C'est un petit jeu qu'ils jouent, des mensonges qu'ils nous rabâchent depuis belle lurette. C'était comme ça à l'époque de l'esclavage, avant même. Et c'est comme ça aujourd'hui.

La responsable de tous nos problèmes, la classe dirigeante, c'est elle qui a mis en place les règles et les moyens de contrôle. Toutes les classes dirigeantes nous ont servi ce mensonge, que les choses iraient mieux demain.

Si c'était vrai, si tout ce qu'on avait à faire c'était attendre et quelqu'un va tout arranger pour nous, les problèmes sur terre auraient été réglés depuis longtemps. Le fait d'attendre

n'a pas apporté les changements nécessaires. Ça a juste fait empirer les problèmes.

ON A PERDU la plupart des travailleurs qui avaient une expérience de la lutte dans les usines. Les gars d'aujourd'hui ne se sont jamais battus. Ils n'ont pas vu tout ça. Ceux d'entre nous qui y étaient doivent aller voir la jeune génération, leur expliquer comment on a obtenu ce qu'on a obtenu. Les plus âgés doivent parler aux plus jeunes, leur faire savoir ce qu'on a fait. Mais la jeune génération doit aussi devenir plus militante, parce qu'on sait tous que la génération d'avant va commencer à lever le pied, et pour certains d'entre nous, le temps est compté.

Les ouvriers des années 30 et 40 qui se sont mis en grève, ils ont simplement fermé les usines et ils les ont occupées, et comme ça ils ont envoyé un message aux patrons : « Maintenant, vous allez nous donner ce qu'on réclame. » C'est leur lutte qui a apporté le changement. C'est les ouvriers qui se sont battus, pas les hommes politiques.

Les travailleurs d'aujourd'hui doivent faire la même chose, mais cette fois, ils doivent prendre le contrôle des usines et ne jamais le rendre. Il faut prendre le pouvoir et diriger ces usines, diriger cette ville, diriger ce pays.

J'AI VU tout le pouvoir qu'on peut avoir pendant la révolte des Noirs à Detroit en 67. Cette révolte a fait fermer les usines. Les Noirs de la rue ont été assez forts pour paralyser la ville. C'est pour ça que les patrons ont embauché plus de Noirs après, même ceux qui étaient dans la rue. Ils ont créé des emplois. Et ils ne pouvaient pas se contenter de faire venir les Noirs. Il y avait aussi beaucoup de Blancs pauvres au chômage. Résultat, ils ont été obligés de créer plus d'emplois.

C'est ce que les capitalistes nous enlèvent aujourd'hui, des emplois, parce que personne ne se bat.

Tu ne peux pas juste te battre, obtenir un truc et t'arrêter. On voit bien ce qui se passe quand tu t'arrêtes, les

patrons reviennent à la charge et ils te reprennent tout, et même plus encore. Quand tu vois ça, tu sais que tu ne peux pas t'arrêter, tu dois aller toujours plus loin. Comme ça les patrons ne pourront pas revenir en arrière.

Quand on se bat, il faut tout faire pour que la lutte prenne de l'ampleur, qu'elle continue. On ne peut pas s'arrêter à la moitié du chemin, comme ils l'ont fait dans les années 30, les années 60, les années 70. Il faut prendre le pouvoir des mains des capitalistes. Quand tu te bats, si tu les laisses là, ils vont revenir. Dès que tu t'arrêtes, ils vont commencer à revenir en douce.

On ne peut pas penser juste à ce pays. Il faut qu'on nettoie tout à fond, qu'on remette de l'ordre un grand coup et une bonne fois pour toutes, qu'on continue. Les travailleurs qui connaissent un peu l'histoire savent qu'il ne faudra pas s'arrêter à la moitié du chemin, quand la classe ouvrière se mettra en marche.

IL Y A PEUT-ÊTRE des gens qui savent se battre tout seuls, se défendre. J'en faisais partie. Mais ce n'est pas une personne qui va changer quelque chose à ce système.

Quand les gens se font attaquer, les travailleurs se rassemblent, c'est ça qui va tout changer. Nous sommes la force capable de se débarrasser du système dans lequel on vit. Nous sommes la force qui produit les richesses. En aucun cas on ne devrait vivre comme on vit aujourd'hui, des gens au chômage, des gens qui n'ont pas de toit, des gens qui crèvent de faim. On devrait avoir les mêmes choses que la bourgeoisie. On devrait tous avoir accès à un endroit convenable pour vivre, à des moyens de transport, à des écoles pour nos enfants comme les meilleures qu'on voit aujourd'hui, à de bons habits. C'est nous qui avons fait le travail qui a produit toutes ces choses.

On peut reprendre les richesses que notre travail a produites. Si quelqu'un est capable de le faire, ça devrait être nous. On se servira de notre travail pour faire marcher

cette économie. On peut mobiliser nos forces pour mettre en place une nouvelle économie, et ensuite la faire fonctionner pour nous.

QUAND LES TRAVAILLEURS verront les choses du point de vue de classe, c'est ce qu'ils feront.

Peut-être que tous les travailleurs n'ont pas cette vue d'ensemble aujourd'hui, mais si on arrive à ouvrir les yeux à assez de gens, alors ils peuvent entraîner les autres dans cette lutte qui nous concerne tous. Si les quelques-uns qui ont cette vue d'ensemble sur le système et où on en est dans ce système s'organisent, ils peuvent mener la lutte, et entraîner les autres à leur suite.

CE SYSTÈME est entre les mains d'une toute petite minorité de 1 % des gens, moins de 1 % même, la fameuse classe capitaliste. Leur système est organisé pour être dans l'intérêt de quelques-uns et contre tous les autres, c'est-à-dire nous. Ils ont l'air d'être puissants, trop puissants, ces gens de la classe dirigeante.

Sauf que ce n'est pas vrai. La force dont ils se servent pour faire marcher ce système, c'est nous. La force dont ils se servent pour protéger leur système, c'est nous. Ils se servent de NOUS contre NOUS.

Avec toute la force qu'on a, on peut tout changer, se débarrasser des capitalistes qui dirigent cette société et en construire une nouvelle dans l'intérêt des travailleurs. On en est capables. Le jour où on rassemblera nos forces, les capitalistes n'auront pas les moyens de vaincre la classe ouvrière.

La classe ouvrière peut prendre le pouvoir des mains des capitalistes, on peut construire une nouvelle société qui sera au service de tout le monde, dans ce pays et dans le monde entier.

Le système capitaliste est fait pour le profit. Cette société que les travailleurs pourraient commencer à construire, elle

serait faite pour répondre aux besoins de tout le monde, et ça pourrait aboutir à une société communiste.

On nous a menti. Les travailleurs doivent savoir ce que le mot « communiste » veut dire, de quoi il s'agit. Les capitalistes ne veulent pas du communisme parce que là, il n'y aurait plus de place pour leurs crimes et tout ce qu'ils nous ont volé. Il faut qu'on oublie les mensonges que les capitalistes nous ont servis.

La première chose que les travailleurs décideraient s'ils prenaient le pouvoir, ce serait de répondre aux besoins de la population, que la plupart n'ont pas les moyens de satisfaire dans cette société capitaliste. Tout cet argent qui va aux capitalistes, ça s'arrêterait. Tout cet argent gaspillé pour le profit, ça s'arrêterait. Tout cet argent jeté par les fenêtres pour spéculer, il servirait pour les besoins des travailleurs. Les choses qu'on veut depuis longtemps et qu'on ne peut pas se payer, on pourrait avoir tout ça, et encore plus. Quand la classe ouvrière enlèvera ça des mains des capitalistes, on dirigera la société pour répondre aux besoins de tout le monde. Nos enfants iront bien plus loin que nous ; ils se développeront et feront tellement plus de choses que nous. C'est ça que le communisme veut dire.

TU NE PEUX PAS regarder seulement ton propre pays. Si tu regardes ce qui s'est passé en Russie en 1917, tu le vois bien. Quand ces travailleurs ont pris le pouvoir, tous les pays capitalistes les ont attaqués. Tu ne peux pas faire une révolution dans seulement un pays. Sinon, les capitalistes vont revenir comme ils ont fait en Russie. Ils l'ont encerclée. Ils ont fait un blocus. Ils l'ont affamée.

Les capitalistes ont des relations dans beaucoup de pays dans le monde. La classe ouvrière doit faire pareil. Les travailleurs doivent entretenir des relations avec les travailleurs d'autres pays. Ils vivent les mêmes choses que nous, ils se sentent comme nous.

On le voit parfois avec les travailleurs qui viennent dans ce pays. Il y en a de partout dans le monde qui viennent ici. Certains se battaient dans le pays qu'ils ont quitté. Leur expérience peut nous servir.

TOUTE MA VIE J'AI LUTTÉ, jamais je n'ai capitulé quand il fallait se battre. J'ai pris ça de ma mère, de ma famille, de ceux qui étaient autour de moi, de ce que les Noirs subissent depuis des siècles. Alors peut-être que j'ai aidé d'autres gens à voir qu'il était possible de se battre.

Seulement on doit savoir pour quoi on se bat et, si on le fait, contre qui on se bat. Ça ne peut pas être nous, on ne peut plus se battre les uns contre les autres. Ça, ça doit s'arrêter.

Mais il a d'abord fallu que j'ouvre les yeux, et c'est grâce à ceux qui étaient là avant moi, et eux ont ouvert les yeux grâce à ceux qui étaient là avant eux, et comme ça jusqu'à Trotsky, Lénine, Marx, et tant d'autres révolutionnaires de la classe ouvrière.

Ensuite j'ai essayé d'ouvrir les yeux à d'autres, essayé de leur faire voir ce que la lutte peut être, ce qu'elle doit être : une révolution de la classe ouvrière. J'ai appris ce qui s'était passé en Russie, où ils avaient fait la révolution. J'ai appris ce qui s'était passé dans l'histoire, quand les travailleurs ont créé leurs propres partis et qu'ils se sont battus pour prendre le pouvoir. Et depuis que je sais ça, j'ai travaillé avec d'autres à créer une organisation qui nous amènerait à ça, à ce qu'on ait un parti révolutionnaire des travailleurs.

Je veux voir ce système monstrueux dégager. Je veux voir les travailleurs prendre le pouvoir des mains des capitalistes. Je veux les voir se battre pour installer leur propre pouvoir, et mettre en place une économie qui répondra aux besoins de tout le monde. C'est pour ça que j'ai milité toutes ces années, et pour ça que je continue à le faire aujourd'hui.

Au catalogue des bons caractères

Collection Romans

Émeute au Transvaal
Harry Bloom 17,30 €

La Paix
Ernst Glaeser 14,20 €

Les Croisés
Stefan Heym 29,50 €

Ici, sous l'Étoile polaire (tome I)
Väinö Linna 20,30 €

Les gardes rouges de Tempere
Ici, sous l'Étoile polaire (tome II)
Väinö Linna 21,30 €

Réconciliation
Ici, sous l'Étoile polaire (tome III)
Väinö Linna 22,00 €

Les Damnés de la Terre
Henry Poulaille 19,30 €

Le Fléau du savoir - L'épopée de Ménaché Foïgel
Moïse Twersky - André Billy 17,30 €

Collection Histoire

1917, la révolte des soldats russes en France
Rémi Adam 13,70 €

La Révolution russe
François-Xavier Coquin 7,10 €

Juin 36
Jacques Danos et Marcel Gibelin 14,30 €

De l'Oncle Tom aux Panthères noires
Daniel Guérin 15,30 €

Hongrie 1956 : un soulèvement populaire, une insurrection ouvrière, une révolution brisée
Georges Kaldy 15,30 €

Histoire de la social-démocratie allemande de 1863 à 1891
Franz Mehring 35 €

Le mouvement ouvrier pendant la Première Guerre mondiale
Alfred Rosmer
Tome 1 (de l'Union sacrée à Zimmerwald) 30 €
Tome 2 (de Zimmerwald à la Révolution russe) 20 €

La guerre civile en Espagne
Révolution et contre-révolution en Espagne
Felix Morrow 17 €

Collection Témoignages

Autobiographie
Maman Jones 12 €

Moscou sous Lénine
Alfred Rosmer 16,80 €

Au-delà de l'Oural
Un ouvrier américain dans la métropole russe de la sidérurgie
John Scott 16, 80 €

La Révolution de février
Alexandre Tarassov-Rodionov 15,30 €

SOS Indochine
Andrée Viollis 17,30 €

La catastrophe d'AZF : Total coupable
Un sinistré « sans fenêtre » raconte
Jean-François Grelier 15,30 €

Collection Classiques

Le Programme socialiste
Karl Kautsky 11,20 €

Le socialisme et les intellectuels
Paul Lafargue 2,60 €

Le socialisme et la conquête des pouvoirs publics
Paul Lafargue 2,60 €

Marx et Engels
David Riazanov 11,20 €

La jeunesse de Lénine
Léon Trotsky 12,20 €

Le Programme de transition
Léon Trotsky 2,60 €

Où va la France
Léon Trotsky 12,70 €

Les leçons d'Octobre
Léon Trotsky 4 €

Hors collection

Haïti 1986-2004
OTR-UCI 20,30 €

Collection Éclairages

1. Proche-Orient 1914-2010
Les origines du conflit israélo-palestinien
Marc Rémy 8,20 €

2. La Première Guerre mondiale
Dix millions de morts pour un repartage du monde
Rémi Adam 8,20 €

3. Histoire de la mondialisation capitaliste - 1. 1492-1914
Édouard Descottes 8,20 €

4. Italie 1919-1920 - Les deux années rouges
Fascisme ou révolution
Bruno Paleni 8,20 €

5. Histoire de la mondialisation capitaliste - 2. 1914-2010
Sandra Chirazi - Raphaël Menand 8,20 €

6. La Russie avant 1917
Gilles Boti 8,20 €

7. Le cerveau et la pensée
Marc Peschanski 8,20 €

8. La question coloniale
dans le mouvement ouvrier en France (1830-1962)
Jacques Le Gall 8,20 €

9. La civilisation arabe du VIII^e^ au XIII^e^ siècle
Son essor, ses apports
Farida Megdoud 8,20 €

10. Les philosophes des Lumières
« Entends-tu le tonnerre ? Il roule en approchant… »
Françoise Millot 8,20 €

11. L'Opposition communiste en URSS : les trotskystes
Tome I - 1923-1927 : la lutte antibureaucratique
dans le parti bolchevique
Pierre Merlet 8,20 €

12. L'Opposition communiste en URSS : les trotskystes
Tome II : 1928-1938 : une lutte à mort contre le stalinisme
Pierre Merlet 8,20 €

Imprimé par
IMS - 93500 PANTIN
01 48 10 05 55 - www.ims-pantin.fr - atelier@ims-pantin.fr

Sam Johnson
Toute ma vie j'ai lutté

De l'Alabama à Los Angeles et à Detroit



Sam Johnson
photo d'un tract électoral du syndicat au milieu des années 1960

À l'origine de ce livre, des conversations, enregistrées, transcrites et finalement rassemblées. Les événements rapportés ici sont inscrits dans la mémoire d'un homme qui a vécu en Alabama au temps de la ségrégation raciale, puis à Los Angeles et à Detroit où il a été témoin des grandes révoltes sociales des années 1960. Prenant conscience au début des années 1970 de ce qu'il appelle « la vue d'ensemble », Sam a toujours milité depuis, en militant révolutionnaire de sa classe, la classe ouvrière.

« J'ai vu le pouvoir dont nous disposons pendant la révolte noire... J'ai appris que ce pouvoir devait être enlevé des mains des capitalistes. Je veux voir les travailleurs se battre pour organiser leur propre pouvoir et mettre en place une économie capable de subvenir aux besoins de chacun. C'est la raison pour laquelle j'ai milité toutes ces années, et que je continue à militer aujourd'hui. »

Traduit de l'américain
par Patricia Barbe-Girault

Prix ttc : 16,50 euros
www.lesbonscaracteres.com

Collection Témoignages

ISBN 978-2-915727-46-3

Avec le soutien du CNL Centre national du livre